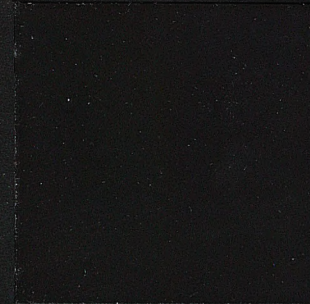
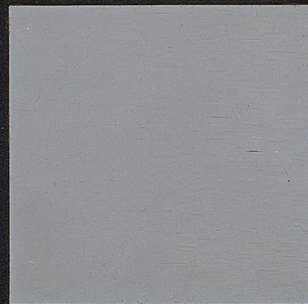
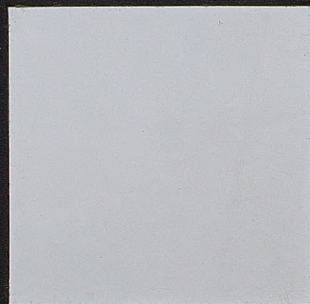
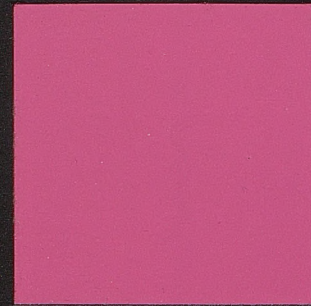
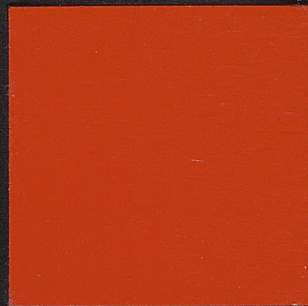
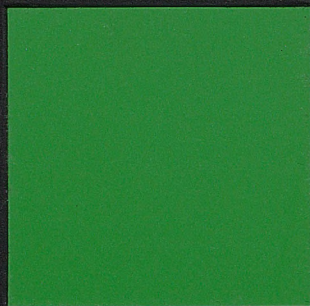
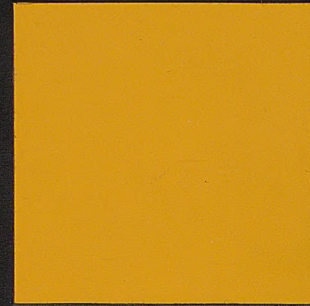
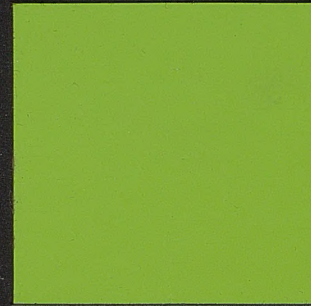
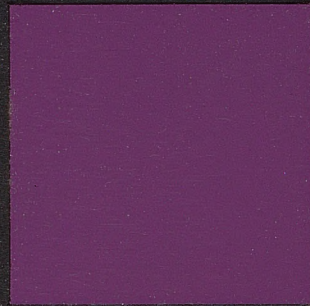
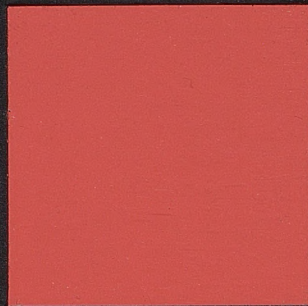
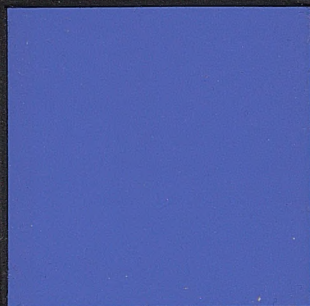
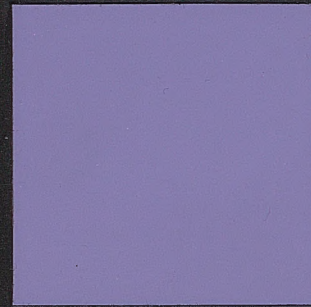
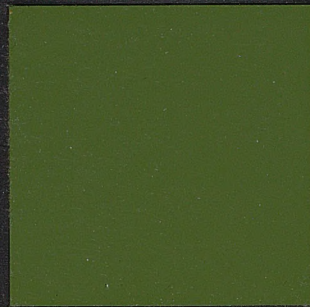
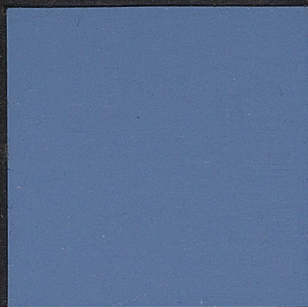
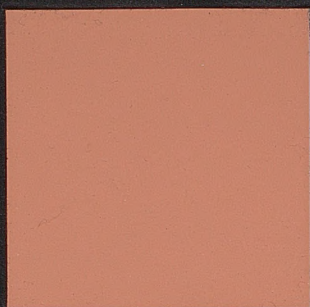


colorchecker CLASSIC



x-rite



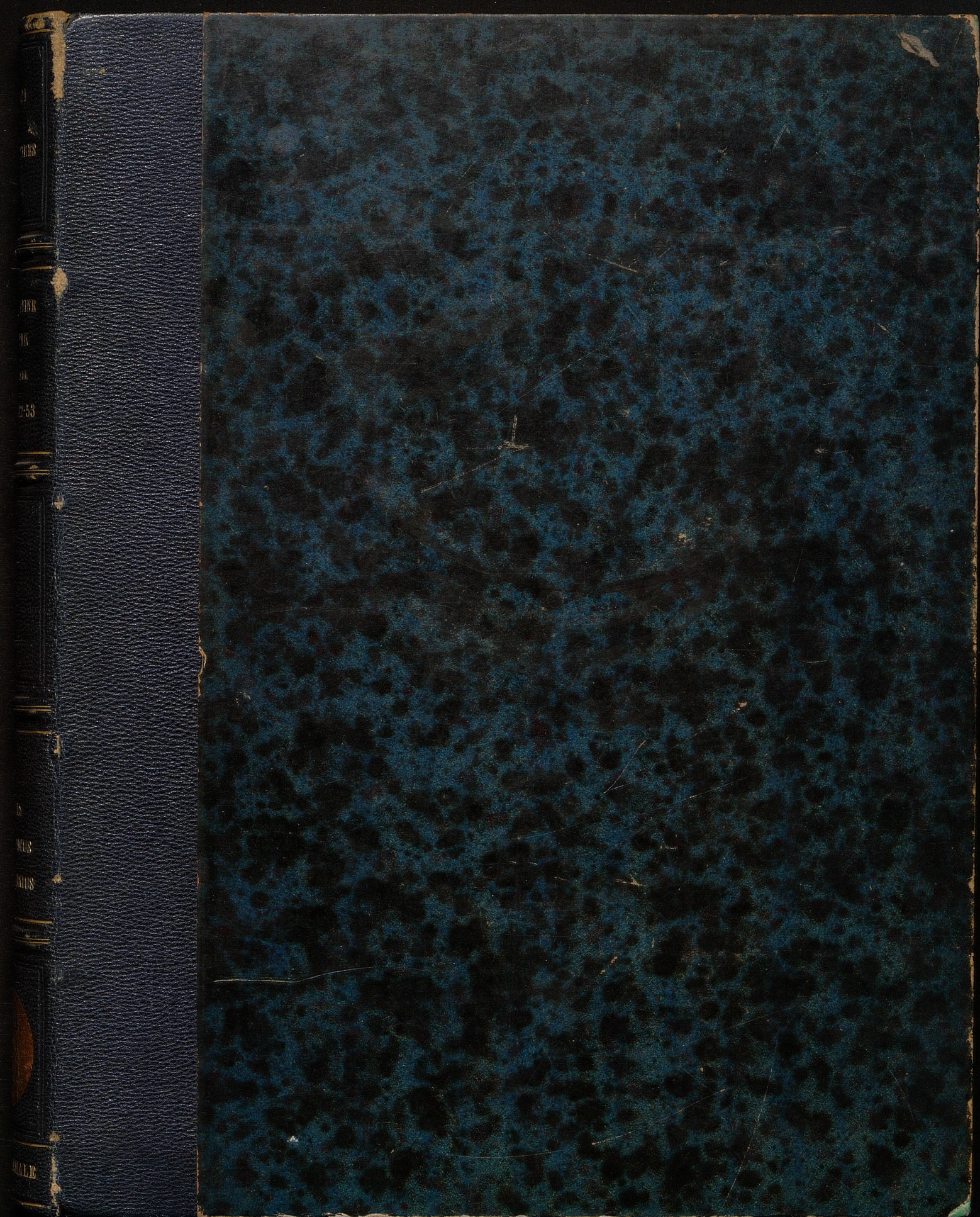
FACULTÉ
DES LETTRES

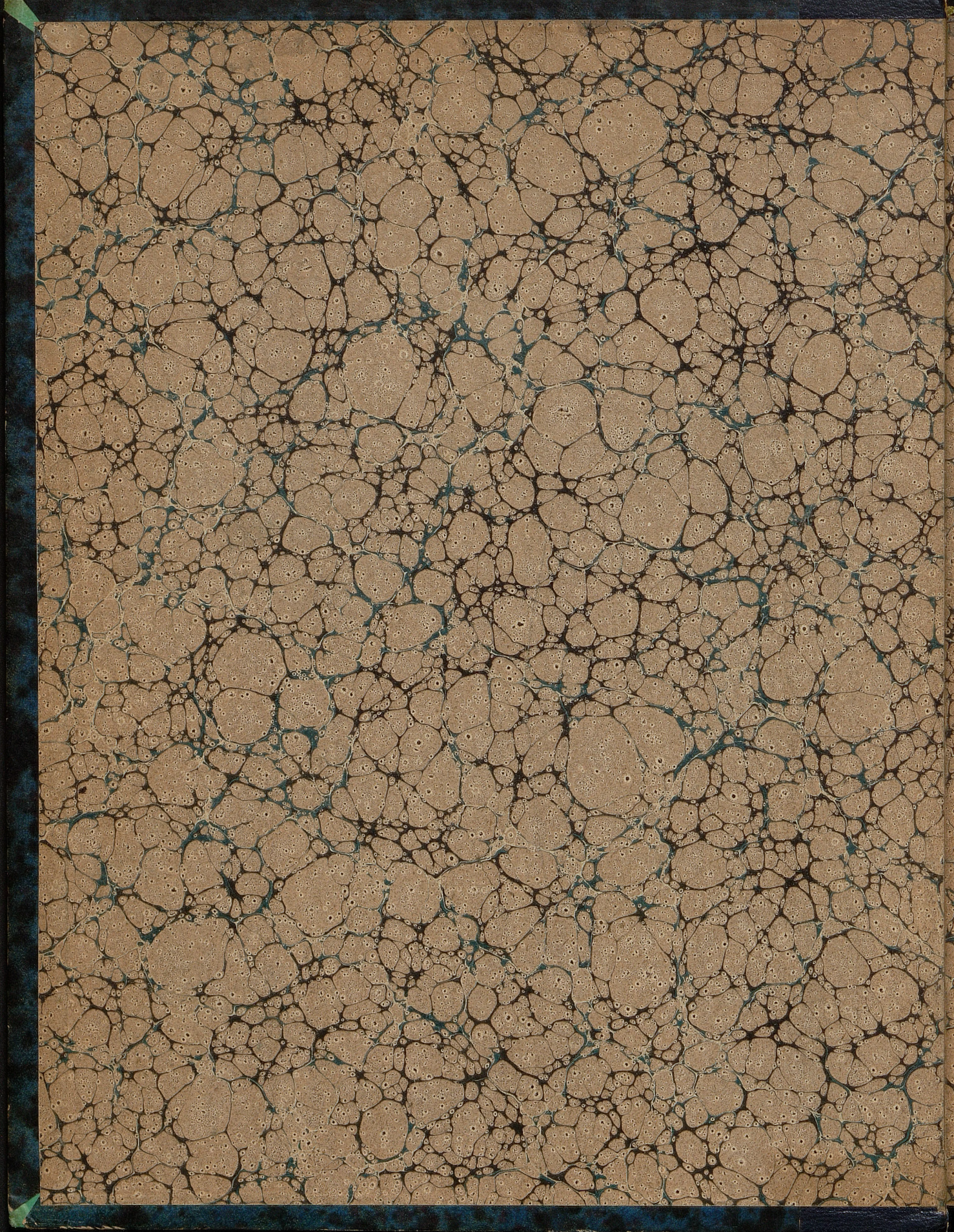
POÉSIE LATINE
M. PATIN
PROFESSEUR
ANNÉE 1852-53

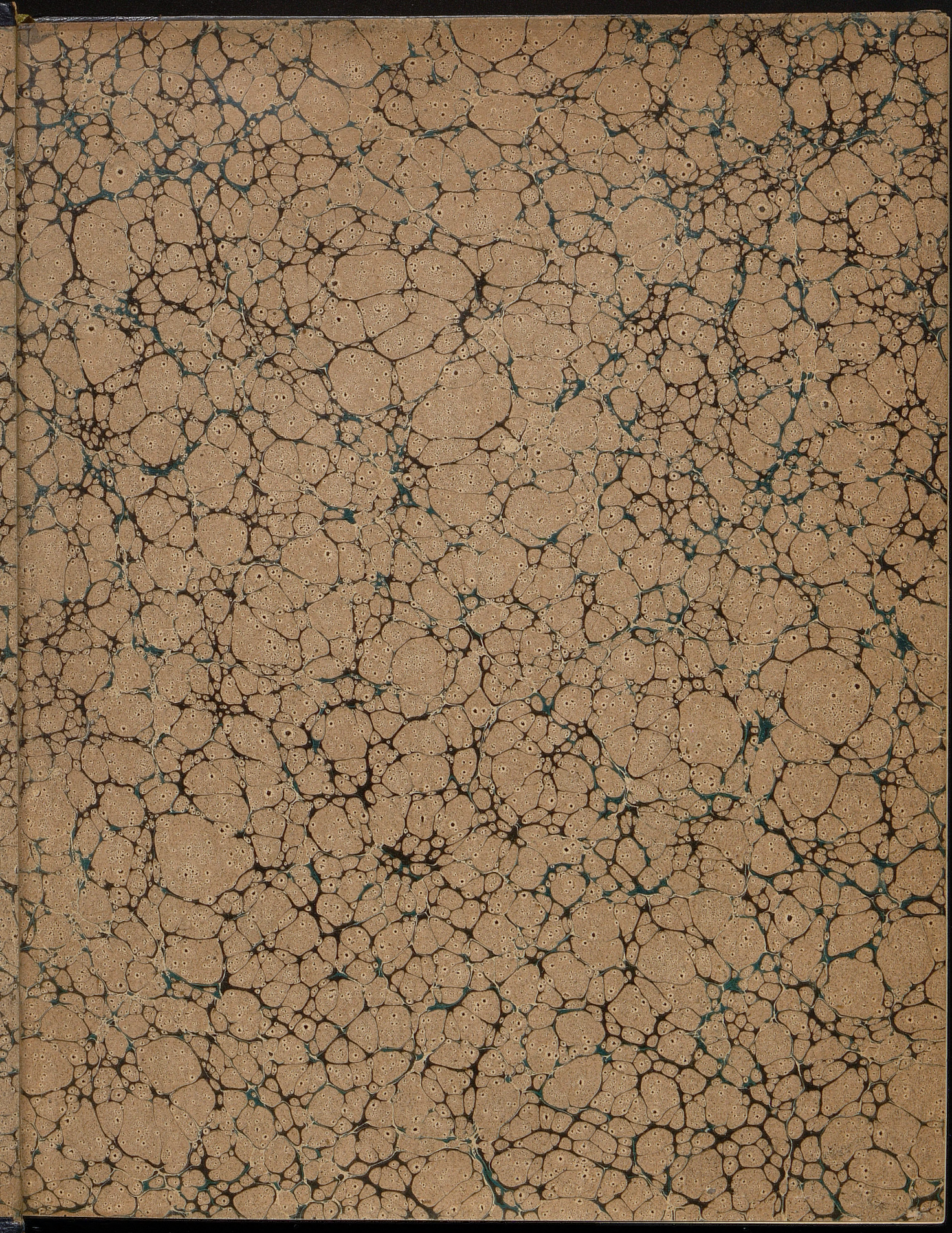
I
ORIGINES
L. ANDRONICUS
NEVIUS. ENNIUS



ÉCOLE NORMALE

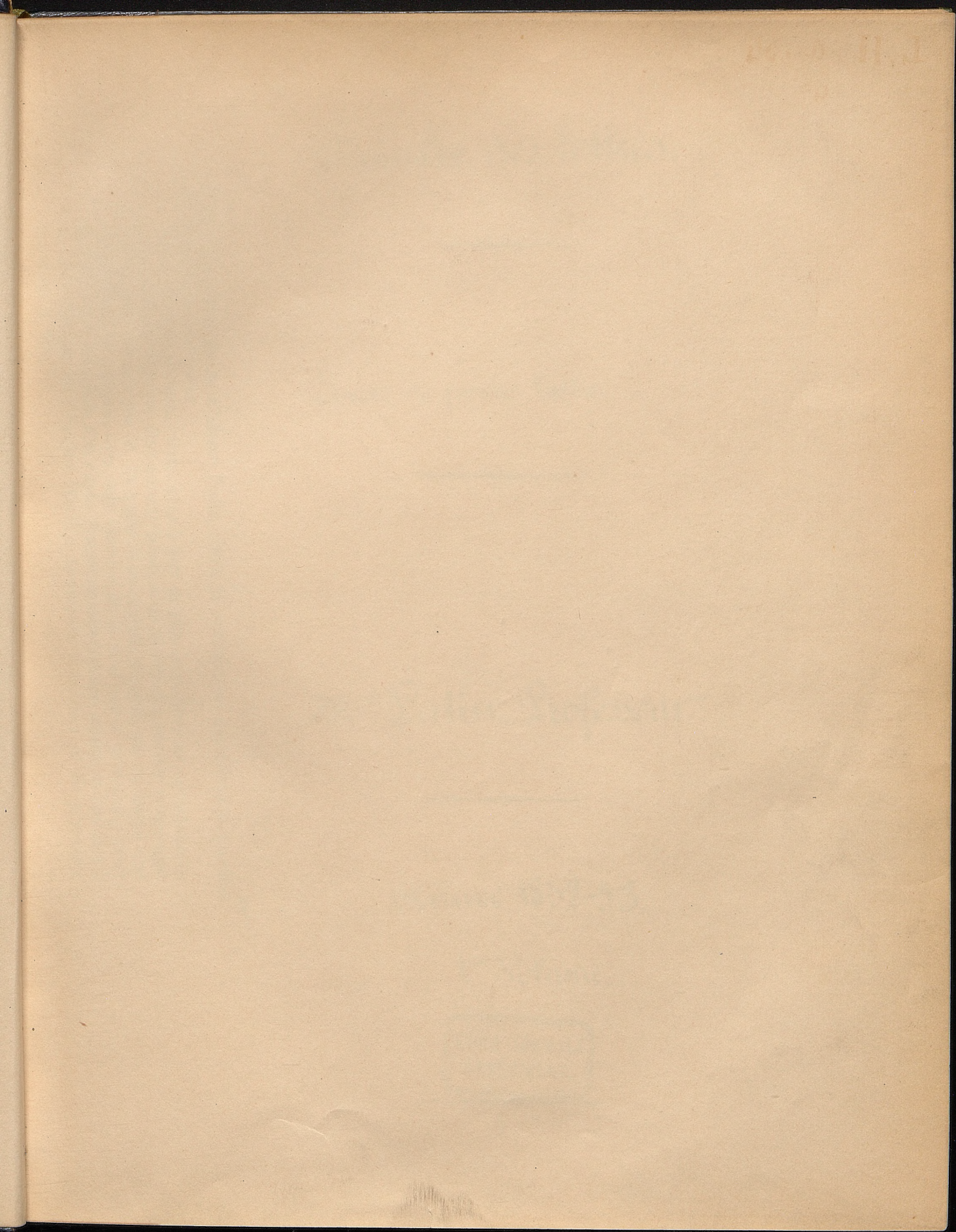






L. H. a. 34

40



- **Cours de poésie latine d'Henri Patin**, 1852-53 : rédactions des élèves transcrites avec les notes du professeur

«nous suivions certains cours, mais à tour de rôle nous devions reproduire la leçon, dont la rédaction était ensuite soumise au professeur, révisée et corrigée par lui, puis confiée par M. Jacquinet à un copiste patenté, qui en faisait une expédition très soignée, avec reproduction de la note que le professeur avait inscrite sur la rédaction. Ces copies étaient ensuite réunies, reliées et déposées à la Bibliothèque de l'Ecole» (Bailly, *Souvenirs d'enfance et de première jeunesse*, p. 30).

Redactions des élèves
transcrites avec les
notes du professeur.

~~L. H. a. 7.~~

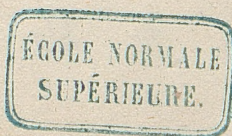
Faculté des Lettres.

Cours de poésie latine.

M^r Patin, Professeur.

Année 1852-53.

1^{er} Volume.



Le cours a été rédigé par
m. m.

Adenet
Aronthoine

Bazin
De Benagé

Carriot
Charles

Cornet
Henry

Heuzey
Hubert

Grenier
Guillemot

Jarry

Klippel

Lachelier

Thenon

Elèves de seconde année.

Origines de la poésie latine.

Livius Andronicus.

Nævius.

Ennius.

1^{re} leçon.

Introduction
à l'histoire
de la Poésie Latine.

Introduction à l'histoire de la poésie latine

* ces deux époques forment une division entière chez les Romains jusqu'au Siècle d'Auguste, très marquée à l'égard de la poésie, mais nous pourrions pour le reste de la littérature

L'histoire de la poésie et de la littérature tout entière présente deux grandes époques. La première commence avec Rome elle-même et comprend un espace de 500 ans, pendant les quels nous ne rencontrons que quelques essais grossiers dans un idiôme encore barbare et informe; la seconde commence vers le temps des guerres puniques et se prolonge pendant près de 200 ans, elle voit se produire une foule de chefs-d'œuvre qui font encore aujourd'hui l'admiration de la postérité.

xx Il serait plus exact de dire une foule d'écrivains en tous genres, parmi lesquels quelques

xxx le travail des champs et

Dans les 500 premières années de son existence Rome était toute entière à la guerre, et dans les courts intervalles de la paix, les procès du forum occupaient ses citoyens. La tâche de ce peuple romain qui dès son origine s'était promis l'empire du monde, était bien rude: il avait à se constituer au dedans, à détruire ou à soumettre à ses lois les peuplades qui l'entouraient, à vaincre les terribles Samnites, à pousser ses conquêtes jusqu'aux extrémités de l'Italie et en Sicile, où il chassa Pyrrhus au commencement

* Ici il aurait fallu rappeler la
première guerre punique par laquelle
se termine cette première époque.

xx de la guerre du Péloponnèse, sans
porter de leurs troubles civils

Du second siècle avant l'ère chrétienne. Rome
avait donc peu de temps à donner aux choses
de l'esprit; d'ailleurs, il faut le dire, l'inclination
aux lettres lui manquait; son génie la portait du
autre côté. Les Grecs avaient en aussi de grandes
guerres à soutenir, et cependant ce fut au plus
fort même de leur lutte contre les Perses, que
la poésie et l'histoire produisirent chez eux
quelques-unes de leurs plus belles œuvres.

Cicéron parcourant l'histoire des premiers
siècles de la République romaine, trouve peu
de temps en temps quelques hommes doués d'un
talent naturel de parole, mais point d'orateurs
véritables. Un seul poète pouvait être cité; C.
Oppius Claudius Cæcus, si fameux par son
discours contre Pyrrhus, et qui composa un livre
de sentences morales.

La poésie alors était une œuvre collective
| anonyme, et ce qui marque surtout combien on
jouissait de peu de crédit, c'est l'humble nom
donné aux poètes. Ils s'appelaient Scribæ et
leurs ouvrages Scriptura. L'instrument qui
servait à ces scribes était le vers saturnien. Si
dédaigneusement caractérisé par Horace:
horridus ille Defluxit numerus Saturnius.

Quand aux productions de ces premiers temps de
l'éveil du génie romain, c'est encore Horace qui nous
dira ce qu'elles étaient :

*Sic fautor veterum, ut tabulas peccare vetantes
Quas bis quinque viri sanxerunt, foedera regum
Cum Gabiis vel cum regidis aequata. Sabinis;
Pontificum libros, antiqua volumina vatum,
Dicitur Albano musas in fronte locutas.*

Ce qu'Horace reproche ici à des critiques malveillants,
nous, historiens de la littérature, nous sommes pour ainsi
dire obligés de le faire, et d'exhumer avec le plus grand
soin tous les débris de l'ancienne poésie latine, quelque
grossiers qu'ils nous puissent paraître. Cette recherche
nous montre que Rome, dans ces premiers temps
possédait :

x. Sortes de

- Des prières et des litanies
- Des oracles rédigés après coup au nom de la Divinité.
- D'autres oracles, ceux de la sagesse humaine, réunis
dans les Sentences.
- Des formules législatives, à qui leur précision et un
certain rythme faisaient donner le nom de Carmina.
- Des chants récités à la table des patriciens.
- Des chants de triomphe.
- Des complaintes funéraires appelées Naeniae.
- Des inscriptions triomphales [ou religieuses ?]

Des épitaphes.

En somme nous trouvons alors à Rome qqs vestiges de poésie lyrique et didactique. L'épopée n'était pas encore connue des Romains; ils faisaient de grandes choses, mais ils n'avaient point de poésies pour les chanter. Rome s'avisa aussi du théâtre, du moins de quelque chose qui pouvait y conduire nous voulons parler de la poésie fescennine. Ce qui était cette agreste poésie, Horace nous l'apprend

*Agricolae prius, fortes parvoque beati
Condita post frumenta, levantes tempore festo
Corpus et ipsum animum spe finis dura ferentem,
Cum sociis operum, et pueris et conjugis fida
Cellarem porco, silvanum lacte praebant,
Floribus et vino genium memorem brevis aevi.*

Fescennina per hunc inventa licentia morem
Versibus alternis opprobria rustica fudit.

A ce grossier dialogue, dont parle Horace, furent mêlés vers 391 des formes scéniques et on se trouva ainsi amené au drame ^{xx} *Satirique*, qui contribua sans doute à faire naître plus tard la Satire proprement dite, toujours revendiquée par les Romains comme une production indigène (*"Satira tota nostra est"* Quintilien)

Celle fut la première des deux époques que nous

x Empruntées des Etrusques

xx primitif appelé *Satura*, Satire. Le devenir, la tradition du même dialogue contribueront sans doute

ainsi amené au drame ^{xx} *Satirique*, qui contribua sans doute à faire naître plus tard la Satire proprement dite, toujours revendiquée par les Romains comme une production indigène (*"Satira tota nostra est"* Quintilien)

avons déterminées précédemment. L'imagination romaine y sonne encore, quoique déjà certaines branches soient produites et quelques genres essayés. C'est un crépuscule bien plutôt qu'une aurore, et pour dissiper les ténèbres qui couvrent encore une partie du Latium il faudra le soleil de la Grèce (*Stellas exportus uti aetherei sol*, pour employer une magnifique image de Lucrèce). ^{Ornues. Resipiscit}

On se plaint quelquefois que la renaissance du 15^e siècle soit venue arrêter dans son développement spontané la littérature originale de la France, et l'on ne songe pas que dans un espace de près de 600 ans, cette littérature, livrée à elle seule, avait à peine produit quelques essais dans certains genres légers; il fallut l'inspiration des muses grecques pour éveiller complètement le génie de la France.

Les Romains avaient aussi besoin d'un guide pour leur montrer la route que depuis longtemps ils cherchaient vainement; ils le trouveront également dans la Grèce. Une fois mise en contact avec la civilisation grecque, la civilisation inférieure des Romains devint inévitablement avoir le dessous.

Caton le Censeur le sentait bien, et cette invasion de Rome par les idées grecques s'effrayait. (Voir Élite. Livre, Discours pour la loi Oppia.) Un poète

(Aulu-Gelle Liv. 17. ch. 21.) De la fin du VI^e siècle Jorc. Licinius marque la date précise de cette transformation qui nous occu-

Poenico bello secundo Musa pinnato gradu
Intulit se bellicosam in Romuli gentem feram.
Horace n'est pas moins explicite à ce sujet:

Græcia capta ferum victorem cepit et artes
Intulit agrestis Latii
C'est cette prise de possession de Rome par la Grèce
qui constitue la 2^e époque de la littérature latine
avant Auguste.

La poésie alors n'est plus une œuvre collective
comme autrefois: les représentants ont des noms propres
qui sont demeurés illustres. De plus, leur rôle qui
en importance, ils sont chargés le plus souvent de
l'éducation des jeunes patriciens, et par là exercent
une grande influence sur la société romaine.

Ils font l'éducation de la langue elle-même, lui
enseignant de nouveaux mots, de nouveaux tours.
Ils remplacent le vers Saturnin par de nouveaux vers
sur le patron de la versification grecque.

Ils créent pour Rome la littérature qui lui man-
que par l'introduction des genres imaginés par les Grecs.

Trois hommes contribuent surtout à la révolution
dont nous venons d'indiquer l'époque et le caractère.
Ce sont des Grecs ou des Compagniens, Livius Andronicus.

Livius Andronicus.

Naevius, Ennius.

Livius Andronicus étoit originaire de Tarente et fut fait prisonnier lors de la prise de cette ville par les Romains. Rebuté par Livius Salinator, il éleva les enfants de ce patricien, et en récompense de ses services reçut la liberté avec le nom de Livius. Le premier à Rome, vers l'an 239 av. J. C., il fit jouer des pièces régulières tant tragiques que comiques; On n'y connoît point jusqu'à là que les farces grossières, appelées Atellanæ et empruntées des Osques. Livius inaugura aussi l'épopée à Rome par une traduction ^{très fidèle} de l'Odyssée, que long temps après, Horace écrivoit encore sous la dictée de son aîné maître Orbilius. Le premier essai de la poésie latine dans le genre de l'Epopée est également dû à Livius; c'étoit un hymne composé vers l'an 208 av. J. C. et destiné à être chanté par les jeunes Romains. Cite-Live rapporte ce fait, mais il s'abstient malheureusement de citer les vers mêmes du vieux poète.

Naevius.

Comme son prédécesseur, Naevius fit des tragédies et des Comédies, mais ses pièces avoient un caractère plus comique, et furent ^{appelées} fabulae praetextatae ^(trag.) fabulae togatae ^(com.), par opposition aux pièces d'auteur grec, sujet étoit grec, fabulae crepidatae ^(trag.) et fabulae palliatae ^(com.). Joignant à l'imitation de Ménandre celle d'Aristophane,

* les drames appelés latines et

xx On s'en doit trop rien.

C'est une fidélité, en tous cas, bien

raide, et par là bien loin du modèle.

xxx Quelques uns l'ont du nombre

assez bon de celles qu'on a appelées

Œcavius se permit de lancer des traits satiriques contre les premiers personnages de l'état, les Hostellus & les Scipions: il exprima sa hardiesse par la prison et l'exil, malgré les tribuns & Plautus qui réclama vain pour son confrère. Œcavius porta le langage familier des Romains à un haut degré de vivacité et d'élégance; enfin quand on songe que par lui Rome s'éleva jusqu'à la poésie épique, que Virgile daigna plus d'une fois faire des emprunts à son poème sur la première guerre contre Carthage et que du temps d'Horace les vers de Œcavius étaient encore dans toutes les mémoires, on est presque tenté

* L'épigramme semble relever tout d'un coup. De ne pas voir d'exagération dans cette épigramme, que Œcavius s'élance indigène de son style le poète favori du peuple de Rome s'étant composé et c'est à ce titre qu'elle a été rappelée par lui-même: opposition au langage gréco-latin introduit de son temps déjà et après particulièrement par Ennius

(Aulu-Gelle I. Ch. 24)

Ennius.

Mortales Immortales flere si foret fas,
Flerent divae Camoenae Œcaviū poetam
Itaque postquam est Orcino traditus thesauro
Oblitae sunt Rumaē loquier latinā lingua

Ennius est né à Rudies près de Carente: C'est en un Grec. Caton l'ancien devina son génie quand il servait dans les légions en Sardaigne, et l'amena à Rome, où il composa ses nombreux ouvrages et achève la vie dans l'amitié des Scipions.

Naevius s'était encore servi du vers Saturnien en le perfectionnant. Ennius introduisit dans la poésie latine l'hexamètre ou le long vers comme il l'appelle. Il se félicite de cette innovation : Nos ausi reserare fores et s'adresse aux poètes ses prédécesseurs qui chantaient dans le vieux rythme :

* Ceci est un peu court : Les ouvrages

"Versibu' quos olim vates Taurinque Canebant."

Ennius et particulièrement ses Annales Presque tous les genres furent cultivés par Ennius, trop peu caractérisés — enfin on ne manque pas ce qui est important dans cette annonce générale, la révolution qui fait succéder à l'universalité de ces premiers poètes, les vocations plus restreintes, plus spéciales de ceux qui les suivent.

Presque tous les genres furent cultivés par Ennius, l'épopée, la tragédie, la comédie, la poésie didactique et la satire proprement dite, qui apparurent alors pour la première fois, et dont l'ancienne comédie d'Athènes et la poésie fescennine de Rome avaient pu donner l'idée. Les Romains appelaient Ennius leur Homère, et en effet comme ce dernier, il est le père et la souche commune des poètes qui le suivirent, mais là se borne pour la postérité la ressemblance.*

Suivons maintenant cette descendance d'Ennius.

Pacuvius - Accius

* Pacuvius n'est-il pas aussi un peu du VI^e ?

Dans la tragédie se distinguent surtout Pacuvius et Accius tous deux du 7^e siècle*. Dans leurs nombreux ouvrages, ils imitent les Grecs surtout Eurypide, le plus récent, le plus séduisant par ses beautés et ses défauts, et par là même le plus facile à reproduire. D'abord simples traducteurs ils se hasardent bientôt à introduire quelques changements; enfin ils s'élèvent

** mêler et lectrice dans leurs modèles à y....

jus qu'à des conceptions originales. Tel étoit
Brutus d'Accius, pièce durable, que Cicéron com-
 souvent, et que le second Brutus avoit l'intention
 de faire représenter pendant les jeux de sa préture.
 [Ainsi donc] chez Pacuvius et chez Accius la
 tragédie est déjà pleine d'élévation.

Spiras tragicum satis est felicitate audet
 Elle ne se hasarde pas sous gloire dans des
 sujets romains; mais malheureusement elle pro-
 une langue encore imparfaite et qui disparaît
 bientôt; et quand la langue latine, enfin
 fixée, pourroit faire entendre sur la scène
 d'immortels accents, il est trop tard pour la
 tragédie et la comédie, le théâtre appartient
 tout entier à la pantomime).

Plaute - Terence.

Dans la Comédie, l'œuvre d'Ennius est continué
 par de nombreux disciples. Les plus illustres
 sont Plaute et Terence; le premier, libre, plein
 de force, comique et d'une pétulante gaieté; le
 second touchant et exquis dans l'expression des
 sentiments. Le genre comique le plus cultivé est
 de la fabula palliata: l'exemple de Caecilius
 avoit averti les poètes non seulement de s'interdire
 la personnalité, mais même de ne toucher

* On y touche au III^e Siècle plus directe- qu'indirectement aux mœurs et aux vices des Romains.
 ment, dans la fabula togata d'Afranius, Plus tard, quand la Comédie s'épuise, Atellane
 particulièrement.

autres fois improvisée et écrite en vers. L. Pomponius
 illustre dans ce genre. Le mime qui dans l'origine
 n'était qu'un intermède, devient aussi vers ce temps
 le spectacle principal. Les poètes les plus célèbres
 dans ce genre, agrandi sont Laberius et Publilius
 Syrus qui tous deux ont place dans la vie de César.

Lucilius

La satire vient en aide à la Comédie devenue
 trop timide. Ce que celle-ci n'osait plus livrer au
 ridicule, le chevalier Lucilius entreprend de le flétrir,
 sûr que son rang le mettait à l'abri de la loi des
 XII Tables: Son ouvrage composé de 30 livres de
 satires*, presque entièrement perdues, renfermait la
 censure la plus véhémente des vices du temps. Horace
 a parfaitement caractérisé ce poète avec ses beautés
 et ses défauts.

* c'est à dire 30 Satires.

** La citation n'est pas suffisante pour être
 caractéristique. D'autres vers développent
 cet urbem. Cela comprenait primores
populi, populumque, tributum; illic
peignent arrachant tous les masques,
indus quinquaginta etc.

sale multo**.

Urbum defriciunt

Uam fuit hoc vitiosus: in hora saepe ducentos
 Et magnos versus dictabat, stans pede in uno;
 Quum flures luteolentus, erat quod tollere velles;
 Garrulus, atque piger scribendi ferre laborem.

Plus tard la satire de Lucilius avec moins d'abandon
 négligé dans le style, avec plus d'enjurement et de

* des poèmes myth. des fables,

Varron d'Atace
Catulle.

parmi eux

xx un peu de désordre -

Ariane devrait être appelée à propos de

l'Épique -

mais devrait venir la poésie mêlée -

fort en usage alors, mais ici se produisant

pour des monuments, enfin les genres

à peu près nouveaux - L'Ode,
L'Élégie

Lucrece.

xxx ajoutés son enthousiasme pour
la triste philosophie qu'il en croit
le remède

goud, deviendra sous Auguste la satire d'Horace

au VII^e siècle, Ennius a des continuateurs

illustres dans l'épopée. Quelques poètes, dans des

sujets plus particuliers, semblent continuer ses

d'autres tirent de la mythologie le sujet de leurs

Varron d'Atace célèbre d'après Apollonius de Rhod

les exploits de Jason, Catulle les noces de Pélee

de Chétis. Le petit recueil de ce dernier occupe une

place considérable dans la littérature latine; a

Catulle comme en cent véritablement l'ode, et l'é

chez les Romains; les pièces badines ou épigra

matiques sont des monuments qui doivent durer

toujours, enfin la Didon même de Virgile n'a

peut-être pas oublié l'ariane du poète de Vérone.

Ennius avait composé sous le nom de Trac

un poème didactique ou gnominique comme celui

d'Appius Claudius, et un poème philosophique

télé Epicurisme. Lucrece reprend des mains d'En

la poésie philosophique; il s'inspire des doctrines

d'Epicure et de la poésie d'Empédocle; et sa pro

sympathie pour les misères humaines, lui inspire

son poème sur la Nature des choses, cette œuvre

si originale, pleine d'une éloquence souvent sub

et de l'imagination la plus brillante. Après

Lucrece, il ne manque plus à la poésie latine que

Des formes un peu plus précises, un goût plus sûr, une élégance, une harmonie plus continues, c'est ce qu'elle recevra d'Horace et de Virgile.

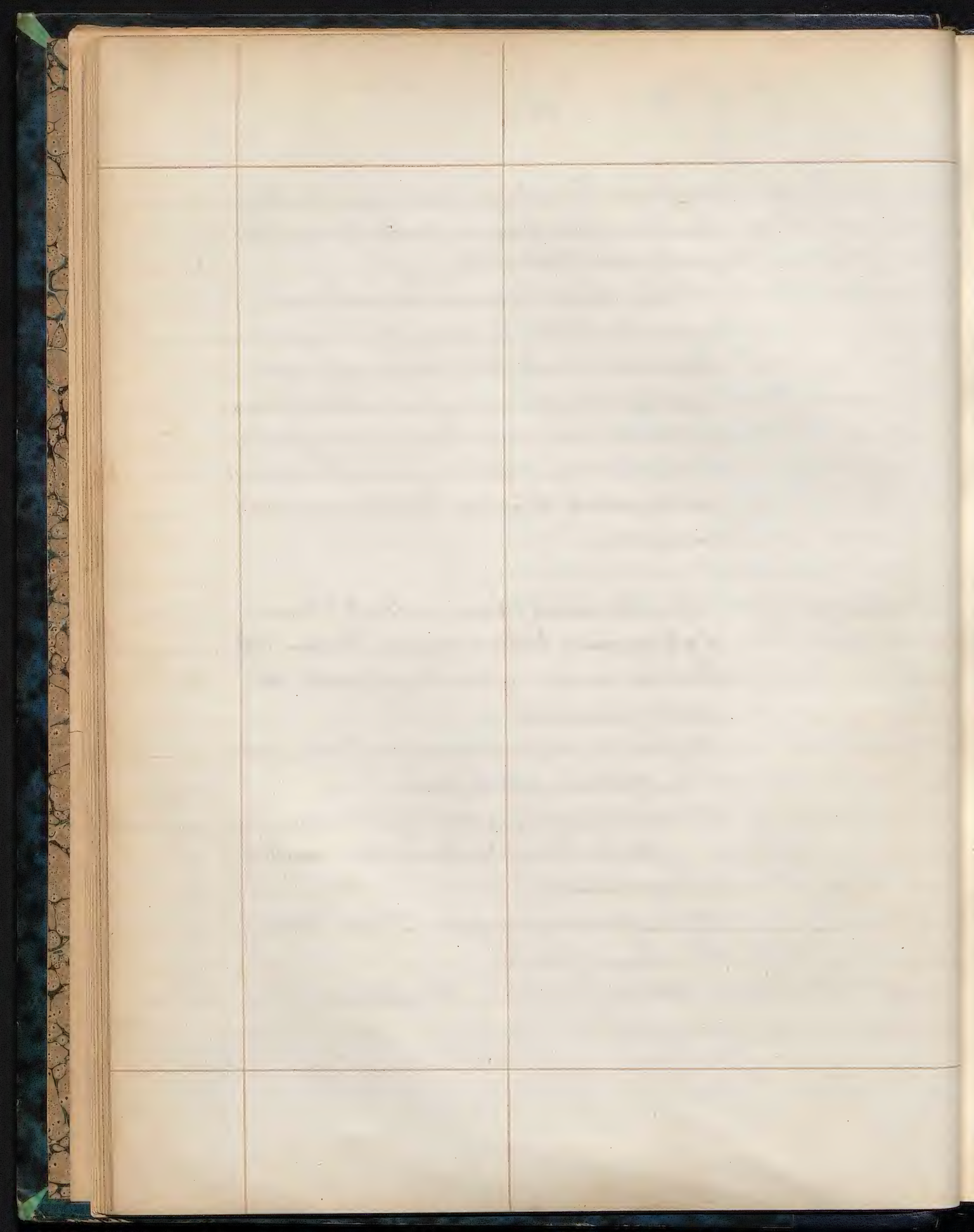
Là s'arrête la carrière que nous devons parcourir, c'est à dire le jour où meurt Lucrèce et où Virgile prend la robe virile; coïncidence fameuse qui a fait dire à un critique anglais, traduct. de Lucrèce (Creech) que par une sorte de métempsychose, la poésie latine avait passé du génie de Lucrèce dans celui du poète de Néantone, et était ainsi arrivée à sa perfection.

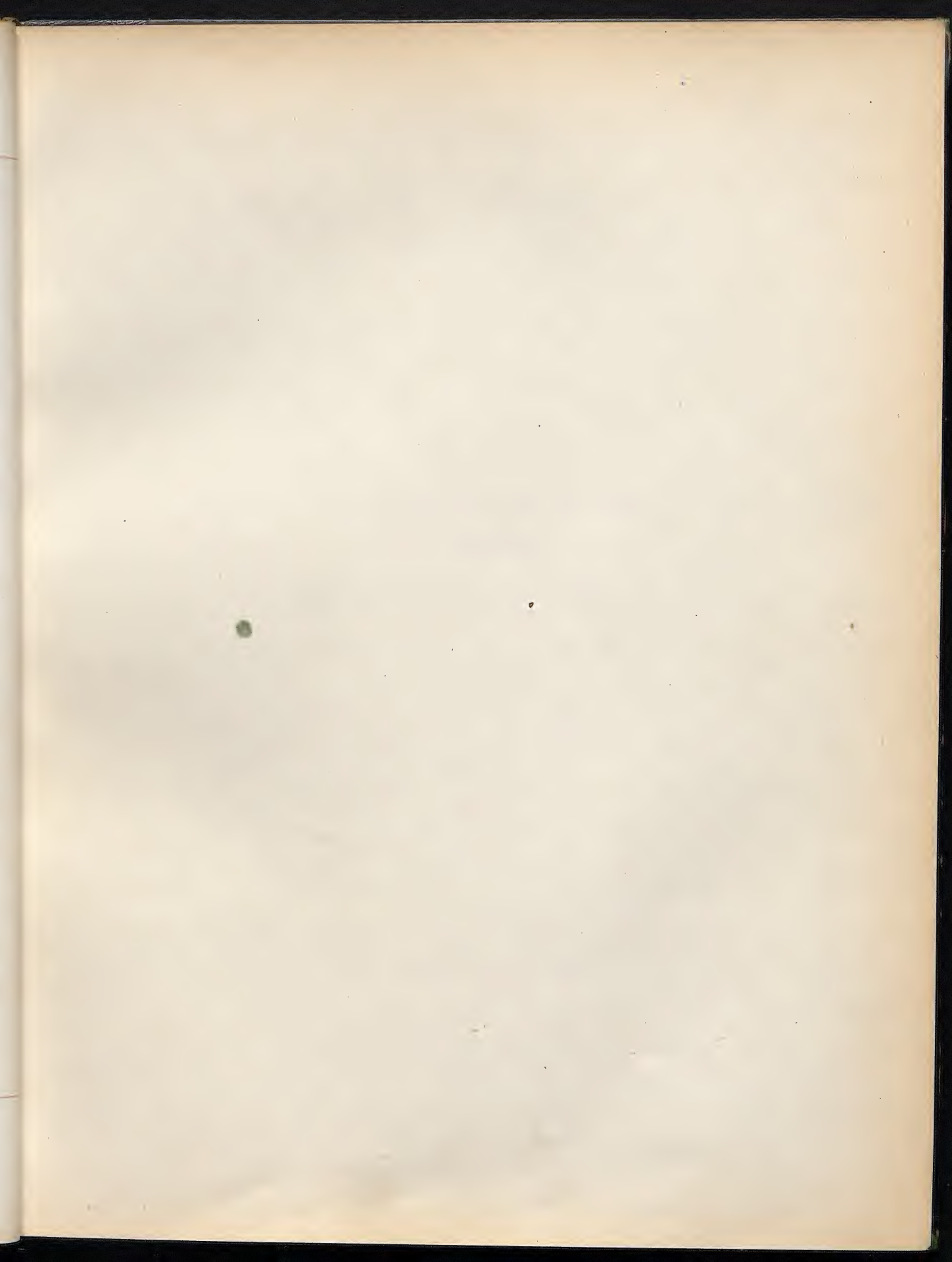
Résumé.

Ainsi donc avant d'arriver à ce Siècle d'Auguste si glorieux pour les lettres romaines, l'historien de la littérature rencontre sur son chemin surtout trois sortes de monuments :

- 1^o D'abord de simples souvenirs liés à des témoignages dont on ne peut les séparer.
- 2^o De nombreux fragments qu'il faut restituer pour y chercher la trace des monuments auxquels ils appartenant.
- 3^o Enfin des œuvres complètes. Plaute, Terence, Lucrèce, Catulle.

Klippel.





2^e leçon.

Origines de la Poésie
latine.

Chant des frères Arvalen .

Origines de la Poésie. — Chant des frères Arvaler.

L'histoire de la poésie latine avant Auguste se divise, avons nous dit, en deux époques; l'une comprenant cinq cents années, l'autre deux cents. Ces époques, inégales en durée, ne le sont pas moins en intérêt. De la première il ne nous reste que des souvenirs confus; la seconde, au contraire, est très riche en œuvres, qui nous sont parvenues soit complètes, soit par fragments plus ou moins longs.

Rome, pendant les cinq premiers siècles, paraît occupée tout entière par les travaux champêtres, les affaires d'argent, la politique et la guerre. Elle suit en cela les instincts tout pratiques de sa nature. C'est dans cette première époque de couvrir à peine q. q. hommes éloquents, mais point d'orateurs: il ne faut pas espérer d'avantage d'y trouver des poètes. La poésie alors n'est qu'une rédaction, Scriptura, œuvre anonyme et collective, ayant pour tout instrument cet « horridus numerus Saturnius » si méprisé d'Horace.

Il faut voir dans les poètes du grand siècle la peinture de ces premiers Romains livrés exclusivement aux occupations journalières de la campagne ou de la ville. Rappelons nous ces beaux vers

des géorgiques de Virgile. (II, 513 et suiv.)

Agricola incurvo terram dimovit aratro :

Hinc annis labor; hinc patriam parvosque repositos

Sustinet, hinc armenta boum meritos que juvenca

Le poète va de saison en saison, nous montrant

les travaux qui remplissent chacune d'elles, et

le bonheur qui suit ces travaux. Puis, rattache

la grandeur de Rome à cette vie laborieuse, et

a formé des hommes pour la conquête du monde

il termine ainsi :

Hanc vitam veteres olim coluerunt Sabini;

Hanc Romulus et frater; sic fortis Etruria crevit

Scilicet, et rerum facta est pulcherrima Roma,

Septemque una tibi muro circumdedit arces.

Horace, un autre éloquent témoin de ces temps

reculés, oppose dans un charmant tableau le

intérêt des premiers Romains aux goûts si changeants

mais si favorables aux arts, du peuple grec :

Ut primum positus iugum graecia bellum

Capit, et in vitium fortuna labia aqua,

Nunc athletarum studiis, nunc aris equorum

Marmoris aut eboris fabros aut artis amavit

Suspendit picta vultum mentemque tabella

Nunc tibi cinibus, nunc est gavisus tragædis.

Romae dulce diu fuit et Solemne, reclusa

Maue Domo vigilare, clienti promere jura,
 Cautos nominibus rectis expendere nummos,
 Maiores audire, minori dicere per quæ
 Crescere res posses, nimui damnosa libido (Ep. 11, l. r. 93)
 Le même parallèle de la raison Romaine et de l'
 l'Imagination grecque se retrouve dans l'épître aux
 Pisons, v. 323.

Gravis ingenium, gravis dedit ore rotundo
 Musa loqui, præter laudem nullius avaris.
 Romani pueri longis rationibus æsem
 Dicunt in partes centum diducere. a Dicit
 Felices Albini: si de quinque remota est
 Unica, quid superas? Poteras dixisse? Oriens. — Tu!
 Rom poteris servare tuam. Redit unica: quid fit?
 Semis. » Au, hæc animos ærugo et cura peculi
 Quum semel imbueris, speramus carmina frangi
 Posse linenda. Cadro et lævi servanda cupresso?
 Le Docteur Creutzger (E. 11, p. 450) remarque que
 cette vie d'action et de calcul était consacrée à Rome
 par la manière dont on employait le premier jour
 de l'année, partout ailleurs donné aux charmes
 du repos et aux devoirs de l'amitié. a Quelque
 solennel que fût le premier jour de l'an, les
 Romains ne voulaient pas qu'il se passât dans
 l'inaction. » Ovide nous dit la même chose au

Début de ses fastes (liv. 1, v. 166) : Comme
 s'étonnant de ne pas voir les tribunaux vains
 le premier jour de l'an, il en a demandé la cause
 à Janus, et Janus lui a répondu.

Tempora commisi nascentia rebus agendis,

Cotus ab auspicio ne foret annus iners

Quisque suas artes ob idem delibad agendo

Nec plus quam solitum testificatur opus

Cela étoient les Romains dans la vie privée
 L'histoire nous dit assez leur vie politique et
 guerrière. Comment s'étonner après cela de
 leur rôle subalterne des poètes dans une pareille
 société ?

Ce n'étoient pas des poètes ; c'étoient, nous
 l'avons déjà dit, des rédacteurs, Scribae. Le
 grammairien Festus nous l'apprend : « les an-
 titistes, appelaient du nom de scribes les
 Copistes et les poètes — Scribas proprio nomine
aut qui et librarios et poetas vocabant » (p. 1)
 Nous voyons dans le même passage de Festus
 qu'au temps de Livius Andronicus ce nom
 leur étoit encore conservé : Livius Andronicus
 ayant composé un hymne religieux à l'épo-
 que de la seconde guerre punique, fut comblé
 d'honneurs par les Romains, et l'on éleva de

sur le mont Aventin un temple à Minerve, «
 in quā licet scribis histrionibus que consistere,
 ac dona ponere in honorem Livii. » Ainsi, quels
 que soient les honneurs décernés à Livius dans
 une circonstance toute particulière, voilà les poètes
 désignés d'un nom peu relevé, et confondus avec
 les histrions, comme ils l'étaient tous à l'époque
 avec les copistes. On ne voit pas qu'au temps
 même d'Ennius la condition des poètes fût
 beaucoup plus honorée. Nous lisons dans les
 Eusculanes (1^{er} l. ch. 2^e) que Caton l'ancien,
 plaidant contre M. Fulvius Nobilior, lui repro-
 cha comme une chose déshonorante d'avoir emmené
 des poètes avec lui dans sa province. Or quels
 étaient les poètes aux quels Caton faisait allusion?
 C'était avant tout Ennius, que lui-même avait
 naguère distingué en Espagne, et dont il avait
 fait la fortune; Ennius, un poète si grand pour
 son temps, et surtout un poète si fier, au dire de
 Cicéron : « Quare suo jure noster ille Ennius
 sanctos appellat poetas, quod quasi Deorum aliquo
 dono atque munere commendati nobis esse videantur »
 (Cic. Pro Archia, 8). Oulu Gelle (xi, ch. 2.) nous
 a conservé un autre passage de Caton où les poètes
 sont appelés des intrigants : « Poeticæ artis honos

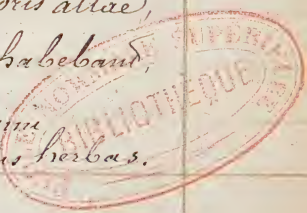
des parasites, des flatteurs.

non erat. Si qui in eâ re studebat aut sese ad
convivia applicabat, graffator vocabatur».
Enfin, nous voyons encore au commencement du
7^e siècle de Rome, Terence employer l'humble
de Scriptura pour désigner ses charmants ouvrages.
Au premier vers du prologue des Adelphi, il se
plaint des attaques injustes de ses ennemis:
« Postquam poeta sevis Scripturam suam ab
iniquis observare, Etc... » De même dans le
second prologue de l'Heure (v. 5); il réclame
le droit de faire rester au théâtre telle pièce propre
à sa naissance, et d'empêcher quelle ne meure avec
l'auteur: « ne cum poeta Scriptura evanesceat ».
Témoignages bien significatifs assurément, et
qui prouvent combien la poésie, longtemps
cultivée à Rome, demeura longtemps aussi
honorée!

Quelque idée que nous puissions nous former
après cela du prosaïsme des Romains pendant
les cinq premiers siècles de leur histoire, si pleins
d'ailleurs de si grandes choses, quelque pauvre
qu'ait été pendant tout ce temps leur poésie, en
cette poésie a-t-elle existé: et il était impossible
qu'elle n'existât pas. Cinq siècles sans aucune
poésie seraient dans la vie d'un peuple

un fait contraire à toute vérité, contraire aux lois mêmes du développement de l'humanité. La poésie n'est pas en effet, quelque chose de fortuit, mais q. q. chose de nécessaire, que nous apportons avec nous dans le monde, que l'on trouve partout où il y a des hommes réunis en corps de nation, avec l'organisation même la plus grossière, avec les mœurs les plus sauvages. Aristote (*Poët. ch. III*) nous dit que la poésie a pour causes deux dispositions également naturelles à l'homme: le goût de l'imitation et le goût du rythme. Ni l'un ni l'autre, ces deux dispositions, et cette faculté poétique que nous avons en nous se produira d'elle-même. Lucrèce nous fait assister au premier éveil de cette faculté poétique, V. 1318 et suiv. du V^e livre. Dans ce morceau magnifique, on règne un perpétuel contraste entre les riants images de la nature sensible et les traits rudes des mœurs sauvages, on voit le poète se transporter en imagination aux temps primitifs du monde, et se faire par son admiration contemporain des faits qu'il représente. Détachons q. q. vers :

Saepe itaque inter se prostrati gramine molli,
Propter aquae rivum, sub ramis arboris altae,
Non magnis opibus jucundè corpora habebant,
Praesentim quum tempestas eidebat, et annu
Ecce tempora pingebant viridantes floribus herbas.



Cum joca, tum sermo, tum dulces esse cachinnus
 Cousuerant: Agrestis enim tum musa vigebat
 Cum caput atque humeros plexis redimire coram
 Floribus, et foliis, lascivia lecta monebat:
 Utque extra numerum procedere, membra moventem
 Duriter, et duro terram pede pellere matrem,
 Unde oriebantur risus, dulcesque cachinni,
 Omnia quod nova tum magis haec et mira vigeant
 Et vigilantibus hinc adercant solatia somno,
 Ducere multimodis voces, et flectere cantus
 Et supera. Calamos uno percurrere labro
 Unde etiam vigilantes nunc haec accepta tuerentur
 Et numeris servare genus didicere; neque hulo
 Majore interea capiunt dulcedine fructum,
 Quam silvestre genus capiebat terrigenarum
 Tibulle, après Lucrèce, nous retirons ces premiers
 besoins et ces premiers divertissements de l'esprit
 en q^q vers où l'on trouve, à défaut du génie
 Lucrèce, le charme d'un style toujours pur.
 Agricola assiduo primum satiat aratro
 Cantavit certo rustica verba pede;
 Et satur arenti primum est modulatus aratro
 Carmen, ut ornatos diceret ante deos.
 Agricola est minus suffusus, Bacche, rubentem
 Primus inexportanda duxit ab arte choros

Les vers de Tibulle sont déjà plus précis que ceux de Lucrèce: ils indiquent une mesure, certa verba pede. De plus, Lucrèce faisait naître la poésie uniquement de loirs champêtres: Tibulle à cette première influence en ajoute une autre, celle du sentiment religieux, dont n'avait pas dû se souvenir le poète Epicurien. La même chose se trouve dans un double passage de Virgile et d'Horace, bien plus précis encore que Tibulle sur cet intéressant sujet. Avec les vers de Virgile et d'Horace nous n'assistons plus seulement aux origines de la poésie en général, mais particulièrement aux origines de la poésie Romaine. Virgile (Georg. II v. 385) nous montre les Ausoniens fêtant Bacchus par des rires, par des chants, par des vers grossiers, se couvrant la figure de masques d'écorce, suspendant aux arbres les objets de leur culte:

Hæc non Ausonii, Erōjā gens missa coloni,
Versibus incomptis ludunt risuque soluto;
Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis;
Et te, Bacche, vocant per carmina læta, tibi que
Ocella ex altā suspendunt molli a pinu.

Horace en dit encore plus: il donne un nom à ces vers à Versus incomptis dont parlait Virgile et le nom de poésie Fescennine est prononcé. La poésie Fescennine c'est le commencement de la Satire et le

commencement du Drame;

Agricolae prisci, fortes parvoque beati
 Condita post frumenta, levantes tempore festo
 Corpus, et ipsum animum spe finis dura ferentem
 Cum sociis operum praeioris et conjugis, fida,
 Cellurem porco, Sylvanum lacte piabund,
 Floribus et vino genium memorem brevis aevi.
 Terceumina per hunc inventa licentia morem
 Versibus alternis opprobria rustica fudit (Ep. 1, v. 13)

La poésie n'aurait donc à Rome de l'agriculture et de la religion. Le cours de l'année rustique était marqué chez les Romains par toutes sortes de fêtes; chacune de ces fêtes devait être une occasion de poésie. Une entre autres, la fête de L'Ambarvale, celle assurément qui compte le plus dans les souvenirs littéraires.

La fête de l'Ambarvale, appelée aussi Arvorum lustratio, arvorum purgatio, était célébrée par chaque chef de famille dans son champ. On promenait trois fois à l'entour des victimes pour que le sang répandu devait appeler la fécondité sur la terre, et détourner les fléaux. Cette procession était accompagnée de chants et de danses. Les allusions à cette cérémonie sont fréquentes chez Virgile: a Quam faciam vitula pro fugibus, ipse

venito, (Egl. III, v. 77) « Et quum lustrabimus agros, »
 (Egl. V, v. 75) — Et encore, ce tableau revivifiant des
 Géorgiques, qui nous montre tout l'ensemble de la fête.

*Imprimis venerare deos, atque annua magnæ
 sacra refer Cereri, lætis operatus in herbis,
 Extremæ sub casum vicinis, jam vere sereno.*

*Cum pinguis agni est tunc mollissima vincta;
 Tunc somni dulces, densæque in montibus umbræ.
 Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoræ:*

*Cui tu lacte favos est miti delue Baccho,
 Terque novæ circum felix ead hostia fruges;
 Omnis quæcum Chorus est socii comitentur evantes,
 Et Cererem clamore vocant in tecta, neque ante
 Falcem maturis quisquam supponat aristis,
 Quam Cereri, tortæ redimitus tempora queræ,*

Dei motus incompósitos est carmina dicat (G. I. r. 338)

Cibulle a fait aussi, à l'occasion de cette cérémonie,
 une élégie intitulée Ambarvalia, que l'on peut
 regarder comme un petit chef-d'œuvre de composition.
 Elle s'ouvre avec la fête elle-même, au point du
 jour, et se termine avant la nuit. Cibulle y
 fait d'abord l'office du héraud qui convoque les
 assistants; puis, du prêtre qui implore les Dieux;
 enfin, il est le poète célébrant le repos universel
 de ce jour, les bienfaits de la vie champêtre, et

exprimant les sentiments de joie et de reconnaissance des hommes. La prière de Cibalte peut nous donner une idée des prières usitées dans ces fêtes antiques, quoique celles-ci fussent beaucoup moins élégantes, comme on le voit dans les formules que Caton nous en a conservées (Ch. 11). Voici comment s'exprime Cibalte:

Di patrii, purgamus agros, purgamus agrestes,
 Nos mala de nostris pellite limitibus,
 Ne seges eludat messam fallacibus herbis,
 Ne timeat celeres tardior aqua lupar.
 Tunc nitidus plebis confusus rusticus agris
 Ingeret ardentia grandia ligna foco,
 Eurba que vernarum, saturi bona signa coloni,
 Ludos, et ex virgine exstruet ante aras (El. 11. 1.)

Cette prière a été imitée par Ovide, au premier livre des *Fastes* v. 567, et développée par lui avec son abandon ordinaire.

A ce culte privé de *L'Ambarvale* répondait dans le culte public des rites célébrés par un collège spécial. Ce Collège, *collegium fratrum arvalium*, était très ancien. Pline nous dit (liv. X VIII, 2) que son existence en remontait jusqu'à Romulus. Acca Laurentia, et son fils, étant venus à mourir, Romulus ne s'étant

* Acca Laurentia d'abord des 12 fils de la nourrice de Romulus, acca

pas de le remplacer. On comprend qu'un collège qui se vantait d'avoir en un pareil fondateur et un pareil membre ait conservé à Rome une très grande influence. Il compta dans son sein beaucoup d'illustres personnages. Parmi les actes nombreux qui nous sont restés de cette confrérie, les uns nous donnent la liste des citoyens assistant aux fêtes; les autres se rapportent à la nomination de tel ou tel empereur ou prince au rang des fratres. On peut voir dans la collection d'Orelli (E. 1 p. 388) une inscription où le titre de frère est conféré à Antonin le Pieux. Nous avons dans notre musée des antiques les deux bustes d'Antonin et de Lucius Verrus en costume de frères Arvales. Pline d'ailleurs nous décrit ce costume: c'était une couronne d'épia, la plus ancienne couronne de Rome, ajoute Pline; des bandelettes blanches servant à rattacher cette couronne; et, par dessus, un grand voile blanc. Ces prêtres avaient, pour la célébration de leur culte, des formules de prières qui remontaient aux plus anciens temps. Quelque chose nous en a été transmis par une inscription découverte en 1778 dans les fondations de la sacristie de St Pierre de Rome. Cette inscription date du règne d'Héliogabale, et atteste la transmission de ce rituel invariable.

pendant toute la durée de la République et de l'Empire.
On y raconte que les prêtres, après avoir formé le temple, la robe retroussée, les livres du culte dans les mains, se mettaient à chanter en dansant les paroles suivantes.

Enos lares juvate, Enos lares juvate, Enos lares juvate, neve luerve marma sins incurrare in Pleores, neve luerve marma sins incurrare in Pleores, neve luerve marma sins incurrare in Pleores. Sator furex mars limen, Sate Sta Berber, Sator furex mars limen, Sate Sta Berber, Sator furex mars limen, Sate Sta Berber.
Seminis alterius advocapit cunctos, Seminis alterius advocapit cunctos, Seminis alterius advocapit cunctos, Enos marmor juroto, enos marmor juroto, Enos marmor juroto, Exiumpse, Exiumpse, Exiumpse, Exiumpse, Exiumpse.

Outruid qu'on peut distinguer quelque chose de ce curieux et bizarre monument, il y a là des invocations aux Dieux Lares, à Mars, qui, par parenthèse, est invoqué de même dans les prières rappelées par Caton l'ancien, et enfin à des Dieux inférieurs désignés sous le nom de *Semones* ou *Semihomines*. Ces invocations répétées trois fois chacune donnent

ce chant une forme analogue à nos Litanies catho-
liques. Il est probable aussi que cette triple répi-
tition répondait à un triple mouvement dans la
danse, tripudiatio. Nous avons perdu aujourd'hui
la mesure de ces vers, & les tentatives qu'on a faites
pour la reconstituer sont au moins téméraires.
Quel est d'ailleurs le caractère de ce monument ?
à coup sûr on n'y trouve pas la liberté d'un chant
lyrique, mais bien plutôt la rigidité d'une formule
d'un texte de prière consacrée. C'est plus tard
seulement, c'est dans un siècle de civilisation déve-
luppée, de culture d'esprit, que la poésie de la cam-
pagne inspira les hommes comme Virgile, Horace,
Ébulle ou Ovide ; & ces poètes seront des hommes
de la ville, avides de se reporter par l'imagination
à une vie plus voisine de la nature. Mais à l'époque
qui nous occupe, les vrais pâtres, les vrais laboureurs
sont loin de la poésie des Bucoliques et des Géorgiques ;
leurs œuvres se réduisent à de rudes chansons, à de
sèches prières, production grossière d'une inspiration
primitive.

On peut consulter sur le chant des frères Arvales :
Marini Atti e monumenti dei fratelli Arvales 2 vol.

in 4°, 1795.

Orelli. Recueil d'inscriptions (E. 1. p. 388.)

Egger Latini sermonis vetustioris reliquiae

Hermann (Elementa doctrinae metricae) qui a

s'appliquera à ce vieux monument la mesure du
Saturnin

Lanzi célèbre antiquaire Italien, qui le premier a
tenté de donner une traduction du texte (Lanzi
(di lingua etrusca))

M. Klausen. Bonn 1836 (Recarmines patrum Aevalium)

M. Ed. Dummeril Poésie populaire latine antérieure

XII^e siècle p. 103 Sgg.

M. W. Korssen, Berlin 1846 /

(Origines poësis romanae, p. 86 Sgg.)

A. Hubert

of the
(
be the

of a
p
xix
77

p.
1410
1411

3^e leçon.

Examen des poésies sacrées .

Du Chant des Saliens

Malgré les conjectures hardies du Savant Hermann, nous ne pouvons encore affirmer sans restriction que les prières des Arvales fussent en vers. Il n'en est pas de même de celles des Saliens. Varro les appelle « prima verba poetica. » — Cicéron dit : « nihil est tam cognitum mentibus nostris quam numeri atque voces; quorum illa summa vis carminibus est aptior et cantibus, non neglecta, ut mihi videtur, a Numā, rege doctissimo, majoribusque nostris, ut epularum solemnium fides ac tibia saliorumque versus indicant. » — Quintilien est encore plus précis : « Versus quoque saliorum habent carmen, » et Dionède va jusqu'à parler d'un pied qui était employé dans ces vers : « Cumam Pompiliū, divinitate praeditum, hunc pedem (spondeum) pontificium appellasse memorant, cum salios juniores, aequigressibus circulantem, induceret spondeo melo Deos placare indigeter. »

Mais si tous les auteurs anciens sont d'accord à reconnaître que les chants des Saliens avaient un rythme et une métrique, tous ne sont pas du même avis en ce qui concerne l'origine de ce collège de Prêtres. Denys d'Halicarnasse, remarquant que leurs prières accompagnées de danses, ont

Ling. lat. l. 7. ch. 3.

Orat. l. 3. ch. 51.

Inst. Orat. L. 1. Ch. 10.

Dion. l. 3. ch. 5.

Ant. Rom. L. 2. ch. 70.

un caractère à la fois religieux et guerrier, les compare aux Corybantes et aux Curetes de la Grèce. Il disserte à ce propos sur l'étymologie de Curetes qui est *κοῦροι*, jeunes gens, et celle de Saliens, Salio, Salire, Sondir. Plusieurs Savants ont partagé son opinion. — Servius commentant le vers 285 du 8^e livre de l'Enéide:

Eum Salii ad cantus, incensa altaria circum
 prétend que des monuments antiques attribuent la fondation du collège des Saliens à Salius Arcadien compagnon d'Évandre: « *Ex veteribus monumentis constat, Saliorum auctorem fuisse Salium Arcadem, qui in Italiam cum Evandro venerat.* » Selon Macrobe, il y avait des Saliens à Tibur, à Eusculum, à Veies avant qu'il en eût à Rome, où Numa n'aurait fait que les introduire, sous les créer lui-même. — D'autres veulent qu'il y ait eu un premier collège de prêtres sous Romulus, que Numa en ait institué un second. — C'est à Numa que Plutarque et Ovide font honneur de l'institution primitive: nous nous rangerons à leur avis. — nous allons résumer le récit que fait l'auteur de Fastes.

De violents coups de tonnerre, suivis de désastres

Saturn. L. 3. ch. 12.

Plut. Numa. Ch. 13 &c.

Ovid. Fast. l. 3. v. 285.

terribles, effrayoient depuis long temps les Romains
 et leur roi. Numa consulte Égérie; la nymphe lui
 apprend que Faunus et Picus, Divinités du Latium,
 connoissent les moyens de conjurer la foudre. Mais
 ils ne révéleront leur secret que s'ils sont adroitement
 enchaînés. Le roi se cache donc dans le bois sacré où
 se trouve la fontaine de Picus et de Faunus. Con-
 ci arrivent pour se désaltérer à la source; ils trouvent
 les coupes pleines de vin qu'ont disposées auprès les
 serviteurs de Numa, et s'enivrent. Surpris et
 enchaînés, comme Protée par le Berger Aristée, ils
 promettent de faire descendre Jupiter de l'Olympe,
 par un art que le poète n'indique pas, se retran-
 chant sur un scrupule religieux. Le roi des Dieux
 arrive en effet; elicitur, d'où son surnom d'Elicius.
 La terre tremble sous son poids:

Constans aentinae tremuisse cacumina Sylvae
 Terraque subedit pondere pressa Jovis
 Numa d'abord effrayé, reprend bientôt son calme
 habituel; « comment détourner de nous les coups
 de la foudre » demande-t-il à Jupiter. — « Coupe une
 tête » répond le Dieu. — « une tête d'oignon. » — « une
 tête d'homme. » — « l'extrémité de ses cheveux. » —
 « Il ne faut une âme. » — « Une âme de poisson. »
 Jupiter se mit à rire, et satisfait des réponses du

roi, promettant de lui donner le lendemain un gage
éternel de sa protection.

Numa rentre à Rome et raconte son entrevue
avec le maître des Dieux et des mortels. Le peuple
montre quelque incrédulité et veut attendre le
sévère commandement. « Soyez donc ici, dit le roi, depuis
dès l'aurore. »

Le jour parait, une assemblée immense se rassemble
devant le palais de Numa. Celui-ci s'avance
et adresse sa prière à Jupiter. Alors retentit
sous le ciel serein, trois coups de foudre précédés
d'éclairs et un bouclier, légèrement balancé par
les vents, descend au milieu de la foule et tombe.

(1) Lucrèce explique d'une manière bien
différente la chute du bouclier:

« Illud in extrema fors an longe que remotum
Prodigium tellure fuit: de laqueis Caelo
Armatum cingentes, hominumque crepta
a Superis demissa putant. Sic illa profecto
Sacrificis cecidere Numae, quae lecta Juventus
Patricia cervice Mover: spoliaverat Auster
Aut Boreas populos, Ancilia Nostra ferentes.

Eccle levi scutum Versatum leviter aura.
Decidit: (1)

Ses bords sont coupés et arrondis de telle sorte
qu'on n'y voit aucun angle. Numa lui donne
le nom d'Ancile. Pour empêcher qu'on ne
dérobat ce présent d'un Dieu, il commande
à un habile artiste, Mamurius, de faire onze
boucliers semblables et la garde des Douze
Anciles est confiée aux Saliens.

On s'est mis bien en peine pour trouver
l'étymologie de ce mot: Ancile. Saba le fait venir
de ἀγκυλος; Plutarque de ἀγκύλιον, et, d'après

son incertitude, il ajoute : « Le premier ancile
pourrait bien avoir reçu son nom de sa chute
d'en haut (ἀνέκαθεν), ou de la guérison des
malades, ἀνέοις; car d'après lui, le gage de la
clémence divine fut accordé à Rome à la suite
d'une peste; ou de la fin de la sécheresse (ἀν' ἄνυδρον
ἀνέοις), ou de la suspension du fleuve (ἀνέοις).
Voilà ce qu'on peut dire si l'on tient à ce que ce mot
dérive du grec. » — Les grammairiens latins lui
donnent pour racines *an* (ἀν) et *Cesum* (caedere,
tailler). Varron adopte une étymologie à peu près
pareille : *Ancisus*, et Festus pense comme lui.

Il y a aussi diverses opinions sur ce Mamurius
Veturius qui fit les onze boucliers semblables à
l'ancile sacré. Ovide parle de lui comme d'un artiste
très-renommé, et il nous apprend en outre que Mamurius
demanda, pour récompense de son travail, l'honneur
d'être nommé à jamais dans les chants des Saliiens.
Son nom se trouvant également dans les prières
des Arvales, certains commentateurs pensent que ce
pourrait bien être le Dieu Mars. Enfin Varron
croit que Mamurius Veturius n'est autre chose que
memoria Veturi : « Meminisse a memoria, quum
quid remansit in mente indeque rursus movetur,
que a manendo id memoria potest esse dicta. »

Lang. lat. L. 6. c. 45.

Ovid. Fast. l. v. cit.

Munna. Ch. 13.

(1) Ils les portaient à leur cou.
Et salus luto portans Amilia collo.

(Luc. Ph. L. 1^{re} v. 584)

C. f. Creutzer - Guigniaut,
Relig. de l'Antiq. T. IV, 1^{re} part.

p. 158 2^e partie, Plaque XCV
nos 359, 360.

Itaque salii quod cantant, memuri veturi, significat
veterem memori am. » Pour nous, nous resterons tou-
jours attachés à la légende d'Ovide, d'aut nous préfe-
rerons aussi l'étymologie du mot Ancile :

Id (scutum) que Ancile vocat (muna) quod ab omni parte

Quemque notes oculis, angulus omnis abest.
Deux vers du même poète résumés avec préci-
sion et élégance, l'origine du nom des Saliens, leur
costume, leurs chants :

Jam de dero ad (muna) salis, (a saltu nomina ducunt)
Armaque, id ad certos verba canenda modos.

Ce fut donc Munna qui donna aux Saliens, ou
prêtres d'ausens, et leurs vers et leur habillement.
Les vers nous sont maintenant presque totale-
ment inconnus ; quant à l'habillement, il est décrit
par Plutarque avec beaucoup de soin : « Au mo-
de Mours, dit-il, les Saliens portent en procession
les boucliers sacrés dans les rues de Rome, ⁽¹⁾ vêtus
d'une tunique de pourpre, de larges baudriers d'airain
un casque d'airain sur la tête, et faisant retentir
les boucliers en les frappant du plat de leurs cou-
tées. » D'autres portent d'une mitre, au lieu du
casque d'airain. « Leur danse », continue Plutarque,
consiste surtout dans le mouvement des pieds ; ce
sont des pas gracieux et variés, des tours et des retours

rapides et cadences qu'ils exécutent avec autant de rapidité que de vigueur. » Cela s'accorde bien avec ce que nous lisons dans d'autres écrivains : — Virgile dit que Vulcain avoit ciselé sur le bouclier d'Énée :

En. ch. 8 v. 663.

Hinc exsultantes salios, nudosque Lupercos
Lingerosque apices, & lapsa ancilia caelo.

Od. 4. 4. Od. 2. v. 25.

Horace renvoie Sémus auprès de Paulus Maximus qui élèvera à la Déesse une statue autour de laquelle :

..... Bis pueri dic

Conmen cum teneris virginibus.....

Laudantes, pede candido

In morem salium ter quatiendū humum.

Ep. 15 ad Lucil.

Sénèque recommande à son ami Lucilius, entre autres exercices, « Saltus, vel ille qui corpus in altum levat, vel ille qui in longum mittit, vel ille, ut ita dicam, saliaris, aut, ut contumeliosius dicam, fullonius ». Or les foulons étoient les ouvriers qui blanchiffoient les toges en les foulant aux pieds. — Selon Servius, il y a un chœur de jeunes gens et un chœur de vieillards. Selon d'autres, ceux-ci chautent, ceux-là dansent.

Serv. Comm. de l'En. l. 8. v. 287.

La corporation des Saliens se recrute parmi les patriciens et les personnages les plus importants de Rome. Nous voyons dans Cite-Live que Publius Scipion en fit partie. « Stativa deinde ad Hellespontum aliquandiu habuerunt (Romani), quia

E. 2. liv. 37. ch. 33.

Jul. Cap. Vide M. Aur. ch. 41.

Serv. Comm. En. l. 8. v. 285.

Dies forte, quibus ancilia moventur, religiosi ad ita
inciderant: iidem dies P. Scipionum proprio etiam
religione, quia salius erat, disjunxerant ab exerciti
causa que eis ipse morae erat, dum consequerentur
Julius Capitolinus rapporte que Marc Aurèle vou
aussi être Salien et qu'il s'occupa avec beaucoup de
de cette charge honorifique.

Le siège de la corporation salienne était au mont
sur lequel s'élevait le temple de Mars d'où partait
procession. Il y avait un président, praesul; un
chanteur, ates; un inspecteur général, magister. La
même hiérarchie fut transportée dans les autres
collèges institués par les rois successeurs de Numa
« Numum (saliorum) numerum Hostilius ad
(adansit?); nam duo sunt genera saliorum, sicut
in saliaribus carminibus invenitur, Collini et
Quirinales a Numa instituti, ab Hostilio vero
Pavorii et Pallorii instituti. » Ce texte nous mon
bien que l'on comptait plusieurs collèges de Saliens
mais Servius se trompe sans doute en attribuant
à Numa la fondation des Collini et des Quirinales.

La fête des Saliens revenait tous les ans
aux kalendes de Mars. D'après les uns, elle
dure trente jours; d'après d'autres quatorze seulement.
Les prêtres faisaient des processions dans les dieux

quartiers de Rome, où ils s'arrêtaient à des monsio-
nes ou reposoirs. Chacune de ces promenades était
 suivie d'un banquet où régnait l'abondance et
 la joie. Horace y fait allusion dans une ode bien
 connue:

Hor. lib. 1 Ode 37

Nunc est bibendum, nunc pede libero
 Pulsanda tellus; nunc Saliaribus
 Ornare pulvinar Deorum
 Tempus erat dapibus, & dactylis.

et ailleurs encore:

Lib. 2. Od. 14.

Absumed heres cœcuba dignior
 Servata centum clavibus, ed mero
 Cingit parimentum superbis
 Pontificum potiore cœnis.

À l'origine, c'était Hercule qu'on honorait
 dans les fêtes saliennes:

Virg. En. l. 8. v 287

Hic juvenum chorus, ille senum qui carmine laudes
 Herculeas et facta ferunt, ut prima novercae &

Serv. Cen. loc. cit.

Avec le temps, le culte changea, et Mars succéda à
 Hercule: "Urbe autem condita, ad gradivum Martem
 eos (Salios) postea choros, Roma, ut opinor, trans tulit,
 Romanae gentis auctorem." Peut-être ce qui nous paraît
 une transformation, n'en est-il pas une en réalité.

Mac. L. 3. ch. 12.

Certains auteurs, entre autres Macrobe et Varro, disent
 qu'Hercule et Mars étaient, aux yeux des prêtres, à peu

* titre d'une des mémoires de Varron

Macr. L. I. ch. 12.

Serv. Comm. En. l. 8. v. 3.

Paul Diacr. Epis. Festi.

près le même Dieu. On appelloit Mars Μαρς ou Ηρακλῆς . Puis, comme la fête des Saliens se rendoit avec d'autres fêtes, on invoqua encore d'autres divinités, mais cependant jamais l'énus, d'esse même au temps des Rois.

Le Culte et les prières des Saliens ont un caractère astronomique et rural. Les douze boucliers, à ce qu'on pense, représentent les douze mois de l'année. Mars est le Dieu qui ouvre le printemps, préside au renouvellement de la nature et veille sur les fruits de la terre. Le mois au quel il donne son nom et dans aussi ce où les Romains entrent en campagne, Mars est encore considéré comme le Dieu de la guerre, jusqu'à peu on n'honora plus en lui que la divinité des combats. Mais il ne faut pas s'étonner de ces attributions différentes qu'il eut dans l'origine. N'est-ce pas la divinité par excellence pour les Romains dont il a fondé la ville? N'est-ce pas lui aussi qui, sous le nom de Mars Forens, préside aux affaires civiles et aux contestations du forum?

Outre les invocations à Mars, nous savons qu'il y avoit dans les prières des Saliens il y avoit des chants en l'honneur d'autres Dieux ou déesses; à l'instar de ces vers singuliers ficti a nominibus eorum appellabatur, ut Januarii, Junonis, Minerva.

Am. lib. 2 c. 83.

Paul Diacr. Epit Festi

Des vœux pour le peuple Romain tout entier et même pour les citoyens illustres. Nous avons parlé déjà de Mamurius Teturius. Tacite nous dit que les amis ou les flatteurs de Germanicus firent décréter que son nom serait répété dans les prières des Saliens: «Honores, ut quis amore in Germanicum aut ingenio Valerius, reperti, decretique, ut nomen ejus Salicari Carmine caneretur.» &c. On appelle axamenta, de axare, assare, i.e. nominare, les chants composés à la gloire des grands hommes: «Axamenta dicebantur Salicaria Carmina, quia Salis sacerdotibus cantabantur in universos homines composita.» Scaliger et Vossius croient que axamenta vient de axilus, tablettes: nous préférons l'explication de Paul Diacre qui est aussi celle de Festus.

Sym. Epit. l. 3. Ep. 44.

Les textes de ces prières se conservèrent, avec les mots anciens, pendant toute la durée de l'empire. Symmaque s'adressant à un de ses amis qui goûtait fort l'antiquité: «In prisca verba redeamus,» dit-il, «quibus Salii canunt, augures avem consulunt, et decemviri tabulas condiderunt.» Le temps employé ici pour les chants Saliques, canunt, et pour les augures, avem consulunt, contraste avec le parfait qui désigne les travaux des Decemvirs, condiderunt tabulas. Il n'est cependant pas probable que

les textes des prières Saliennes fussent exactement les mêmes au temps de Symmaque, que sous leurs successeurs de Rouma. M. Egger, dans un livre intitulé « *Vetustioris Latini Sermones reliquiae selectae* » conjecture, et avec raison, qu'ils subirent quelques rajustement. Sans doute les additions qu'on y fit, lorsqu'on voulut introduire les noms et les louanges des personnes célèbres, n'étaient pas dans une langue semblable à celle des premiers Saliens.

Malgré ces modifications, la langue de ces
de prêtres était la plus ancienne de Rome: De
d'Halicarnasse appelle leurs chants ~~et~~ ^{et} plus
très éprouvés, preuve certaine qu'en temps des
ils n'étaient pas obscurs pour la foule.

Ils devinrent dans la suite, inintelligibles non-seulement pour elle, mais pour les personnes mêmes. « *Saliorum carmina*, » dit spirituellement Quintilien, « *Vix sacerdotibus suis satis intellecta*, » Cela tenait à ce qu'on les apprenait par cœur, sans s'attacher à en comprendre exactement le sens. *Noxæ*. *Quintus præsul*, *vates* et *magister* du collège des *Salii* « *Carmina cuncta didicerat*, » rapporte Jules Capitolin; et, bien qu'il fût très scrupuleux

Inst. Cr. l. l. ch. 6.

Mare Aur. Vit. Ch. 41.

à remplir religieusement ses fonctions, il se citait les prières saliennes sans savoir ce qu'il disait.

Pourtant, de savants commentateurs avoient essayé d'éclaircir ces textes devenus énigmatiques. Lucius Aelius Stilo, maître de Varron; Verrius Flaccus, abrégé par Festus et Paul Diacre, s'étoient donnés mille peines pour en interpréter le sens grammatical. Les Archéologues les avoient étudiés aussi au point de vue des Antiquités. Tous ces travaux, tous ces efforts n'aboutirent à rien et le mot Salarius étoit comme synonyme de Obscurus. On se rappelle à ce propos les vers piquants d'Horace.

Jam Saliorum Cumae carmen qui laudat, ed illud
Quod mecum ignorat, solus vult scire videre. &

(Epist. II, 1, 86)

Le poète critique finement ceux qui veulent paraître savoir seuls ce qu'ils ignorent avec tout le monde, c.àd. les chants des Saliens. Remarquons en même temps qu'Horace, ainsi qu'Ovide, rapporte à Cumae l'institution de ce collège sacerdotal.

Les vers du satirique latin doivent laisser à penser aux modernes, qui, souvent, sont moins timides qu'il ne faudrait.

Nil intentatum critici liquere...

Quelques mots leur suffisent pour reconstruire une inscription mutilée; et pour une de leurs conjectures

liv. Apoll. Lett. I. 8 Ep. 16.

qui est plausible, il y en a vingt qui sont au moins subtiles et forcées. Il n'est rien non plus qu'ils ne prétendent expliquer et commenter. « Bien des choses anciennes, dit M. Hermann, sont mieux comprises par les modernes que par les anciens; » et il tâche de saisir le sens du fragment qui nous reste des chants saliens : « Coeulo dicit omnia verò ad patula coemisse jam cusi anas Duo misceretur si amur ve vet pas melium recum.... » A coup sûr, une pareille hardiesse de quoi nous éblouir. Mais ne vaud-il pas mieux s'abstenir de tous ces raffinements où l'on perd l'intelligence du lecteur et quelque fois celle du commentateur ? Si l'on a pu donner une traduction satisfaisante du chant des frons Arvales, ce n'est pas une raison pour qu'on parvienne au même résultat en ce qui concerne deux ou trois lignes que Varro nous a transmises des chants des chants des saliens. ✕

Ling. Lat. L. 7. ch. 26.

✕ Voir :

pour les textes saliens, Egger, Lat. Sermon. Vet. relig. p. 72. 73. 74. pour l'explication conjecturale de ces textes, W. Corssen orig. pass. com. Berlin, 1846, p. 15. 199.

sur les saliens

Creutzer, Guigniaud Relig. de l'antiquité parvenu. C'étaient là les monuments de la

Les Arvales et les Saliens n'étaient pas les seules corporations sacerdotales de Rome. Il en avait bien d'autres encore, et chacune) sa part, et ses invocations, ses prières, ses chants particuliers, dont nul fragment ne nous est

t. II, 1^{re} p. p. 507 sqq. (cf. E. II, vieille langue et de la vieille poésie des Romains.

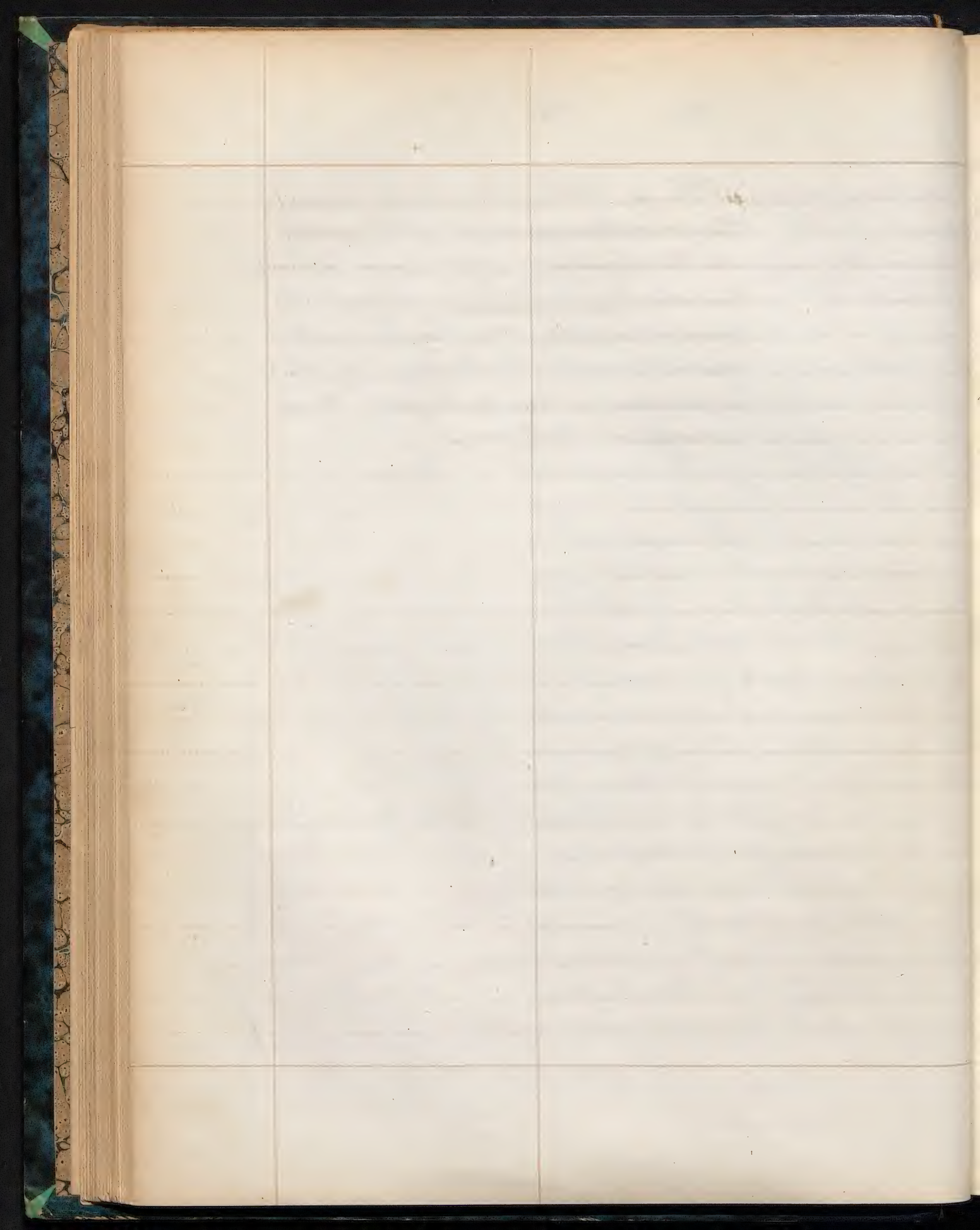
2^e p. p. 649)

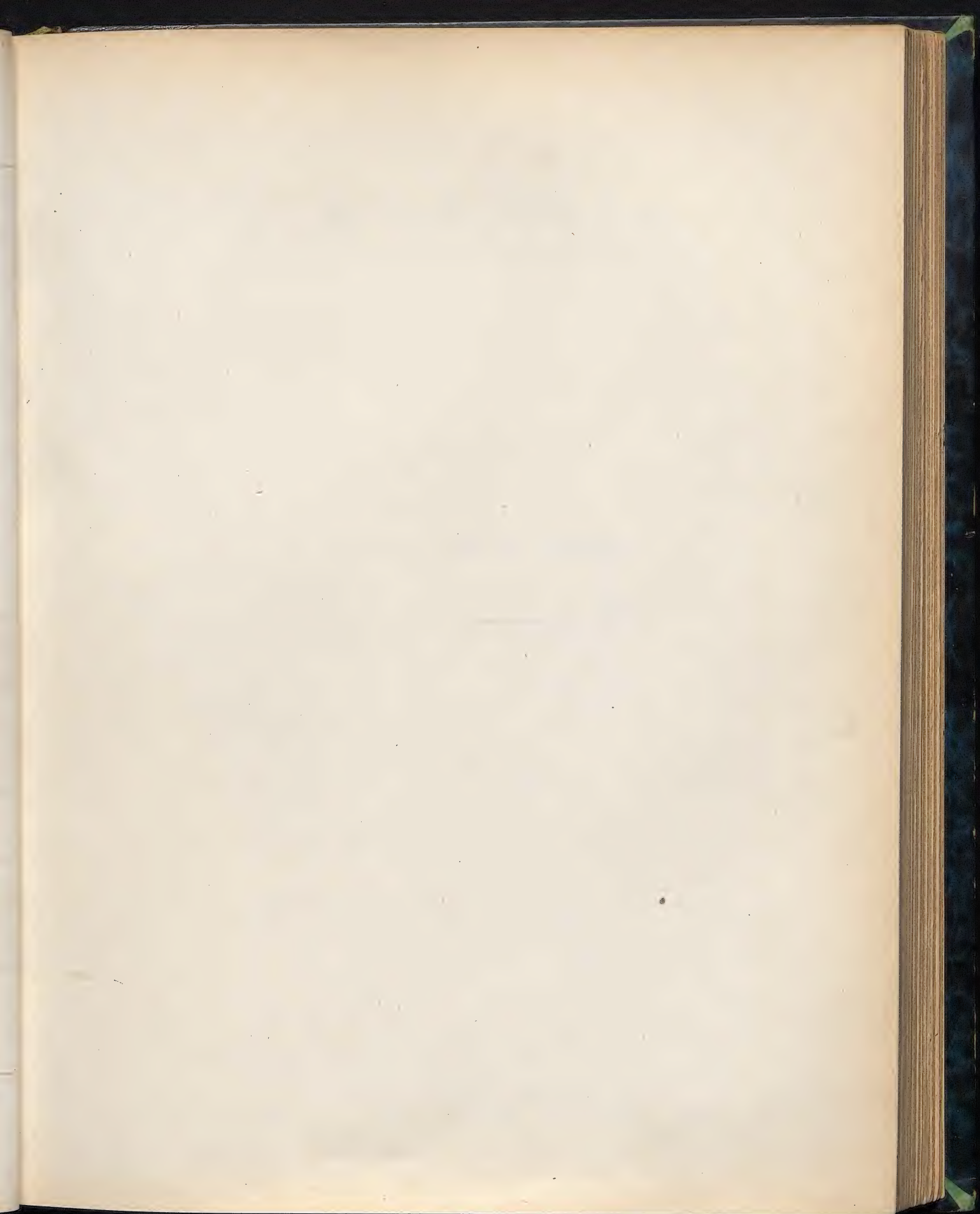
— Ch. Magnin Orig. du theat.

mus. E. I, p. 247 sqq.

Parmi ces antiques monuments, dont le caractère
étant tout religieux, se rangeaient encore les chants
séculaires, Carmina secularia, en usage dès les
temps les plus reculés, et par lesquels un poète,
exprimant les vœux de tous les citoyens, appelait
la protection des Dieux sur la patrie. Nous
n'avons que celui d'Horace.

Harry.





4^e leçon.

Des oracles à Rome.

Des Oracles.

Les oracles mêmes des Dieux viennent naturellement après les chants que les collègues des prêtres faisaient entendre en leur honneur; et comme ils étaient rendus en vers ils doivent avoir une place dans l'étude de la poésie latine. Cicéron dans son livre sur la Divination dit que ces révélations d'en haut commencèrent à être écrites en prose vers le temps qui précéda Pyrrhus. Mais pourquoi la forme poétique et la mesure avaient-elles paru jusque là indispensables? Plutarque nous en donne plusieurs raisons dans son traité intitulé: Pourquoi la Pythie ne rend-elle plus les oracles en vers? Et Fontenelle les a toutes réunies dans son spirituel ouvrage sur les Oracles.* D'abord dans ces temps primitifs les vers étaient la langue naturelle de tous ceux qui s'adressaient au public. Il fallait bien aussi qu'Apollon, le dieu de la poésie, s'exprimât dans la langue des poètes; enfin cette forme convenait mieux à l'enthousiasme prophétique, et laissait une trace plus profonde dans le souvenir.

Les Oracles qui étaient en Grèce tout en honneur

* 2^e Dissert. Ch. 5.

n'étaient pas moins consultés et révéérés par les populations italiotes et en particulier par les Romains. En Italie, comme en Grèce ces oracles leur légendes et leur histoire. Parlons d'abord de leur légendes. En Italie, avant que l'influence grecque n'eût effacé ces premières traditions, elle était tout nationale: ces premiers prophètes étaient bien des Dieux du Sol. Nous voyons d'abord Picus, fils de Saturne, et Faunus fils de Picus qui Ovide met en scène au troisième livre de ses Fastes: et dans ce passage de l'Enéide ou Virgile a ressuscité avec la dévotion et de poésie tout à la fois les anciennes fables du Latium (liv. VII, v. 81) Latius canebat les oracles de Faunus son père. Canens, fille de Janus et femme de Picus, Fauna, femme de Picus, prédisent également l'avenir et sont à la fois des divinités champêtres et des divinités prophétiques. Leurs noms mêmes témoignent de leur rôle; Canens vient certainement de Canere, et Faunus de fauna la racine qui a formé en grec φημι, en latin fatuus nom qu'on donnait aussi à ce dieu. Les oracles furent sans doute rendus dans cet antique mètre Saturnien convenant à des descendants de Saturne. Ennius désigne positivement ce rythme grossier comme celui des anciens Faunes.

Veribus quos olim vates, Faunisque canebant.

Horace lui-même regarde Faunus comme le protecteur des poètes et lui attribue son salut lorsqu'il faillit être écrasé sous un arbre.

Neisi Faunus ictum levasset

Mercurialium custos virorum.

Lucrèce (IV, 582) lorsqu'il cherche à expliquer le phénomène naturel de l'écho, et qu'il se plaint à décrire les cerjances populaires qui courent à ce sujet dans les campagnes, oublie la tradition de la nymphe grecque et dans des vers d'une admirable richesse il peint ces Faunes dont les rires, les jeux, et les nocturnes ébats troublent le profond silence des bois.

.... et Faunos esse loquuntur

quorum noctivago strepitu, ludoque jocanti

adfirmant vulgo taciturnae silentia rumpi.

Puis, continuant sa description, il nous montre Pan qui agite sur sa tête sa couronne de pin et par les sons de sa flûte étonne au loin les habitants des campagnes.

Et genus agricolum late sentiscere, quum Pan

Pinea semiferi capitis pallamina quassante

Unco saepe lubro calamos percurrens hiantes,

Fistula sylvestrem ne cesset fundere Musam.

C'est sans doute à des divinités du même genre qu'il faut attribuer ces voix mystérieuses qui se

firent entendre souvent à Rome dans les grandes
 circonstances. Cicéron dans son *De Divinatione*
 curieux traité où son frère Quintus défend contre
 lui la cause des devins et des Oracles, dit formel-
 lement que c'étoient des Faunes qui les faisoient
 entendre. « Saepe etiam in praecipuis Fauni autem
 et in rebus turbidis voces veridicae multae videntur. »
 Ce passage est au livre I ch. 45 et 44; un autre
 analogue, se trouve au second livre chap. 3. Ce
 livre rapporte à ce sujet un fait fort curieux. Peu
 de temps avant l'invasion des Gaulois on entendit
 la nuit une voix qui présageoit ce malheur. Le
 Sénat qui d'abord n'en avoit pas tenu compte, fit
 dès que la paix fut rétablie élever sur la voie
 nouvelle un temple au Dieu Faunus Locutius.
*Expiandae etiam vocis nocturnae, quae nuntia
 cladis, ante bellum Gallicum audita neglecta
 esset, mentio illata, jussu quo templum in
 Via Aio Locutio fieri.* » (V. 50 ch. 1, 31 11, 7.)
 avec un grand plaisir qu'on se trouve au milieu
 de cette mythologie toute romaine, bientôt com-
 paré le plus bizarre mélange avec celle de la Grèce.
 Les Muses du Mont Parnasse ou de la Piérie
 sont pas encore venues en Italie, mais les tribus
 italiotes ont leurs *Camene*, appelées encore

Casmence ou Carmence, qui plus tard ne fit plus qu'un avec les Neuf Sœurs, est maintenant encore son synonyme commode dans les Gradus. C'étaient, avant cette confusion, des divinités des eaux, des fées des fontaines, douces de l'esprit prophétique. Nous voyons le Grec Ennius au commencement de ses Annales latines, les appeler indifféremment Muses ou Casmènes.

*Musae, quae pedibus vastum pulsatis Olympum,
Musae, quas memorant Casmenas esse Latini.*
Leur nom se rapproche facilement de Cauere et de Carmen. Cite Liv est le premier à ranger parmi ces Déeses la nymphe Egerie, épouse et conseillère mystérieuse du roi Roma, et dit qu'il consacra aux Carmènes le bois témoin de leur entretiens (I. 31) Fontenelle dans son livre Des Oracles (II. 5.) a comme on voit grand tort de s'étonner qu'un fleuve rende des oracles; c'était l'habitude des divinités des eaux. C'est aussi le moment de parler de cette nymphe Carmenta qui avait une grande place dans le culte des Romains. Vers le temps de la guerre de Troie, le roi Evandre amena en Italie une colonie de Pelasges Arcadiens, et il était conduit dans cette expédition par Carmenta, nymphe douée de l'intelligence des choses futures. C'était selon les uns

la femme, selon les autres la mère d'Evandre. Elle rendait des oracles en vers, son nom le prouve. Soit qu'elle vienne de Carmen ou de Careus monte. Plutarque en parle dans sa vie de Romulus, au chapitre 2, et quand Ovide arrive dans les Fastes aux Carmen qui se célébraient deux fois l'an, il s'arrête longtemps sur cette curieuse tradition. Quand les vaisseaux Arcadiens remontent enfin le Tibre, cette femme inspirée

qua simul aetherios animo conceperat ignes
Ore dabat pleno carmina vera Deo
S'élance à la poupe, les cheveux en désordre, les mains tournées vers la rive droite et vers les collines où Rome s'élèvera plus tard; puis elle salue les dieux de ces contrées, ces Carmenes protectrices des eaux, et son chant semble braver d'avance le lien qui unira la mythologie de Grèce à celle de Rome.

Qui que petitorum dixit, salvet locorum

Eaque novos caelo terras datura deos!

Flumina quae, et fontes, quibus utitur hospita tellus

Et Nemorum divae, Naiadum quae Chori!

Puis elle prédit la grandeur future de Rome en beaux vers, mais qui sont trop inspirés de Virgile
Fallor! an hi fient ingentia moenia colles

Jura que ab hac terra cætera terra peted ?
 Montibus his olim totus promittitur orbis :
 Quis tantum fati credas habere locum !
 Et toute cette grande prédiction finit par l'éloge de
 Livia Augusta. Carmenta, entre autres honneurs
 qu'elle recevait à Rome, avait donné son nom à l'une
 des portes de la ville qui s'appelaient Porte Carmentale.
 Cite. Livre au livre 1 Chapitre 7 de son histoire dit en
 parlant de Carmenta, qu'elle fut antérieure à la fameuse
 sibylle de Cumæ. « Carmentum, quæm fæti loquæm
 ante adventum sibyllæ gentes miratæ sunt. » Cette
 citation mène en scène un nouveau personnage pro-
 phétique, bien connu d'ailleurs par le sixième
 livre de l'Énéide. Vous sommes ici moitié sur le
 terrain de la légende, moitié sur celui de l'histoire.
 Pour ce qui est de la légende, Virgile nous instruit mieux
 que personne; c'est lui qui nous parle de cette roche
 Eubœenne percée de cent ouvertures, de ce temple
 d'Apollon et d'Hécate. Et en faisant promettre par
 Énée un sanctuaire et des gardiens pour les livres de
 la sibylle, il ne fait que louer un projet exécuté
 par Auguste qui fit construire le temple d'Apollon
 Palatin. On voit encore que la sibylle inscrivait
 tantôt ses oracles sur des feuilles d'arbre, tantôt
 les prononçait oralement.

*Folius ne carmina manda,
Nec turbata volens rapidis ludibria ventis:
Hysa. canas, oro.*

Ces paroles d'Eucé nous montrent encore que ces prophéties étoient bien écrites dans le langage de la poésie.

Mais quittons la fable pour venir à l'histoire. Une femme qui s'est fait entendre en plusieurs lieux & en plusieurs lieux vint trouver Tarquin avec neuf volumes d'oracles & lui proposa de les acheter. Tarquin refuse d'en donner le prix qu'elle demande en livre trois aux flamme; sur un second elle en brûle trois autres; enfin Tarquin achète trois qui restent pour le prix qu'on lui demande de tous les autres. On trouve cette anecdote dans Denys d'Halicarnasse IV. 62, dans Plin. XIII. 1. & dans Aulu Gelle I. 19. Tarquin confia ces livres sibyllins à deux magistrats, nommés pour cela Decemviri. En l'an 387 la garde en fut d'abord confiée à des Decemviri choisis moitié dans les patriciens, moitié dans les plébéiens. Sylla porta leur nombre à quinze, & César à seize. Ces livres furent souvent consultés dans les grandes circonstances & les prédictions étoient toujours d'accord avec le politique; cela s'appelait: adire libros sibyllinos.

Sat. 1, 17

* Macrobe nous raconte que Cornélius Rufus ayant fait établir par l'interprétation d'anciennes prédictions les jeux Apollinaires, fut surnommé Sibylla. Le nom contracté est devenu sous la forme de Sylla la dénomination d'une branche bien célèbre de la gens Cornelia. L'aristocratie avait donc sous la main et faisait connaître au peuple, quand cela était utile, et ces antiques prophéties de la sibylle, et les décisions des augures, et quelquefois même des oracles qu'on avait été chercher à Delphes, et que les scribes avaient traduits en vers latins. Deux de ces scribes traducteurs d'oracles nous sont connus, les frères Marcins et Publicins; les autres sont anonymes. Fontenellen'a donc pas sujet de dire dans son livre qui embrasse à tort l'époque impériale seulement, que les Romains méprisaient assez les oracles (2^e Dissert. ch. V.) Au contraire la gloire du sanctuaire grec de Delphes était venue à Rome: et les Romains envoyèrent plus d'une ambassade à la célèbre Pythie. Rien n'est plus intéressant que ces premiers rapports entre les Grecs et les Romains. Vous voyez sous Carquin le superbe le célèbre Brutus faire partie d'une de ces missions à Delphes*. On trouve au 16^e chapitre du 5^e livre de Eide. Livre un oracle d'autant plus curieux qu'on reconnaît évidemment dans la

* Liv. 1, 56.

prose de l'historien les traces de l'ancienne forme
 poétique, le vers est seulement rompu et le style
 un peu rajeuni. Hermann dans son traité de la
 métrique a même rendu, autant que possible, à ces
 anciens vers leur rythme et leur mesure. Voici
 toutefois le fait dont il est question. Pendant le
 siège de Veïes un vieil haruspice étrusque avait
 prédit que Veïes serait prise dès que les Romains
 auraient déchargé du surcroît de ses eaux le lac
 Alban enflé subitement. Ormené d'avant le siège
 il répéta son assertion, et les députés envoyés à Delphes
 rapportèrent la même réponse. C'est cette réponse
 que Eutrope nous conserve: *in Romane, aquae
 Albanum cave lacu contineri, cave in mare
 manere suo flumine sinas; emissam per ag-
 rigabis, dissipatam que rivis extingues. Cum tu
 audas hostium muros, memineris quod per tot annos
 obsides urbem, ex ea tibi his, quae nunc panduntur
 factis victoriam datam bello perfecto, donum am-
 victor ad mea templa portato; sacra que patria
 ommissa cura est instaurata, ut assolens, facito.* On
 ne retrouve dans ces lignes un tour archaïque
 surtout les premières lieux d'expression poétique
 que nous rencontrons dans ces œuvres primitives.
 La même tradition est répétée par Cicéron: De

Divinatione I 44 et II. 32. Et M. de Bonstetten

Dans un voyage curieux à d'autres titres d'id avoir visité
 les lieux où ce phénomène de la oue des saux s'était
 passé. ^{xx} Ainsi les oracles prenaient l'intérêt des propriétaires
 patriciens voisins du lac Albain, et faisaient dépen-
 dre la victoire de l'irrigation de leurs terres. Les autres
 oracles ont été rendus dans un temps plus rapproché,
 tout administrative de l'oracle. mais pour augmenter leur autorité, on les faisait
 remonter au V^e siècle ou même plus haut. En 535,
 comme il est dit au XXII^e livre de Eut. Live, ch. 57, et au
 XXIII^e, chapitre 11, Quintus Fabius Pictor envoyé à
 Delphes, revint la couronne de laurier sur la tête,
 selon les rites sacrés, et après avoir indigné les sacrifices
 nouveaux qu'il fallut instituer, termine par ces mots
 où l'on reconnaît encore le style antique dans la prose
 plus élégante de Eut. Live: « Si ita facitis, Romani,
 vestra res meliores faciliore que erunt; magis que ex-
 sententia res publica vestra vobis procedat, victoria
 que duelli populi Romani erit. Pythio Apollini, repu-
 blica vestra bene gesta servata que, lucris meritis
 donum mittite, de que præda, manubias, spolia que
 honorem habetote: lasciviam a vobis prohibetote. »
 Cet oracle se termine comme le premier par la demande
 d'un présent. M. Michélet dans les notes de son
histoire romaine a donné la traduction de ces prédictions.

C'est ainsi que ces antiques Carmina Des orn.
peuvent avoir une place dans les origines de la poe
latine.

L. Heuxey

5^e Leçon.

Des Oracles à Rome.

Poésie Gnominique.

Des Oracles à Rome. Poésie gnomique.

Liv. 1, 56.

Nous sommes arrivés aux temps historiques de Rome, à cette époque où les livres sibyllins & les divinations des auspices étrusques servaient à l'aristocratie romaine de moyens de gouvernement. Mais il ne faut pas croire, comme l'a avancé Fontenelle dans son histoire des oracles, que tout autre mode de prophétie ait été méprisé à Rome. Nous voyons au contraire l'oracle de Delphes consulté à plusieurs reprises & du temps même des rois, puisque, sous Tarquin, Brutus accompagna les fils du Roi dans une visite célèbre rendue à Delphes, pour consulter cet oracle que Ciceron appelle à cette occasion, *maxime inclutum interis oraculum*. C'est là un des plus antiques lieux de Rome avec la Grèce.

D'ailleurs, il y eut de bonne heure à Rome des devins indigènes & qu'on peut déjà appeler *Vates*. Ici, nous trouvons enfin des noms propres historiques. C'est d'abord le nom de Marcius, porté par deux frères de noble famille que Cicéron compare aux Cicer. De Divinat. 1, 40 enfants devins de Priam.

Quid Asiae rex Priamus, nonne & Helenum filium & Cassandram filiam divinantes habebat, alterum

auguriis, alteram mentis incitatione est permota
Divina? Quo in genere Marcios quoddam fuit
nobili loco natus apud majores nostros fuisse se scripsit
videmus. »

Cicer. De Divinat. 11, 55.

Cicéron cite encore un certain Publicius.

Mais il distingue deux sortes de Divination.
qui s'appuie sur un ordo et sur des signes extérieurs
l'autre qui repose sur la seule inspiration :

Cicer. Ibid. 1, 18.

1, 2.

« His igitur assentior qui duo genera Divinationis
esse dicunt, unum quod parsiceps esse dicitur, et
quod arte caret. » Et Cicéron atteste que ces
prédictiones n'étaient pas sans crédit : il rapporte
même un exemple, peu s'en faut contemporain
lorsque dans la guerre octavienne, au temps de la
guerre entre Marius et Sylla, on crut devoir écouter les
prédictiones d'un certain Cornelius Culleolus, qui
remontaient sans doute à une époque antérieure,
inconnue aujourd'hui.

Land Rome, 666.

Ibid. 1, 2.

« Ex quo genere, scpe hariolorum etiam est Val-
fribundas prœdictiones, id Octaviano bello, les
Culleoli, audiendas putaverunt. » Ce Culleolus est
de la classe des devins qui ne connaissent que
l'inspiration.

On voit par cet exemple que Lucain ne s'est
trop éloigné de la vérité historique, en supposant

au temps de la seconde guerre civile, une dame romaine qui prophétise).

Luc. Phars. 1, 676.

"Ealis est attonitam capitur matrona per urbem,
Vocibus his promens urgentem pectora Phoebum."
Seulement peut-être le rôle que Lucain prête ici à cette matrone s'écarte-t-il un peu de cette modestie qu'Horace exprime ainsi :

Hor. ad Pisones. 232.

"At festis matrona moveri iusta diebus
Intererit satyris paulum pudibunda protervis
On peut d'ailleurs reprocher à la prédiction de cette romaine de n'être qu'un tableau géographique de la guerre civile : sans doute la forme de la prophétie s'y trouve, mais non cet esprit prophétique qu'il est si difficile de faire revivre, et que Virgile cependant a si heureusement reproduit au sixième livre de l'Énéide. Lucain, à cet égard, reste même loin du vieux Marcius dont il faut citer l'oracle en rendant compte des événements curieux qui y donneront lieu.

La lecture de Ciceron prouve incontestablement qu'il y avait dans Rome une lutte continuelle entre la religion officielle, sauvegardée par le Sénat et une foule de superstitions populaires ou d'origine étrangère qui prétendaient aussi se produire ouvertement, surtout dans les époques de désastres. C'est ainsi qu'à la suite

Liv. 14. 30. An de Rome 324. D'une peste, on trouve cette décision publique :

« Datum inde negotium ~~ad~~ilibus ut animadver-
ne qui nisi romani dii, neu quo alio more, quam
patrio colerentur. »

Plus tard, ce sont les succès d'Annibal qui donnaient
naissance à de nouvelles témérités religieuses.
« Non jam in secreto modo atque intra parietes
lebantur Romani ritus, sed in publico etiam
foro Capitolioque mulierum turba erat nec doc-
cantium, nec precantium Deos patrio more, sa-
culi ac vates ceperant hominum mentes: quo
numerus auxit publica plebs, ex incultis de
bello infestis ^{que} agris, egestate et metu in urbem con-
sa, et questus ex alieno errore facilis, quem velut
concessio artis usu exercebant. » D'autres prêtres

De Cite-Live prouvent encore que plusieurs pro-
phètes trouvaient leur profit à répandre ces
titions. Cette fois, les édiles et les magistrats ma-
cipaux nommés triumviri capitales eurent ordre de
seoir contre l'introduction des rites nouveaux, et
leur autorité fut méconnue, et il fallut qu'un des
du préteur Urbain Atilius intervint pour qu'on lui
livrât tous ces rituels, tous les recueils d'oracles qu'on
entretenait l'effervescence superstitieuse du pe-
« Is edixit, ut, quicumque libros vaticinios prae-
nesque autem artem sacrificandi conscriptam habu-

Liv. XXV, 1.

Liv. XXV, 1.

eos libros omnes litteras que ad se ante Kalendas
aprilis deferred, non quis in publico sacrove loco, novo
nisi externo ritu sacrificaret. »

Liv. XXXIX, 16.

566 A. J. C.

Plus tard, la répression des Bacchanales longuement
racontée par Ciceron Live Donna lieu dans Rome à des
scènes violentes.

Suet. Aug. 30

Enfin, cette espèce de persécution contre les religions
nouvelles qui tendait à s'introduire dans l'ancien culte,
persista sous les Empereurs. On voit Auguste brûler
plus de 2000 livres d'oracles qui s'étaient pu être autori-
sés par les lois, et choisir même parmi les livres sibyllins
ceux qu'il doit conserver et placer sous la protection de
la statue d'Apollon, et sous la garde des Quindécenvirs.

Cic. Ann. VI, 12.

Cibère, à son exemple, s'oppose à l'introduction
d'un nouveau livre sibyllin et reproche aux auteurs
de cette ^{proposition} ~~et~~ leur ignorance des anciens usages.
« misit litteras Cesar, modice tribunum in rebus
ignarum antiqui moris ob juveniam &c »

Mais, pour en revenir à Marcins, ce fut le préteur
Cornélius Rufus, successeur de M. Atilius, qui décou-
vrit ses prédictions, un peu après la défaite de Cannes.
Ce désastre était prédit dans la première partie de l'ora-
cle de Marcins, la seconde partie promettait aux
Romains que leurs ennemis seraient chassés d'Italie, si
l'on instituait des jeux en l'honneur d'Apollon. Les

Liv. XXV, 12.

chefs du gouvernement avoient un double motif pour
 forger de pareils oracles; d'une part, puisqu'on la
 de Caunes avoit été annoncée, il ne restoit plus qu'à
 en prendre son parti, en reconnaissant que c'étoit
 un malheur inévitable, puisqu'on avoit livré la ba-
 le contre la volonté des Dieux; d'autre part, une voie
 ouverte à l'espérance, et le Devin donnoit la première
 tion étoit justifiée d'avance, gagnant par la même
 autorité pour la seconde aux yeux du peuple. Voici
 texte du premier oracle: *« Mومن, ترا جونا, لار
 Romane, fuge: ne te alienigene cogant in campo
 Diomedis conserere manum. Sed neque credes tu
 donec compleris sanguine compum, multa que
 occisa tua deferat amnis in pontum magnum ac
 frangifera: piscibus atque avibus feris que quæ
 lund terras, iis fiat esca caro tua, nam mihi ita
 Jupiter fatus est. »* C'est là sans doute qu'on
 de traduction du texte primitif, qu'Hermann a
 de restituer tant pour la langue que pour le mètre.
 Il étoit impossible que ce monument grossier
 d'une époque assez barbare trouvât place dans
 l'œuvre si châtiée de Cîte Livre sans être retouché
 à travers le style soigné de Cîte Livre, on voit
 les traces de l'antiquité du modèle. Il est remarquable
 que c'est là le premier monument romain où se

trouve le souvenir de la Grèce, la bataille de Cannes se livra dans le champ de Diomède; puis, dans cet antique fragment où la poésie semble faire sa première apparition à Rome, il faut remarquer la description presque homérique de ce fleuve que le divin appelle du nom de Canne, et qui est sans doute l'Aufidus. Le Sinois est décrit à peu près de même dans Homère. Ce ne sont plus là des formules: c'est déjà de la poésie.

Hom. Il. XI, 22.

Καὶ Σινός, ὅθι πολλὰ βοάχρια καὶ τροφάδεα,
καππερον ἐν ποτίῃσι, καὶ ἥμιθέων γένος ἀνδρῶν

Virg. Enéid. I, 100.

Virgile aussi dit:

„Ubi tot Sinois correpta sub unda
scuta virum galeasque et fortia corpora volvit.“

La tradition relative à Diomède a été aussi recueillie par Virgile, dans son *Enéide*.

En. XI, 225

Il n'est pas non plus sans intérêt de rechercher quel parti a pu tirer de la prédiction de Marcius, le poète Silius Italicus, si fidèle à suivre la trace de Ciceron (Livy), et qui a tant besoin de suppléer par ses recherches dans l'antiquité à l'inspiration qui lui manque. Il peint l'Aufidus par la même image que Marcius, et non se complaisant à l'avance dans la prévision du désastre de Cannes s'exprime ainsi:

Sil. Ital. Punica. I, 50.

„Cum Cannas tumulum Hesperiae campumque cruore

Sil. Ital. 1. 125

Hom. III, 479.

Hom. IX, 36.

Hom. X. 319.

Ansonio mersum sublimis Iapygia cernam;
Ece que Navi dubium coeuntibus, Auside, ripis
Per chryceas galeasque Virum caesusque per artus.
Vix iter Adriaci rumpentem ad littora ponti. »

Et plus loin le souvenir de Diomède:
« Aetolos late consterni milite campor. »

Ailleurs les deux traits se trouvent réunis
« sanguineis timidus ponto miscebitur undis
Ausidus ed rubros impellet in aequora fluctus,
Damnato que deum quondam per carmina cam
Aetole rursus Eucris pugnabitis umbræ. »
Ce passage renferme une allusion directe aux pro-
phéties sinistres dont Camme avait été l'objet. Elle
est encore plus précise dans le suivant:

« Hæc olim vates, hæc te præsaga tuosque
Vulgavit teris proavorum ætate furores,
Jamque alter tibi, nec perplezo carmine coram
Fata cano vates: sistis ni crastina signa.

.....
nec Graio post hæc Diomede ferentur
Sed te, si perstas, insignes consule campi. »
Ainsi parle Paul-Émile à Varon, espérant en
le détourner de livrer la bataille.

Enfin, un dernier passage de Silius semble
encore insinuer par la première prédiction de Ma-

Liv. *Ibid.* (XXV, 12.)

Quand au second oracle de ce personnage, celui qui avoit pour objet de relever les courages par l'espérance, le texte en étoit plus embarrassé, Je l'ai vu même de Cite-Live; peut-être aussi nous en est-il arrivé moins altéré par l'historien latin, car il a un air plus antique. « Cum alterum carmen recitatum non eo tantum obscurius quia incertiora futura praeteritis sunt, sed perplexius etiam scriptura genere. » Voici ce texte:

« Hostem, roman, si expellere Vultis, vomicaunque quae gentium venit longe, Apollini votendos censeo ludas, qui quotannis comiter Apollini faciunt, cum populus dederit ex publico partem, privati uti conferunt pro se suisque. Nil ludis faciendis praecedat praetor, is qui jus populo plebi quod dabit summum. Decenviri graeco ritu hostis sacra faciunt. Haec si recte faxitis, gaudebitis semper, fietque res vestra melior. Nam is divus exstinguet perduellas vestros qui vestros campos praesens placide: »

Macr. Saturn. 1, 17.

Ce texte, cité par Cite-Live, se retrouve dans Macrobe avec quelques variantes peu importantes.)

La première phrase de ce texte présente une Méta-phrase, la première que nous puissions signaler dans les restes de la poésie primitive de Rome. Elle est rude, et même repoussante, Il ne faut pas s'en étonner

Quintil. VIII, 6 §. 15.

Suet. Aug. 65.

Si l'on songe à la date de ce Dénier et surtout si l'on se rappelle qu'à des époques beaucoup plus délicates, la même figure a reparu. Quintilien blâme, mais ce n'est point dans l'oracle de Nicias qu'il la relève, c'est dans un ancien orateur qui primait ainsi: « Persecuti rei publicae Romicae. » Auguste lui-même employait le même terme pour peindre les pleurs que faisait à sa famille la mort de ses enfants.

Du reste, le style de ces oracles doit être entièrement défiguré par Ciceron, puisque quelques mots de C. Marcins, cités par Festus ne présentent aucun sens. On voit seulement que le mot negum est expliqué par ce grammairien, ou par Verrius Flaccus qu'il abrège, dans le sens de negate.

Conformément au second oracle, les jeux Apollinaires furent établis, et nous aurons plusieurs fois occasion de les reparler. Le préteur Cornélius, l'un des deux qui reçut à la même époque le nom de Libylla, qui devint plus tard celui de Sylla, comme nous l'apprend Macrobe.

Maer. Sat. 1, 17.

On voit donc qu'il existait à Rome des recueils d'oracles d'origine diverse, qui tous n'étaient pas autorisés par la religion officielle: c'est là ce qu'Horace appelle

Hor. Ep. 11, 1, v. 26.

annosa Volumina Vatum.

Après les formules religieuses et, après les oracles qui commandent au nom de la Sagesse divine, vient naturellement un autre genre de poésie, celle qui commande ou qui conseille au nom de la Sagesse humaine, la poésie didactique, ou, dans la forme la plus simple, la poésie gnominique. Lucrèce s'attendant sur les incertitudes de l'homme qui erre dans le chemin de la vie avait dit :

Lucr. 11, 10

« Errare atque viam palantes quaerere vitae, »

Horace a repris cette expression.

Hor. ad Pisones, 404.

« Dictae per carmina Sortes, »

« Et vitae monstrata via est. »

Ainsi, il réunit dans un même vers ce que nous rapprochons ici, les oracles des Dieux et les préceptes des hommes. D'ailleurs encore, il compare la voix du chœur tragique, Sage et prévoyant, à la voix même de la Pythie.

Hid. 216 = 220.

« Sic etiam fidibus voces crevere Severis, »

« Et tulit eloquium insolitum facundia praeceps, »

« Utilemque sagax rerum et Divina futuri »

« Sortilegis non discrepant sententia Delphis. »

Outre ces exemples qui nous permettent de passer de la poésie des Oracles à la poésie des préceptes, il est certain que quelques personnages réunissent ce double

caractère de devin et de poète gnomique, et Cr. M.
est du nombre.

Ce genre de poésie, essentiellement pratique, con-
naît bien au génie des vieux romains; et dans l'organe
grossière de la poésie latine, il était naturel qu'elle
produisît par pensées détachées. Marcins paraît
rédigé sous une forme métrique des préceptes utilitaires.
On trouve un débris de cette antique poésie gnomique de
Marcins dans un grammairien du 4^e S. de l'ère
chrétienne, Flavius Mallius Théodorus, qui cite cet
ouvrage assez ingénieusement :

Præmamm. Elementa metrica p. 638. « Postremus loquaris, primus taceas. »

Aulu. Gelle Noct. Att. IV. 5.

insuffisant

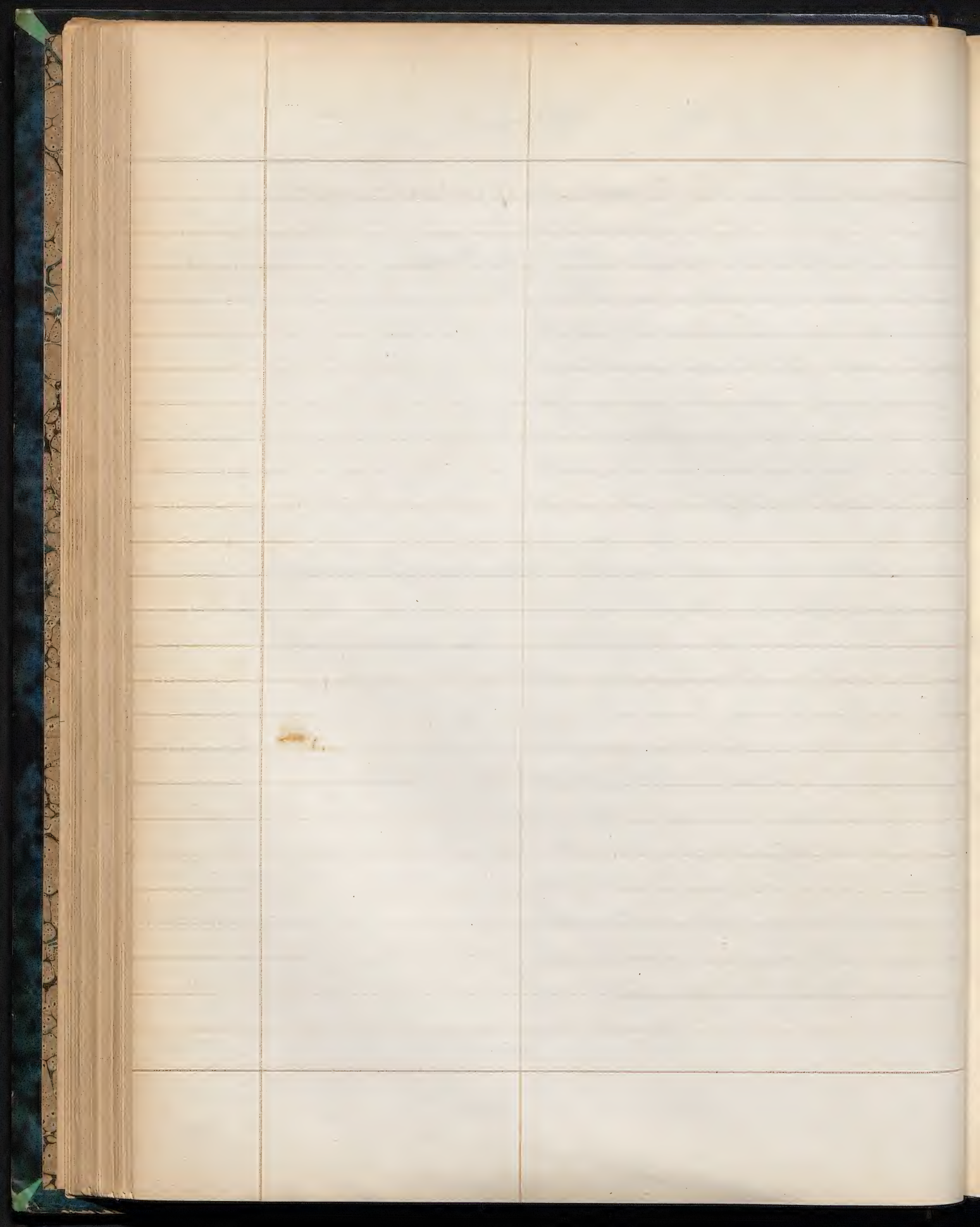
C'est là le plus ancien débris de ce genre.
Aulu. Gelle, sur l'autorité des grandes annales
celles du grammairien Verrius Flaccus, cite un an-
vers, chanté par les enfants [dans les fêtes]. Les An-
étrusques ayant tramé une ruse contre Rome lors
chûte de la statue d'Horatius Cocles, avoient été
verts et punis; on disoit à cette occasion.

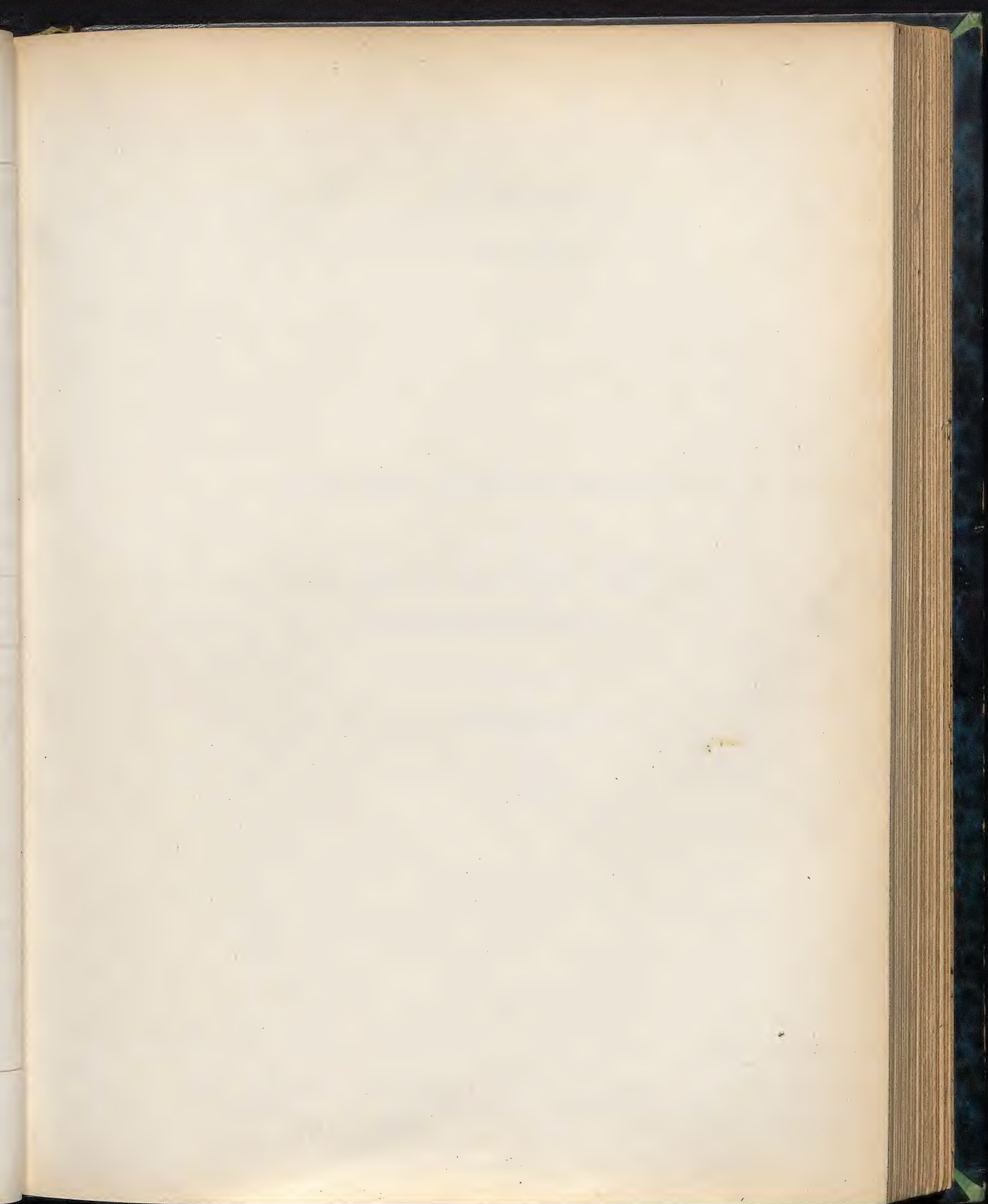
Malum consilium consultori pessimum est.
Mais il est probable que ce vers ne fut pas composé
l'époque à laquelle on le rapporte; et qu'il ne rem-
pas au delà de l'introduction des lettres grecques en Italie.
Comme le remarque Aulu. Gelle, c'est une traduction exacte
vers d'Hésiode :

Ηέ. Έργα, 226.

« Η δὲ καὶ βουλὴ τῶ βουλευσάντι κακίστη. »

de Bénédict.





6^e leçon.

De la poésie gnomique, ou didactique.

Ce qu'il y avait de poétique dans l'ancienne
législation romaine.

Commencements de la poésie didactique à Rome. Ce qu'il y avait de poétique dans l'ancienne législation romaine)

En passant en revue les premiers essais de la muse chez les Romains, nous avons laissé déjà la poésie des hymnes et celle des oracles pour nous occuper de la poésie didactique,

Ce dernier genre convenait mieux aux anciens Romains, hommes positifs avant tout, et s'accommodant moins volontiers d'une pièce de longue haleine que d'un conseil pratique ou d'un précepte de morale rapidement exprimé. La poésie gnominique du *faire fortune à Rome* nous avons fait connaître déjà les plus anciens monuments qui nous en soient parvenus; ce sont deux maximes; l'une est attribuée au devin Marcius:

Postremus loquaris, primus Eacces;
 l'autre semble la traduction de ce vers d'Hésiode,
 ἥ δ' ἄρα καὶ βούδῃ τῷ βούδ' ἐσάρτι καλίστη
 C'est à dire:

Malum consilium, consultori pessimum est.
 Il nous reste un troisième débris à citer: C'est dans Horace que nous le trouvons. Un jour

qu'il faisait la guerre au goût des Romains pour les affaires d'argent, il les raillait ainsi leur âpreté.

Epist. lib. 1. Epist. 1, 52.

O cives, cives, quaerenda pecunia primum est
virtus prodest nummos. Haec Janus Summus ab
Perdoce, haec recinunt juvenes dictata Senae
Livo suspensi loculos tabulamque lacerto.

Les vers sont charmants. Voilà le portrait de Janus transformé en une sorte d'école de vieillards et jeunes gens viennent apprendre de faire leur fortune. Ce tableau spirituel n'est simplement un jeu de l'imagination du poète, en retrouvons les principaux traits dans un passage de Cicéron.

De officiis II, 25.

« Mais pour ce qui regarde l'argent, dit-il, les moyens de se le procurer, de le placer, de s'en servir on en apprendra beaucoup plus de ces hommes de bien qui se tiennent vers le milieu des portes de Janus que de tous les philosophes. »

Sed toto hoc de genere, de quaerenda, de collata pecunia, etiam de utenda commodius a quibus optimis viris ad medium Janum sedentibus, quam ab ullis philosophis ulla in schola disputatur.

Revenons à Horace. Au conseil donné par ces hommes d'argent, il se plaît à opposer l'ancien

leçon de la sagesse.

Est animus tibi, sunt mores et lingua fides que;
Si quadringentis sex, septem millia desunt,
Plebs eris. At pueri ludentes: Rex eris, aiunt;

Si recte facies. Hic murus aeneus esto,
Ne il conscre sibi, nulla pallescere culpa.

Roscia, dic sodes, melior lex; an puerorum
Mœnia, quæ regnum recte facientibus offert,
Et maribus Curiis et decantata Camillis?

Rex eris, aiunt, Si recte facies. Voilà sans doute
une maxime des anciens temps, devenue assez po-
pulaire pour être répétée dans les chansons des enfants.
On croit y reconnaître un précepte de la vieille poésie
gnomique, que le poète a pris plaisir à développer. Un
scholiaste d'Horace, Porphyrius, a reconstruit ainsi le
vers primitif:

Rex erit qui recte facies, qui non facies non erit.

On pourroit comparer à Hésiode (les anciens poètes
didactiques de Rome; car à côté des oracles de la
sagesse humaine, ils ont aussi donné des préceptes
pour les travaux de la campagne. Si par exemple,
nous ouvrons Pестus, au mot T'laminius Camillus,
nous y lisons:

« Les Romains d'autrefois appelaient les jeunes gens
« Camilles, comme on le voit dans un ancien vers où

Epist. lib. 1, epist. 1. 52. 399.

*Testus au mod Flaminius
Camilleus.*

Satur. V. 20.

Georg. 1. 100.

« un père donne à son fils des préceptes sur l'agriculture: poussière d'hiver, boue au printemps, tant
« cent, mon fils, une abondante récolte. »

Alii dicunt omnes priores ab antiquis
appellatos, sicut habetur in antiquo carmine,
Cum pater filio de agricultura praeciperet
Hiberno pulvere, verno luto grandia farra
Camille metes.

Y a-t-il dans ce précepte un mètre quelconque?
Nous ne saurions le dire, mais du moins de
nous y reconnaître un tour poétique; Herman
(Elementa doctrinae metricae p. 639) se refuse
à y voir un vers; M. Corssier (origines de la poé-
sique latine p. 160) est d'un avis contraire, et il a
lui l'autorité de Macrobe qui s'exprime ainsi.

In libro etiam vetustissimorum carminum
qui ante omnia quae a latinis scripta sunt, com-
tus ferebatur: Hiberno pulvere, verno luto quae
farra, Camille metes.

Virgile qui savait unir une science profonde
au génie poétique a donné le même conseil au
laboureur.

Humida solstitia atque hiemes orate Sereno
Agricolae, hiberno letiflima pulvere farra
Laetus ager.

C'est donc à tort que Pline l'ancien n'a voulu voir dans ces vers charmants qu'un jeu d'imagination, une pure invention du poëte. Voici les paroles.

Hist. natur. XVII, 2.

Ex quo qui dixit hiemes serenas optandas, non pro arboribus vota fecit, nec per solstitia imbres vitibus conducunt. Hiberno quidem pulvere latiores fieri messes, luxuriantis ingenii fertilitate dictum est. Le reproche est spirituellement tourné; mais il porte à faux.

Au V^e siècle de Rome nous trouvons un monument plus important de la poésie gnominique, un ouvrage composé par Appius Claudius Cæcus.

C'était un grand personnage qu'Appius Claudius Cæcus. Il avait exercé les fonctions de Consul et de Censeur d'intérêt; on lui devoit une des plus grandes voies romaines. Appelé à jouer un rôle important dans l'état, il avait toujours, comme tous les Appius, conservé l'orgueil inflexible d'un patricien. Cicéron n'en parle jamais sans admiration. Citons ses propres paroles.

Ensculan. I. 38.

Appium quidem veterem illum qui cæcus annos multos fuit, et ex magistratibus, et ex rebus gestis intelligimus in illo suo casu, nec privato, nec publico muneri defuisse.

Il en fait un éloge semblable dans son traité

de la vieillesse (ch. 6) Dans le Brutus le plus
non orateur que Cicéron prononce, est celui de
plus Claudius Cæcus:

Brut. 14

Possumus Appium Claudium Suspicari dictum,
quia senatum jam jam inclinatum à
Pyrrhi pace revocaverunt.

On voit en effet que le vieil Appius Claudius
tout aveugle qu'il était, se fit transporter au
le sénat et parvint à faire rejeter les avances
du Roi d'Épire. Plutarque a rapporté le discours
qu'il prononça (Vie de Pyrrhus, 22) ou pour
mieux dire, il l'a arrangé à sa façon. Le poète
Ennius dans ses Annales (liv VI) avait repré-
senté la délibération du sénat, et appelé la
harangue d'Appius, mais il n'en reste malheu-
reusement que deux vers conservés par Cicéron.

De Senect. 6.

Ad Appii Claudii Senectutem accedebat et
ut Cæcus esset, tamen is quum sententia senatus
inclinaret ad pacem cum Pyrrho fœdusque fa-
ceret, non dubitavit dicere illa quæ versibus præ-
sentat Ennius:

Quo vobis mentes, rectæ quæ stare solebant

Ante hac, dementes sese flexere viam?

Mais c'est comme poète et non comme orateur
qu'Appius Claudius appartenait à notre Sup.

Euscul. IV. 2.

Il avoit en effet composé un poëme assez semblable au recueil des quomiques grecs, un livre de sentences, et de maximes, à l'imitation des vers dorés de Pythagore. C'est là du moins ce que Cicéron semble indiquer dans ce passage des Eusculanes.
Mihi quidam etiam Appii Cæci carmen, quod valde Panætius laudat epistola quadam, quæ est ad Q. Tuberonem, Pythagoreum videtur.

Le poëme d'Appius Claudius a été cité encore sous le nom de Sententiæ par Priscien (VIII. 792), par Festus au mot Stuprum, et par l'Connr au mot Crabula.

Nous avons encore un témoignage important à invoquer. Ce sont les lettres adressées à César sous le titre de ordinanda republica, et où l'on croit reconnaître l'énergie et la concision de Salluste, à qui il est assez généralement attribué. La seconde commence par une allusion au poëme d'Appius, et même par une citation :

Sallust. de Ordin. Rep. II. 1

Pro vero antea obtinebat regna atque imperia — fortunam dono dare, item alia quæ per mortales avidè capiuntur; quia est apud indignos sæpe erant, quæsi per lubricum dato, neque cuiquam incorrupta permanerant. Sed res docuit id verum esse quod in cominibus Appius ait, Fabrum esse quemque

fortunae; atque in te maxime) qui tantum alios
praegressus es, uti prius defessi sunt homines laus
facta tua, quorum tu laude digna facis imo.

Chacun est l'ouvrier de sa fortune. On voit par
cette maxime quel était le caractère de l'ouvrage
d'Appian Claudius Pœtus, et comment il méritait
le titre de Pythagorique (*pythagoreum*) que
lui avait donné. On pourrait y rattacher encore
certains débris de maximes qu'on trouve dans M.
et dans Priscien, mais ce ne sont malheureusement
que des mots épars, dont on ne peut former une
phrase.

En résumé, ce fut le soin de s'adresser aux Dieux,
des hymnes, de les faire parler par des oracles, de
guider les hommes dans la route de la vie, qui de
bonne heure donna aux Romains l'idée de la poé-
sique, et de la poésie didactique. Aux lois morales
de la poésie gnominique confinent les lois proprement
dites. On connaît l'amateur d'Horace, épris de
l'antiquité jusqu'à faire des délices des Annales
pontifes et des lois des douze tables.

*Sic sancto veterum, non tabulas peccare vetantes
quas bis quinque viri sanxerunt, sed aera regum
vel Gabios vel eum rigidis aequata Sabinis,
Pontificum libros annosa volumina vatun.*

Epist. II, 1. 23.

Dichtēd albano musas in monte locutas.

Il n'était pourtant pas déraisonnable de chercher quelques traces de poésie dans ces vieux monuments de la langue latine. Soud. et Horace l'ont fait. Il montre d'ailleurs un peu sévère.

Les Romains firent d'abord des lois très simples et très courtes, qui probablement n'étaient point écrites. On les exprimait par quelques formules brèves et concises qui en firent autant de proverbes faciles à retenir. Cette supposition n'a rien d'in vraisemblable, surtout si l'on songe que Solon lui-même avait eu l'intention de mettre ses lois en vers. Plutarque cite même le début de cette législation poétique.

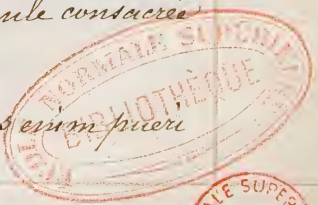
Ἀρχαὶ μὲν εὐχόμεσθα Διὶ Κρονίδῃ βασιλῇ
θεοποῖς τοῖς τε Τύχῃν ἀγαθῇν καὶ χυδὸς ὀπίσσω;

Les Romains ont fait quelque chose d'analogue. L'espèce de modèle dans lequel on jetait le texte des lois pour les rendre plus aisées à retenir, s'appelait *Carmen*. On désignait de même toutes les formules judiciaires, tous les actes consacrés de la procédure. Ainsi dans son traité des lois, Cicéron rappelle qu'il apprenait autrefois avec tous les jeunes Romains le texte des lois des Douze tables, comme une sorte de formule consacrée (*ut carmen necessarium*).

Costis quae sequuntur: discimus enim prae

Vie de Solon, 3.

De legib. 11, 23.



Pro Murena, XII.

XII, id carmen necessarium, quas jam nemo dicit
 Dans son plaidoyer pour Murena, Cicéron se
 avise d'un de ces embarras de la procédure, qu'
 cependant il respectait assez volontiers. Mais le
 besoin de la cause lui faisait alors tenir un autre
 C'est ce passage; nous y retrouverons encore le
 de Carmen employé dans le sens indiqué plus haut.
 Quam hoc fieri bellissime posset: fundus Sabinus
meus est, in meus; deinde judicium; noluerunt.
Fundus, inquit, qui est in agro qui Sabinus vocat
Salis Verbon; cedo; quid postea? Eum ego ex
Quiritium meum esse aio. Quid Eum? Iude,
ego te ex jure manu conserutum voco. Quid huic
 loquaciter litigioso responderet ille, unde pete balium
 non habebat. Erant idem jure consultus, tibi
 latinis modo: unde, tunc, inquit, ex jure manu con
tum vocasti inde ibi ego te revoco. Prætor interea
 pulchrum se ac beatum putaret, atque aliquando
 sponte sua loqueretur, ei quoque carmen com
 tum est, quum cæteris rebus absurdum, tum
 in illo: vis utrisque superstitiis præsentis
istam viam dico; inite viam.

Cicero se sert du même mot pour désigner
 texte de la loi à laquelle Horace, meurtrier de
 sa sœur, devait satisfaire. Il y avait, dit-il,

Édit. Livre 1, 26.

loi d'une formule effrayante. Lex horrendi carminis erat.

Édit. Livre applique ce mot non seulement aux lois intérieures de Rome, mais aux formes diplomatiques des traités et aux paroles prononcées par les fœdus. C'est ainsi, par exemple, qu'il désigne le traité conclu avant le combat des Horaces et des Curiaces.

id. 1, 24.

Pater patrius ad jusjurandum fit fœdus; multis que id verbis, quae longo effata carmine, non operae est referre peragit.

Et ailleurs, il rappelle de même la déclaration de guerre d'Ancus Martius aux Latins:

id. 1, 32.

... hae paucis verbis Carminis concipiendi que jusjurandi mutatis peragit.

Ainsi donc les formes judiciaires, les lois intérieures de Rome, les formes diplomatiques des traités se désignent du nom général de Carmin.

Il est fâcheux que nous n'ayons pas conservé l'ancienne législation de Rome, nous y aurions cherché des exemples de ces Carmina. M. Egger (Veteris sermonis latini reliquiae p. 78 Sqq.) a fait l'inventaire des débris des lois sacrées de l'an 260, et des lois des XII Tables de l'an 343. Il est difficile toutefois d'en extraire rien qui nous donne une idée assez nette des vieilles formules législatives. Cicéron

De legib. 11, 7.

nous viendra mieux en aide. On sait que dans le deuxième et dans le troisième livre de son traité de legibus, il s'occupe de refaire son droit religieux, politique et civil, en s'inspirant de toutes les lois de l'ancienne Rome, sans toutefois les reproduire textuellement. Voici, du reste, un passage où il exprime clairement son dessein. Il y a, Quintus, de certains termes consacrés par les lois, et qui sont aussi vieux que des XII Tables et des lois sacrées, sont cependant un peu plus anciens que notre langage et en ont plus d'autorité (Exord. de M. C. Remusat)

Sunt certa legum verba, Quinte, neque prisca uel in veteribus XII Sacratissimae quae legibus est tamen quo plus auctoritatis habeant, praestant antiquiora quam hic sermo est. Cum morigeratur cum brevitate, si potero, consequar.

Empruntons à Cicéron deux ou trois des maximes qui nous donneront une idée de ces formules appelées Carmina.

De leg. 11, 8.

a Que l'on s'approche des Dieux avec crainte
 « qu'on y apporte une âme pieuse et qu'on évite
 « les richesses. Si quelqu'un fait autrement
 « lui-même sera le Vengeur. »

De legib. II, 9

iél. III, 3.

Ad Divos adeunto caste; pietatem adhibento, opes
amovento. Qui secus faxit, Deus ipse vindex erit.
— a Contre le parjure la peine des dieux est la
mort, celle des hommes l'infamie. »

Perjurii poena divina exitium, humana dedecus.
— a Que le pouvoir soit juste et que les citoyens
y obéissent docilement et sans débat. »

Iusta imperia sunt, iis que civis modestae sine
recusatione parento.

— a Que le salut du peuple soit la suprême loi.
Salus populi suprema lex esto.

Ces quatre exemples sont suffisants pour nous
faire comprendre le caractère du carmen législatif.
Nous pouvons voir qu'il ne s'éloignait pas
beaucoup du ton de la poésie didactique.

Il ne manquait pas, d'ailleurs, d'expressions
poétiques dans les vieilles lois de Rome. M. Egger
(Reliquiae p. 96) nous en fournira un exemple
emprunté aux lois des XII Tables. On croyait dans
ce temps de superstition que certaines personnes
pouvaient par des maléfices séduire la moisson
d'autrui. Les sorts si redoutés encore aujourd'hui de
quelques uns de nos paysans, remontent on le voit, à
une haute antiquité. Les lois des XII Tables défendaient
ces mauvaises pratiques; le texte n'était pas sans

quelque poésie

u Neve alienam segetem pellexeris
ne séduisez pas la moisson d'autrui.

Servius ad Eclog. VIII. 99.

Servius dans son commentaire sur Virgile à côté
vers du poète:

atque Satas alio vidi traducere messor
à rappelés l'ancien tesete si élégamment traduit dans
les Bucoliques.

C'est ici le lieu de citer une anecdote célèbre racontée
par Plinius l'ancien. L'auteur nous introduit dans
vieilles mœurs de Rome, ad nous peindre la vie laborieuse
des paysans du Latium, et leurs croyances superstitieuses.

Plin. Nat. hist. XVIII. 8 § 3. ser. C.

C. Furius Cresimus e servitute liberatus quum
parvo admodum agello largiores multo fructus pro-
peret, quam ex amplissimis vicinitas, in invidia
magna erat, cum fruges aliasque pelliceret beneficia
Quamobrem a sp. Albino curuli, die dicta, multa
damnationem, quum in suffragium tribus oportet
ire, instrumentum rusticum vinum in forum attulit
adduxit familiam validam atque (ut ait Plin.)
curatam ac vestitam, ferramenta egregie facta,
ligones, vomeres ponderosos, boves saturos. Postea
dixit: Beneficia mea, Quirites, haec sunt, nec
sum vobis ostendere, aut in forum adducere.

brationes meas, vigilias quæd sudores. Omnium sententiis absolutus itaque est.

Rien n'est plus propre que ce beau récit à commenter le texte des douze tables.

La procédure même, aussi bien que les lois, était ainsi rédigée en formules. On l'accompagnait en outre d'une sorte de pantomime qui était nécessaire à la légalité. Les patriciens seuls connaissaient ces formules (Carmina, concepta verba) qui réunies à la pantomime composaient les acta legitima. M. Michelet en a réunis les exemples principaux (Hist. rom. t. 1. p. 328.)

1°. Dans les noces on donnait un anneau de fer, et à la réception de l'épouse dans la maison du mari, on lui livrait les clés; à sa sortie, en cas de répudiation, on les lui otait.

2°. Le gage se contractait en fermant le poing.

3°. On dénonçait nouvel œuvre en lançant une pierre contre le mur indûment élevé.

4°. On formait le contrat de mandat en donnant la main, manu data.

5°. Pour adire (accepter) une hérité, l'héritier faisait claquer ses doigts; digitis crepabat.

6°. On interrompait la prescription en cas d'une petite branche d'arbre.

7° Pour prendre quelqu'un à témoin on lui disait: hinc antestari? Si il répondait hinc on lui répliquait memento, en lui touchant le bout de l'oreille.

8° Le père de famille émancipait son fils en lui donnant un soufflet.

9° On enchérissait à une vente en élevant le doigt.

10° Si l'on saisissait de la possession d'un fonds, deux parties se saisissaient en des mains, comme une espèce de combat, et allaient ensuite chercher une motte du fonds litigieux, couraient quelle on substituait dans la suite deux formes prononcées par le préteur (in ius viam) et l'autre par un tiers (ad ius viam) qui la supprimaient et terminée à l'audience.

11° Le débiteur qui faisait cession de ses biens à ses créanciers, ôtait et déposait un anneau d'or.

12° Pour annoncer qu'on aliénait un bien sans promettre de garantie, on l'exposait en vente avec un chapeau sur la tête.

13° Lorsqu'on réclamait un meuble, on saisissait avec la main.

Hist. rom. E. 1. p. 327.

Mo. Meichelet a ajouté à ces divers exemples

une citation de Nico qui caractérise parfaitement la procédure symbolique de l'ancienne Rome.

« Les hommes, dit Nico, (IV, 7.) étant alors naturellement poètes, la première jurisprudence fut poétique; par une suite de fictions, elle supposait que ce qui n'était pas fait l'était déjà, que ce qui était n'était à naître, que le mort était vivant, et vice versa. Elle introduisait une foule de déguisements, de voiles qui ne couvraient rien, jura imaginaria, de droits traduits en fables par l'imagination. Elle faisait consister tout son mérite à trouver des fables assez heureusement imaginées pour sauver la gravité de la loi; c'est appliquer le droit au fait. Toutes les fictions de l'ancienne jurisprudence furent donc des vérités sous le masque, et les formules dans lesquelles s'exprimaient les lois furent appelées Carmina, à cause de la mesure précise de leurs paroles auxquelles on ne pouvait ni ajouter ni retrancher. Ainsi tout l'ancien droit romain fut un poème sérieux que les anciens Romains représentaient sur le Forum, et l'ancienne jurisprudence fut une poésie sévère. »

La littérature n'a pas dédaigné de reproduire

ces scènes judiciaires. Plaute les a mises en
action dans plusieurs de ces comédies. Horace
dans la satire du fâcheux nous fait assister
à l'une de ces pantomimes légales que Mo.
a signalées. Un ennuyeux personnage per-
siste le poète à travers les rues de Rome.
Il obstine à tout quitter pour demeurer avec
lui. Horace maudit sa mauvaise fortune
lorsqu'heureusement un passant vient le
débarrasser de l'importun, en s'écriant:

Quo tu turpissime? magna
Inclamas voce; ed, lice dante stari? Ego
Oppono auriculam; rapidusque clamor atque
Indigne concursus. Sic me servavit Apollo.
L'aventure est plaisante. et spirituellement
racontée. On voit qu'il y a à la fois ^{plaisir} profit
à suivre un guide comme Horace.

E. Carriot.

es i
on
ley
Nic
p
e
un
O
nt
5
;
na
ve
t
ll
re
is
of

7^e leçon

Ce qu'il y avait de poétique dans l'ancienne
législation romaine.

Des chants qui accompagnaient les repas.

Ce qu'il y a de poétique dans les formules consacrées pour la conclusion des traités, les déclarations de guerre, et dans les lois des Romains.

Chants qui accompagnaient les repas.

Nous avons vu que la conclusion des traités et les déclarations de guerre étaient accompagnées de formules et de gestes consacrés; nous allons faire connaître les uns et les autres.

Voici, d'après Cite-Live, comment fut conclu le traité entre les Romains et les Albains, avant le combat des Horaces et des Curiaces. Il suffira de citer cet exemple, puisque tous les traités, dit l'historien, sont accompagnés des mêmes cérémonies; *Padera alia aliis legibus, ceterum eodem modo omnia fiunt*. C'est, ajoute-il le plus ancien dont on ait conservé les détails: *ne ullius vetustior fœderis memoria est*. Voici comment la scène est racontée.

Feicialis regem Eulium rogavit: Jubesne me, rex, cum patre patrato populi Albani fœdus ferire? Jubente rege, Sagmina, inquit, te rex, posco. Rex aut, Turam tollito. Feicialis ex arce graminis herbam puram attulit; postea regem ita rogavit: Rex, facisne me tu regem nuntium populi Romani Quiritium? Vasa comites que meos? Rex respondit: Quod sine

fraude mea populi que Romani Quiritium
facio. Specialis eras M. Valerius; patrem patris
sp. Fusium fecid, Verbona corpus capillos que
pater patratus ad jusjurandum patrandum, id
sancendum fit foedus; multis que id verbis quae
longo effata carmine non opera est referre, per
Legibus deinde recitatis: Audi, inquit, Jupiter
audi, pater patratus populi Albani, audi tu, populus
Albanus: ut illa palam prima postrema ex
tabulis cereve recitata sunt, sine dolo malo, utique
ea hic hodie rectissime intellecta sunt, illis legibus
his Romanus prior non deficiet. Si prior defecit
consilio, dolo malo, tu illo die Jupiter populum Romanum
sic ferito, ut ego hunc porcum hic hodie feriam, tuum
que magis ferito, quanto magis potes pollesque
dixid, porcum saxo silice percussit. Sua item cum
Albani, suumque jusjurandum per suum dictum
suosque sacerdotes peregerunt.

On commençait le règne d'Ancus Martius
Latins s'étaient ouïs de leurs sermons, pour
à son prédécesseur. Les députés envoyés par eux
pour adresser les réclamations du peuple romain
recus avec mépris: Ancus résolu de faire la guerre
il le premier la déclara. Dans des termes et
des cérémonies qu'il emprunta à un ancien peuple

Est. Live I, 32.

appellat par Est. Live, Aequicoli. Legatus ubi ad
 fines eorum venit, unde res repetuntur, capite velato filo
 (lanæ velamen est) Audi, Jupiter, inquit, audite fines
 (Cujuscumque gentis sunt, nominat) audiat Fas. Ego
 sum publicus nuntius populi Romani; juste pie que
 legatus venio, verbis que meis fides sit. Peragit deinde
 postulata. Inde foreur testem facit: Si ego injuste
 impie que illos homines, illas que res dedier nuntio
 populi Romani mihi exproscio, tum patriæ compotem
 me nunquam sis esse. Haec, quum fines suprascan-
 dit; haec quicumque ei primus vir obvis fuerit; haec,
 portam ingrediens; haec, forum ingressus, paucis
 verbis crimina concipiendi que juris jurandi, muta-
 tis, peragit. Si non deduntur quos exposcit, diebus
 tribus et triginta (tōd enim solemnes sunt) peractis,
 bellum ita indicit: Audi, Jupiter, et tu, Juno,
 Quirine, dii que omnes caelestes, vos que terrestres,
 vos que inferni, audite. Ego vos testor populum
 illum (quicumque est nominat) injustum esse,
 neque jus persolvere. Sed de istis rebus in patria
 majores quatuor consulamus, quo pacto jus nostrum
 adipiscamur. Cum his nuntius Romam ad consu-
 lendum redit. Confestim rex his ferre verber
 Patres consulebat: "Quarum rerum, litium,
 causarum condixit pater patratus populi

Romani Quiritium patri patrato priscorum
 Latinorum, hominibusque priscis Latinis, qua
 dari, fieri, solvi oportuit, quas res nec dederunt,
 fecerunt, nec solverunt, dic, inquit ei, quem
 primum sententiam rogabat, quid censes? Eum
 Suro pioque duello quærendas censeo; itaque
 consentio, consciscoque. Inde ordine alii roga-
 tur; quandoque pars major eorum qui aderant
 in eandem sententiam ibat, bellum erat con-
 Tieri solitum ut feialis hastam ferratam
 sanguineum praecustam ad fines eorum feri-
 ret, non minus tribus puberibus praesentibus.
 Quod populi priscorum Latinorum hominesque
 Latini adversus populum Romanum Quiritium
 fecerunt, deliquerunt, quod populus Romanus
 Quiritium bellum cum priscis Latinis ius-
 senatusque populi Romani Quiritium censuit
 consensit, conscivit, ut bellum cum priscis Latinis
 fieret; ob eam rem ego populusque Romanus
 populis priscorum Latinorum, hominibusque
 Latinis, bellum indico facioque. Id ubi dixisset
 hastam in fines eorum emittebat. Hoc tum
 ab Latinis repetitæ res, ac bellum indictum;
 que eum posteri acceperunt.

Il y a certainement de la poésie dans ces coutumes.

Cite Livre I, 19

il y en avoit dans toute la vie du peuple romain ; mais
 Il se tenoit au fond des choses, et ne s'exprimant pas par
 la parole. C'est le caractère poétique de ces premiers
 siècles qui a porté l'historien Niebuhr, à voir dans
 le récit que Cite-Live fait du règne des rois, des débris
 d'anciennes épopées.

Il serait plus juste de dire que les lois même, par l'origine qu'on leur attribuoit,
 et les formules précises dans lesquelles elles étaient ren-
 fermées appartenaient à la poésie. Virgile attribue
 leur établissement à d'autres choses, et le raconte par la
 bouche d'Evandre.

fabuleuse, les attachant à l'intervention
 d'Égérie et même de Saturne.

Énéide VIII. 314.

Haec uenora indigenae Tauri Nymphaeque tenebant,
 Geusque Virum truncis et duro robore mixta;
 Quis neque mos neque cultus erat, nec iungere tauras
 Aut componere opes norant, aut parcere parto;
 Sed rari atque asper victu venatus alebat.
 Primus ab aethereo venit Saturnus Olympo,
 Arma Jovis fugiens, et regnis exsul ademptis:
 Is genus indocile ac dispersum montibus altis
 Composuit, legesque dedit, latumque vocari
 Naluit, his quoniam latuisset tutus in oris.

Un peu plus tard, c'est aux Casmènes que l'on fait
 remonter l'origine des lois. Égérie, nymphe de la forêt
 d'Aricie, est la conseillère de Numa, et lui dicte
 les lois qu'il impose aux Romains. Cite-Live

Antiq. Rom. II. 60.
Vit. Numa. VI.

Fastes III. 261.

à consacrer cette histoire: « Qui (Numa)
descendere ad animos sine aliquo commento
culi non possed, simul sibi cum dea Egeria
grefus nocturnos esse; ejus la. monitu, quae
tissima diis essent, sacra instituere » &c.
La retrouve aussi dans Denys d'Halicarnasse
dans Plutarque. Mais il vaud mieux cher-
cher dans Ovide qui par la forme poétique
de son ouvrage se rapproche davantage des
études. Nous remarquerons qu'il appelle
la femme de Numa:

Nymphæ, mone, nemori stagnoque operata
Nymphæ, Numæ conjux, ad tua facta
Voici comme le poète raconte l'origine divine des
lois romaines

Vallis aricinae sylva praecinctus opaca
Est lacus, antiqua religionis sacer.....
Defluit incerto lapidosus murmure rivus:
Saepè, sed exiguis haustibus, inde bibes.
Egeria est, quae praebet aquas, Dea grata Cam
Illa Numæ conjux, consilium^{que} fuit
Principio viminum promptos ad bella Quirites
Molliri placuit jure, deumque metu.
Inde datae leges, ne firmior omnia posset:
Caepa quæ sunt pure tradita sacra coli.

Exiunt feritas, armis que potentius aequum erit;
 Et cum cives pudes conseruisse manus.
 Atque aliquis, modo trux, visa jam vertitur ara.
 Vinaque dat tepidis salsa que farra focis.
 Avant Ovide, d'autres poètes avaiend parlé de l'origine
 des loix :

Satires I. 3. vers 111.

Jura inventa metu injusti fateare necesse est,
 Tempora si fastos que velis evolvere mundi.
 Dit Horace. Ces fastes du monde, c'est l'histoire philo-
 sophique & poétique du monde que Lucrèce a racon-
 tée en si beaux vers :

Lucrèce V. 1135.

Ergo, regibus occisis, subversa jacebat
 Pristina majestas soliorum, et sceptrum superba;
 Et capitis summi præclarum insigne cruentum
 Sub pedibus vulgi magnum lugebat honorem;
 Non tam cupide concalcatur nimis ante metutum.
 Res itaque ad summam faciem turbæque residit;
 Imperium sibi quomac summatum quisque petebat.
 Inde magistratum partim docuere creare;
 Jura que constituere, ut vellent legibus uti.
 Quæ genus humanum, defessum vi colere ævum,
 Ex inimici tuis languebat: quo magis ipsum
 Sponte sua cecidit sub leges ætæque jura.
 Ces deux poètes donneant aux loix une origine tout
 humaine; ils s'éloignent du merveilleux & se rappro-

Cicéron. De legib. 1.

chond de la vérité sans y atteindre encore. La philosophie platonicienne assied le droit sur des fondements plus solides que les besoins matériels des sociétés. Ces sens, la fable d'Ovide est plus vraie que l'histoire de Lucrèce, car c'est Dieu même qui a mis dans le cœur de l'homme la notion du juste, dont les lois positives ne sont que l'image et l'expression.

Il ne faut donc pas être si sévère qu'Horace les amateurs de l'antiquité qui croyaient retrouver dans les lois des douze tables l'inspiration des poètes. Sic fautor veterum, id tabulas peccare vetant. Quas bis quinque viri sanxerunt.

Dictit ad Albano musas in monte locutas.

C'était en effet une croyance assez répandue dans les vers des poètes romains. Et les lois ont bien gardé quelque chose de cette origine; les lois qui les renfermaient sans être poétiques, se rapprochent cependant de la poésie par leur précision, leur pureté, et quelquefois l'énergie de leur style.

Chants dans les festins.

Cherchant de tous côtés, comme nous le faisons les occasions de poésie qui pourraient se présenter, celles qu'ils ont du rencontrer Romains, nous ne négligerons pas les chants

dans certaines circonstances de leur vie qui se fassent entendre ^{à leur table, non plus que}
 à la table des patriciens. ^{à la table des patriciens.} les chants des triomphes, les complaintes funéraires, les
 épitaphes, les inscriptions triomphales et les relations ^{qui accompagnaient les} épiques qui ne manquent ^{à la naissance d'aucune}
 à la naissance d'aucune société. Nous passerons tous ces sujets en revue pour
 nous convaincre que si nous avons perdu les monu-
 ments de la poésie primitive de Rome, le génie
 romain n'était pas tellement stérile qu'il n'ait mani-
 festé sa puissance dans quelques créations belles et
 poétiques, malgré la rudesse du temps où elles ont
 paru.

Enscul. I, 2.

Id. IV. 2.

L'existence de ces chants que l'on chantait ^{dans certains} après les
 repas est attestée par Caton l'ancien dont Cicéron
 nous a conservé le témoignage. « est in
 Originibus, solitos esse in epulis canere convivis ad
 tibicinem de clarorum hominum virtutibus. » Et
 ailleurs: « gravissimus auctor in Originibus
 dixit Cato, morem apud majores hunc epularum
 fuisse, ut deinceps qui accubarent, canerent ad
 tibicinem clarorum virorum laudes atque virtutes.
 Ex quo perspicuum est, et cantus tum fuisse rescriptos
 vocum sonis et carmina. Quamquam id quidem
 etiam XII tabulae declarant, cum jam tum solitum
 esse carmen: quod ne liceret fieri ad alterius inju-
 riam lege sancierant. Nec vero illud non erudito-

Brutus XIX.

cum temporum argumentum est, quod est deorum
pulvinaribus, est epulis magistratum, fides pro-
nand. » En effet cette loi des XII Tables, est une
de chanter à table, dans les sacrifices, établit
assez évidemment l'existence de la poésie ou de la
lyrique à Rome. Enfin dans un autre lieu
le Brutus, Cicéron revient encore une fois à ce
témoignage de Caton: a Atque utinam ex illis
illa carmina, quae multis saeculis ante suam
aetatem impulis esse cantata a singulis
viris de clarorum virorum laudibus, in Origine
scriptum reliquit Caton. » Tous ces textes qui
tend ^{le même fait} la même idée à peu près dans les mêmes
termes nous donnent à penser qu'ils nous offrent
peut-être le texte véritable de Caton. C'est
est certain qu'après les repas, les convives tour-
tour chantaient les louanges des grands hom-
est que la flûte accompagnait ces chants. Nous
nous permettons d'ajouter à cette autorité celle de
Varron. On amenait, dit-il, dans les repas
jeunes gens modestes pour chanter, avec un
accompagnement de la flûte, d'anciens chan-
qui contenaient les louanges des ancêtres;
in conviviiis pueri modesti ut canerent carmina
antiqua in quibus inerat laudes majorum.

voce, vel tibicine. » On observera que ce texte présente une légère variante; ce ne sont pas tous les convives, mais des jeunes gens choisis qui font entendre ces chants. Il ne faut pas s'étonner de cette différence, l'usage a pu en être varié; d'un sinistre d'accord n'affaiblit pas les témoignages de Caton et de Varro qui se confirment au contraire l'un par l'autre.

Quels étaient les repas accompagnés de ces chants patriotiques? Sans doute des repas solennels dans les familles des patriciens. Caud de pompe et de poésie ne pouvant convenir à la table frugale du petit peuple. Les expressions qu'emploie Cicéron, Singuli convivæ, deinceps, rapprochés d'un texte des XII

Tables, ont fait penser que ces chants avaient leur place après les grandes funérailles. Flor dit dans cette loi: Hæc præterea sunt in legibus de unctura, quibus servilis unctura tollitur, omnis que circumpotatio.

On a pensé que c'était en passant ainsi la coupe de main en main qu'on chantait les louanges du mort et des grands hommes, ^{et} que les repas dont parle Caton étaient des repas funéraires. Peut-être aussi était-ce un chant consacré que tous les assistants ^{se joignaient et pouvaient continuer} repétaient de mémoire comme semble indiquer les expressions antiqua commina; ^{et deinceps.}

De legib. II, 24.

Après un premier chant sur le peut-être aussi après un premier chant d'usage
 mort qu'on honorait dans ces parents entonnaient ils un chant particulier
 repas funèbres, venaient d'autres composé à la louange du mort et de ses ancêtres
 chants, où chaque convive, Toutes ces opinions manquent de preuves solides
 rappelait de même quelque Il faut les mentionner mais comme des conjectures
 grand homme de la famille. etc.

De Oratore III. 51.

Inst. Orat. I. 10 Chap. 20.

Ces chants paroissent avoir été une institution du roi Numa, comme l'indique ce texte de Cicéron: à Numerorum illa summa vis carminibus est aptior ad contumelias, non neglecta, ut mihi videtur, à Numa, rege doctissimo, majorumque nostris, ut epularum sollemniū fides ac saliorum que versus indicant. Quintilien confirme cette opinion: « Sed Veterum quoque Romanorum epulis fides ac tibias adhibere moris fuit. Nervi quoque saliorum habent carmen. Quae quoniam omnia sunt à Numa rege instituta, sciunt metum, ne illis quidem qui rudes ac bellicosi videntur curam musices quantam illa recipiebant actum defuisse.

Eurscul. IV. 2.

Cette poésie avoit cessé d'être en usage long temps avant l'époque de Caton, à Numa id agit tempore, dit Cicéron dans les Eursculanes, ajoutée dans le Brutus: Atque utinam ex illa illa carmina. & ... (voir ce texte cité plus haut)

Salère Maxime altère un peu le fait dont nous nous occupons. Suivant lui, c'étaient les plus âgés des convives qui dans des vers chantés au son de la flûte, célébraient les actions des

Salère Maxime II, l. 10. anciens temps. « Majores natum convivio ad tibias egregia superiorum opera carmine comprehensa pangebant, quo ad ea imitanda juventutem alacriorem redderent. Quid hoc splendidius, quid etiam utilius ~~car~~ tamine? pubertas canis suum honorem eddebat; defuncta virum curam aetas ingrediens actuosam vitam favoris nutrimentis prosequabatur. Quas Albanas, quam scholam, quae alienigena studia huic domesticae disciplinae praetulerim? Inde oriebantur Camilli, Scipiones, Fabricii, Marcelli, Fabii; ac ne singula imperii nostri lumina simul percurrendo sim longior, inde, inquam, caeli clarissima pars Divi fulserunt Coesares &c. » On voit que le moraliste qui cherche dans les temps anciens des leçons pour

* Il faut détacher a more patrum la jeunesse de son époque, n'a pas oublié d'ajouter divers dans le quel ces deux mots se à sa réflexion une flatterie de Courtisan.

trouvés ou chassés, & les rapporter à Horace évoque poétiquement ce souvenir dans Canemus qui termine la phrase. L'intention de célébrer Auguste.

Autrement ils n'offraient qu'un son

de peu de valeur.

* Virtute functos, more patrum, duces,
Lydis remixto carmine tibias

*Trojanique, et Anchisen, et almae
Progeniem Jeneris canemus.*

En ajoutant la strophe précédente, on retrouve les détails que Caton et Cicéron nous ont appris des chants:

*Neosque et profestis lucibus et sacris,
Inter jocos munera Liberi,*

Cum prole matronisque nostris,

Rite deos prius adprecanti,

C'était dans les jours de fête, dans les festins des fices, ou bien dans la famille, après un joyeux repas, qu'on faisait entendre ces chants patriotiques. Ajoutons, pour terminer qu'on croit en reconnaître une imitation dans l'Ode d'Horace:

Ode I. 12.

Quem virum aut heroa.... &c.

Imitation affaiblie sans doute, et tout à la fois par le génie du poète et l'élégance de son langage.

Ces chants lyriques sont la première poésie de Rome; là on trouve pour la première fois de l'inspiration. Rappelons qu'ils sont patriotaux; le peuple aime aussi la poésie et nous verrons bientôt les poètes exprimer toute l'énergie, toute la rudesse, toute la licence de la démocratie.

A. Awerer.

to
du

de
ry
e.
cit

ren
rag
li
ue
de
ens
ento
ton

8^e leçon.

Des Chants qui accompagnoient les triomphes .

De la poésie dans les triomphes.

Il était impossible que la poésie lyrique ne prit naissance au sein d'une époque si féconde en vertus publiques et guerrières. De là ces chants qui rappelaient les grands souvenirs de la cité, les grands hommes des temps passés. Dans ces éloges solennels répétés, ou improvisés à la table des patriciens, il y avait certainement quelque chose de poétique. Là pouvait naître l'inspiration source de la poésie lyrique. A ces faibles commencements il faut joindre encore les chants qui célébraient la gloire vivante, exposée à tous les yeux; nous voulons parler des chants de triomphe.

Ce mot de triomphe (Triumphus ou Triumpus) n'est pas nouveau pour nous. Il se trouvait déjà dans le chant des frères Arvales qui se terminait par cette apostrophe cinq fois répétée:

« Io triumphe. »

A qui s'adressait-elle? peut-être à la pompe même du triomphe: peut-être aussi à un dieu. Triumpus personnification de cette fête: c'est ce que semblent indiquer les médailles où le nom de ce Dieu est conservé.

Le mot lui-même étoit la reproduction du Triumphus ou Triumpus est la forme latine de Τριαμβος surnom de Bacchus, hymne à Bacchus pompe de Bacchus victorieux. — Par là le triomphe lui-même se rattacherait aux cérémonies du culte

Varron. De ling. lat. VI, 68.

Bacchus. Celle étoit l'opinion de Varron. Dans son ouvrage sur la langue latine, il dit que les soldats accompagnant le général traversant la ville pour aller au Capitole en criant : « To triumphe » (c'est le mot de triomphe) qui, ajoute-t-il, a pu venir du mot grec Τριαμβος désignant la pompe de Bacchus. Celle étoit encore l'opinion de

Plin. l'anc. Hist. n. VII, 56.

Saïncien. Dans son histoire naturelle, il rappelle quelque part tout ce que l'on doit à Bacchus. C'est lui qui avait trouvé le triomphe, et la pompe de retour après la conquête des Jords s'appelait Triumpus.

A quelle époque faut-il faire remonter l'origine de cette cérémonie et du mot qui la désigne ? Devons nous rappeler le triomphe de Romulus qui consacra à Jupiter les premières dépouilles des ennemis emportées sur Alcon ? Il est plus vraisemblable de faire remonter le premier triomphe au monde dit au règne de Tarquin l'Ancien. D'abord le mot étoit grec. C'est à l'occasion du triomphe de Tarquin l'Ancien que le mot de triomphe

fait sa première apparition dans l'histoire de Cite Live.
Quand il parle de Romulus il se sert d'un autre mod.
(ovans, dans le sens de lectus, ovans duplici victoria).
On peut en conclure que l'introduction du triomphe à
Rome remonte à Tarquin l'Ancien, et peut être aussi
l'importation de ce mod. A partir de cette époque
nous le retrouverons continuellement dans Cite Live.

Nous nous bornerons à ces détails historiques.

Des ouvrages spéciaux fourniront tous les renseigne-
ments nécessaires à ceux qui voudront suivre la
marche de cette imposante cérémonie. Contentons
nous de rappeler un usage qui inspira de beaux vers
à Lucain au début de la Pharsale; Les Romains
n'accordaient pas le triomphe à la suite d'une guerre
civile; C'est ce que rappelle le poète dans un beau
mouvement d'inspiration:

Quis furor, o Cives, quæ tanta licentia ferri
Gentibus invisis Latium præbere cruorem.
Cum quæ superba foret Babylon spolianda tropæis
Ausoniis, umbra quæ erraret Crassus inulta,
Bella geri placuit nullos habitura triumphos!

Ce que nous devons rechercher c'est le rôle de la
poésie dans cette solennité. Denys d'Halicarnasse
décrivant le triomphe de Romulus parle de
deux sortes de chants: C'était d'une part des

Cf. Adam. Antiq. Rom.

Dionys. Rome au siècle
d'Auguste. Lettre 72.

Lucain. Phars. 1. v. 7 etc.

Antiq. Rom. II. 34.

hymnes en l'honneur des Dieux chantés
 les Soldats: de l'autre, des vers improvisés
 eux à la louange de leur général vainqueur.
 Mais il faut se défier du témoignage de
 l'historien. Selon la coutume il décrit ce
 triomphe antique avec les souvenirs d'un
 plus rapproché. Il faut rapprocher son
 témoignage, toujours suspect, des nombreux
 passages où Cite Live rappelle cet usage.
 Pendant les cinq premiers siècles de Rome
 rien ne présente avec un même caractère de
 perpétuité: la diversité des circonstances
 introduit seule quelques variantes.

En l'année 296 L. Q. Cincinnatus
 des Eques: Ecoutez le récit de Cite Live
 u. Romae a Q. Fabio praefecto ur-
 binatus habitus triumphantis Quintium
 veniebat agmine, urbem ingredi jussit: ducit
 ante currum hostium duces: Militaria signa
 praelata secutus exercitus praeda onustus,
 instructae dicuntur fuisse ante omnium domos
 epulantesque cum carmine triumphali et
solenibus jocis, comitantium modo, curru
 secuti sunt. »

Les deux espèces de chants désignées dans

L. III, c. 29.

Temps d'Halicarnasse sont indiquées dans ce passage. Si nous passons maintenant au triomphe de Mamerkus sur les Fidénates, nous trouvons le même détail sous une autre forme.

L. IV, c. 20.

« Omnibus locis re bene gesta, dictator Senatus consulto, jussuque populi romani triumphans in urbem rediit. Longe maximum triumphi spectaculum fuit Cossus, spolia opima regis interfecti gerens: in eum milites carmina incondita, equantes cum Romulo, canere. »

Nous y retrouvons encore l'indication d'une des idées qui faisaient la matière des chants de triomphe; le parallèle avec Romulus.

En l'année 344, l'historien nous fait assister au triomphe de C. V. Potitius. Le consul avait levé une armée malgré l'opposition du tribun M. Manius, et l'armée victorieuse avait été privée du butin: Voici comme elle se venge au triomphe de Potitius.

IV, § 3.

« Auctae inde plebis ac militum in consulem irae; itaque, cum ex Senatus consulto Orbem evans introiret, alternis inconditi versus militari licentiâ jactare, quibus consul increpitus, Manii celebre nomen laudibus fuit, quum ad omnem mentionem tribuni favor circumstantis populi plausu que et assensu

cum vocibus militum certaret. Plus que ex res, que
prope solennis militum lascivia in consulem, cum
Patribus inject. . . . »

Il s'agit là d'un dialogue satirique envers
 improvises sans art, on l'on attaquoit le consul
 élever la gloire du tribun Norins.

En 345, c'est Camille qui triomphe des
 Au milieu des saillies moqueuses des Soldats, re-
 tissent le nom de Second Romulus, Sauveur
 Patrie.

V, 49

a Dictator recuperata ex hostibus patria, tri-
 phans in urbem redit; interque jocos militares,
 inconditos jociunt, Romulus ac. parens patriae
 conditorque alter urbis haud vains laudibus
 latur. »

Nous retrouvons q. que chose de. Semblable
 dans la scène qui se passe au camp du Dictateur
 E. Q. Pennus après la victoire de E. Manlius
 Corquatus. Les Soldats lui décernent une sorte de
 triomphe.)

VII, 10.

a Romani alacres ab Statione obviam milti
 suo progressi, laudantes gratulantes que ad dicto
 perducunt. Inter curminum prope modum in com
 quaedam militariter joculantes, Corquati cogn
 auditum, celebratum deinde posteris etiam fieri

que honori fuit. »

En 412 au triomphe de M. V. Corvus et de Cossus les soldats mêlent à leurs plaisanteries l'éloge de P. Decius qui s'est distingué dans la guerre contre les Samnites par un coup de main hardi.

VII, 38

« Consul ambo de Samnitibus triumpharunt, sequente Decio cum laude donisque; quum incondito militari joco haud minus tribuni celebre nomen quam consulum esset. »

En 452 son fils se dévoue dans la guerre contre les Samnites réunis aux Etrusques et aux Gaulois & le nom de P. Decius retentit au triomphe de Q. Fabius Maximus.

X, 30.

Celebrata inconditis carminibus militaribus non magis victoria Q. Fabii, quam mors praeclara P. Decii est; excitataque memoria parentis æquitate eventus publico privatoque filii laudibus. »

De ces divers passages ressortent clairement trois choses :

- 1° L'usage de ces chants revenant tous les ans ou presque tous les ans accompagner le triomphe des généraux vainqueurs.
- 2° La coutume de rappeler la mémoire de Romulus ou celle des ancêtres du triomphateur (Decius)

3^e. La forme de ces chants.

Démétrius d'Halicarnasse distingue nettement l'hymne aux Dieux des vers improvisés par les soldats. Mais il n'y a rien de tel dans Ciceron. Chez lui tout se confond dans un seul et même dialogue qui par l'opposition des vers et des phrases même des hémistiches détache la partie bouffonne de la bouffonne sérieuse.

Le témoignage de Ciceron Live est conforme aux débris qui nous sont parvenus de ces chants de triomphe. Ainsi Velleius Paterculus nous rappelle un vers d'une raillerie sanglante que les soldats répétaient au triomphe de Plautius Lepide. Tous deux avaient abandonné leurs frères dans les proscriptions. C'est à leur fraternité que les soldats faisaient allusion en jetant des mots que nous ne pouvons faire dans notre langue.

ap. Vell. Pat. II, 67.

« De Germanis non de Gallis duo triumpharunt com.
(Germanis signifie tout à la fois : frères et Germains)
Il est probable que ce vers répondait à un air d'un caractère tout sérieux où l'on rappelait la victoire des consuls sur les Gaulois.

Suétone dans la vie de César, nous a conservé quelques uns des vers que les soldats répétaient derrière

son char de triomphe pendant ces fêtes célèbres qui
durèrent plusieurs jours. C'étaient autant de railleries
mordantes contre les mœurs dépravées de César.

Suetone, Vie de César, ch. 49. « Gallium Caesar subegit.

Les soldats achevaient le vers

« Caesarum Vicomedes subegit. »

L'éloge reprenait :

« Ecce Caesar nunc triumphat qui subegit Gallias. »

Et les soldats de répondre :

« Vicomedes non triumphat qui subegit Caesarum. »

Hist. natur. XIX, 41.

Plin l'ancien parlant quelque part d'une espèce
de chou qu'il nomme « Lapsana », rappelle qu'au
triomphe de César les soldats dans des vers sembla-
bles lui reprochaient de les avoir fait vivre de chou
(lapsana) au camp de Pyrrachium. C'était une
allusion à la parcimonie de César dans ses récom-
penses. L'allusion nous étonne aujourd'hui.

Ces dialogues où la satire répond ainsi à la
louange du général, nous en trouvons l'idée dans
Eite-Live. Ils étaient l'expression ^{de la joie} innocente des
soldats ou de leur mécontentement. Quelque fois aux
sarcasmes on substituait l'éloge d'un autre personnage
ou celui de Romulus. On peut ~~beaucoup~~ conjecturer
que beaucoup de surnoms facétieux furent prononcés
pour la première fois dans ces triomphes : ainsi les

surnom de Cursor de Cunctator donnés à
Papirius et à Fabius. Nous savons que le
de Saligula fut donné par les soldats au fils de
Germanicus qui vivait dans leurs camps.

Cette espèce de dialogue moitié sérieux, moitié
bouffon et à la forme d'un genre de poésie que
nous avons déjà nommé, la poésie fescennine
passait ainsi des fêtes rustiques aux fêtes militaires.

D'où lui venait son nom? Peut-être
Fascinus, le Dieu malfaisant, le Dieu des
lèges que l'on conjurait dans les fêtes rustiques.
D'autres le font venir de Fescennia (Fescennia)
ville d'Etrurie ou de Campanie, où cet usage est
né. ^{d'après un vers du VII^e livre de l'Énéide} Viebut place cette ville dans le pays
Falisque.

Qui avait emprunté à Fescennies, le
dialogue ou le mètre lui-même? Il faut en
croire M. Magnin, nous distinguerons avec
le vers fescennin du vers Saturnin. Mais

(1) Servius. Comment. Sur l'Énéide (L. VII, 695.)

"Fescenninum oppidum est ubi nuptialia inveni-
untur carmina. Hi autem populi originem ducunt ab
Virgile parle immédiatement après des Falisques
là ce qui explique l'opinion de Viebutr. —

n'autorise une telle distinction. Dans la suite nous voyons le mot *fescennin*, devenir le synonyme de « *Licencieux* » ou « *Satirique* ». Il est donc probable que Rome ne dut à *Fescennies* que l'idée même de ce dialogue; aussi bien dans le vers de Catulle « *Ecce diu taceas procar fescennina locutio* », Il ne s'agit pas d'un certain mètre, mais d'un genre de satire. Il fait allusion au *diad fescennin* ^{genre}; il caractérise certain genre de plaisanterie.

Une anecdote de Macrobe confirme ce que nous avons dit: Il raconte qu'Auguste avoit fait des vers *fescennins* contre *Pollion*. Celui-ci ne répondit pas: « *Je me tais, disoit-il; il n'est pas facile d'écrire contre qui peut proscrire.* »

Macrobe. Saturn. II.

« *Ego taceo: non est enim facile in eum scribere qui potest proscribere.* »

Evidemment il ne s'agit point là d'un certain mètre, mais de vers rivaux. Voilà ce qui explique le silence de *Pollion*. Nous croyons volontiers que les anciens Romains ne connoissoient d'autre mètre que *Horridus Saturnius*.

La poésie *fescennine* est la première ébauche de la satire et de la comédie. Ce dialogue est ^{une des} formes particulières de la poésie bucolique (*carmen amabilem*) Bon nombre d'épigrammes se rattachent encore

à ce genre de poésie. Le qui la distingue, c'est le ton
plaisanterie et la forme du dialogue. Si nous
cherchons l'histoire nous la trouverons dans Virgile
dans Horace, et surtout dans ce dernier.

Virgile nous rappelle le rôle de la poésie fescennine
dans les fêtes rustiques :

Georg. II, 385.

« Nec non Ausoni, Troja gens missa, coloni
Versibus in comptis ludunt risu que soluto
Ora que corticibus sumunt torrenda Carvati
Et te, Baecche, vocant per Carmina læta, tibi
Oscilla ex alta suspendunt mollia pinu.

Horace dans des vers charmants nous retracer
la vie des anciens laboureurs :

Epitres II, 1, 139 et 59.

« Agricola præsci, fortes, parvo que becati
Condita possunt frumenta, levantes tempora festi
Corpus est ipsum animusque finis dura ferens
Cum sociis operum, pueris, et conjugis, fida
Cellarem porco, Silvanum laete præ abant
Floribus et vino Genium, memorem brevis ævo
C'est par ce chemin qu'il nous amène à un véritable
chapitre d'histoire littéraire : Les vers suivants
l'histoire de la poésie fescennine.

« Fescennina per hunc inventa licentia morum
Versibus alternis opprobria rustica fudit
Libertas que recurrentes accepta per annos

Lusid amabiliter, donec jam saevus apertum
 In rabiem verti cepit jocus, id per honestas
 Ire domos impune Minus: dolere cruento
 Dente lacessiti: fuit intactis quoque cura
 Conditione super communi: quin etiam lex,
 Panaque lata, malo quae vollet carmine quemquam
 Describi: veteremodum, formidine fustis,
 Ad bene dicendum delectandumque redacti. »

Ces derniers vers demandent à être commentés par
 la législation romaine. Il s'agit de la répression juridi-
 que des excès de cette poésie primitive. C'est qu'en effet
 la loi des XII Tables punissait la satire quand elle dépas-
 sait certaines bornes. Cicéron nous le rappelle dans les
Tusculanes.

Enc. IV, 2

a Quamquam id quidem XII Tabulae declarant, condi-
 jam tum solitum esse carmen: quod ne liceret fieri ad
 alterius injuriam, lege saepebant. »

Rep. IV. 10. ap. St Aug. De
 Civitate Dei. II. 9.

Cette loi nous la retrouvons dans un fragment de la
République, sous une forme de latinité plus récente.

« Costrae, inquit, contra duodecim tabulae cum
 per paucas res capite saepissent, in his hanc quoque

Voici le texte de cette loi :

a Si quis populum ocentasit, carmenve condidit, quod
 infamiam facit flagitiumve alteri, fuste ferito. »

Sanctiendam putaverunt, si quis occiderit, si
carmen candidine, quod infamiam faceret, flagiti-
ve alteri. Praeclare. Iudiciis enim magistratum
disputationibus legitimis propositam vitam, pro
poetarum ingenii habere debemus; nec probum
audire, nisi ea leges respondere. licet ad id iudicium
defendere.

Cicéron remarque la sévérité de la loi sur ce
et il applaudit: il semble même qu'il désigne la peine
prononcée par la loi comme une peine capitale. Et
ce bien là ce que nous devons entendre par le crime
crime capital? Horace nous répondra; et à son
il va nous servir à commenter la législation.
Cette peine, c'était le supplice du bûcher.

"... Vixit modum formidine fustis."
Montesquieu s'y est trompé: il invoque cette loi
comme un témoignage de la cruauté de cette législa-
tion des XII. Tables.

Montesquieu. Esprit des lois
IV, 15

"Cite Livre dit sur le supplice de Metellus
Suffetius, dictateur d'Albe, qui fut condamné par
Cullius Hostilius à être tiré par deux chariots,
ce fut le premier et le dernier supplice où l'on
témoigna avoir perdu la mémoire de l'humanité.
Il se trompe: la loi des XII. Tables est pleine de
dispositions très cruelles."

« Celle qui découvre le mieux le dessein des décevirs
 est la peine capitale prononcée contre les auteurs des libelles
 et les poètes. Cela n'est qu'une guerre au génie de la république,
 où le peuple aime à voir les grands humiliés. Mais
 des gens qui voulaient renverser la liberté craignaient
 les écrits qui pouvaient rappeler l'esprit de la
 liberté. »

La peine capitale était à Rome dans les premiers
 temps de son histoire, celle qui dégradait le citoyen
 et entraînait pour lui la Demerutio capitis.

Cette pénalité sévère fut admise dans d'autres
 temps puis remise en vigueur par les lois de Sylla,
 et plus tard par les édits impériaux, d'Auguste. Nous
 la retrouvons enfin dans certains Senatus-Consultes,
 certains édits que rapportent les Pandectes et dans le
 Code Théodosien.

Les vers d'Horace nous font voir que la poésie fescennine
 était devenue bientôt politique. C'était l'expression
 du mécontentement et de la haine des plébéiens contre
 les patriciens, et comme la poésie des festins et des fêtes
 patriciennes était toute aristocratique, la poésie fescen-
 nine était éminemment démocratique. Voilà pourquoi
 elle fut poursuivie, menacée, châtiée mais elle se défen-
 dait par ce esprit de liberté si cher aux anciens
 Romains. Elle était trop dans les mœurs de Rome.

pour qu'on pût s'en amuser complètement. Il ne s'agit pas de se rappeler les fêtes des Saturnales et des Matronales. Cette liberté des vers fescennins ressemblerait beaucoup à la liberté dont profitait l'esclave. D'Horace dans les fêtes de Décembre.

Sat. 11, 7. v. 4 et 5.

a Age, libertate Decembri,

Quando ita majores voluerunt, utere: narra.

Il est une partie de ce rôle que jouait la Saturnale, la vie publique et privée des Romains. Partout nous retrouvons la bouffonnerie, dans la marche solennelle qui précédait les jeux, dans les noces ou l'épousée parée: témoin ces vers de Catulle dans l'Épithalame de Manlius et de Julia.

Cat. 61, v. 121 et 59

a Collite, o pueri, facies:

Flammeum videor venire

Ite concinite in modum

Io hymen hymenae io,

Io hymen hymenae.

Nec diu taceat procar

Fescennina locutio.....

Des bouffons paraissent jusque dans les fêtes, ils contrefaisaient la démarche, l'allure, l'attitude d'un défunt. Il est donc bien naturel que la poésie fescennine une fois introduite dans la grande solennité du triomphe y ait conservé son rôle.

Cependant comment accorder cette licence souvent si emportée de la satire dans le triomphe d'un César, avec la sévérité de la loi qui punit la satire personnelle, l'injure. Cela étonne tout d'abord, mais il faut faire une distinction. Si les lois punissaient le libelle composé à loisir, l'injure préméditée, tout ce qui portait le caractère d'une saillie improvisée trouvait grâce devant elles. Faut-il admettre pour cela que les versescemins, d'une raillerie souvent assez fine, et qui répondaient avec tant d'à propos aux louanges du triomphateur fussent le jet naturel de l'imagination d'une soldatesque animée? Nullement; mais on ne lui demandait pas compte de ses cris. De telles saillies passaient pour improvisées et à ce titre elles échappaient à la loi. En outre la liberté railleuse et malveillante d'un poète anonyme ne pouvait mieux trouver sa place qu'en un tel jour. En effet rappelons nous ce qui était le triomphe à Rome. Représentons nous le triomphateur revêtu de la robe des Dieux, monté sur un char traîné par quatre chevaux blancs. N'est-ce pas une véritable apothéose? Le citoyen romain pouvait oublier son caractère au milieu de l'ivresse du triomphe. Aussi avait-on soin de placer derrière lui un esclave qui lui

Cæcilius. Apol. 33

répétait sans cesse ces graves paroles.
 « Respice post te: hominem memento te.
 Correctif sublime de l'enthousiasme populaire
 avec lequel s'alliait merveilleusement la gloire
 même injurieuse des Soldats. La poésie fescennienne
 jouait en ce jour le même rôle que l'esclavage
 derrière le général vainqueur.

Elle conserva cette liberté jusque sous l'empereur
 Cécille que Martial invoque pour défendre les
 vers.

Épigr. 1, 5.

« Contigeris nostros Caesar si forte libellos,
 Errarum dominum pone supercilium
 Consuevere jocos vestri quoque saepe triumphum
 Materiam dictis nec pudeat esse duces.

et ailleurs.

Épigr. VII, 8.

« Festu coronatus ludæ convicia miles,
 Inter laurigeros cum comes ibit equos;
 Pas audire jocos leviora que carmina, facies
 Et tibi, si ludos ipse triumphus amat.
 A mesure que l'on avance dans l'époque impériale
 les saillies font place à l'éloge. Quand les
 grands poètes du siècle d'Auguste parlent des
 triomphes de l'empereur, ils ne parlent que
 cris de joie: Virgile dans sa description du
 bouclier d'Énée nous représente un triomphe

Enid. VIII, 714.

de César. Quel changement !

At Caesar, triplici in vectus Romana triumpho
 Noenia, dis Italis votum immortale sacra bat,
 Maxima tercentum totum delubra per Urbem.
 Laetitia ludis que vicia, plausu que fremebant,
 Omnibus in templis matrum chorus, omnibus aræ;
 Ante Aras terram cæsi strivere iuvenes.

Ipse, sedens

L'apothéose est sans mélange.

Horace est aussi réservé que Virgile. A côté des cris de
 triomphe que le poète répète avec la foule, nous ne
 trouvons pas le souvenir de plaisanteries satiriques.

Od. IV, 2.

Ecce que, dum proceclis, Io triumphe !

Con semel dicemus; Io triumphe !

Civitas omnis

Chose singulière, Horace et Virgile ne touchent
 qu'en passant à l'usage du triomphe. Plus tard,
 et quand le triomphe eût cessé d'exister, ou du moins
 quand il fut exclusivement réservé à la famille
 impériale, les poètes abondent en descriptions de
 triomphe. Properce demande au Dieu Mars et à
 Vesta qu'il lui soit donné de voir, avant sa mort,
 le triomphe d'Auguste.

Eleg. III, 4.

Mars pater, et sacra fatalia numina Vestæ,
 Ante meos obitus, sit, precor, illa dies,

Qua videam spoliis onerato Caesaris axe
 Ad pulgi plaurus saepe resistere equos,
 Inque sinu caræ viscus spectare puellæ
 Incipiam ed titulis oppida capta legam,
 Tela fugacis equi ed braccati militis arcus
 Et subter captos arma sedere duces

Ni sat erit sacra plaudere pone viâ,,
 Ovide revient souvent à cette description qu'il enrichit de détails où l'on reconnaît son esprit. Dans de son œil, il assiste en imagination au triomphe d'Eibère vainqueur des Germains ed des Illyriens.
 Gratia, fama, sibi, perquam spectata triumpho
 Incluso mediis ed mihi pompa Getis.
 Inducite didici, nuper visenda cōsse
 Innumeras gentes ad ducis ora sui ...

Pontiques II, 1.

Qua que ierit, felix adjectum plauribus
 Saxa que rocatu erubuisse rosæ.
 Protinus argento versos imitantia, muros,
 Barbaræ cum victis oppida lata viris:
 Fluminaque, ed montes, ed in altis pascua silvis
 Armaque cum telis in stercine mista suis.
 Deque triumphato, quod sol incenderit, arces
 Aurea Romani tecta fuisse fori.

Déjà le poëte avoit prévu ce triomphe avant que
la renommée vint le lui apprendre et il l'avait
déjà écrit avec plus de poésie. Quel bonheur d'assister à
ce triomphe !

Ergo omnis poteris populus spectare triumphos,
Cumque ducum titulis oppida capta leges,
Vinctaque captiva reges cervice gerentet,
Quite coronatos ire videbis equos.

Hic, qui sidonio fulget sublimis in ostro,
Dux fueras belli: proximus ille duci.
Hic, qui nunc in humo lumen miserabile fides,
Con isto vultu, quum tulit arma, fuit:
Ille ferox, oculis et adhuc hostilibus ardens,
Mortator pugnae consiliumque fuit.
Perfidus hic nostros inclisit fraude locorum
Squallda promissis qui tegit ora comis.
Cornibus hic fractis, viridi male tectus ab ulva,
Decolor ipse suo sanguine Rhenus erit.
Crinibus en etiam fertur Germania passus,
Et ducis invicti sub pede mæsta sedet:
Collaque Romanæ præbens animosa securi,
Vincula fert illa, quæ tulit arma, manu.
Hos super in curru, Caesar, victore veheris
Purpureus populi rite per ora tui:

Quaque ibis manibus circumplaudere tuorum
 Indigne jactato flore tegente vias.
 Tempora Phœbea lauro cingaris: io que
 Miles, io, magna voce, triumphes, canes.
 Ipse sono plausu que simul frimite que canenti
 Quadrijugos cernis saepe resistere equos.
 ... Haec ego submotus, qua postum, mente videbo
 Excepti nobis jus habet illa loci.

Illa per immensas spatiatur libera terras:

In Cælum celeri pervenit illa fuga.

Illa meos oculos mediam deducit in urbem,

Immunis tanti nec sinis esse boni.

Crates IV, 2.

Pontig. III. 4.

Ann amat. 1. 213.

Cette citation nous ramène à une idée qui
 déjà présente à nous, c'est qu'à l'époque primitive
 si la poésie n'était pas encore exprimée dans des
 œuvres immortelles, elle était au sein même
 Rome dans les actes de la vie publique et de
 vie privée. Elle ne demandait pour se développer
 et se répandre au dehors sous la forme des vers qu'
 les loisirs de la paix et le contact de la civilisation
 grecque.

L. Grenier.

m

ent

eb

+

vi

int

de

me

di

log

sg

atu

9^e leçon.

Chants des funérailles

Chants funéraires

Les funérailles étaient un des grands spectacles de la vie publique des Romains. La pompe avec laquelle on les célébrait n'avait point seulement pour but d'étaler à tous les yeux la douleur et les regrets des proches du défunt, elle voulait encore montrer la gloire de la famille et de la patrie : cette cérémonie était une leçon et un appel aux vertus civiques.

Sans entrer dans des détails impensés et étrangers à notre sujet, et que d'ailleurs on trouvera longuement mentionnés soit dans les Antiquités Romaines d'Adam, soit dans l'ouvrage de M. Dezobry intitulé : Rome au Siècle d'Auguste, nous nous contenterons de dire avec Polybe (II, § 3) que le convoi quittait en grande pompe la maison mortuaire et se rendait au forum : là, le fils du mort, ou à son défaut, le plus proche parent montait à la tribune, et appelait les vertus et les actes glorieux qui avaient honoré la vie. A ce discours venaient s'ajouter des chants lyriques, récités au son de la flûte.

Quelle était la forme, quel était le caractère de ces chants ? nous l'ignorons absolument ; Mais les discours

Insuffisant -

le passage très significatif
il est bien aisé d'en être cité,
et même traduit.

(ajouté, en partie, à la
fin)

qu'ils accompagnaient nous étant ^{un peu mieux} jusqu'à un point connu, nous allons, de l'examen de ces derniers, tirer quelques conjectures au moins vraisemblables sur la poésie funéraire des Romains.

Le premier éloge public dont nous ayons connaissance est celui de Brutus, prononcé l'an 245 par Valerius Publicola (Plutarque vie de Valerius Publicola.) Denys d'Halicarnasse

* En 303, la législation des XII tables Antiquités romaines - V. 17) en 365, cet honneur fut réservé aux hommes, fut aussi accordé aux femmes, en récompense des sacrifices qu'elles imposées pour compléter la rançon exigée par les Gaulois. — C'est Eusebe qui nous l'apprend.

honoratum virorum laudes in concione memorentur etiam cantus ad tibicinem prosequitur

(Cicer. de legibus . II, 24.) « Et honor habitus est, ut eorum, sicut virorum solennis post mortem laudatio esset. » (L. V. S.)

Quelque fois, à défaut de parents, l'éloge était prononcé par un ami illustre, ou même par un orateur désigné par le sénat, ou qui était ordinairement l'un des magistrats de la République (Cicer. De legibus II, 26) Quintilien: Instit. orator. III, ch. 7. §. 1^{er}.) C'est d'ailleurs ce qui se voit dès l'origine même de cette cérémonie; ce fut le consul Valerius Publicola qui fut chargé de prononcer l'éloge de Brutus.

Des circonstances touchantes venant

fois donner à ces éloges un intérêt tout particulier, comme quand un père avait à louer son fils mort dans toute la force de l'âge: C'est ainsi qu'on vit Fabius Maximus venir à la tribune prononcer lui-même l'éloge de son fils. (Plutarque. Vie de Fabius, 24)

Malheureusement, cette noble institution dégénérera bientôt: l'on vit les éloges prostitués souvent à des personnages indignes, ou bien mêlés de circonstances et d'affertions mensongères. (Cicéron (Brutus 16) nous atteste que les anciens éloges subsistaient encore de son temps, conservés pour la vanité des familles, mais qu'ils étaient remplis d'une foule de mensonges. Eite. Live, (VIII, 40) confirme l'affertion de Cicéron, et nous apprend à nous défier des éloges funèbres.

A ce propos nous remarquerons que Eite. Live emploie le mot laus, pour désigner un éloge funèbre, tandis que Cicéron et les autres auteurs se servent du mot laudatio. Sénèque, (102^e épître à Lucilius) fait la distinction entre les deux termes, et dit que laus n'a jamais été employé pour signifier éloge funèbre. Il ne se rappellerait sans doute pas le passage de Eite. Live.

Les mensonges intéressés qui abondaient ainsi

Tous les discours, ont dû se reproduire dans les chœurs lyriques. et c'est ainsi sans doute que se sont introduits dans l'histoire tous ces récits poétiques que présente à chaque instant les premiers siècles de Rome, qui ont fait regarder à de savants critiques toute l'histoire comme fabuleuse.

Parmi les éloges funèbres prononcés à Rome nous en trouvons deux, celui de Julia et de Cornélie, tante et femme de César, débite à son tribun par César lui-même. Suetone (Vie de César 11.) qui nous apprend ce fait, nous donne quelques mots l'analyse^x de l'éloge de Julia. César, à ce qu'il parait, y rappelle l'illustration^{xx} royale et divine de sa famille: et remontant jusqu'aux antiquités les plus reculées, il montre que Julia descendait d'Ancus Martius par Marcia, et par son père, elle tirait son origine d'Jule, fils d'Enée, et petit fils de l'Énéas.

On voit par cet exemple jusqu'où l'empire romain a porté la vanité romaine et toutes les fables que l'orgueil a introduites dans l'histoire, originaires remontrées par les seuls patriciens.

Sous l'empire, la mode des éloges continuait. Nous voyons dans Suetone, Tibère âgé de 55 ans prononcer l'éloge de son père, et Néron celui

^x C'est qu'il n'est qu'un extrait, une citation non une analyse.

^{xx} Nous avons le passage même.

Claude. Tacite (Annales XIII, 3) nous analyse le discours de Néron, composé par Sénèque; et il nous apprend que les assistants ne purent s'empêcher de rire quand ils entendirent l'orateur célébrer la prvoyance et la sagesse de Claude.

Pline le jeune (Lettre 1^{re} du livre II) nous dit que Virginius Rufus eut l'insigne honneur d'être loué par le consul Tacite. Ce discours ne nous est malheureusement point parvenu: nous devons en regretter doublement la perte: Car, même en laissant de côté le mérite littéraire d'une telle composition, nous pouvons être sûrs que l'austère et véridique historien avait rouvert l'éloge à toute la simplicité et surtout à la sincérité des temps antiques.

Cicéron (De oratore, II, 84) nous donne un idée de ce que devait être à l'origine, cet éloge public. Selon lui, l'éloge alors devait avoir la simplicité concise d'un témoignage; les funérailles s'accommodant peu des ornements et des agréments oratoires. L'appréciation conjecturale de Cicéron peut être étendue par nous aux chants lyriques; il est très probable que ces chants étaient simples, brefs, austères, en un mot qu'ils ressemblaient aux inscriptions commémoratives des Romains.

Les chants se faisaient entendre d'abord dans

la maison même du défunt; on les reprenait ensuite au forum, à la suite et dans les intervalles de l'éloge. C'est ce dont témoigne Appien (*de bello civili*, II, 146) — Cicéron (*de legibus*, II, 20) cite un passage des XII Tables d'où il semble que les chants funèbres se débitaient au Forum. Le passage pour l'anté-prête à un autre sens. On y a vu deux dispositions différentes, une pour deux cérémonies à accomplir à des intervalles ou moins éloignées. Il faut dire aussi que le témoignage d'Appien, qui ne laisse aucun doute, donne plus de crédit à la première interprétation.

La loi des XII Tables consacrait les chants lyriques dans les funérailles; elle y joignait l'accompagnement nécessaire, les sons de la flûte. Cet accompagnement avait chez les Romains une plus grande importance. Cite Live (IX, 30) Valère Maxime (II, 5, 4) Plutarque (*quaestiones Romanae*) Ovide (*Fastes* IV, 653) s'accordent à prouver. En effet, cérémonies religieuses ou politiques, repas, funérailles, jeux, tout se faisait au son de la flûte. Cite Live nous raconte qu'un jour les Romains ayant exclus les joueurs de flûte de qq cérémonies publiques et ayant voulu diminuer leur nombre, ceux-ci se retirèrent tous ensemble à Cibus. L.

* Tous ces passages se rapportent à l'exil des joueurs de flûte.

* Dans les funérailles

Seurat se trouva fort embarrassé, toutes les cérémonies se trouvant par leur départ, interrompues. Mais il sut se tirer d'affaire par une ruse: un de ses partisans à Cibur enleva les joueurs de flûte, les mit dans un chariot, et les renvoya de nuit à Rome. A leur retour, ils étaient masqués et vêtus de longues robes, soit que ce fût le costume qu'ils avaient à table, soit que pour soustraire leur honte aux yeux du public, le Sénat leur eût permis de prendre ce déguisement. Quoi qu'il en soit, cette espèce de mascarade se répéta toutes les ans aux petites Quinquatries.

Une déesse particulière, *Noenia*, dont le temple était situé près de la porte *Viminale*, présidait aux cérémonies et surtout aux chants funéraires. C'était le chaud lui-même divinisé; absolument de la même façon qu'on avait imaginé le Dieu *Triumphus* pour présider aux triomphes. (*St Augustin Cité de Dieu* 11, 9.)

N'oublions pas de dire en passant que les chants des funérailles, comme ceux des festins, étaient réservés aux familles patriciennes.

Vo. Corssen a conjecturé que dans l'origine, c'étaient les parents qui devaient chanter dans les funérailles, de même que c'étaient eux qui célébraient l'éloge du mort. La conjecture est assez vraisemblable: en effet ce

Orig. *Poc. rom.* et aussi *Ecclésiast.*

Punierul, Poes. popul. lat. antérieures

IX^e siècle.

n'est que plus tard qu'on appela des chanteurs
 gages, appelées Præfica, quia luctui præficiunt
 (Voir Varon, Cornus, Festus au mot præfica)
 C'était là évidemment une décadence: les Romains
 s'ont senti de bonne heure, & nous voyons le person-
 nage de la Præfica servir de texte assez fréquemment à
 plaisanteries des auteurs comiques & satiriques.
 Varon (de lingua latina VII, 70) nous donne
 ce mot de Æquius "hæc quidem, me hercle quæ
præfica est; nam mortuum collaudat."

Plaute (Excelestus Act. II, Sc. VI v. 16) introduit
 un faufarçon qui après avoir fait l'éloge d'un
 Secrétaire:

Sine virtute argutum civem habeam pro præfica
 Quæ collaudat alios, ipsa pro se nil potest.

Cornus nous a conservé ces vers de Lucille

..... Mercede quæ
 Conductæ flent alieno in funere præfica
 Multo et capillos scindunt magis.

Et Horace dit dans le même sens (act. sat.)
 Ut qui conducti plorandi in funera, dicunt
 Et faciunt prope plura dolentibus ex animo, sic
 Derisor vero plus laudatore movetur.

L'entremise de ces personnages mercenaires
 déchoir la Cène de sa première importance

sens du mot *saltera biento*: *Naenia* signi-
fiait dans l'origine complainte funèbre; à la fin,
ce fut un synonyme de *Nugae*. Plaute
(*Asinaria* IV 1^{re} Scène) le prouve suffisamment.

Hæc non sunt nugæ; non enim Mortalia.

Ennius, dans son épitaphe refuse aussi les honneurs
de la *Nénie*, trop vulgaires ^{pour lui} sans doute: ses vers
le rendent immortel: (Cicéron *Curculanus* 1, 15)

*Nemo me lacrymis decorat, nec funera fletu
Tapit: cur? Volito vivu' per ora virum.*

Horace parle dans le même sens (II, Ode 20)

Absint inani funere Næniæ. . . .

Malgré ce mépris où elle était tombée, la *Nénie*
existait pourtant toujours. Suetone (*Vie d'Auguste*
100) nous apprend qu'à la mort d'Auguste, le
Sénat, entre autres honneurs, décréta que des
enfants de l'un et l'autre sexe, choisis parmi les
meilleures familles, chanteraient la *Nénie*
au convoi du prince —

99 ans après, plus tard, les cendres de Germanicus
ayant été rapportées à Rome, et placées sans
pompe par Cépère dans le Mausolée d'Auguste,
le peuple s'indigna de ne pas entendre aux funérailles
du héros la *Nénie* et l'éloge funèbre: «*Meditata
ad memoriam virtutis carmina et laudationes* —

C'est ce que nous dit Exalte (Annales 111, 5)

Le caractère des Crénies était fermé et mo-
les XII Tables le provoquent par la distinction qu'il
font entre l'Caenia et Lessus. (Cicéron de Legibus
11, 23)

"Mulieres genas ne eradunto, neve le sum fere-
ergo habento."

Une difficulté se dresse sur le mot lessus.
On voudrait voir un vêtement de Deuil, mais
cela n'est guère probable. — C'était plutôt un
gémissement lugubre, comme cela paraît résulter
de ce vers de Plaute, où en parlant d'Achille
(Eurulentus act. IV, Sect. 11 v. 18) il dit :

Chetis lamentando lessum fecit filio.

Ceci n'est pas exact — Voir le
passage —

Comparons à ce passage un morceau en vers
par Cicéron dans les Lucrullanes (11, 23) et où
commentateurs au lieu de pletus préfèrent
lessus, se rapprochant ainsi du sens donné
dernier mot dans le De legibus.

L'Orateur conjecture que les Crénies étaient
répétées dans le repas funéraire, et peut-être
dans les festins, où elles composaient les Convivialia : et que ces complaintes étaient
gravées sur les tombeaux en guise d'épigrammes.
Mais qq. vraisemblables que soient les suppositions

on n'y doit ajouter foi que comme à des conjectures.

Les épitaphes peuvent nous donner une idée du ton que prenait la douleur chez les anciens Romains; elles sont courtes, simples, graves et nobles: nous ne craignons pas de nous tromper en affirmant que les Uacina devoient à l'origine, avoir le même caractère.

A. Charles.

Polyb. VI. 53.

lorsqu'à Rome un homme considérable est mort, le jour des funérailles, on porte son corps, en grand appareil, ~~au spectacle~~ aux Rostrum, sur le forum; d'ordinaire on le porte droit, de façon que tous puissent le voir; plus rarement couché. là en présence du peuple entier rassemblé à l'entour, son fils, s'il en a un qui soit en âge, et qui se trouve à Rome, sinon quelqu'un de ses parents, monte à la tribune pour rappeler les vertus du mort et les belles actions qu'il a faites durant sa vie. En l'entendant louer, les assistants qui se rappellent et se remettent ainsi tous les yeux tout ce qu'il a fait, sont tellement touchés, que la veuve d'une famille

Deviens en quelque sorte un dieu public.
ensuite quand les funérailles sont terminées,
et que les derniers devoirs ont été rendus au
mort, on place son image dans l'endroit
le plus apparent de la maison, au milieu

ξύλινα καίδια περιτεθέντες, d'un petit temple de bois. cette image
est un portrait ~~sculpté et peint~~
dans les fêtes publiques, on la découvre,
on la pare avec soin.

καὶ κατὰ τὴν πλάσιν
καὶ κατὰ τὴν ὑπογραφήν.

ἀγούσιν εἰς τὴν ἐκφορὰν,
περιτεθέντες ὡς ὁμοιοτάτους
εἶναι δοκοῦσι κατὰ τὸ
μέγεθος, καὶ τὴν ἄλλην
περιποίησιν.

quelque personnage illustre de la famille, on
affuble de ces mêmes images les hommes qui
paraissent le mieux ressembler pour la taille
et la tournure à ceux qu'elles représentent,
et on les mène ainsi au convoi. Ces hommes
revêtent une priéte, si le mort était consul,
ou priéte; une robe de pourpre, s'il était
censeur; d'or, s'il avait obtenu ou mérité
le triomphe. Ils s'avancent sur des chars:
devant eux on porte les faisceaux et les
haches, ou d'autres insignes, suivant le rang
que ces aïeux de la famille ont occupé dans la
république. Aux Rois, ils se placent en ordre
sur des sièges d'ivoire.

L'orateur chargé de l'éloge du mort, lorsque
cet éloge est terminé, prononce celui des ancêtres
ainsi représentés dans la circonstance, en commençant
par le plus ancien. etc.

es,
en
t
e
e
)
al,
e
i
t:
y
la
idu
que
ies
ant

10

10.^e leçon.

Inscriptions.

Les chants épiques
supposés par Niebuhr.

Poésie des inscriptions.

1^o Inscriptions funébres.

L'historien Niebuhr pense que les chants qui accompagnaient le convoi funèbre des patriciens étaient ensuite gravés sur le marbre de leurs tombeaux, et qu'ainsi la poésie des inscriptions se bornait à copier celles des funérailles. Cette opinion est très douteuse: car il devait y avoir une grande différence pour l'inspiration et le mouvement poétique, entre des chants lyriques et de simples inscriptions. En revanche, si nous en croyons le témoignage de l'antiquité sur ces Romaines funébres, les inscriptions que nous possédons n'en étaient pas indignes pour la force de la pensée, la gravité du ton, et la brièveté du tour: et comme les unes et les autres étaient écrites dans le mètre Saturnien, on conceit que Niebuhr en les rapprochant ait été tenté de les confondre.

Inscription du tombeau des Scipions

Parmi les inscriptions funébres que le temps a épargnées, les plus belles assurément sont celles qui consacraient le tombeau des Scipions situé à Rome, sur la voie Appienne, près de la porte Capène. Le tombeau de cette illustre famille était justement célèbre: on ne sait pourtant si les cendres du premier Africain y étaient déposées. Les Romains eux-mêmes n'étaient pas d'accord

sur le lieu de sa mort et de sa sépulture. On montre son monument et la Statue, tous à la fois à Liteme à Rome. Cite Live qui nous apprend (liv. xxxvii ch. 56) qu'il y avait en lui-même à Liteme la Statue de l'Africain placée autrefois au sommet de son tombeau et recouverte et renversée par une tempête; à Rome dans le tombeau commun des Scipions étaient recouvertes trois Statues, dont deux représentaient Publius et Lucius Scipion et la troisième le poète Ennius.

Découvertes en 1730.

Les inscriptions de ce tombeau, bien qu'elles n'ont pas été entièrement ignorées de la Renaissance, n'ont été réellement découvertes qu'en 1730, deux ans plus que le chœur des frères Orvales. Elles furent publiées en 1735 par Piranesi, dans un ouvrage intitulé: le monument des Scipions à Rome: (On les trouve outre dans l'histoire de Niebuhr, dans celle de M. Micheli (notes du premier volume pp. 360), dans le recueil d'Orelli, enfin dans les Reliquiae de Egger) le texte en paraît fort altéré et s'entend à peine. Parmi ces inscriptions nous choisissons quatre, les plus étendues et les plus belles, celles qui peuvent nous donner la plus haute idée du style lapidaire des anciens Romains. Bien qu'elles ne se recommandent beaucoup moins par l'éclat poétique que par la mâle simplicité de

Sentiment et de la pensée: On y admire moins l'œuvre
d'un écrivain habile que l'hommage rendu à de grands
hommes par un peuple digne d'eux.

Inscription de L. Corn. Scipio Barbatus

Cons. 456.

La plus ancienne regarde Lucius Cornélius Scipion
Barbatus, bisaïeul du premier Africain, et qui fut consul
en 456. En voici le texte, tel que le donne Orelli (p. 550)

Cornelius Lucius Scipio Barbatus gnaiuod patre //
prognatus. Fortis vir sapiens que: quo juss forma
virtutei parissima // fuit consul censor cedis qui
fuit apud vos. Eaurasia Cisanna Samnio cepit. Subigit
omne Loucana Opides que aboucid.

Pour rendre ce texte tout à fait intelligible, il suffit
d'expliquer le mot gnaiuod comme le conseille Orelli
par Cnaeo, et de rétablir l'in final des mots Eaur-
Sam Cesannam Samniom (pour Samnium)
omnem et Loucanam (pour Loucaniam). Orelli
pense que Samnio est à l'ablatif pour in Samnio.

Remarques sur certaines formules
d'épigraphie.

M. Egger a remarqué que cette inscription
est le premier monument authentique de la langue
latine où se rencontre le mot consul; anciennement
on donnait le nom de praetor aux premiers magis-
trats de la République. Pour nous, historiens de
la poésie plutôt que de la langue latine, nous
remarquons le tour particulier de cette inscrip-
tion dans ces mots apud vos. L'inscription

semble ici prendre une voix et parler elle-même
 aux Romains. Ce tour est en lui-même
 beau et servir d'un grand effet dramatique
 n'eût été employé qu'une fois. Mais tout au
 contraire, c'était là une de ces formules commu-
 nées se reproduisaient traditionnellement dans la plu-
 des inscriptions romaines : et loin d'y révéler une
 spontanéité et poétique, elle en accuse au contraire
 la forme rigoureuse et officielle. Il en est
 même de cette autre formule très fréquente
 sur les tombeaux : « *Beaucoup d'hommes, beaucoup
 de nations s'accordent... à reconnaître au mort
 telles ou telles qualités : plurimi consentiunt
 plurimae consentiunt gentes... etc.* » Cicéron
 cite en deux endroits de ses traités : C'était à ce
 point par ces mots que commençait l'épita-
 phie d'un certain Calpurnius dans la sépulture
 comme celle des Scipions sur la Voie Appia
 proche de la porte Capène. « Lisez dit Cicéron
 à un épicurien, lisez les éloges de nos Romains
 les éloges de ceux de votre maison : vous ne verrez
 personne qui ait été loué pour avoir été un
 artisan de voluptés. Ce n'est pas là ce que porte
 les inscriptions de nos monuments commu-
 nés de la porte Capène. *Uno ore, cui plurimi*

Inscription de Calatinus.

consentiund gentes, populi primum fuisse virum
 Croyez vous que tout le monde ait reconnu
 Calatinus pour le premier citoyen parce qu'il
 étoit plus entendu que tout autre dans ce qui
 regardait la Volupté? (Cicéron, de finibus bon. et
mal. liv. II Ch. 35. Trad. de Regnier Desmarais)
 Cette épitaphe de Calatinus reparait dans le
 traité de Cicéron De senectute Ch. 17. La Couronne
 du vieillard, dit Cicéron par la bouche de Cato,
 « C'est l'autorité qui s'attache à sa personne. Combien
 elle étoit grande dans Lucius Caelius Metellus!
 Combien grande dans Atilius Calatinus, qui a mérité
 cette épitaphe unique Plurimae, consentiund gentes
populi primum fuisse virum. Lambin. s'est
 étonné que Cicéron appelât cette formule très usitée
 une épitaphe unique, elogium unicum: et il a
 proposé de lire au lieu de unicum: Plurimae etc...
uno ore, cui plurimae en rétablissant l'inscrip-
 tion telle qu'elle est mentionnée dans le de Timotheo.
 Soit qu'il faille s'en tenir à l'ingénieuse conjecture
 de Lambin, soit que ce qu'il y a d'unique aux
 yeux de Cicéron dans cette épitaphe ne fût point
 la formule plurimae consentiund gentes, mais
 l'honneur que l'on attribuoit à ce Calatinus d'être
 le premier citoyen de la République; toujours est

il que cette formule, aussi bien que les mots
 vos, que nous remarquons sur le tombeau de Scipion
 Barbatus, était d'un emploi très fréquent et par
 perdait une grande partie de sa beauté. Ces anciennes
 inscriptions avoient donc un caractère de fixité in-
 variable qui laissait peu de place à l'invention, peu
 et qui refusait à la pensée le mouvement et
 la grandeur. Peu à peu cependant l'épigraphie
 devint pour ainsi dire, et prit d'âge en âge une
 allure plus libre, et par conséquent plus poétique.
 Ce progrès, il faut l'avouer, est encore à peu
 sensible dans notre seconde inscription, celle de
 Lucius Cornélius Scipion, fils du précédent, qui
 Edile en 466, consul en 495 et censeur en 496
 commence par la même formule que celle de Calpurnius
 La voici d'après le texte d'Orelli, n° 552.

*Hunc viro plorume consentiunt Romanorum opti-
 misse viro // Lucio Scipione, Filios Barbati // con-
 censor ai dilis hic fuit a // hec cepit Cor-
 alciague urbe. De det tempestatibus aude me*

C'est à dire, en corrigeant les irrégularités de
 l'ancienne orthographe.

*Hunc unum plurimi consentiunt Romanorum
 optimi fuisse virum, Lucium Scipionem,
 Barbati, consul, censor ædilis hic fuit (ici in*

Inscription de M. L. Corn. Scipion
 Cons. 495.

l'acine à remplir) apud vos Hic cepit Corsicam
 Olesiam que urbem: Deid ædem tempestatibus merito.
 nous trouvons l'explication de ce dernier détail dans
 les Fastes d'Ovide, liv VI v. 193.

Et quoque tempestas meritam delubra fatentur,
Quum pæne est Corsis obruta classis aquis.

La flotte de Scipion avait contre toute espérance
 échappé à une furieuse tempête qui l'assaillit sur les
 côtes de Corse, et le général avait, en mémoire de cet
 événement, élevé un temple aux Tempêtes.

Voilà encore une inscription qui commence par
 une formule, et qui ne contient guère qu'un simple récit.
 Cependant ces mots il fut entre les bons le meilleur
 ont quelque chose de touchant, et déjà de poétique.

Inscription des deux fils de Corn.
 Hispallus cons. 578.

La poésie se montre beaucoup plus dans l'ins-
 cription ou plutôt dans les deux inscriptions sui-
 vantes consacrées aux deux fils de Cornélius Scipion
 Hispallus, consul en 578. Nous voici à la fin du
 VI^e siècle et déjà la pensée est plus vive, le tour
 plus libre. Ce n'est plus l'inscription, c'est le mord
 lui-même qui parle et rappelle ses dignités et ses
 vertus. On est étonné de trouver l'épithaphe de l'un
 des deux fils écrite en distiques déjà réguliers.

Virtutes generis meis moribus accumulavi:
Progeniem genui: facta patris optati:

Majorum obtinui laudem, ut sibi me esse oculi

Latentur: Stipem nobilitavi Honor,

Celle de l'autre fils, écrite en vers satureniens est
poétique et plus touchante encore. Il était mort
vingt ans, et cette circonstance est heureusement
appelée.

Magna Sapientia // multas que virtutes actate

parva // posidet hoc sapsum quos vita defecit

honos Honore is hic situs quos nunquam // victus

virtutei le reste de l'inscription n'est

presque entièrement. (Orelli N° 554)

Il faut suppléer les *m* de *Magnum Sapientiam*
comme dans les autres inscriptions: le reste est
sans difficulté.

Quelle plus triste image de la fragilité de
l'homme et quel plus noble éloge de ce jeune
homme si tôt moissonné que ces simples mots: *Ad
grande sapientia et beaucoup de vertus avec que
d'âge voilà ce que renferme, ou plutôt ce que
possède cette pierre?*

Vient enfin l'épithaphe du fils du premier
Africain, qui fut en même temps le père du
Orelli N° 558. Ici c'est l'inscription qui parle
pour s'adresser au mort lui-même, qui lui-même
avait péri jeune.

Inscription du fils du premier
Africain Cons. 548.

Quei apicem insigne (?m) Dialis flammis gessisset //
mors perfectit tua ut essent omnia // brevia honos fama
virtus que gloria atque ingenium, quibus sci // in
longa licuisset tibi (pour tibi) utier vita // facile
superases gloriam // majorum (Quare lubens te
in gremia (m) Scipio recipit terra Publi // pro genitum
Publio Corneli.

Caractère général des inscriptions
funébres.

Voilà dans cette dernière épitaphe une vraie et grande poésie. On y reconnaît non plus la réunion d'heures de quelques faits sous une formule consacrée, mais l'inspiration et l'émotion personnelle de celui qui l'a écrite. C'est peut-être ici la perfection du style lapidaire. Car si d'une part, on est charmé de trouver dans les épitaphes, à mesure qu'on avance, plus de sentiments, on ne tardera pas à regretter d'y trouver moins de faits, et cette liberté poétique que nous admirons dans les inscriptions du tombeau des Scipions, une fois qu'elle aura dépassé un certain point, dégènera presque fatalement en un badinage solennel. Ici la grandeur du génie Romain paraît encore tout entière : et ces dernières inscriptions, en s'affranchissant de la raideur et de la sécheresse des premières, n'ont rien perdu de leur noble simplicité.

Inscriptions triomphales.

Les mêmes mérites et les mêmes défauts que nous avons relevés dans les inscriptions funéraires se retrouvent

Dans un autre ordre d'inscriptions qui jouait un grand rôle dans la vie politique de l'ancienne Rome : je parle des inscriptions triomphales ordinaires sur des tables d'airain ou de bronze placées aux parois des temples, et particulièrement du temple de Jupiter Capitolin. Le grammairien Atilius Fortunatianus qui vivait au temps de Cassiodore c'est à dire vers la fin du 5^e siècle de l'ère chrétienne nous apprend que plusieurs de ces inscriptions étaient en vers Saturniens : il dit dans son langage antique en parlant des généraux qui, avant d'obtenir le triomphe inscrivaient leurs exploits sur des tables dans le Capitole : *titulum victoriae Saturniis versibus prosequantur* (recueil des Gram. lat. de Pich p. 2679) Il cite ce vers qu'il avait lu sur une inscription d'Atilius Glabion, le vainqueur des Morysyles.

Inscription d'Atilius Glabion
C. 562.

Inscription de L. Regillus C. 563
ou 564.

Fugat, fundit, prosteruit maximas legiones
et est autre titre d'une inscription de L. A. Regillus
Magno duello dirimendo, regibus subigendis
Cite. Live nous donne quelques détails sur cette dernière inscription et en reproduit même le texte (ch. 52.) Elle était fixée au dessus des portes d'un temple des Lares-majors, consacré par Marcus Emilius Lepidus en exécution d'un vœu que son père Lucius avait

Dans une bataille navale contre le 20^e Antiochus, et
rappelait cette bataille. On reconnaît dans la première
ligne le vers que lisait Atilius Fortunatianus, mais
fort altéré et à peine intelligible.

Duella magno regibus dirimendo caput Subigen-
dis patrandae pacis. Haec pugna ex eunti L. Aemilio
M. Aemilii filio auspicio, imperio felicitate ductu que
ejus inter Ephesum Samum Chiumque inspectante
consule ipso Antiocho exercitu omni, equitatu,
elephantis que classis regis Antiochi antea Sic victa
fusa contusa fugata que est ibi que eodem navas
longae cum omnibus sociis captae XLIII. Ea pugna
pugnata rex Antiochus regumque.... Eius rei ergo
aedem Laribus Permarinis rogit.

Cite-Live ajoute que cette inscription était repro-
duite dans le temple de Jupiter Capitolin, et appli-
quée aux portes.

Inscription de Sempronius
Gracchus 578.

Le même historien rapporte une inscription placée
dans le temple de Junon par Ciberius Sempronius
Gracchus qui avait conquis ou plutôt reconquis la
Sardaigne. L'inscription était de l'année de Rome 578
et en vers saturniens. Malheureusement Cite-Live
n'en reproduit pas le texte exact et la corrige si bien
qu'Hermann lui-même renonce à la restituer.

Cite Sempronius Gracchi consulis imperio auspicio

que legio exercitus que populi Romani Sardinia
subegit. In eâ provincia hostium caesa aut capta
supra octoginta millia. Republica felicissima
atque liberalibus vectigalibus restituta exercebat
salvum atque incolumem plenissimum praedium
domum reportavit. Iterum triumphans in
Romam rediit cuius rei ergo hanc tabulam
domum Jovi dedit. (Cite Live l. XLI ch. 33)

Inscription d'Ap. Cl. Cæcus cens.
442.

Ces inscriptions du IV^e siècle de Rome nous
donnent une idée de celles qui les ont précédées.
Nous croyons devoir placer parmi ces dernières
l'inscription d'Appius Claudius Cæcus dont le
graphie semble cependant attester une origine
assez moderne. Elle est dans Orelli, n° 39.

Appius Claudius // C. H. Cæcus // censor
bis dict. interrex III pr. II æd. cur. II q. C.
mil III com // plura oppida de Samnitibus
Sabinorum et Euscorum exerci // tam fudit.
fieri cum Pyrrho rege prohibuit. In censura
viam // Appiam stravit. Et aquam in // urbem
adduxit ædem Bellonæ fecit.

M. Corssen (Orig. pos. rom. p. 122.) remarque
justement qu'au temps d'Appius Claudius Cæcus
on n'usé écrie æde et duclonai pour ædem et
Bellonæ mais il est permis de penser que

inscription fut réellement rédigée au temps d'Appius Claudius; et que le monument qui la portait, situé à Arretium (Arrezzo) en Etrurie, ayant été détruit dans les dévastations de Sylla, elle fut rétablie plus tard avec l'orthographe moderne.

Caractère de ces inscriptions. Ces inscriptions triomphales belles dans leur simplicité comme les inscriptions funéraires, et qui ont comme elles ce singulier mérite que ce sont les faits qui louent, complètent pour nous la série des fragments ou plutôt des souvenirs de cette poésie primitive inspirée aux Romains par les grandes scènes de leur vie publique. Faudrait-il y ajouter comme le veut l'historien Niebuhr d'anciennes épopées populaires perdues pour nous, et dont les Romains eux-mêmes au siècle d'Auguste ne retrouvoient aucune trace?

3^e Chants épiques supposés par Niebuhr.

Niebuhr a été conduit à cette supposition par le caractère fabuleux que revêtent dans les historiens, et particulièrement dans Ciceron, les origines et les commencements de Rome. Il a pensé que ces traditions poétiques s'étaient conservées dans la mémoire du peuple sous la forme d'épopées nationales, et s'étaient transmises ainsi de siècle en siècle jusqu'à l'époque où elles entrèrent dans l'histoire. Sur ce fondement assez spéculatif il a reconstruit par la pensée le plan et le

Son hypothèse est double.

caractères de ces épopées, et les a réparties entre les différentes populations que selon lui avaient concourues à former le peuple romain.

L'hypothèse de Niebuhr est double: il suppose d'abord qu'il exista une tradition fabuleuse sur l'origine de Rome; et en second lieu que cette tradition eut une forme épique.

1^o Il existait réellement une tradition fabuleuse sur l'origine de Rome, aussi ancienne que l'histoire romaine. Les plus anciens historiens de Rome savaient tout aussi bien que Niebuhr distinguer les documents sérieux qu'ils possédaient des temps les plus rapprochés de eux, d'avec ces traditions fabuleuses qui défiguraient les temps anciens. Niebuhr a mis cette vérité en lumière dans son mémoire sur les annales des pontifes. (p. 150) et l'on suit les premiers pas de cette critique naissante dans les plus anciens historiens, Caton, Tison, Sempromius Asellus. Et Niebuhr lui-même qu'on accuse beaucoup de crédulité, ne jamaïs confond la légende avec l'histoire: et c'est vrai qu'il rapporte beaucoup de fables, il est aussi qu'il ne les donne que pour des fables. Il nous dit lui-même ce qu'il en pense Liv. V ch. 21. dans l'histoire de la prise de Veies, rapporte une prédiction d'un Aruspice étrusque et ajoute Sed in rebus tam antiquis, si quæ similia

Sine pro veris accipiantur, satis habeam: hoc, ad ostenta-
 tionem scenae, gaudentis miraculis, aptiora, quam ad
 fidem, neque affirmare neque refellere operae pretium
 est. Quand, au chapitre 28 du même livre, il rapporte
 que la Junon de Véies interrogée, suivant l'usage, si
 elle voulait venir à Rome, baissa la tête et répondit
 qu'elle le voulait bien, il raconte ce fait comme une
 fable, et encore comme une fable arrangée et embellie
 avec le temps: *fabulae adjectum est*, dit-il en rap-
 portant ce dernier détail. Enfin, au commencement
 de son VI^e livre, il établit une distinction bien nette
 entre l'histoire fabuleuse qui s'étend jusqu'à l'inva-
 sion des Gaulois, parceque beaucoup des documents
 authentiques ayant alors péri dans l'incendie de Rome
 furent suppléés par des fables, et l'histoire sérieuse qui
 commence à cette époque: *Quae a condita urbe Roma
 ad captum candem urbem Romanis sub regibus primum,
 consulibus deinde ac dictatoribus, decemviris quae ac
 tribunis consularibus gessere, foris bella, domi seditiones,
 quinque libris exposui: res quum vetustate nimia
 obscuras, velut quae in magno ex intervallo loci rix cein-
 tur: tum quod parvae ad raras eadem per tempora
 litterae fuerint, una custodia fidelis memoria rerum
 gestarum: et quod etiam si quae in commentariis ponti-
 ficum aliis quae publicis privatis quae erant in me-*

mentis incensa urbe interiere). Clariora deinceps
 que, ab secunda origine, velud a stirpibus latius feliciter
 renatis urbis, gesta domi militiae que exponuntur.
 Live sait donc fort bien ^{que l'histoire romaine} que l'histoire romaine
 plus claire et plus certaine qu'
 partir de la prise de Rome. pour les Gaulois. Mon
 dira-t-on, s'il ne croyait pas aux fables qu'il de
 pourquoi en a-t-il rempli son histoire? Il a
 même prévu cette objection dans sa préface.
 ante conditam condendam ve urbem, poeticiis in
 Decora fabulis quam in corruptis rerum gestarum
 mentis, traduntur, ea nec affirmare, nec refellere
 animo est. Datur hæc Venia antiquitati, ut, minus

humana divinis, primordia urbium augere
 faciat. Et, si cui populo licere oportet consecrare
 origines suas, et ad Deos referre auctores, ex bello
 est populo Romano, ut, quum suum conditorum
 que sui parentem Martem potissimum ferat, hæc
 et hoc gentes humane patientur æquo animo, quod
 imperium patientur. Ainsi la grandeur romaine
 autorise les fables qu'on a répandues sur sa divine
 origine; et il suit de là que c'est faire acte de respect
 universelle, sinon de les croire, au moins d'en tenir compte.
 Etienne Pasquier va encore plus loin que. C'est lui
 lorsqu'en parlant des pieuses traditions qui existoient

sur l'origine de l'oriflamme et de la Sainte Ampoule,
il ajoute que: bien qu'elles ne soient point aidées
d'auteurs anciens, si est ce qu'il est bien sûr à
tout bon citoyen de les croire pour la majesté de
l'empire. Cite Live ne force personne à croire
Mars père de Romulus; et quand la raison ne
vous attesterait pas la fausseté de ces origines, le
témoignage de Cite Live lui même suffirait pour
le décrier.

^{cette}
2^e légende ne jette point à
Rome la forme épique

Jusqu'ici l'Oriflamme est donc parfaitement d'accord
avec Cite Live et avec tout le monde: il s'écarte de
l'opinion commune quand de ces légendes sur l'origine
de Rome il fait arbitrairement une ou plusieurs
épopées. Il ne peut citer en faveur de son opinion
qu'un seul argument à la vérité très fort: C'est que tous
les peuples que nous connaissons eurent leur épopée
fabuleuse. C'est là une vérité générale, reconnue il y
a bien long temps par Lucrèce lui même, qui fait naître
la poésie épique des l'origine des sociétés. (Lucrèce de
natura rerum liv. V l. 1439 et seq.)

Tam Validis septi degebat turribus arum
Et divisa colebatur discreta que tellus.
Eum mare velivolans floreat navibus paucis,
Aquila et socios jam pacto fœdere habebant,
Arminibus quum eos gestas cepere poetæ.

Erudere; nec multo prius suis elementa report

Nous n'avons donc garde de contester à Niebuhr cette vérité générale que Lucrèce connaissait au moins que lui; mais nous lui contesterons l'application en fait aux Romains. Car si c'est une règle, que le peuple ait son épopée fabuleuse, les faits sont là pour prouver que les Romains firent exception.

Niebuhr crut retrouver la trace de ces anciennes épopées dans la poésie des festins patriciens, des funérailles des triomphes; mais nous ne saurions reconnaître

x les fictions merveilleuses, les peintures passionnées

cette poésie raide, brève, toute en sentences et en faits, le mouvement, l'abondance et les brillantes descriptions de l'épopée. Ces débris, peu nombreux sans doute, mais authentiques nous révèlent un peuple actif, laborieux, d'un esprit positif et pratique, peu enclin à écouter les longs récits d'un poète épique. Il ne regardait pas les poètes qu'il regardait comme des oisifs et des parasites: il les souffrait pour ce qu'il en avait besoin pour fixer dans sa mémoire les formules des lois, pour mêler quelques chants aux grandes scènes de la vie publique. Mais il n'avait garde de les encourager à tenter davantage. D'ailleurs si la poésie épique avait existé, il serait bien étrange qu'on en eût perdu jusqu'au moindre vestige. Or jusqu'à Niebuhr lui-même, il ne paraît

pas que personne y ait songé. Les historiens ne
 parlent pas de rapsodes qui aient récité ces épopées.
 Horace, qui fut de son temps un véritable historien
 de la littérature, cite tous les genres de l'ancienne
 poésie romaine, et n'oublie que l'épopée. Cicéron,
 Varron gardent le même silence: et tous deux s'ap-
 puient en parlant des lettres romaines sur le
 témoignage de Calon qui n'en savait pas plus
 long qu'eux là dessus. Comment donc expliquer
 la disparition complète de toute une poésie qui
 fleurissait selon Niebuhr vers le milieu du 7^e
 siècle de Rome? Niebuhr s'en prend à Ennius:
 il l'accuse d'avoir habillé à la Grecque les anciennes
 fables romaines, et en même temps d'avoir détruit
 cette poésie primitive qui les retraçait dans leur forme
 originale et vraiment nationale. On ne saurait
 imaginer qu'un homme ait ^{eu} tant de pouvoir: et
 quand Ennius aurait pu anéantir l'ancienne
 épopée romaine, son caractère nous garantit qu'il
 ne l'aurait pas voulu. S'il l'a fait, il a eu des
 commentateurs qui n'eussent pas manqué de
 signaler ses emprunts aux poètes antérieurs: il
 était contemporain des premiers historiens de Rome,
 qui ^{auraient} fait quelque mention de ces anciennes
 épopées qu'ils voyaient périr sous les yeux. Ennius

a dit, il est vrai, en parlant de la 1^{re} guerre P.

Scrivere alii rem

Versibu' quos olim Fauni Vates que Canebant

Mais ces autres poètes dont il parle, c'est tout simplement Nævius, son prédécesseur immédiat, qui eut en effet la guerre. L'unique en vers Saturniens, et à son tour, ne se rattachait pas à une race d'anciens poètes latins. Il marchait sur les traces de Livius Andronicus, qui en traduisant l'Odyssée révéla le premier l'épopée aux Romains. Force nous est de convenir que l'épopée qui est d'ordinaire le fruit le plus spontané de l'imagination des poètes naissants, ne fut chez les Romains qu'une imitation tardive et réfléchie des œuvres des Grecs: voilà pourquoi l'épopée commence seulement à Rome la seconde époque de la poésie latine, c'est à dire le IV^e siècle.

Lachetier.

147.

Leba

me

ch.

S. N.

7

0

vi

"vel"

en:

Ph.

le p.

leaf

1771/2

1

e pre

22

Lin.

line

11
11^e Leçon.

Origines du théâtre à Rome.

Origines du théâtre à Rome.

Agricolae prius, fortes parvoque beati,
 Conditæ post frumenta, levantes tempore festo
 Corpus, et ipsum animum spe finis dura ferentem,
 Cum sociis operum pueris et conjugæ fida
 Cellarum porco, sylvanum lacte piabant,
 Floribus et vino Genium memorem brevis ævi;
 Tescennina per hunc inventa licentia morem
 Versibus alternis approbata rustica fudit.

Hor. lib. 2. Ep. 1. v. 139.

Ainsi s'exprime Horace dans son épître à Auguste.
 En effet, chez tous les peuples du monde, les loisirs
 des travaux agricoles, les réjouissances de la moisson
 et de la vendange, font naître une poésie grossière,
 accompagnée d'une rustique pantomime; c'est ce qu'on
 appelle carmen amœbum; qui, dans les siècles
 de civilisation raffinée, devint l'idylle de Théocrite
 et l'épique de Virgile. Toute fois cette poésie fut
 auparavant l'origine de la satire et de la comédie;
 de la satire, à cause de ses inspirations mordantes,
 de la comédie, par la forme dialoguée et le geste
 qui s'y unissaient. C'est aux fêtes de Bacchus et
 de Cérès qu'on trouve les commencements du théâtre
 comique d'Athènes: le second jour des Anthestéries,
 les vieillards et les jeunes villageois se livraient

Mayr. Orig. du Th. Moderne
 2. 1. p. 53.

au jeu de l'outré et à toutes les licences de la Comédie (drame bachique). Ce jour-là, on donnait un prix à celui qui buvait le plus de vin nouveau. On se batoit joyeux se mêlaient des railleries malignes les jeunes impourprées de lie, les acteurs agrestes se faisaient sur des chariots et de là lançaient des pierres casquées aux spectateurs, ou même dirigeaient des sauteries moqueuses contre les citoyens les plus connus. » De même pour les pompes d'Eleusis. « Les femmes s'y rendaient dans des chars rustiques semblables à ceux qu'on employait pour la moisson. ... A l'origine, elles se désolèrent entre elles et jetaient aux pieds des sarcasmes et des railleries. ... Près du poud du Céphise les hommes du peuple, postés comme en embuscade adressaient des paroles moqueuses aux passants et surtout aux personnes éminentes de la cité. »

Cette coutume rappelle l'antique légende de la fille Proserpine, s'étant arrêtée à Eleusis où les plérisantories d'Iambe, servante de ses hôtes, s'étaient pu distraire un instant de ses douleurs.

Hymne à Cérès v. 195.

... Χαεὺνς μιν Ἰάμβη κείν' εἰδύια
πολλὰ παρασώπτουσι ἐγρέφατο πότνια, ἀνὴρ
μειδῆσαι, γελᾶσαι τε, καὶ ἴλαον οὐχ εἶν θυμὸν
On a pensé (M. Magnin entr'autres) que dans

* Satire lyrique, celle d'Archiloque
etc.

de cette servante vient le mot *Hambe*, désignant le genre de vers propre à la satire et à la comédie anciennes.

Aristote. doct. ch. 14 chif. 5 et 6.
Maxime de Tyr (Dissert. 27)

Des grossiers dialogues des fêtes de Bacchus et de Cérès naquit la comédie primitive d'Athènes, ébauche fort imparfaite dont l'improvisation faisait tous les frais: ἀσπαρα αὐροοχέδια. C'est sans préceder l'introduction de la comédie mégarienne, par Susrion.

De même à Rome, Livius Andronicus, auteur d'une pièce comique régulière (514), eut des devanciers. Les latins égayaient aussi leurs fêtes par des dialogues sans art. Comme les acteurs des Anthesteries, ils se barbouillaient le visage avec une couleur pourprée:

Enb. Eleg. 11, 1, 55.

Virg. Georg. ch. 2. v. 385.

Agricola et minio suffusus, Bacche, rubenti.
L'usage du masque ne leur étoit pas inconnu:

Hec non Ansonii, Crojæ gens missa, coloni
Versibus incompitis ludunt, risuque soluto,
Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.

Les Romains empruntèrent ces dialogues à Fescenni, ville des Falisques: j'ai tort de dire ces dialogues; car ce fut seulement la contume qu'ils empruntèrent, avec l'esprit et le ton de la poésie, non pas avec les paroles mêmes et le



rhythme particulier des vers. Dans la langue
fescenninus (fescennin ou fescennien) était d'usage
 même des piquants, satiriques:

Sénèque Médée 4. 113.

Catulle LX, 126.

Festa dicar fundat convivio fescenninus
 Les dialogues fescennins n'étaient pas à
 proprement parler un spectacle. Homère
 pourtant les Romains sur la voie du droit
 bien plus que les jeux du cirque dont nous
 aussi dire quelques mots.

Cité Livre Lib. 1. ch. 35.

Romulus avait le premier donné une fête
 à ses compagnons et aux peuples d'alentour.
 Mais ce fut seulement sous Tarquin l'Ancien
 que l'on construisit le grand cirque, entre le
 Palatin et l'Aventin: « Cum primum Circus
 qui nunc maximus dicitur, designatus locum
 loca divisa patribus equitibus que ubi spectare
 sibi quisque fecerent: fori appellati. Spectacula
 furcis duodecim ab terra spectacula. alta duo
 ventibus pedes; ludicrum fuit equi pugile
 ex Etruria maxime acciti. » Outre les combats
 de chevaux et les luttres au pugilat, on vit
 bientôt dans le cirque des combats entre des
 animaux, puis entre des hommes et des bêtes
 féroces; enfin des combats de gladiateurs.

Un siècle après, on inaugura les jeux scéniques.
 Cite. Live dans un chapitre spécial, nous
 rappelle cet événement littéraire. C'est là une
 heureuse innovation dans l'histoire, qui, jusqu'
 alors, bornée aux récits des guerres, parlait peu
 des institutions et des mœurs, nullement de la
 littérature. Cite. Live croit devoir excuser sa
 hardiesse, car c'en était une aux yeux de ses
 contemporains; non seulement nous l'excusons,
 mais nous le féliciterons, regrettant toutefois
 qu'il y ait quelques obscurités dans ses paroles:
 « C. Sulpicio Peticio, C. Licinio Stolone Coss.,
 pestilentia fuit. . . . Ludi quoque scenici nova,
 res bellicoso populo (nam circi modo spectaculum
 fuerat) inter alia, caelestis irae placamina instituti
 dicuntur. Ceterum parva quoque (sed ferme
 principia omnia) et ea ipsa peregrina res fuit.
 Sive carmine ullo, sive imitandorum carminum
 actu, ludiones ex Etruria acciti, ad tibicinis modos
 saltantes, haud indecoros motus more Eusco dabant,
 imitari deinde eos juvenes, simul inconditi
 inter se jocularia fundentes versibus, Cœpere, nec
 absom a voce motus erant. Procepta itaque res,
 strepensque usurpando excitata; vernaculi
 artificibus, quia hister Eusco verbo ludio vocaba-

Cite Live. Lib. 7. ch. 2.

tur, nomen histriionibus inditum; qui non, sicut
 ante, Pescennio versu similem incompositum
 temere ac rudem alterius jaciebant, sed impleta
 modis satiras, descripto jam ad tibi cinem
 cantu, motuque congruenti peragebant. *Tr.*
 post aliquod annos, qui ab satiris ausus es-
 primus argumento fabulam serere (idem scilicet
 id quod omnes tum erant, suorum carminum
 actor) dicitur, quum saepius revocatus
 obtidisset, veniam petita puerum ad Canam
 aut tibi cinem quum statuisse, canticum
 egisse aliquanto vigente motu, quia nihil vocis
 impediens: inde ad manum cantari histriionibus
 ceptum, Diverbiaque tantum ipsorum voci relicta.
 Postquam lege hac fabularum ab risu et soluto jo-
 vocabatur, et ludium in artem paulatim vertentem
 tus, histriionibus fabellarum actu relicto, ipsa
 more antiquo, ridicula intertextibus jactantur
 quae exodia postea appellata, conserta quae fabellae
 potissimum Atellanae sunt. Quod genus ludii
 ab Oscis acceptum tenuis juvenis, nec ab histrio-
 pollii passa est. Et institutum manens, ut actor
 Atellanarum nec tribu moveantur, et stipendia
 tanquam expertis artis ludicae, faciunt. Inter
 aliarum parva principia rerum, ludorum quoque

prima origo ponenda visa est, id apparet, quam ab sano initio res in hanc vix opulentis regnis tolerabilem insaniam venerit. »

Val. Max. liv. 2. ch. 4. chif. 4.

Essayons, avec l'aide de Valère Maxime, de tirer au clair ce passage de Ciceron.

En 391, une peste ayant obligé les Romains de recourir aux expiations, on institua les jeux scéniques pour conjurer la colère divine. Des Étruriens viennent à Rome : depuis long temps, ils avaient dans leur pays des spectacles solennels, Solemnia ludorum, qu'il était défendu d'interrompre, quos intermittere nefas erat. Leurs représentations consistent d'abord en des danses au son de la flûte, avec des gestes qui ne manquent pas de grace. Ovide les décrit en deux vers, mais il les fait à tort remonter jusqu'à Romulus. On peut se tromper de quatre cents ans :

C. L.

Ovide. Art d'aimer L. 1. v. 111.

Dumque ridem praebeant modum tibi cune Eusco,
Ludius aequato ter pede pulsas humum
Quelle était l'origine de ce nom de Ludius? ne rappellerait-il pas que l'Étrurie fut peuplée de colonies lydiennes? « Ludium » ^{arcessunt} dit Valère Maxime, « cuius decora pernicitas vetusto ex more Curetum Lydorumque, a quibus Etrusci originem traxerunt »

Val. Max. loc. cit. (arcessunt)

Horace nous introduit, pour ainsi dire, au théâtre

Horace Ep. ad Pisones v. 202.

primitif de Rome, dans les vers suivants de son épique
aux Pisons:

Cibia non, ut mure, orichalco vineta, tubaeque
Aemula, sed tenuis simplexque foramine paucos,
adspirare edasse choris erud' utilis, atque
Non dum spissa nimis complere sedilia flatu,
Qua saepe populus numerabilis (ut pote parvulus)
Et frangi castusque verocundusque coibat.

Les spectateurs, comme ce passage l'indique, n'étaient
en très grand nombre. Cela se conçoit: les Romains
peuple belliqueux, préféreraient les courses de char
ou les luttes du Cirque aux danses du théâtre.
Encore, si ces danses eussent été accompagnées
paroles & mais comment les acteurs étrangers
auraient-ils plu à la populace de Rome qui
n'entendait pas leur langage? Ces acteurs

x Soit: Selon E. Live parce que, recourant le nom d'historien ^{le chypre la triumphe} sans doute parce que
Hister Enco verbo ludio vocabatur, l'un d'eux s'appelait hister. Festus fait venir

Soit, selon une autre étymologie par
Plutarque, Quaest. rom.

Hister d' Histria: je ne vois pas à propos
cette étymologie.

Bientôt la jeunesse de Rome imita les étrangers.
Des lors, le chant se mêla à la danse et les fêtes
se nommèrent Saturae. C'est que, chez les Latins
leur Satura désignait le plateau sur lequel
on entassait les fruits de toutes sortes offerts

Dieux comme premières. Dans Satura, il y a par conséquent l'idée de mélange et ce terme s'applique métaphoriquement à la comédie ancienne; puis il passa à la satire, qui employait plusieurs sortes de vers à l'origine, et enfin lui resta tout à fait.

Les parolles sont introduites dans les jeux scéniques, mais l'unité manque encore au drame. Livius Andronicus la lui donne le premier. Admirateur des Grecs, il s'inspire de leur génie et ose à Rome:
 « Argumentum rem serere » c: à d. lier la fable, comme par l'unité du sujet. Nous avons peine à comprendre une fable sans unité. Cependant le témoignage de Cite Live est confirmé et expliqué par celui de Valère Maxime: « Primum omnium in paeta Livius ad fabularum argumenta spectantium animos transtulit » et nous savons que de la marche capricieuse et désordonnée des Saturae primitives, les Romains tièrent plus tard l'expression proverbiale: « Cota fabella est sine argumento ».

Après ce perfectionnement, l'art, qui existe enfin, se partage entre les histrions et les Romains libres. Les histrions jouent les pièces régulières, fabulae; les jeunes gens continuent les bouffonneries des temps passés, les farces fécescennes et Atellanes. Ils ne souffrent pas que ce genre soit souillé par les histrions. Ces

Valer. max. L. 2. ch. 4. chif. 4.

Cic. Pro Caelio 27.

Valer. Max. loc. cit.

M. Maguin. E. 1. p. 309 et 312.

acteurs d'une condition plus relevée jouissent des droits de citoyens et sont admis dans la légion: a neque tunc morientur neque a. militaribus stipendiis repellantur. Festus (au mot personata) dit qu'on ne pouvait les forcer, comme les histrions, à quitter leur marque.

Les Atellanæ ne sont importées à Rome qu'au temps de Nævius; peut-être quelques années plus tard. A la jeunesse de Rome, sentant l'infériorité de Saturæ, recourut pour balancer le succès des pièces imitées du grec, aux Atellanæ... qui répondent mieux que les tragédies ou les comédies d'Athènes et d'Alexandrie aux habitudes nationales. Les Atellanæ, aux pièces Osques (atella était une ville Campanienne) fut, comme on voit, une réaction de l'esprit Italien contre les premières importations à Rome des œuvres de la scène grecque.... J'ajouterai que Nævius pourrait bien avoir été l'un des introducteurs de ce nouveau genre: C'en est là qu'une conjecture; mais qui s'appuie pourtant sur trois indices remarquables: 1° Nævius était originaire de Campanie, berceau des Atellanæ. 2° Ce poète composa des pièces tirées soit des événements contemporains, soit des Annales de Rome. 3° Enfin on cite de lui une comédie masquée, personata, à une époque où il n'est douteux que les comédiens et les tragédiens eussent

adopté à Rome l'usage des masques.)) A part cette dernière observation qui ne s'accorde guère avec le vers de Virgile :

Craquecibus sumunt horrenda cavatis,
 Les remarques de M. Magnin ne nous semblent pas contraires à la vraisemblance et à la vérité.

Il y avait donc les acteurs principaux, jouant la grande pièce, et les amateurs jouant l'Atellane. Tos. Scaliger (comment. sur Manilius) distingue trois intermèdes dans le spectacle. *Ei* *o* *o* *d* *i* *o* *r*, *E* *u* *b* *o* *d* *i* *o* *r*, *E* *g* *o* *d* *i* *o* *r*. L'atellane était l'*exodium* ou pièce finale. Festus le montre clairement, en traduisant *Egódior* par *exitus*. Le scholiaste de Juvenal (sat. 6. v. 71), dit que l'*exodium* arrivait à la fin du spectacle pour effacer les traces de la tristesse, causée par la pièce principale; il cite ce vers de Lucilius :

Principio exitus exodium que sequatur.

Cel paraît être aussi l'avis de Plutarque. Cet écrivain raconte, que, lorsqu'on apporta au Sénat la tête de Crassus, un acteur était en train de jouer devant lui une scène des *Bacchantes* d'Euripide. Jason (ainsi s'appelait l'acteur) saisit par les cheveux la tête ensanglantée. Un des généraux voulut la lui arracher, l'attribuant la gloire du meurtre. On disputa l'engagea, burlesque dans son honneur, et qui

Plut. Crassus. Ch. 33.

rejoind beaucoup Μοχρόδες. εἰς τοιοῦτό φασιν
ἐξοδίζοντῃν κράσσου στρατηγίαν ὥσπερ
τραγῳδίαν τελευτῆσαι.

Cic. Lett. fam. l. 9. Ep. 16.

Enfin Cicéron parle du mime, comme ayant
succédé à l'Atellane dans le rôle de pièce finale.
« Nonne venio ad iocationes tuas, quum tu seculum
Anomaum acci non, id olim solebas, atellanum
sed, id nunc fit, minimum introduxisti. »

Hor. ad Pisones l. 227.

Dacier, à l'occasion des vers suivants de l'Épître
aux Pisones :

Merum ita risores, ita commendare Dicaces
Conveniens Satyros, ita vertere Sarcasmo,
Ne quicumque Deus, quicumque adhibebitur
Regali conspectus in auro nuper et ostro
Migret in obscuras humi li sermone tabernaculo
Aur, diuinitat humum, nubes et inania caput
Dacier, Dis-je, bâtit un singulier système : Selon
après la tragédie, vient l'Atellane, puis l'exode
l'Atellane, avec les mêmes personnages de plus
plus dégradés. C'est là un roman de critique.
L'Atellane quelquefois tourne en ridicule les héros
fabula, cela est possible. Mais qui au desormais
y ait en core une pièce où la dignité du personnage
cornique soit ravaliée d'avantage, nous ne le croyons
pas dit tout. Horace conseille simplement de ne

pas trop compromettre et dégrader les acteurs de la grande pièce dans les plaisanteries de la pièce finale.

L'exode et l'atellane ne sont donc qu'une seule et même chose. Des passages de beaucoup d'auteurs anciens nous en fournissent la preuve: Suetone, par exemple, emploie cette expression « Atellanicum exodium » et Lydus, plus explicite, nous dit: Ἀτελλὰν δὲ ἐξοδὸν ἢ τῶν θεατρικῶν ἐξόδων. »

Qu'est-ce que c'était que l'atellane? une pièce bouffonne dont l'idée fut empruntée aux habitants de la ville Campanienne d'Atella; un canevas comique livré à l'improvisation des acteurs qui avaient toujours le même nom, le même masque, le même caractère.

C'étaient le Macrus, gourmand et maladroit; le panniculus ou pannicentus, habillé de pièces rapportées, arlequin; le Bucco, lourdaut aux joues enflees; le Dorsennus, savant, bossu et psédant; le Lappus, vieillard qui remplit les rôles de Cassandre, puis viennent le Meandubus, la Moania, géants qui furent la terreur des enfants à Rome. C'est avec raison que Schlegel dans son cours de littérature dramatique, a rapproché des Atellanes quelques-unes des forces populaires modernes, comme celles d'arlequin et de Polichinelle, et croit même ces personnages descendus en droite ligne du personnel de l'atellane.

Suet. Tibère ch. 45

Lydus. De magistr. Romanis.

Les Romains emprunterent ils aussi aux habitants d'Atella la langue de leurs pièces de
 formes ? Strabon le dit, mais il se trompe sans
 doute sur l'expression « osca loqui » dont le sens
 est : « parler d'une manière grossière » et non pas
 « s'exprimer en Osque ». Ce n'étoit que dans
 circonstances extraordinaires qu'on admettoit
 à Rome des histrions parlant toutes les langues
omnium linguarum histriones.

Suet. César. 39. Auguste 43.

E. L. I. 10. Ch. 21.

Cicéron semble dire que les Romains
 n'entendaient pas le langage des Osques : *Oscae
 linguae exploratum quid agatur mittit*.

Ennius se vante de connaître trois langues
 grec, l'Osque, le latin, et ainsi d'avoir trois amis
 mais en vérité, si l'Osque eût été compris vulgairement
 Ennius n'aurait pas eu de quoi se montrer si fier.

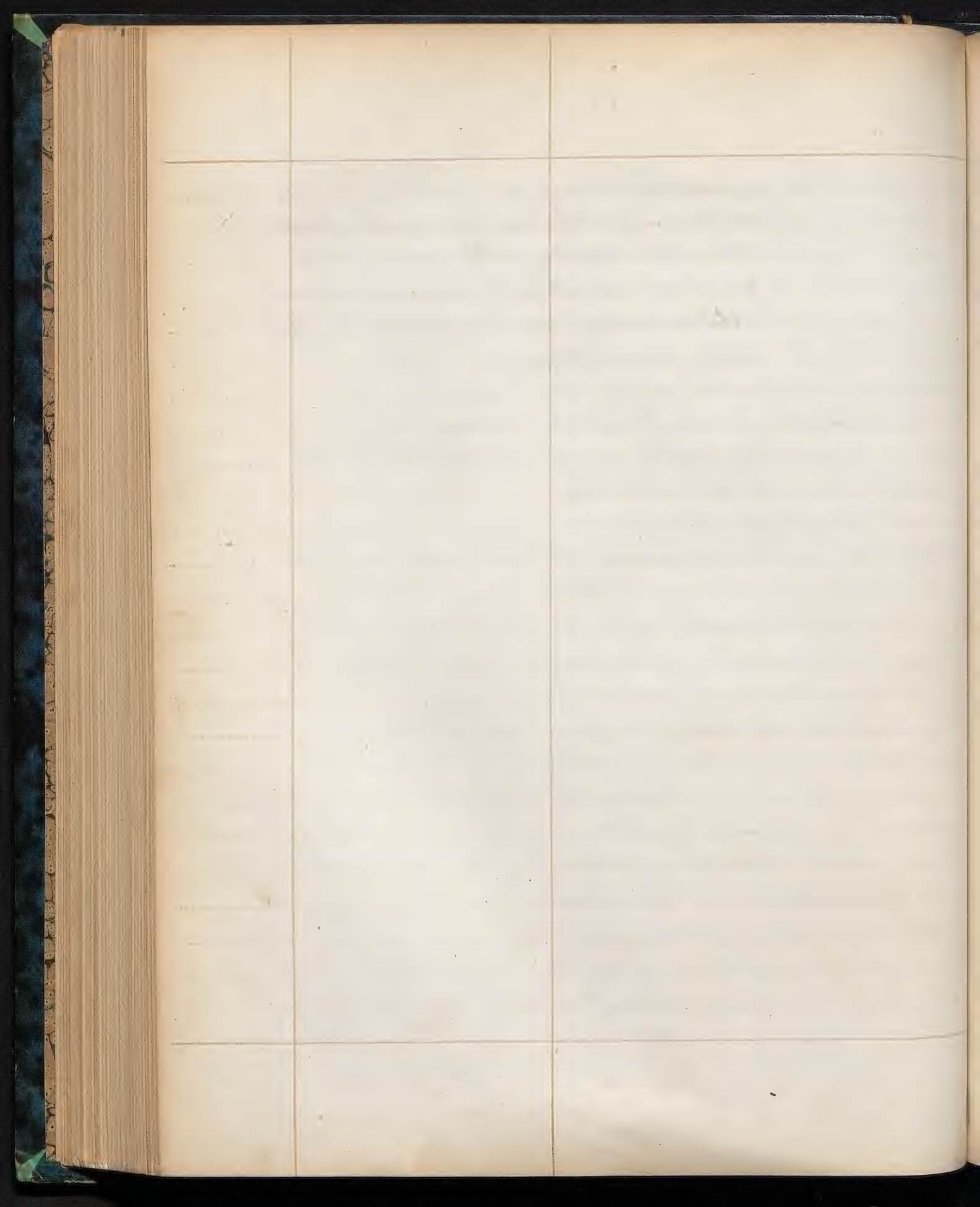
Il est donc probable que les Atellanes furent
 toujours improvisées en latin : les Romains
 n'auraient pas pris plaisir à des comédies dans
 lesquelles on n'eût point employé leur langue.

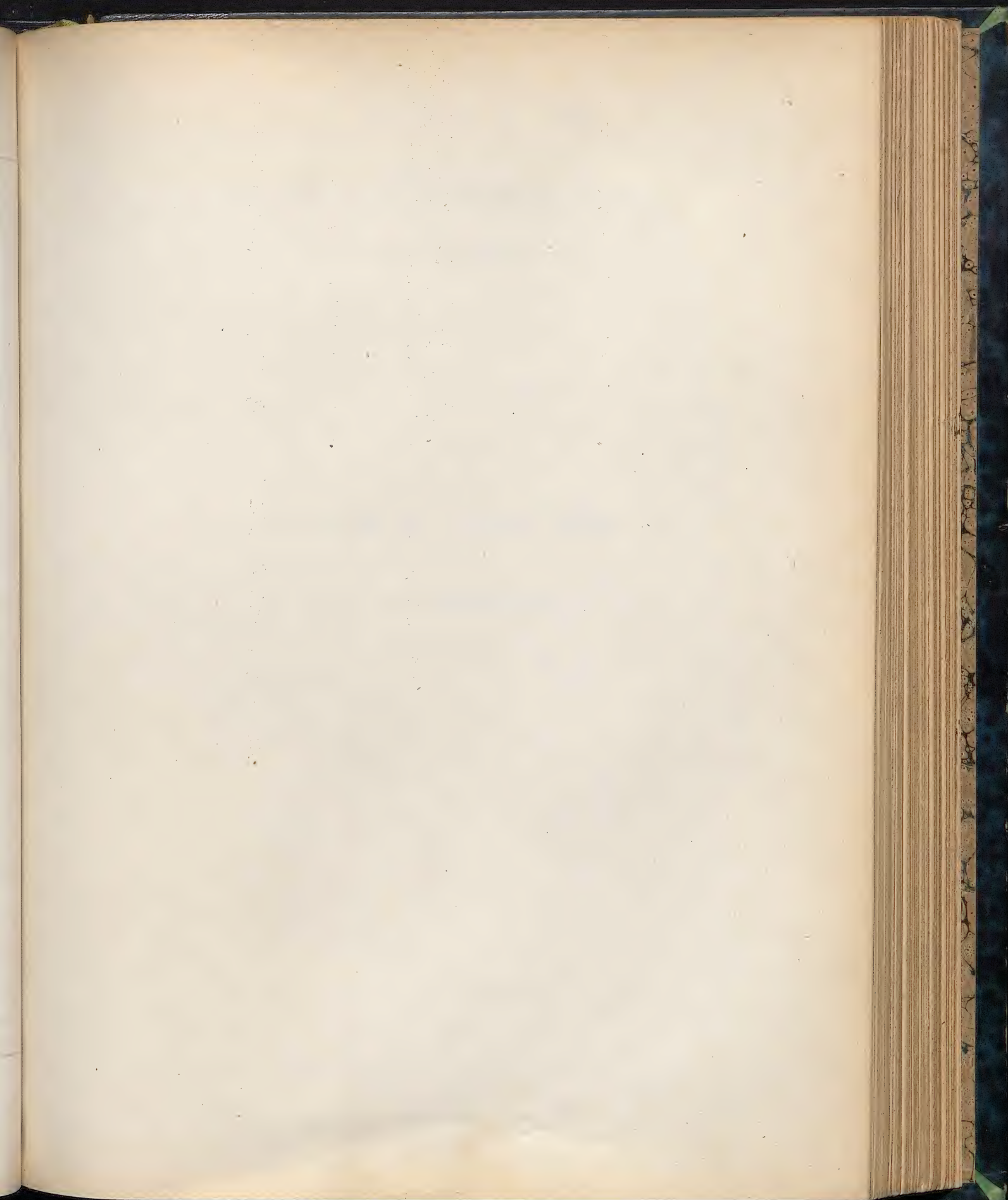
Magnin 1^{er} vol. p. 312 et 313. nationales. M. Magnin n'est pas de cet avis.

Distinguant, dans l'histoire des Atellanes
 époques dont la première s'étend de 540 av.
 J. C. à Pompilius de Bologne, la seconde de
 contemporain de Sylla, à Jules César, il croit

pendant la première époque, les Atellanæ furent
 écrites ou improvisées dans la langue Campanienne.
 Nous ne partagerons pas son opinion: à nos
 yeux, Pampouius n'est pas le premier qui compose
 l'Atellane en latin, mais le premier qui la rédigea
 sous la forme métrique.

Jarry.





12^e Leçon.

Transformation de la poésie latine.

Transition de la première période de la poésie
latine à la seconde période.

Nous avons vu ce qu'était la poésie latine dans les cinq premiers siècles de Rome. Les premiers Romains, peuple de mœurs toutes positives et toutes pratiques, n'eurent guère le temps de composer des vers. Continuellement occupés à la campagne de labourage, à la ville d'affaires contentieuses, souvent distraits par les troubles civils ou par les guerres étrangères, pour eux la première des vertus, était l'activité, le plus grand éloge que pût recevoir un homme était le nom d'industrius, et le plus grand outrage celui d'inertis. Aussi fesaient-ils peu de cas des poètes, qu'ils regardaient comme des oisifs, des faineants, des parasites; ou bien s'ils les estimaient un peu plus, ils ne voyaient en eux que des rédacteurs de ces formules officielles nécessaires à la vie civile et les appelaient Scribae. Néanmoins on ne peut pas dire que la poésie ait manqué absolument au peuple romain des premiers siècles. Mais elle ne s'exprimait pas, elle était dans les choses elles-mêmes. Ce peuple travaillait à une histoire admirable à laquelle ses croyances donnaient pour point de départ des origines merveilleuses, et à laquelle les oracles assignaient pour but la conquête du monde. Cette histoire contenait une épopée secrète qui agissait au

au sein de l'action sur les acteurs eux-mêmes. La poésie était encore dans ces grands spectacles dont la religion animait la vie agricole et la vie civile, dans ces innombrables fêtes, tantôt riantes, tantôt majestueuses, plus tard les poètes décrivirent avec amour, dans la pantomime consacrée au barreau, accompagnement de formules consacrées elles-mêmes, dans les scènes nouvelles qui donnaient un caractère dramatique aux déclarations de guerre et aux traités, et surtout dans les grandes représentations patriotiques des triomphes et des funérailles. Celle était surtout la poésie des Romains, poésie muette, sans paroles, mais non pas moins puissante sur les âmes.

Quant à l'autre poésie, celle qui agit par la monie et les images, elle existait, mais bien peu développée, inexpérimentée, timide encore. C'était un germe qui attendait que des circonstances favorables pour se développer. Il semble que dès lors cette poésie se présente sous deux aspects, répondant à la division des ordres de l'Etat, l'aristocratie et la démocratie. La poésie démocratique était la poésie fescennine, ce dialogue facétieux, licencieux, satirique, né dans les champs, transporté à la ville, mêlé à certains usages de la vie privée et publique, se montrant avec impudence dans la gravité des noces ou dans la majesté des triomphes.

on le faisoit entendre derrière le char du triomphateur des plaisanteries grossières et même des insultes. De cette source sont sortis le Drame d'abord, puis la Satire, et à une époque beaucoup plus éloignée, certaines formes de l'épique. Pour la poésie aristocratique, tout le reste lui appartient. C'est par les patriciens, chefs suprêmes de la religion, de la justice, du gouvernement, c'est sous leurs ordres qu'ont été rédigées les prières, composant un rituel invariable, les sentences morales, les préceptes agronomiques, les formules législatives et judiciaires, les chants commémoratifs de la vertu et de la gloire patricienne. Dans certains banquets solennels, les inscriptions funéraires et triomphales. Voilà ce qui composait la poésie aristocratique, source féconde d'où sortirent la poésie didactique, si convenable au caractère pratique des Romains, et la poésie lyrique, qui n'a pu manquer aux sentiments religieux et patriotiques.

Qui devoit perfectionner les genres dont on avoit déjà l'idée, et y ajouter les genres complètement inconnus? Qui devoit corriger la rudesse des plaisanteries plébéiennes et ôter à la poésie aristocratique si grave, si mâle, si énergique la sécheresse et la rigidité pour l'initier aux libres mouvements de l'imagination? C'étoit la poésie grecque, aussitôt que la Grèce soumise par les Romains les auroit soumis à son génie et à ses arts.

Cette conquête des vainqueurs par les vaincus nous la trouvons exprimée chez les auteurs Romains eux-mêmes. Le premier qui en parle est Porcius Licinius, vieux poète de la fin du sixième siècle auteur d'un ouvrage envers où il traite De Poetis sujet qui semble prématuré. Cicéron le cite au liv. ch. 2 du De Finibus; Sueton. (vie de Ciceron) dit de lui que Valerius le préférerait à Ciceron, comment Licinius parle de la conquête intellectuelle de Rome par la Grèce. (Aulu. Gelle, X, 11, 21.)

** En cite des vers curieux sur Ciceron*

Pauco bello secundo Musa pinnato gradu
Intulit se bellicosam in Romuli gentem
Cette forme vive et poétique semble avoir inspiré les fameux vers de la première épitre du deuxième livre d'Horace (V. 156 et suiv.)

Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
Intulit agresti Latio: Sic horridus ille
Defluxit numerus Saturnius, et grave virus
Munditiæ pepulere; sed in longum terminæ ævum
Manerunt hodie que manent vestigia ruris.
Sens enim Græcis admovit acumina chartæ;
Et, post Punica bella quietus, quaerere cepit
Quid Sophocles et Chæspus et Aeschylus utile ferret
Contavit quoque rem, si digne vertere possit
Et placuit sibi, natura sublimis et acer.

Nam spiras tragicum satis, et feliciter audet,
 Sed turpem putat inscite metuitque lituram.
 Cito. Luce exprime par la bouche de Caton (XXIV, 4)
 la crainte qu'inspiraient aux vieux Romains les séduc-
 tions de la civilisation grecque: et jamin Græciam
 Asiam transcendimus, omnibus libidinum illecebris
 repletas, et regias etiam attrahimus gazas, eo plus
 horreo ne illæ magis res nos ceperint quam nos illas.
 Ovide aux *Fastes*, 111, 101, a répété Horace avec son élé-
 gance et son aisance ordinaire.

Candum tradiderat victas victoribus artes
 Græcia, facundum sed male forte genus.
 Qui bene pugnarat, Romanum noverat artem,
 Neittere qui poterat lela disertus erat

Cette opposition du génie grec et du génie romain est
 admirablement caractérisée dans ces beaux vers de
 Virgile:

Excudent alii spirantia mollius æra,
 Credo equidem; vivos ducent de marmore vultus;
 Orabunt causas melius, cœlique meatus
 Describent radio et surgentia sidera dicent:
 Tu regere imperio populos, Romane, memento;
 Quæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
 Pacem subjectis et debellare Superbos.

Dans les premiers de ces passages, le poète de la

Ovide. Se souvient aussi très
 habilement.

révolution intellectuelle de Rome est indiquée d'une manière générale: elle est à peu près contemporaine des guerres puniques. Cette révolution qui comprit un assez grand nombre d'années, se groupe autour de certaines dates: La prise de Carthage, 418 de la prise de Syracuse 542, de Corinthe, 608. Celle en 514 que commença par Livius Andronicus l'imitation directe des lettres grecques et pendant la seconde guerre punique elle se continua, représentée surtout par Ennius et Plaute. Mais de telles révolutions ne surgissent pas tout à coup: elles sont préparées, amenées de loin par des causes inévitables: il en fut de celle-ci comme des autres. Trois causes prédestinaient fatalement la poésie romaine à l'absorber dans la poésie grecque: ces causes sont la langue, le mètre et le fond poétique, c'est à dire la fable.

Les anciens remarquèrent de grandes affinités entre la langue latine et la langue grecque, particulièrement le dialecte éolien. Denys d'Halicarnasse (*Antiq. rom.* 1^{re} 90.) dit à ce sujet: Πολλὰ δὲ κοινὴν μὲν οὐτ' ἀνὰ τὰς βαρβάρων, οὐδ' ἀπὸ τῶν ἡμῶν Ἑλλὰδα φθέγγονται, μάλιστα δὲ τὰ ἐξ ἀργείων, ἧς ἔστιν ἡ πλεονὴς Ἀιολίδας. Quintilien (31) remarque aussi les affinités antérieures au 11.

siècle, à partir duquel les Romains imitèrent les Grecs. Pour nous aujourd'hui il nous est difficile de distinguer les ressemblances postérieures provenant de cette imitation, des rapports primitifs des deux langues. Il n'est pas non plus facile de déterminer la cause de ces rapports. Divers systèmes ont été imaginés pour expliquer comment la langue des Pélasges, anciens habitants de l'Italie, avait fourni des éléments à la formation de la langue latine. On pensa que du mélange de cette race avec d'autres populations était né le mélange dans la langue (M. Fauriel). Une solution différente l'a depuis emporté sur celle-là : les rapports primitifs du latin et du grec paraissent avoir une cause antérieure à ce mouvement de peuples. C'est la parenté originelle de ces deux langues se rapportant à une source commune, le sanscrit. Quoi qu'il en soit, la vieille langue des Romains n'était pas dans la première barbarie sans ressemblance avec la langue si parfaite des Grecs, et elle devait subir son influence mystérieuse dès qu'elle serait en contact avec elle. Cette révolution s'était déjà opérée dans l'Italie même : lors de l'établissement des Grecs dans la Grande-Grece, la langue plus cultivée et plus parfaite des Hellènes absorba celle des Pélasges. (Hérod.) C'est cette fusion qui commença à Rome au VI^e siècle et qui ne cessa qu'au temps de César et d'Auguste : le résultat

ces deux langues différaient l'une de l'autre selon Hérodote. 1, 56.

fut la belle langue de Cicéron, de Catulle, de Virgile
et d'Horace.

La même chose devait arriver pour le mètre. Le
primitif de Rome était le Saturnien. On donne deux
explications de ce nom. Ennius nous dit qu'on s'en servait
dans les cérémonies de Faunus et de Picus, ^{fils et petit-fils de} ~~descendants~~
de Saturne. Otilius Fortunatus dit que c'était le nom
d'une ville. M. Niebuhr (1, 2, p. 35) tire ce nom
ancien nom de l'Italie, Saturnia. Quoi qu'il en soit,
tous les étymologistes s'accordent pour donner au
Saturnien une origine italienne et latine. Il est
difficile de déterminer la nature de ce vers, qu'on
appelle horridus Cumerus. Servius (Georg. II)
dit ces mots: versibus incomptis id est carminibus

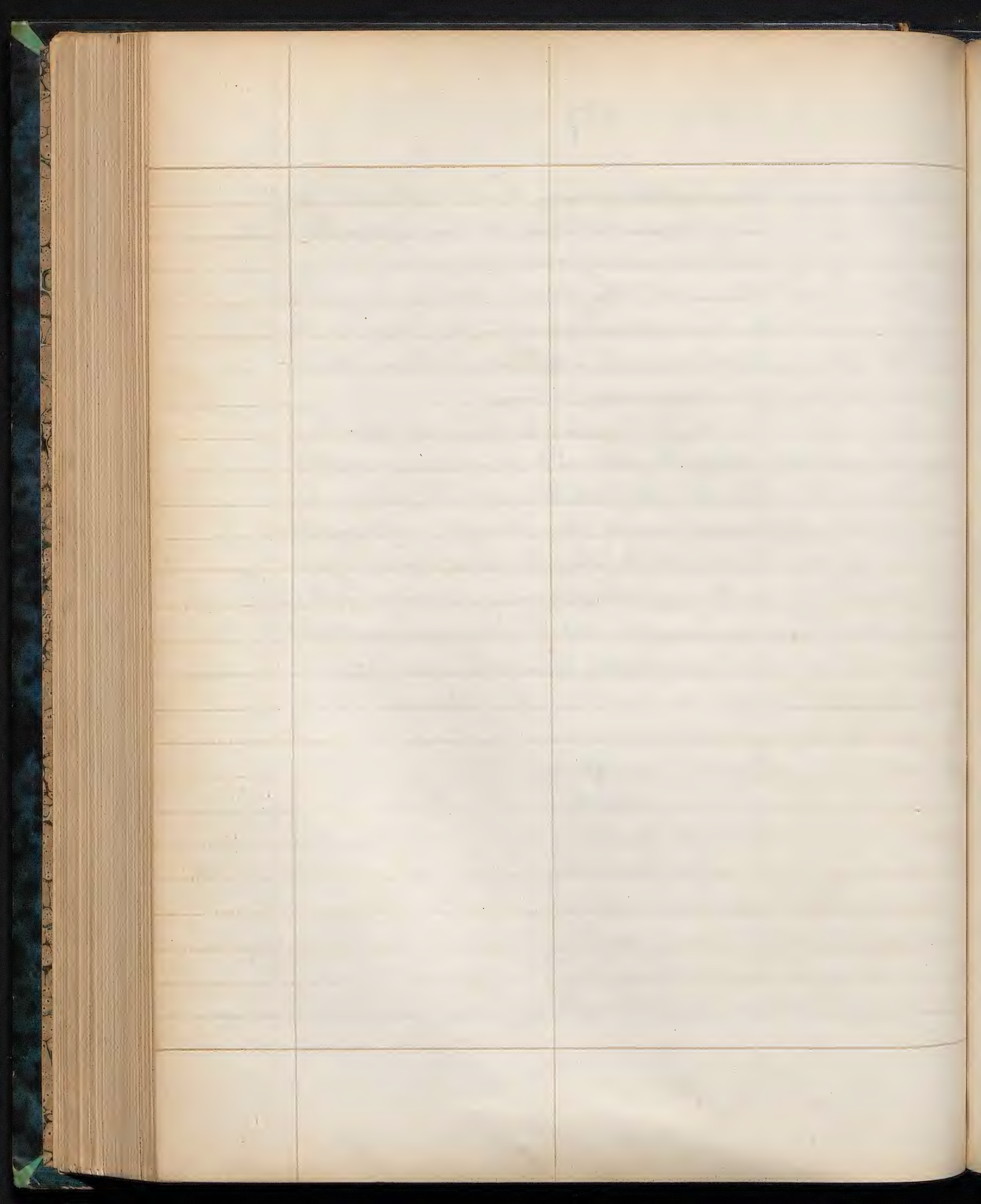
+ quodam Rhythmum solum componere
vulgare conuenient

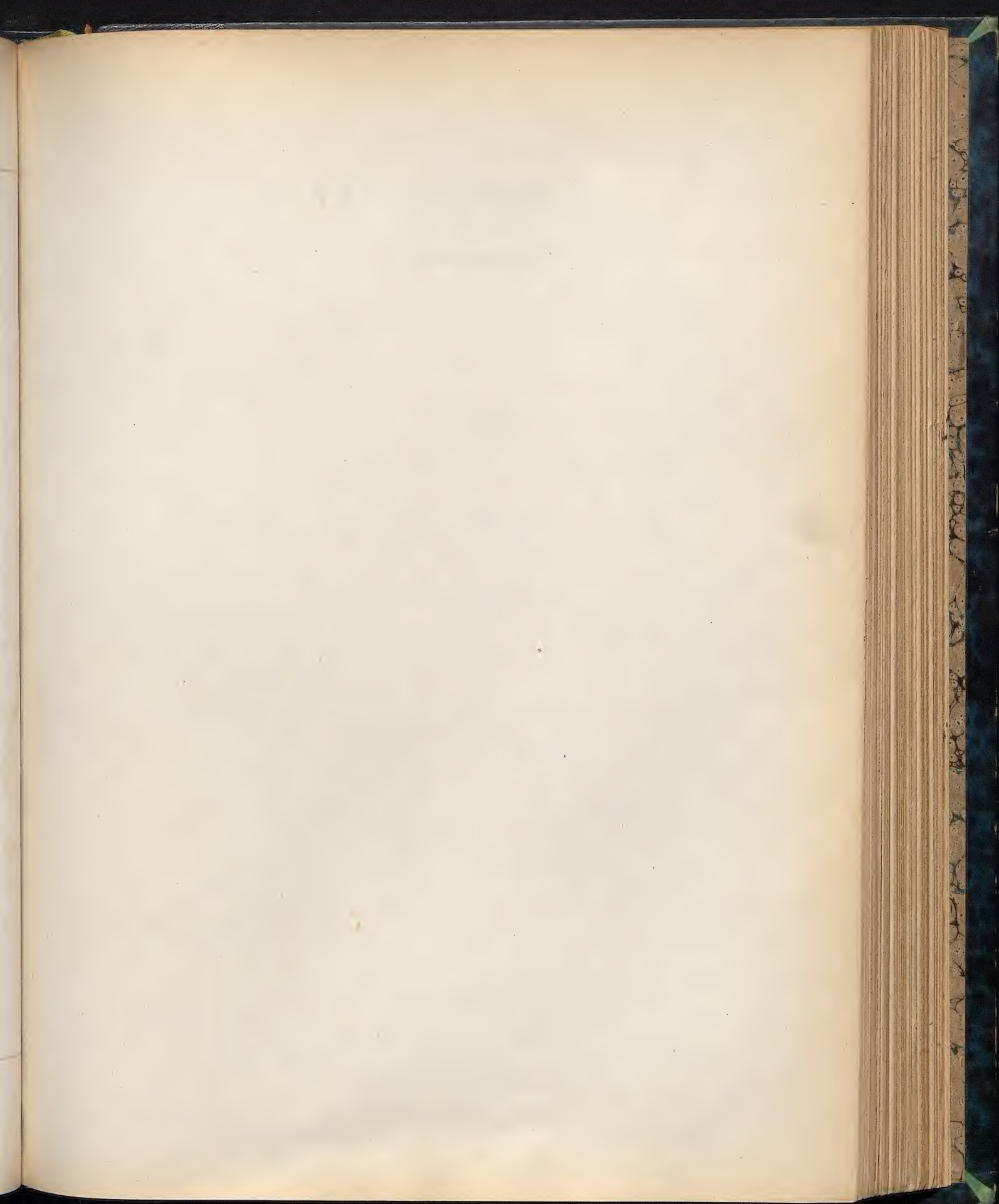
+ pro metro compositis. Les grammairiens au ciend
quand dans ce vers latin non seulement des pieds, mais
un certain arrangement métrique, soit iambique, soit
trochaïque. Quintilien (IX 4. 114) parle de la
métrique, il ne nomme pas le vers Saturnien, mais
évident qu'il a dans l'idée: «Sicut poema nemo dicit
veris imperito quodam initio fuisse, et aurium mens
et similiter decurrentium spationum observatione
generatum, mox in eo repositos pedes.» Ainsi à une
un peu vague succède un arrangement soumis à des
lois, qui se fixèrent quand vinrent les modifications

de la versification grecque. Sous la discipline des Grecs, le vers Saturnien devint une sorte d'ambigue ou de trochaïque, quelque fois même il se rapprocha de l'hexamètre. Chez Nævius c'est déjà un vers grec. Avant lui, Livius Andronicus avait fait qqs hexamètres comme involontairement, en traduisant les hexamètres des Grecs, il prépara ceux d'Ennius.

Enfin dans ce qui fait le fond de la poésie, la religion, la fable, on trouve une analogie considérable entre les Grecs et les Romains. Il s'opéra pour la religion italique à Rome la même révolution que pour la langue et le mètre; elle se fonda dans la religion hellénique. Ainsi trois causes rendaient inévitable la transformation de la poésie latine, quand parut celui qui devait l'opérer, Livius Andronicus.

L. Chenon.





13^e leçon.

Transformation de la Mythologie latine .

1851

Transformation de la mythologie latine par la mythologie grecque.

Nous sommes entrés dans la seconde époque de la poésie latine, époque où l'originalité inféconde des premiers âges se transforme heureusement, en passant sous la domination du génie grec. Nous avons lu des vers où quelques poètes latins ont retracé avec autant d'exactitude que d'agrément le souvenir de cette révolution littéraire. Nous avons cherché ensuite à nous rendre compte des causes qui la rendaient inévitable. Ces causes, nous les avons trouvées d'abord dans l'extrême imperfection, dans l'infériorité primitive de la langue et du mètre, qui, en raison de cette infériorité même, en raison aussi de certaines affinités secrètes avec des formes meilleures de versification, ne pouvaient manquer d'aller s'y confondre. Nous avons enfin distingué dans la fusion de la religion de l'Italie avec la religion des Grecs une troisième cause de transformation. La langue, le mètre et la fable une fois conquis, la conquête de la poésie entière suivait d'elle-même. Nous avons donc à rechercher comment la poésie latine ^{par la 3^e de ces causes} était destinée à devenir Latino-Grecque, avant d'être tout à fait latine. — Consulter à ce sujet: Heyne... Excursus

le 5^e et le 6^e sur le livre VIII de l'Enéide;
 le IV^e à la suite des fastes d'Ovide (Edit. Lemaire)
Religions de l'antiquité E. II. Liv. 4. Section 2.
 Michelet. Histoire romaine E. I. P. 27. E. II. P. 51

Les anciennes religions de l'Italie d'où est sortie la religion des Romains étaient en grande partie d'origine celtique. Or, la religion des Celtes était primitivement une religion symbolique, à dire exprimant certaines notions de l'ordre physique ou moral par des emblèmes sensibles destinés uniquement à en rappeler l'idée. Ces emblèmes tendent peu à peu à s'éloigner de leur signification primitive et à prendre la forme humaine. L'ancien symbolisme succéda à l'anthropomorphisme aux anciennes représentations des représentations nouvelles. Cette révolution se fit d'abord dans la Gaule elle-même; elle se fit aussi en Italie, mais à une époque ultérieure. Les emblèmes de la religion celtique s'y conserveront long temps. Parmi ces emblèmes symboliques, quelques uns approchèrent du fétichisme, culte grossier qui place la divinité dans le premier objet venu. Le symbolisme est quelque chose de plus. Il voit dans les objets la représentation d'une idée. Et bien! il y avait

l'un et de l'autre dans les anciennes religions de l'Italie. On adorait certaines forces de la nature, le soleil, les lacs, les fleuves, mais aussi des choses plus voisines de l'homme, comme le pain et la lancee. Servius nous dit (Georg. I, 7.) que le pain chez les Sabins s'appelait Ceres. Si cela est, le pain devint une divinité de ce nom, divinité d'abord toute symbolique. Mais il y a plusieurs étymologies de ce mot. Les uns (Varron IV, 10. de lingua latina) le font venir de creare, les autres (Cicéron De nat. Deor. II, 26) de gerere, à creandis, ou à gerendis frugibus. Quoi qu'il en soit, Ceres est le pain chez les Sabins, et il devient une divinité qui se confondit avec la déesse grecque Δημήτηρ. Par une métonymie contraire, le mot Cérès a reçu chez les poètes le sens de pain, de moisson, de blé. Voici des exemples qui témoignent des significations diverses de ce mot :

(Virg. Georg. I, 297)

(Hor. Epodes. VI, 43.)

(id. Odes III, 24, vers 12.)

(Virg. Enéide I, 181.)

— Et rubicunda Ceres medio succiditur aestu.

— Reddit ubi cererem Tellus inarata quotannis.

— Immetata quibus jugera liberis

Fruges Cererem ferunt.

— Tum Cererem corruptum undis Cerealiaque arma
Expediunt fessi rerum.

— Dant famuli manibus lymphas Cereremque comistis
Expediunt.

Dans ces anciens temps aussi on adorait la lance sous les noms de Mamers, de Mavors, l'on a fait Mars et Mors; Mars, le Dieu guerrier, le Dieu de la reproduction, qui par suite est devenu le Dieu agricole. Il se confondit avec l'Apollon des Grecs. — C'est par un procédé analogue que de Quiris, nom Sabin de la lance on a formé les noms de Quirinus et de Quirites. C'est Quirinus qui nous indique cette étymologie. (Foster 11, p. 18 Suiv.)

Postera lux vacua est et tertia dicta Quirinus
 Qui tenet hoc nomen Romulus ante fuit
 Sive, quod hasta curis priscis est dicta. Sabinus
 Bellicus a telo venit in astra Deus,
 Sive suum regni nomen posuere Quirites
 Sen quod Romanis junxerat ille Curis.
 Vesta n'eut jamais d'autre forme que celle du
 flumme). Terme fut toujours une pierre. Les
 Sénateurs des Etrusques, avaient des ailes converties
 en yeux. Janus avait une double face. Si l'on
 connaît cette ancienne mythologie, l'on trouve
 beaucoup de divinités semblables. Ces divinités
 symboliques étoient des signes expressifs de la
 fécondité ou fécondée, mais on le beau n'est
 pas comme élément. C'en fut que plus tard et

x. de la mort et de la vie, de l'année et
 de ses diverses périodes etc.

graduellement que ces symboles devinrent des représentations nobles et élégantes de l'humanité. Elles gagnèrent en beauté, mais elles perdirent en signification.

Comment s'opéra cette transformation en Italie? Ce fut par le contact des peuples de la Grèce. On sait que les Etrusques étaient en rapport avec les Grecs: de là les progrès de l'anthropomorphisme; de là une lutte entre les symboles de l'Italie et la religion grecque. On pourrait trouver un emblème de cette lutte dans le personnage d'Hercule, vainqueur des monstres de l'Occident, de Geryon en Espagne, de Cacus en Italie. Les traditions relatives à ce héros nous représenteraient symboliquement la conquête d'une religion monstrueuse par une religion meilleure. Peut-être même en a-t-il bien de voir un emblème de ce genre dans les vers où Virgile à l'occasion de la bataille d'Actium oppose les divinités Romaines aux monstres de l'Égypte.

Enéide. VIII 698.

Omni geniumque Deum monstra est lustrator anubis;
Contra Neptunum est Jovis enim contra que Minervam
Ecce tenens: sacvit medio in certamine Mavors.

Dans l'Enéide les deux religions se partagent le poème. Les six premiers livres appartiennent à la

religion grecque, les ^{plutôt} ~~les~~ derniers à la religion de
l'Italie.

Dans les Fastes, de nombreux passages nous
attestent le mélange de traditions indigènes et
d'éléments grecs. Ce mélange est même un des
principaux agréments du poème. Ovide, par
exemple est tout étonné de ne savoir à quelle
divinité grecque rattacher le Dieu Janus.

(Fastes 1. 88)

Quem tamen esse Deum dicam te, Janus, ^{quis}

Quam tibi par nullum Graecia numen
Plus bas, il dit en parlant des Sœurs de Carmentis
mère d'Évandre

1, 631

Si quis amas ritus veteres, assiste precanti;

Numina percipies non tibi nota prius;

Porrima placatur Postvertaque.

Les populations italiennes adoptaient les
nouvelles divinités des Grecs et les allaient
avec leurs propres Dieux par des analogies
par des étymologies même, par de fausses
fondations de villes et des légendes inventées
à plaisir. Ainsi disparaît l'antique. Symbolique
pour faire place aux divinités grecques.
La plupart des dieux primitifs se confondent
avec elles, au moyen de ces divers procédés.
Ainsi Saturne se confond avec Kronos.

a pensé que cette confusion tiend à ce que tous deux
étaient représentés une foule à la main, l'un comme
Dieu de l'agriculture, l'autre comme ayant
mutilé son père. Par une conséquence toute naturelle,
la déesse italienne Ops, femme de Saturne, dont le
nom désignait l'abondance, la fécondité, devint la
même que Péa, femme de Kéopros.

Le nom de Minerve est d'origine latine; l'estus
nous en donne l'étymologie. Il vient de l'ancien
mot promenerware (donner de bons conseils) d'où
Minerva; quod bene monerat. Minerva ne fut
peut-être qu'une épithète ajoutée après coup à
l'Αθήνη des Grecs.

Liber (a libare) était un Dieu italien qui
présidait aux semailles et à la reproduction. Il se
confondit avec Διόνυσος.

Ceres se confondit avec Δημήτηρ, Mars avec
Αρης.

Faune se confondit avec le Dieu Arcadien Pan,
et les satyres avec les Faunes. Dans la description
de la fête des Lupercales, Ovide nous indique parfai-
tement cette transformation. D'abord il se sert du
nom grec :

Pana Deum pecoris veteres voluisse feruntur.
Evandre transporte dans le Latium les dieux

(Fastes... II, 279.)

(Ibid.... 303.)

Ibid.... 359

(Odes. I, 18^{me})

Champsêtres de l'Italie.

Exanstulit Evander silvestria numina Secum

Hic ubi nunc urbs erit; tum locus urbis erat.

Inde Deum colimus, devectorum sacra Pelasgi

Flumen adhuc prisco more diali agit.

Alors revient le nom Latin de Faune;

- Sed cur præcipue fugi ad Velamina Faunus

Traditur antiqui fabula plena joci.

Plus bas:

Adde peregrinae causam, mea Musa Latinæ

Horace nous montre le Dieu Faune quittant
souvent le ^{Lycée pour le} cretyle.

Veloxy anaximum sacpe Lucretilem

Mutat Lycæo Faunus,

Les antiques Camènes ou Casmènes se confondent
avec les Muses. Nous avons déjà cité un passage
des Annales d'Ennius, où le poète en invoquant
les muses :

Musæ quæ pedibus vastum pulsatis Olympum
ajoute, comme une espèce de note mythologique

Musæ, quas memorand Casmènes esse latine

Ces confusions sont sans nombre. Presque tous
c'est le type grec qui domine: Mais les Latins donnaient
aux divinités le nom Italique.

Voici un exemple curieux des procédés de

transformation) dont se servaient les Latins, à
Satricum, et par suite à Rome on adorait la
déesse Matuta. Le roi Servius lui avait consacré
un temple :

(Pastor. VI. 499)

Hic ubi luce ferunt Matutæ sacra parenti
Spectatrix Servi templi dedisse manus.

De Matuta est venu l'adjectif Matutinus. C'est
se lie à mane et à manum qui signifie le matin.
Matuta était donc la déesse du matin. Lucrèce,
dans un passage où il rapproche la fable latine
et la fable grecque, dit en parlant de cette déesse,
aussi appelée Alba Dea :

Tempore item incerto roseam matuta per auras
Ætheris auroreæ defert et luminæ pandit.

Eh bien ! cette Matuta, déesse de l'Aube, une simple
analogie verbale l'a fait confondre avec la Leucothée
des Grecs. L'Onusé Ciceron (De nat. Deor. III, 19)
(Ench. I, 12) nous attestent cette confusion. Or Leucothée
n'a aucune espèce de rapport avec l'aurore. Leucothée
était primitivement Ino, fille de Cadmus et sœur de
Sémélé, qui, persécutée par Jénon, poursuivie par
son époux, forcée à la fuite et se précipitant dans les
flots, ne périssait pas, et devenait une déesse
maritime sous le nom de Leucothée. Nélécerte
son fils, qui l'avait suivie devient Palemon. Cette

fable de Leucothée est bien ancienne. On en trouve
des traces dans l'*Odyssée*. Ulysse est sur le point de
faire naufrage. Leucothée vient à son secours, et
ce propos Homère rappelle l'origine mortelle de la
déesse.

Τὸν δὲ ἰδὲν Κρόνου θυγάτηρ, καλλίσφυρος Ἰνο
Λευκοθέη, ἣ πρὶν μὲν ἦν βροτὸς ἀνδρῆσσα,
νῦν δ' ἄλδος ἐν πελάγεσσι θεῶν ἐξέμμορε τιμή.
Comment l'identification est-elle venue? Il
fallu inventer une histoire. Cette histoire, Ovide
la raconte en parlant de la fête des Matralia,
fête célébrée par les dames romaines, dont il
nous indique les origines. Il appelle d'abord
Matuta, Ehebaena Dea:

(*Pastes* VI. 473

Hic bonae matres, Vestrum Matralia festum.

Flavaeque Ehebaenae dote liba Deae.

Qu'est-ce que cette déesse? Ovide le demande.
Bacchus fils de Sémélé. Le Dieu raconte briève-
ment l'histoire d'Iphigénie. Il en avait déjà parlé
dans les métamorphoses (IV 416). Mais il s'arrête
naturellement à l'instant où la fille de Cadmus
est Hélène devenue des Dieux:

Metam. IV § 38.

*Anni doranti Captivus est abstulit illis
Quod mortale fuit, maiestate inque Verondam
Imposuit, nomenque simul faciemque No-*

Leucothée que Jeun cum matre Palemona dixit.
 Les fables continuent l'histoire pour la relire à la fête
 des Matralia. Jno et Melicerte sont reçus par
 Panope et les Céréides qui leur font voir leur demeure.

(Fables VI 498)

Excipit illas Panope centumque Sorores,
 Et placido lapsa per sua regna ferunt.
 Ici le poète se met en contradiction avec lui-même; il
 ajoute que les deux fugitifs ne s'appelaient pas encore
 Leucothée et Palemon.

Nondum Leucothée, nondum puer ille Palemon.
 Ils sont transportés sur les bords du Tibre, dans le
 bois de Siméle, où, selon Cite-Live (XXXIX, 12)
 se célébraient les Bacchanales. Jno et Melicerte y
 rencontrent les Ménades divinités d'origine Arcadienne,
 que Junon excite contre eux. Jno implore la protec-
 tion des Dieux indigènes:

(Fables VI 516)

Quos ignorat adhuc invocad illa Deus:
 Si que viri que loci miseræ succurri te matri;
 Clamor Aventini saxa propinque ferit.
 Hercule passait par là avec les bœufs enlevés
 à Cacus: il reconnaît Jno, puisqu'il était
 Echébain comme elle. Jno reçoit l'hospitalité
 de Carmenta, mère d'Évandre qui lui offre des
 gâteaux: de là l'offrande de gâteaux dans la fête
 des Matralia.

(Pastor. VI 329)

Hospita Carmentis fidos intrasse penates
 Diceris, et longam deposuisse famem.
 Liba sua properata manu Cereia sacerdos
 Exaditur in subito cocta dedisse focos.
 Carmenta, qui est une divinité prophète qui
 annonce à Jno sa destinée: elle deviendra une
 Déesse maritime sous les noms de Leucothée en
 Grèce, de Neatuta en Italie son fils règnera sur
 les ports et recevra des Latins le nom de Portunus
 des Grecs celui de Palaemon.

- Lata canam; gaude defuncta laboribus Jno
 Dixit, et huic populo dextera semper ades
 Cumen peris pelagi; natum quoque portus
 In vestris aliud sumite nomen aquis.

Leucothée græcis, Neatuta vocabere nostris;

In portus nato jus erit omne tuo.

Qui nos Portunum, sua lingua Palaemon ad
 Virgile donne ce nom de Portunus au dieu
 marin qui pousse le vaisseau de Cléanthe

(En. V, 239.)

Et pater ipse manu magna Portunus exstitit
 Impulit:

On a refusé de voir dans Portunus le même personnage que Nélécerte; on s'est fondé pour cela sur les mots de pater et de manu magna, qui

conviennent pas à l'enfant d'Ino. Mais pourquoi
Mélécerte devenu Salmone, transformé Dieu
marin, serait-il resté enfant. Et d'ailleurs le
Mam magna doit-il faire supposer l'interven-
tion de Neptune, quand celle d'une divinité
inférieure est parfaitement suffisante?

Virgile fait ailleurs mention du même person-
nage, considéré comme dieu marin; mais il lui
conserve son nom Grec:

Georg. 1, 437.

Tota que servati solvend in littore nautae
Glaucos et Sarpheos et Inos Melicertae;
Ovide sans doute a mêlé un peu du sien dans la
legende d'Ino et de Mélécerte. Mais il nous indique
un des procédés de transformation dont se servirent
les latins pour identifier leurs Dieux indigènes avec
les divinités grecques: une simple analogie verbale
entre Alba Dea et Λευκώ a fait confondre
ces deux déesses, et l'on a vu quel travail d'ima-
gination il a fallu pour cela.

Il y a, dans les fastes, d'autres exemples d'une
pareille confusion. Ainsi la déesse Anna Perenna
s'est confondue avec la sœur de Didon qui, réfugiée
auprès d'Énée excite la jalousie de Lavinie, tombée
dans le fleuve Tivernus, s'épouse et devient une
nymphé des eaux.

Néanmoins les Romains résisteront long
 temps par leurs mœurs & par leurs lois à cette
 invasion de la mythologie grecque. On cite
 plusieurs lois des lois, plusieurs articles des
 Douze tables qui témoignent de ce fait.
 Augustin (de Civitate Dei IV. 31) dit d'après
 Varro que pendant plus de 770 ans les
 Romains adoraient des divinités sans image.
 Ce culte se rapprocherait alors de l'ancien
 symbolisme. Plutarque confirme l'assertion
 de St Augustin. Il nous dit (Numa II) que
 Numa défendait d'attribuer aucune forme
 aux dieux. Selon Tertullien, les Romains des
 premiers siècles n'avaient pas de temples.
 Demyd'Halicarnasse (31, 18) fait allusion à
 certaines lois qui prescrivaient l'adoration
 de Faunus. Les mêmes idées sur la divinité se
 retrouvent dans le De legibus (II) où Cicéron
 reconstruit la législation ancienne. Tous ces
 textes ~~montrant~~ témoignent de la difficulté que ren-
 contrait la religion grecque pour pénétrer en Italie.
 C'est Live, d'ailleurs, nous montre en
 un endroit le sénat luttant contre l'introduction
 des pratiques étrangères. Toutes les divinités de
 Grèce ne pénétrèrent pas à Rome en même temps.

Apollon, selon Arnobe (II, 95) n'y vint que très tard, et il résulte d'un texte de Macrobe (*Satur.* 1, 2.) que Vénus était inconnue, à l'époque des Rois.

C'est donc par degrés que s'introduisirent les divinités grecques. Avec elles s'introduisit la poésie, contre laquelle ne pouvaient lutter le mètre grossier et l'imagination pauvre des premiers Romains. Quand cette révolution a-t-elle commencé? C'est ce qu'il est difficile de dire au juste; mais on peut le faire d'une manière approximative. Ainsi dès le règne de Tarquin l'Ancien, par l'intermédiaire des Etrusques, beaucoup de fables et de croyances grecques durent se mêler à la mythologie des Latins. Les Etrusques étaient en relation avec les Grecs, comme nous le prouvent leurs médailles et leurs vases. Peu à peu les idoles à la façon des Grecs, furent introduites à Rome par les artistes d'Etrurie. Cette révolution commença avec Tarquin et se continua sous la République. Plin (XXX, 45 *hist. nat.*) nous montre ce prince faisant exécuter une image de Jupiter par un sculpteur de Trézelles. Plus tard la conquête de Fidènes, de Véies, de Volsinies enrichit Rome de statues et d'idées d'origine grecque. On attribua même la conquête de Volsinies au désir qui éprouvèrent les Romains

de posséder les 2000 Statues qui, dit-on, y étaient
enfermées. (Plin. ~~XXXV~~. 45. *ibid.*)

Sous Tarquin le Superbe, les livres Sybillins
font apparition à Rome. Or les oracles qu'ils
contenaient étaient dus à l'inspiration des
Divinités grecques. Toutes les fondations de tem-
ples sont autorisées de quelques uns de ces oracles.

En 281 a lieu la Bataille du lac de
Rhégille. Selon date la légende des Dioscours
racontée par Cicéron (*De nat. Deor.* 11, 12) et par
Florus (1, 11) On crut reconnaître dans les deux
cavaliers qui vinrent annoncer la victoire, Castor
et Pollux: leur introduction parmi les divinités
Romaines, remontant donc à cette époque.

Ainsi, la mythologie grecque avait de
bonne heure pénétré dans l'Italie et amené avec elle
la poésie. D'ailleurs à cette époque, de toutes parts
la civilisation grecque envahissait la barbarie
Romaine. Les douze tables ^{passionnés pour être} étaient rédigées sous
l'inspiration de la Grèce. On élevait des statues
à Hermodure, Conseil des Decemvirs, à Pythagore et à Alcibiade, à Pythagore
le plus sage, à Alcibiade comme au plus
courageux des Grecs. (Plin. XXXIV ch. 2
chiffre 2) La philosophie pythagoricienne
gagnait de proche en proche les Romains.

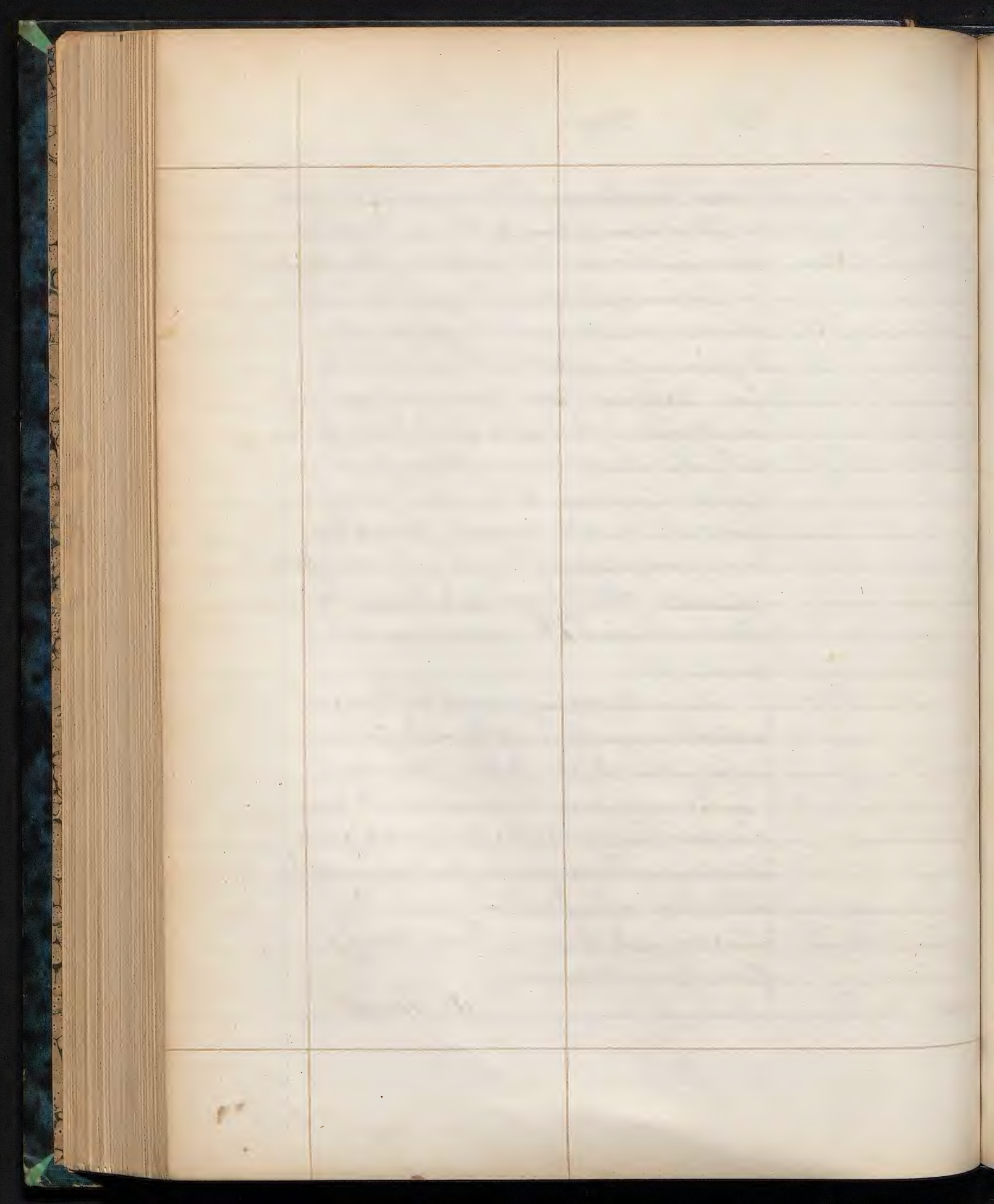
* à Hermodure, Conseil des Decemvirs

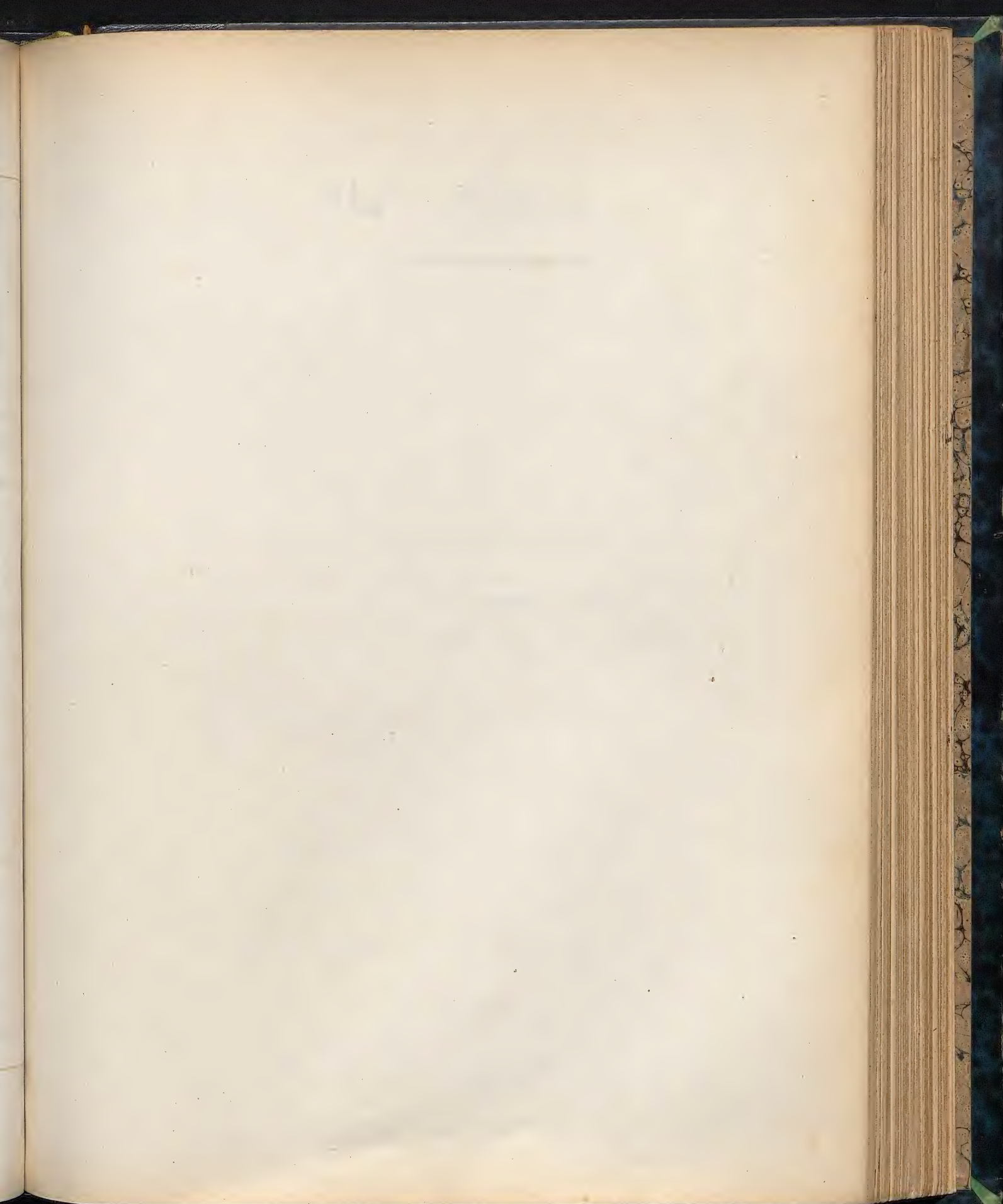
témoin l'anachronisme d'Ovide, qui en fait remon-
 ter l'introduction au temps de Numa. Une autre
 preuve plus décisive, c'est l'épithète de Sythacrique,
 que Cicéron donne au poème d'Appius Cecus, poème
 dont nous avons déjà parlé. La guerre contre
 Pyrrhus mit en contact les Romains avec les
 Grecs. Fabricius, Curius, Coruncanius apprirent
 avec étonnement de Cinéas, à la table de Pyrrhus,
 qu'il y avait alors en Grèce un philosophe qui en-
 seignait l'indifférence des dieux aux destinées du
 monde et la mortalité des âmes. Ils ne se dou-
 taient guère que cette philosophie qu'ils maudissaient
 (de senectute. 13) (Plutarque vie de Pyrrhus 24)
 allait bientôt arriver ^{jusqu'à} Rome et en préparer la
 ruine.

Quelque temps auparavant, les Romains
 avaient envoyé à Euxente des ambassadeurs.
 Introduits au théâtre, ils furent tournés en
 ridicule pour la manière vicieuse dont ils pro-
 nonçaient le Grec. Ce fut à la suite de la guerre
 entreprise pour les venger que furent rapportés les
 quelques uns des modèles de ces comédies destinées à devenir les
 délices du peuple Romain, ^{enfin} Euxente donna à
 Rome Livius Andronicus.

A. Cornet.

quelques uns des
 modèles de ces comédies
 destinées à devenir les
 délices du peuple Romain





14^e Leçon.

Livius Andronicus.

Livius Andronicus.

Vous avons vu les efforts des Romains dans les cinq premiers siècles de leur histoire pour se donner une poésie, et nous avons indiqué les causes qui ont destiné la barbarie romaine à passer sous la domination intellectuelle de la Grèce. C'était, comme nous l'avons reconnu, un événement inévitable. En suivant cette route, nous sommes arrivés à Livius Andronicus, après nous être bien préparés à comprendre l'importance de la révolution littéraire qu'il accomplit. Si nous avions parlé de lui tout d'abord, cette importance eût disparu au milieu de la ruse de ses essais græco-latins.

Vous pourrions dire avec Boileau, proportion gardée entre des genres bien divers et des mérites bien inégaux ~~la différence du græco-latin~~; Enfin Livius vint.....

Livius Andronicus n'est pas seulement le plus ancien poète de l'école grecque, il est aussi le plus ancien des poètes latins, au dire de ceux qui niaient ou oublieraient la poésie primitive de Rome.

Épîtres II Ep. 1. 62. *Après l'énumération un peu malique*

qu'il faild des vieux poëtes romains concludant
Voici ceux que Rome compte pour des poëtes
depuis Livius jusqu'à nos jours :

habet hos numeratque poetas

Ad nostrum tempus Livii scriptoris ab ævo.

On voit qu'Horace ne remonte pas plus haut
que Livius Andronicus, et pourtant il connaît
bien la littérature primitive de Rome.

Just. Orat. X. 2.

Quintilien était du même avis qu'Horace.
Que serait-il arrivé, dit-il, si l'on n'avait pas
l'ambition de faire un pas de plus que son
modèle ? Nous n'aurions rien en poésie au-delà
de Livius Andronicus.

Uam rursus quid erat futurum, si nemo plus
effecisset eo quem sequebatur ? nihil in poëta
supra Livium Andronicum haberemus.

Ainsi c'est à Livius Andronicus que les Romains
rapportent leur poésie primitive, sans tenir compte
des essais antérieurs.

Livius Andronicus était un Grec de Tarente.
On connaît fort peu de choses de son histoire, car
on n'a pour tout renseignement que quelques
passages de Cicéron et d'Eusèbe.

Tout le monde sait quelle était alors la
situation de l'Italie méridionale. Après la

défaite de Pyrrhus et son retour en Grèce, Carente
venait de tomber au pouvoir des Romains (482).
Andronicus devint l'esclave de Livius Salinator
et fit l'éducation de ses enfants; puis quand ses
bons services lui valurent d'être affranchi, il prit
le nom de son protecteur.

Livius entreprit aussi l'éducation du public
romain, soit en interprétant dans son école les
œuvres des Grecs, soit en relisant les siennes
propres, comme le fit plus tard Ennius. Suetone
dans un passage fort curieux nous montre le
poète Carentin faisant à Rome l'office de
grammairien et y commentant les écrits des
Grecs par les siens.

Suetone, de illustrib. Gram.

I.

Initium quoque ejus (grammaticae) mediocriter
constitit, si quidem antiquissimi doctorum, qui idem
et poetae et oratores, semi graeci erant (Livium et
Ennium dico; quos utraque lingua domi foris que
docuisse adnotum est), nihil amplius quam graeca
interpretabantur, ac si quid latine ipsi composuis-
sent, praelegebant.

M. Oram (dans son ouvrage intitulé:

Analecta critica poesis scenicae reliquias illustran-

tia), ne pense pas que Livius ait pu jouer le
rôle que lui prête Suetone. Il prétend qu'à cette

(Gruiculus, p. 284.)

époque il n'y avoit pas encore de professeurs de littératures. Cependant il est bien difficile de révoquer en doute le témoignage de Suetone. — On a vu Savand M. Boettiger dans son traité Quid sit docere fabulam, après avoir établi que ces mots docere fabulam signifient monter une pièce, tiré du passage cité plus haut un tout autre sens que le nôtre. Selon lui ces mots quos utraque lingua domi foris quodocumque adnotum est, signifient que Livius et Ennius ont fait jouer des pièces non seulement à Rome, mais dans d'autres villes encore. Livius auroit d'abord donné les siennes à Carthage. Mais l'ensemble du passage de Suetone s'oppose à cette interprétation, car il est tiré d'un traité sur la grammaire où l'auteur passe en revue les premiers professeurs de littérature qui se sont succédés à Rome, à commencer par les premiers. Nous admettrons donc, sur son témoignage, que Livius et Ennius ont enseigné dans l'une ou l'autre langue, soit à Rome, soit dans quelque autre ville. Il est prouvé que le premier maître de grec des Romains, avant un Erentin, un homme de la ville dont les

insultes avaient allumé la guerre. C'étaient les outrages prodigués aux ambassadeurs romains malhabiles à prononcer le grec, qui avaient amené la prise de Carente et la captivité de Livius.

Livius Andronicus tenait une école à Rome, enseignant le Grec au moyen de ses traductions, et faisant l'éducation de la littérature romaine jusque-là impuissante et inféconde. Ce rôle d'instituteur public, Livius le remplit long-temps, et par ses leçons et par ses ouvrages. Cicéron fait dire à Caton qu'il a vu la vieillesse de Livius. « *Vidi etiam senem Livium: qui quam*

Cicer. de Senect. 14.

sex annos ante quam ego natus sum fabulam docuisset, Centone Cuditanoque consulis usque ad adolescentiam meam processit aetate. »

Caton parle ici de l'année 514; mais Livius n'en eût long-temps encore; car nous l'allons voir en 545 remplir un rôle public.

C'est par un drame qu'il a inauguré la poésie latine. Rome n'avait encore d'autres représentations dramatiques que les jeux du Cirque, les jeux fescennins, et ce drame informe appelé satire. La satire, où le vers fescennin était venu se mêler à la gesticulation des Etrusques,

dura. 123 ans. Les Romains étoient peu inventeurs. Pour devenir de véritables poètes dramatiques, les satires, jusque là si mêlées de sujets et de tons, devaient arriver à l'unité de la fable. Livius y introduisit ce dernier perfectionnement, comme nous l'apprend Cite-Live dans le passage que nous avons déjà eu occasion de citer.

Cite Live III. 2.

Livius posuit aliquot annos qui ab Saturno ausus est primus argumento fabulam scribere. Valère Maxime rend à Livius le même témoignage :

Valère Maxime II. 4.

À quibus satiris primus omnium poëta Livius ad fabularum argumenta spectantibus animos transtulit.

Cette révolution littéraire d'où sortit le drame régulier, est de l'année 514. C'est ce qui résulte du rapprochement de différents passages où Cicéron discute assez subtilement plusieurs questions de chronologie relatives à Livius. Voy: de Senect. 14 - Brutus, 18 - Cæcilius, 1, 11.

Est-ce par une tragédie ou une comédie qu'il débuta Livius? Nous ne saurions le dire. Mais il écrivit dans les deux genres, et à l'exemple des Grecs, il fut lui-même acteur dans

ses propres pièces. Cite Live rapporte à ce sujet une anecdote curieuse qui a fort exercé les savants.

Cite Live VII, 2.

.... idem scilicet, id quod omnes optum erant, suorum carminum actor, dicitur, quum Saeptus revocatus vocem obtudisset, venia petita puerum ad canendum ante tibicinem quum statuisset, canticum egisse aliquanto magis vigente motu, quia nihil vocis eius impediebat. Inde ad manum cantari histrionibus ceptum, diverbia quae tantum ipsorum voci relictæ. — Ad manum cantari est une expression difficile à entendre; — elle semble vouloir dire: accompagner du chant la gesticulation de l'acteur, αὐτοῖς ὑπὸ τῶν (illis succinere) comme a dit Lucien dans un passage que nous aurons occasion de citer tout à l'heure. C'est là le sens le plus probable de ces paroles, surtout si on les rapproche de l'espèce de traduction que Valère Maxime en a donnée. Il s'exprime ainsi:

Valère Max. II, 4.

.... is que sui operis actor, quum Saeptus a populo revocatus vocem obtudisset, adhibito pueri et tibicinis concentu, gesticulationem tacitus periegit.

C'est une chose qui nous parait surprenante que cette séparation de la récitation et du geste.

Mr. Boettiger (p. 329 de sa dissertation: *Quaestiones de aetate rei scenicae apud veteres*) et Mr. Wagm. (p. 329 Corn. 1.) pensent qu'il en étoit déjà même chez les Grecs.

« Nous avons vu, dit Mr. Wagm., qu'en Grèce après le temps d'Alexandre les chants tragiques furent chantés si grossièrement par les choristes tragiques, qu'on finit par ne plus charger ces pauvres gens que de la danse; ils faisaient les gestes pendant qu'un chorègus plus habile chantait les paroles. Livius Andronicus introduisit à Rome un usage à peu près semblable.

~~Il n'y a point de chorègus dans la comédie romaine, et c'est pour cette raison qu'on ne trouve point de chorègus dans la comédie romaine.~~

Pour bien se rendre compte de l'innovation introduite par Livius, il faut se rappeler que le drame romain composait du diverbiū et du Canticū. Par diverbiū il faut entendre le dialogue; le canticū étoit un monologue accompagné de gesticulation de danse. Il remplissoient le chœur de la tragédie grecque. Les grammairiens ont fait cette distinction comme on peut le voir par le passage suivant de Diomède (III.)

Latinae vero comediae chorū non habent, sed duobus tantum membris constat, Diverbio et Cantico.

La même remarque se trouve dans Donat.

Or le canticum qui dans l'origine étoit chanté et dansé par le même acteur fuit, à partir de Livius partage entre deux exécutants.

Lucien nous apprend que dans le commencement les mêmes acteurs chantaient et dansaient, mais dans la suite on s'aperçut que la difficulté de respirer gênoit leur chant, et l'on jugea qu'il seroit plus à propos que d'autres chantaient pendant qu'ils danseraient.

Voici les paroles mêmes de Lucien.

Lucien, de Saltatione, 30.

Πάλαι μὲν γὰρ αὐτοὶ καὶ ᾄδον καὶ ὀρχοῦντο·
εἴτ' ἐπειδὴ κίρουριένων τὸ ἄσθμα τὴν ᾠδὴν
ἐπετάραττον, ἀμείνον ἐδόξεν ἄλλους αὐτοῖς
ὑπάρδειν.

Cicero, Gelle, Nuits Attiq.

x. 2.

Cicero - Gelle fait la même remarque. Autrefois, dit-il les acteurs chantaient en dansant, ce qu'ils chantaient sans bouger de place.

Saltabundi autem canebant quae nunc stant et canunt.

On peut considérer comme un témoignage qui se rapporte à notre sujet, un passage de la vie de Caligula, où Suetone nous met en quelque sorte sous les yeux une représentation dramatique de Rome.

Suetone, Vie de Caius Caligula

54

Canendi ac Saltandi voluntate ita efferebatur (Caius),

ut ne publicis quidem spectaculis temperaret
quominus et tragædo pronuntianti concineret
et gestum histrionis quasi laudans vel corrigens
palam effingeret.

De ces différents témoignages il résulte qu'à
dater de Livius Andronicus, dans les morceaux
appelés Cantica c. a. d. dans les intermèdes de
musique de chant et de danse qui remplaçaient le
choeur antique des Grecs, ces trois arts eurent chacun
leur représentant. Aussi disoit-on indifféremment
chanter, danser, jouer une pièce. C'est pourquoi
les ouvrages dramatiques, dit qu'on les danse avec
succès.

Crætes V. Eleg. III, v. 25.

Carmina quod pleno saltari nostra theatro
Versibus et plaudis scribis, amice, meis
Et ailleurs :

Crætes II, v. 30.

Et circa sunt populo saltata poemata sepe.
Cetle opinion que la danse et le geste étaient
séparés du chant et de la déclamaion, et même que

l'abbé Dubos: Réflexions sur la peinture de la danse et le chant étaient notés, a été soutenue par
et la musique. E. III, p. 183.

— Dissertation de l'abbé Valry E. 8

p. 211 des mémoires de l'Académie des
Inscript. et B. L.

— Dissertation de Louis Racine E. XXI

p. 209 des mémoires de l'Acad. des
Inscr. et B. L.

— Dissertation de l'abbé Ducloux même
vol. p. 191.

— Beattie lemy. — Voyage du jeune Anachar-
sis ch. 70.

l'abbé Dubos, par l'abbé Valry, par Rollin.

On peut douter que le chant et la danse aient
notés. C'est un point qui a été l'objet de grandes

discussions. Quelques uns ont distingué le chant

de la danse et ont réduit à cette partie du Spectacle la

Condillac. Origine des connoissances, notation que d'autres attribuent au chant & à la danse.
 humaines 8^e partie ch. 8. Schœll dans son histoire de la littérature romaine a
 Schœll. histoire de la littérature assez bien résumé la controverse.
 latine t. 1.

En résumé, dès son origine, le drame romain renfer-
 mait les germes de sa destruction. Les trois arts dont il
 réclamait le concours, tendirent sans cesse à s'effacer mu-
 tuellement & à se faire une existence indépendante. Et
 ils y parvinrent. Horace parlant des progrès de la musi-
 que nous montre le joueur de flûte, autrefois si modeste,
 devenu un personnage important. Au lieu de se tenir ina-
 perçu à sa place comme au temps de Plaute, il se
 promène sur le théâtre & y étale ses vêtements.

Des poët. 215

*Sic priscae molumque ad luxuriam addidit arti
 Cibicen, traxitque vagus per pulvita vestem*
 Nous le voyons ailleurs excitant l'admiration des specta-
 teurs par la couleur éclatante de sa robe.

Épist. lib. II, ep. 11. 207.

Lana Coarentino violas imitata veneno
 — Sous l'empire il y eut des théâtres spéciaux pour la
 musique. On y chantait différents morceaux de tragédie.
 Ce fut sur l'un d'eux que Néron se fit entendre dans le
 rôle d'Oreste.

Les grands tragédiens de Rome Roscius & Aropus
 étaient surtout renommés par la distinction de leur jeu.
 Ils furent les devanciers des Bathylle & des Pylades,
 admirables pantomimes, qui finirent par renoncer tout

a fait à la parole. Le triomphe de ces arts divers et en particulier de la pantomime était pour ainsi dire écrit d'avance dans la constitution du drame latin. Leur séparation devint complète au temps d'Auguste.

Livius a écrit des tragédies et des comédies. Par quelle sorte de pièce a-t-il débuté? Selon le grammairien Dionysius (lib. III) ce serait par une comédie.

C'est constant apud illos primum sermonem latinum comœdiam Livium Andronicum scripsisse.

Mais il ne serait pas impossible que Comœdiam voulut dire tout simplement une pièce de théâtre.

Nous trouvons la même indication dans un scholiaste d'Horace (au vers 69 de la 1^{re} Epître du 2^e liv.)

Mais si l'on considère que le nombre des tragédies de Livius dépasse de beaucoup celui de ses comédies, on sera conduit à presser, comme M. Magnin (p. 324) que sa première pièce dut être une tragédie. Il nous reste les titres de 10 ou selon d'autres de 15 tragédies et de trois comédies seulement (Gladulus, Lydius, M...).

x M. Weichert dans son livre: De rebus antiquis plus incertain que cette supputation Poetarum latinorum reliquiae, car il a bien pu se faire que les grammairiens pour éviter de faire au poète confondre le nom de Livius avec celui d'un poète Lælius une petite fortune l'ait appelé Lælius et postérieur à Livius, ou même avoir écrit au-dessous de Livius, et de celui de Mælius. Bentley dans ses commentaires sur Horace et M. Oann ont fait cette remarque.

Macrinus attribue à Livius Andronicus une
pièce intitulée Equus Trojanus, mais Macrobe
(VI, 1) en donne une du même nom à Nævius.
Y a-t-il donc eu deux ouvrages dramatiques
de ce nom, ou s'il n'y en a eu qu'un, est-il de
Livius ? Il serait intéressant de le savoir, car cette
pièce a eu une longue existence; on la donnait
encore en 698. Cicéron dans une lettre adressée à
Marcius un de ses amis, le console de n'avoir point
assisté aux jeux de Pompée en l'assurant qu'il ne
s'y serait guère amusé. On y a donné, dit-il, la
représentation d'une vieille pièce Equus Trojanus; il
est vrai qu'on y a ajouté de grands embellissements, et
que selon l'usage de ce temps, on a transformé la
tragédie en une pièce à spectacle. Ce passage est fort
curieux; il nous montre comment l'appareil de la re-
présentation élevait tout le plaisir de la pièce.

(omnem hilaritatem)

(Cic. ad famul. VII, 1.)

Quid tibi alia narrem ? Costi enim reliquos
ludos; qui ne id quidem leporis habuerunt quod
solent mediocres ludi. Apparatus enim spectatio tolle-
bat omnem hilaritatem; quo quidem apparatu non
dubito quin acquisitissimo animo carueris. Quidenim
delectationis habens sexcenti muli in Clytemnestra,
aut in Equo Trojano craterarum tria millia ? Aut

armatura varia peditatus id equitatus in aliqua
pugna? quæ popularem admirationem habuerunt
delectationem tibi nullam attulissent.

x Epist. 11, 1, 137 sqq.

Mais voyons déjà commencer ces excès de la représentation qu'Horace a peints avec tant de vivacité. Les anciennes pièces qu'on reprenait ainsi n'étaient plus guère qu'un prétexte à des magnificences théâtrales que Cicéron jugeait peu dramatiques.

On n'a pas trouvé vraisemblable que le cheval de Troie de Livius ait pu être représenté au temps de Cicéron. Il nous dit lui-même dans Brutus qu'on ne peut pas lire deux fois une tragédie de Livius.

Cicor. Brutus 18.

Et Livianæ fabulae non satis dignae quæ ita legantur.

D'un autre côté Horace, dans son énumération des anciens poètes dramatiques de Rome, ne semble pas se souvenir de Livius. Mais on retiendrait la pièce de Aegnius Propertius à Livius pour la donner à Mævius, que la reprise de cette pièce au temps de Cicéron n'en resterait pas moins un fait très curieux. Du reste ces vieilles tragédies en reparaissant sur la scène subissaient de grands rajeunissements pour l'appareil du spectacle. Les mœurs qui accompagnaient les anciennes pièces de Livius existaient

encore, mais on y joignoit une gesticulation destinée à amuser les yeux. C'est ce qui ressort clairement du passage suivant de Cicéron :

Cic. de legib. II, 15.

Ille quidem quae solebant quondam compleri severitate jucunda. Livianis et Ciceronianis modis, nunc et eadem exsultant, cervices oculosque pariter cum modorum flexionibus torquent.

Ce qu'il y avoit de trop ancien dans le style de Livius étoit sans doute corrigé et accommodé à l'intelligence des spectateurs.

Cic. ad famil. VII 16.

Cicéron dans une de ses lettres rappelle un mot de S. Equus Erojanus qui étoit passé en proverbe : « C'est tard que les Phrygiens commencent à être sages ».

In equo Erojano scis esse in extremo; « Sero sapiunt ».
Il ne faut donc pas se hâter de retirer à Livius la tragédie du cheval de Troie. On peut lui enlever celle d'Eno avec moins de scrupule. Priscien la lui attribue (liv. VI), et Eirentianus Maurus en cite un passage. C'est un chœur chanté par de jeunes filles à la déesse Minerve; il se compose d'une sorte de vers hexamètres dont le dernier pied

Hermann. *Elementa doctrinae* est quelquefois un iambique. Hermann s'étonne fort de voir attribuer à Livius des vers aussi élégants, à une époque où l'on ne connoissoit encore que le vers saturnien. On sera facilement de son avis en lisant

metricae p. 354.

Mei cherl. Poetarum latinor.
reliquiae p. 63.

ce prétendu ~~fragment~~ de la tragédie de Livius:

Et jam purpureo suras include cothurno,
Baltens ed revoced volucres in pectore sinus,
Pressaque jam grvida accipitend tibi terga phœre
Derige odorose quos ad certa cubilia Cœnes.

Les autres fragments qui nous restent de Livius sont moins suspects, mais ils n'ont pour la plupart été rapportés que comme des exemples d'irrégularité grammaticale. Supposons qu'à une époque éloignée il ne reste de Racine que ce qu'en a dit d'Olivier; des observations seraient utiles sans doute pour l'histoire de la langue, mais elles ne révéleraient rien sur l'état du théâtre au temps de Racine. Nous pourrions dire autant de la plupart des fragments de Livius; et pour cette raison nous n'y insisterons point.

Voy. le fragm. de Livius dans Bothe. M. Bothe donne le titre de *Quinze tragédies de Poetae Scenici latini*, dernier Livius; M. Ribbeck les réduit à dix seulement.

Quoique plusieurs des fragments de Livius soient parfaitement intelligibles, ils sont trop peu nombreux pour nous faire connaître les modes qui avoient inspiré l'auteur. Cependant on croit y reconnaître l'influence d'Eschyle.

On voit dans le livre de M. Magnin, *Dramatiques de la Grèce* (t. 1. p. 325) que quelques mots, fort rares, de Servius ont donné à penser que Livius essaya de créer l'imitation d'Eschyle, devient bien plus apparente.

Il s'écrivent sous la dictée du sévère Orbilius.

Carmina Libri

..... meminisse quæ plagosum mihi parvo
Orbilius dictare

S'il en est ainsi, il ne faut donc pas tarder à le faire
de voir représenter au temps de Cicéron une pièce
de Livius Andronicus. Mais quand Fulgence
évêque de Carthage du IV^e siècle, nous cite comme
existant encore de son temps l'Odyssée de Livius,
il ne faut voir là, comme on l'a toujours pensé,
qu'une faute de transcription.

Les copistes auront écrit Livii pour Ovidii. La
traduction de Livius n'est point ainsi arrivée
jusqu'au seuil des temps modernes.

Elementa Doctrinae metricae.

p. 618.

Hermann a réuni tous les fragments de l'Odyssée
de Livius et a essayé de les rétablir dans l'ancien
mètre Saturnien. On y trouve accidentellement
quelques vers héroïques; mais du reste il n'est
pas impossible qu'il en soit échappé quelques-uns
au traducteur.

Aulu. Gelle Nuits Attiq. XVII. 9

D'après le témoignage d'Aulu. Gelle le poème
commençant ainsi

Virum mihi, Carmina, in sece versutum
Priscien (VI) nous a conservé la traduction de ces
vers de l'Odyssée (1, 64)

ἔκνον ἐμὸν ποίον σε ἔπος γύγν' ἐπος
ὁδόντων;

mea puera,
mea puera, quid verbi ex tuo ore subterfugit?

La traduction de Livius dut frapper beaucoup ses contemporains. Cicéron la traite encore avec égard, et au temps d'Horace elle servait toujours à l'enseignement.

Mais si nous n'avons jusqu'ici considéré Livius que comme l'imitateur et le traducteur des Grecs; il va maintenant se révéler à nous comme poète romain.

En 545, des prodiges menaçants avaient effrayé les Romains. Les Pontifes décidèrent que des chœurs de trois fois neuf jeunes filles iraient par la ville en chantant un hymne en l'honneur des dieux. Cet hymne avait été composé par Livius qui devenait ainsi l'interprète des sentiments publics. Jamais poète à Rome n'avait joué un rôle pareil. Aussi Eite Live a-t-il pris soin de rappeler cette circonstance.

Decrevit item pontifices id virgines ter novem
per se bene untes carmen cantarent. Id quum in
Jovis Statoris aede discerent, conditum ab Livio poeta
carmen, tacta de caelo aedes in Aventino Junonis

Eite Live. XXVII. 37.

Reginae

Pendant ces cérémonies le temple de Junon Regina ayant été frappé de la foudre, on ordonna de nouvelles expiations, et de nouveaux chœurs de jeunes filles parcoururent la ville. Il est à regretter, que Cite Live par un excès de délicatesse se soit fait un scrupule de citer le texte de Livius le premier essai de la poésie lyrique chez les Romains. Nous aurions aimé à connaître ce chant qui fut exécuté dans une procession solennelle et accompagnée de danse et de musique comme chez les Grecs.

En 552, les mêmes circonstances se reproduisirent. Cette fois les jeunes romaines chantèrent un hymne composé par Publius Livius. Malheureusement Cite Live ne nous en a point non plus conservé le texte. Voici ses paroles.

Cite - Live XXXI, 13.

Carmen praeterea ab ter novenis virginibus cani per urbem iusserunt, danumque Junoni Reginae ferri. Caeti fierent C. Aurelius consule ex decumviroz. responso curavit. Carmen sicut patrum memoria Livius, ita tum condidit P. Livius Eguila.

Cel fut le premier éveil de la poésie lyrique à Rome.

* Ses paroles étoient importantes à citer.

Carmen. canentes. illa tempeste.
forsan laudabile rudibus ingenio nunc
abhorrens et inconditum si referatur.

En résumé, les chants des premiers âges ne nous ont offert que des formules liturgiques et presque invariables dans un texte devenu intelligible. Les chants qui se faisaient entendre à la table des patriciens, dans les triomphes, dans les funérailles ne manquaient probablement ni d'énergie, ni d'élévation; mais dans leur brièveté sentencieuse ils avaient trop de sécheresse et de dureté. Enfermés dans des formules qui appartenèrent à tout le monde, ils n'étaient à proprement parler qu'une poésie collective. Avec Livius au contraire la poésie lyrique commença à devenir une œuvre personnelle. Quel fut le succès de cette innovation, nous ne le savons pas, rien n'est resté des œuvres qu'elle avait fait naître. Toujours est-il que la poésie ainsi transformée attira les regards des Romains. Livius Andronicus comme fondateur de la tragédie, auteur et acteur, reçut à Rome des honneurs presque religieux. Le texte où se trouve rapportée cette circonstance nous fait assez connaître l'importance qu'on attachait à Rome au premierveil de la poésie nationale.

Voici le passage de Festus :

Itaque cum Livius Andronicus bello Punico secundo scripsisset carmen quod a Virginibus est cantatum, quia prosperius res publica populi Romani geri coepit, est,

publice attributa est sed in Aventino cedis Minervae
 in qua licet scribis histrionibusque consistere, ac
 dona ponere in honorem Livii, quia is ed scribebat
 fabulas et agebat.

E. Carriod.

227

c

bat

15^e leçon.

Mévinus. — son théâtre.

Nœvius

Livius Andronicus a presque immédiatement un successeur: C'est Nœvius, qui le continue avec un progrès évident pour l'art de la Versification, l'élégance et l'harmonie du style, le talent poétique et l'inspiration originale dans les genres divers de la tragédie, de la comédie et de l'épopée. Il a en l'universalité des écrivains qui fondent une littérature par l'imitation; il est cependant plus qu'imitateur; il ne relève que de lui-même dans des ouvrages d'un caractère national,

(Monographie de Nœvius par où, reprenant les licences de la poésie. Fescomine, il a Classmann, Jéna 1843) fait régner une liberté toute démocratique. &
 (L'art d'autres aussi, de forme dramatique) Nœvius est peut-être sorti de la Campanie
 (ou il devient l'interprète comme Livius Andronicus de Carcète: la poésie à Rome
 des sentiments publics de Rome. n'est point indigène: elle est une importation du
 dehors. Mais sur quoi se fonde-t-on pour faire de
 Nœvius un Campanien? Sur le témoignage d'Aulu-
 Gelle (L. 1, C. 24, in attiques.) qui rapportant son
 épitaphe, composée par le poète lui-même avec une
 confiance presque insolente, la déclare pleine d'une
 arrogance Campanienne. (Campaniae arrogantia):
 la voici :

Mortales immortales fere si foret fas,
 Fereud divae Camœnae Nœvium poetam:

*Ite, postquam est Orino traditus thesauri,
Abiti sunt Romae loquies Latina lingua.*

Cette épitaphe est véritablement belle, élégante: et cette pureté de langage dont le poète se glorifie d'avoir donné l'exemple et qui va bientôt disparaître, est un fait intéressant. Mais on s'appuie peut être à tort sur l'épithète dont Oulu-Gelle la caractérise: ce devait être une expression proverbiale. Il y avait d'ailleurs d'autres Névius à Rome: entre autres un tribun qui accusa le premier Scipion et le contraignit de s'exiler: ce pouvait être un parent du poète, qui fut, comme l'ennemi des Scipions. C'est du tribun que Scipion a dit par un jeu de mots rapporté dans Cicéron (*Oratore* L. 2. c. 61.) *Quid hoc Navio ignavus?* Ces Névius qu'on rencontre à Rome feraient supposer que le poète est Romain. Il a servi d'ailleurs dans l'armée Romaine pendant la première guerre punique (V. *Narron de Poëtis*, cité par Oulu-Gelle, L. 17. c. 20.) avant d'en faire un poème. On tire de ce fait une certaine présomption, bien qu'il ait pu entrer, comme Campanien, dans les corps auxiliaires. Enfin Cicéron semble nous prêter un nouvel argument pour appuyer ces conjectures. Il fait dire à Crassus (*de Orat.* L. 1. c. 11) qui parle de la pureté de langage conservée par sa parente Lélia à Equidem quum audio

Socrum meum Laetiam . . . , eam sic audio ut
Plautum mihi aut Nœvium videar audire. On a
 cru pouvoir s'autoriser de ces paroles pour voir un
 Romain dans Nœvius, bien que Plaute soit un
 Ombrien. Le passage est d'ailleurs curieux en ce qu'il
 met sur la même ligne, comme modèles d'élégance,
 ces deux poètes.

Quoiqu'il en soit de sa naissance, Nœvius a
 traduit ou imité les Grecs, comme on l'avait fait avant
 lui, et comme après lui on le fera encore. Mais il
 semble que son imitation soit plus libre, que son style
 soit moins chargé d'hellénismes, que la pureté de sa
 diction soit plus native, et moins altérée par l'intro-
 duction nécessairement d'abord indiscrete des richesses
 d'une autre langue. C'est peut-être contre cet abus
 qu'il s'élève dans son épigraphe. Sans vocation parti-
 culière, il avait fait œuvre de langue, de versification,
 de perfectionnement littéraire, et il craignait sans doute
 de ne point avoir de successeurs dans cette voie.

Nœvius débute au théâtre, 5 ans après Livius
 Andronicus, en 519. A la différence de Livius, la tragédie
 occupe moins de place dans ses fragments et dans sa
 renommée que la comédie : on lui attribue 7 ou 9 tragédies
 et 37 comédies. La chronique d'Éusebe l'appelle poète
 comique; il entre dans le catalogue par ordre de mérite

que Volcatius Sedigitus (cité par Aulu Gelle, L. 11, c. 2)
a fait des poètes comiques de la fabula palliata,
il occupe même une place importante, puis qu'il
vient le troisième, après Cécilius et Plaute, et d'au-

(1) Cécilio palinurus. Statio do comico: rangs avant Cécence. (1) Ces rangs surprennent quelque
Plantus secundus facile exsuperat. On s'étonne que Cécence soit nommé si tard, et
ceteros. P. Navius qui servit place accordée à Cécilius nous donne une grande idée
metio in tertio est... Tu dea te loqui s'estime qu'en faisaient les anciens.)
tur hoc loco Ciceronius.

Ce que nous avons de ses tragédies, dont nous parlons
d'abord nous a été conservé par les grammairiens pour
des curiosités grammaticales. On a les titres de 7 ou
de 9 tragédies: Bothe (poetae scenici, L. 5) lui en reconnaît
9 et Ribbeck (Tragicorum latinorum reliquiae,
Leipzig 1852) 7 seulement. Ces divergences viennent
de ce que la critique ne saurait décider souvent si tel
ou telle pièce, attribuée à Cécilius, n'est pas de Lavinus
Andronicus ou de Lavinus ou de Cécilius, auteur
d'Atellanæ.

Parmi les pièces de Cécilius, on trouve une
Eroxamus, connue dans le catalogue de Livius. Cette
tragédie lui appartient-elle? Laquelle de ces deux
tragédies, s'il y en eût deux réellement, fut représentée
aux jeux que donna Pompée en 69? La critique
doute et ne saurait se décider. Cécilius est aussi l'auteur
d'un Hector ou Hector proficiscens; le sujet en

était peut-être emprunté directement à Homère, comme Horace le conseillait aux poètes tragiques; mais cette supposition n'a guère de fondement. L'art était encore dans l'enfance, et l'on n'osait pas se hasarder au-delà de l'imitation. On attribue encore à Nœvius un Lycurque (c'est le roi de Euboee, ennemi de Bacchus) imité probablement d'Eschyle. Mais c'est Euripide surtout que prenant pour modèle les poètes tragiques de cette époque, et il a fourni sans doute à Nœvius une Oreste, une Danaë, une Phénix, des Phéniciennes, un Protesilas, un Andromaque; toute fois la critique conteste au poète Romain Salceste, les Phéniciennes, le Protesilas, avec une apparence de raison.

Les fragments qui nous sont restés de ce théâtre ne nous montrent pas plus pour Nœvius que pour Livius, quel avait été le modèle grec et jusqu'où l'imitateur avait poussé la fidélité. Il est probable que cette imitation était fort libre et qu'on peut transporter à Nœvius ce que Cicéron dit de ses successeurs „delectos Ennius, Pacuvius, Accius, multi alii, qui non verba, sed vim graecorum expresserunt poetarum.“ (Académiques L. 1, c. 3. n° 10) Cependant le même Cicéron dit ailleurs: „fabellas Latinas ad verbum de graecis expressas.“ (De Fin.

L. 1. c. 2) Mais ce n'est qu'une exagération pour appuyer la thèse qu'il soutient et il outre passe ici sa pensée. Le premier témoignage de Cicéron est la vérité. Ciceron nous en est un sûr garant. Un vieux poète, jaloux de sa renommée, Lucius de Lamvium, s'attaquait sous cesse et lui reprochait d'altérer les pièces grecques par la liberté de son imitation (Contaminare). Ciceron est forcé de se défendre dans ses prologues et il s'excuse par l'exemple de ceux qui l'ont précédé.

Qui cum hunc accusant Plautum, Plautum, Com
Accusant, quos hic noster auctores habet:
Quorum emulari exoptat negligentiam
Potius, quam istorum obscuram diligentiam
Il ne rougit pas de cette heureuse négligence (negligentia) qui donne à son imitation un caractère original et qui met les pièces grecques à la portée d'un auditoire Romain, tandis que l'exactitude de ses ennemis n'engendre qu'une obscurité (obscura diligentia). Chose singulière! ces poètes qui ont aujourd'hui de la servilité, faute de les bien connaître, étaient accusés alors de n'avoir pas suivi leurs modèles d'assez près! Mais ils avaient déjà compris cette imitation féconde d'où parle Horace:
Hoc verbum verbo curabis reddere, fidus

Interpres, nec desilies imitator in arctum,
 Unde pedum proferre vetes pudor aut operis lex.
 (Epr. aux Pisons 133 et seqq.)

Outre ce caractère d'imitation libre, les fragments de Nœvius en offrent encore un autre; C'est un tour plus précis et plus élégant qu'il n'appartenait peut-être à son époque, et qu'on ne le voit dans Livius. Cette élégance semble admettre quelque familiarité. D'après Servius (Georg. L. 1. v. 266.) Nœvius avait composé une Andromaque; il en cite ces deux vers que des critiques modernes nous font trouver assez relevés pour une tragédie et qu'ils ont mieux aimé attribuer à Nœvius (V. Bothe, Poetae Scenici, C. VI. p. 42)

Quod tu, mi quate, quæso, si in pectus tuum
 Demittas, tanquam in fescinam vindemiator.
 Il y a une précision énergique dans ce vers de Hector ou Hector proficiscens (Prisc. L. 8. Hermann le regarde comme un excellent vers trochaïque.)

Cunctipros adorant, ne quis istinc Spartam referat munitionem.
 et dans celui-ci de la même pièce, que Cicéron cite par trois fois, tandis qu'il en avait été frappé. (Cic. L. IV, c. 31; Lett. fam. 5, 12; 15, 6; Sen. Ep. ad Luc. 202.)

Laetus sum, pater, laudari me abs te laudato viro.
 Les tragédies dont on a conservé le plus de fragments sont une Danaë imitée peut-être d'Euripide et un

+ Insuffisant et confus.
 Voir pour plus de détails
 Etudes sur les tragiques grecs
 t. III, chap. sur les
Bacchantes d'Euripide.

Lycurque emprunté à Eschyle. Comme à Athènes, les
 représentations dramatiques avoient lieu pendant les
 fêtes de Bacchus, la légende du Dieu a dû fournir
 tout temps le sujet de plus d'une tragédie. On citait
 un Penthée d'Euripide, une Erigone de Phrynichus,
 trois trilogies d'Eschyle, tirées de la fabuleuse histoire
 de Bacchus, dont l'une contenait un Lycurque, modèle
 primitif de celui de l'Événus. Le Lycurque du poète latin
 ne nous est connu que par quelques vers conservés dans
 l'Année où l'on entrevoit le sujet: l'arrivée de Bacchus
 et de son cortège, l'opposition et les menaces insensées
 de Lycurque, le dévouement enfin, où l'impiété est punie.
 Plusieurs de ces vers, réunis assez arbitrairement par les
 critiques modernes, semblent former un Canticum ou
Lycurque dit à la suite avant de partir pour la chasse.

Uos qui regalis corporis custodias
 Argitis, ite actutum indu frondiferos locos,
 Jugemo ubi arbuta nata sunt, non obsita.
 Ducite eo cum argutis linguas multas quædæ suspensæ
 Olli sublimi alios saltus illicite, ubi
 Bipedes volucres lino linquunt lumina.
 Et in penatu vitulantes ex ævis
 Locis nos mittant pennis decoratos feris.

(l'Année, ex div. loc.)

Quelle que soit la valeur de cette restitution, on ne

peut me convaincre dans ces vers un grand progrès sur le langage encore rude de Livius, et d'une précision élégante qui satisfait déjà l'esprit.

Parmi les fragments de Danaë, il en est un où le poète semble détester la puissance corruptrice de l'or:

Omnes formidant homines ejus valentiam.

Ce vers est peut-être l'antécédant de l'ode fameuse (liv. III, od. 16) où Horace arrive par le récit des malheurs de Danaë à des réflexions sur l'irrésistible pouvoir des richesses.

Il est d'autres fragments de Cœlius qu'on n'a pu rapporter à aucun titre connu de ses tragédies: le suivant est de ce nombre:

Male parata male dilabuntur.

C'est du latin comme celui des meilleurs temps, aussi clair qu'il est vif.

Parmi toutes ces tragédies, si peu connues de nous, il en est une dont le titre est remarquable: c'est selon Parron (De ling. lat. l. 7. c. 3) Romulus, selon Donat (comin. in ad. A. 14, sc. 1 v. 21) Alimoniae Romi et Romuli. Voici comment Donat est amené à citer cette tragédie. Au passage cité, Ctésiphon, le fils de famille, s'entretient avec Syrus du retour redouté de son père: tout à coup Syrus s'aperçoit:

Sy... Hem tibi autem. C. quidnam est? S. Lupus in fabula. c. Pater adeo? S. ipse st.

Ce Lupus in fabula était un proverbe qui remontait dit-on, à la pièce de Névius: on racontait que pendant la représentation un loup véritable avait paru sur le théâtre. Donat ne croit pas à cette histoire, mais elle avait eu cours autrefois. Malheureusement, il ne donne pas d'autres détails sur la pièce. L'emploi du mot de la longue Osque a porté à y voir une comédie mais ce devait être une tragédie. C'est la 1^{re} du genre des fabulae praetextae ou fabulae praetextatae, c'est à dire des drames dont le sujet est Romain. Rien de plus incertain en effet que le Rigulus attribué à Livius. La tragédie latine devint ainsi Romaine de grecque qu'elle était, grâce à Névius, et il a le premier la perd dans les louanges qu'il Horace accorde aux anciens tragiques):

(Epist. ad Sison. 386 et s.)

Nec minimum memore deus, vestigia graeca
Ausi deserere et celebrare domestica facta,
Vel qui praetextas vel qui docuere togatas.

Il n'en possédait moins mérité cet éloge à titre de poète comique; car il a composé des Comédies dont il empruntait directement le sujet aux mœurs romaines, fabulae togatae. Même dans les fabulae palliatae, ou comédies de sujet grec, il a assaisonné son comique d'un

hardiesse toute romaine, il en a fait une satire contemporaine, mais à ses dépens.

Ces comédies dont il reste les titres et des fragments sont au nombre de 37. On est aussi embarrassé que pour les tragédies: il s'élève même de plus grands doutes pour les Comédies: Le nom de *Nœvius* ressemble tant à celui de *Novius*, qui, avec *Componius* de Bologne, renouvela par une rédaction métrique le genre usé de l'*Atellane*. Quoiqu'il en soit, ces fragments attribués à *Nœvius* sont infiniment plus nombreux et plus intéressants que ceux de *Livius*. Il est difficile de démêler le sujet particulier auquel ils se rattachent, et l'on n'entrevoit guères que les mœurs générales dont la pièce étoit l'expression. Nous les rapporterons donc, ces fragments, aux principaux traits de mœurs qui forment le fond de la Comédie de *Nœvius* comme celui de la comédie latine. Rien n'est plus fréquent dans les pièces de *Terence* et de *Plaute*, ainsi que dans leurs modèles grecs, que ces jeunes gens amoureux et dissipateurs, toujours en querelle avec leurs pères. Dans la *Parentilla* (*Choris. Peregre*) *Nœvius* faisait dire à un de ses personnages:

Ubi isti habent adolescentes duo
Qui hic ante porta patria peregre prodigunt?
Le mot *porta* est un mot tout latin: il caractérise

bien ce peuple qui attachoit tant d'importance
à la conservation du patrimoine. Il se retrouve
dans ce vers de Lucrèce qui résume bien des comédies

(TF, 1125)

Hæc bene parta patrum fundamata demata, mitra
Dans le Grifallus, on voit les menaces d'un père
irrité à un esclave qui favorise les déportements
de son fils.

Si unquam quidquam filium rescivero
Argentum amoris causa sumse mutuum,
Ex templo te illo ducam ubi non Despuas.

Que ces vers sont faciles ! D'ailleurs le style comique
à sa rivale dans les anciens essais indigènes des
Romains, et il arrive presque, dès Novius, à toute
l'élégance qu'il aura plus tard. Chez les mêmes
auteurs, il y a une grande distance entre le style
de leurs comédies et celui de leurs tragédies.

Voici un débris d'un dialogue du Præco ^{patris}
(sans doute parce qu'il avoit été précédé d'un Præ
prior : d'autres critiques attribuent cette pièce à
Novius) où un fils tient à son père un langage
qui nous semble peu respectueux :

Ego dedita opera te, pater, solum foras
Seduxi, ut ne quis esset testis tertius

Praeter nos, tibi quum tunderem labias lubum
Les comédies étoient semées de maximes galantes

sur le commerce avec les courtisanes: en voici une
tirée d'un Exodion, c'est à dire d'une Atellan qui
terminait le spectacle (d'autres la donnent à
M'ovius)

Multum aures paulu^m des crebro, venias rarentia
Il nous reste de la Cabellaria une sorte de maxime
proverbiale sur le mariage.

Qui habet uxorem sine dote, paupum positum in
purpura est.

En général les poètes comiques se moquent de se por ses
dotés: mais le vers est probablement jété dans une discussion

Les esclaves occupent beaucoup de place dans les
comédies avec leurs services immoraux par lesquels ils se
vengent de leur servitude & des peines qui les frappent
à chaque instant.

Sigurre oportet fruntem calida forcipe (Pia. l. 5)
(Festus. Continuarer.)

Ibi molae crepitum faciebant, tintinnabant compedes.
Les parasites gourmands sont un des grands éléments de
la comédie ancienne: Dans le Moiles Prometianus,
sans doute une fabula togata (Non. Simile; quelque
critiques la donnent à M'ovius)

En pusilli simile es, quia enim ados fers quidquid nactus es.
On trouve le même tour dans la pièce intitulée Gymnasticus:

Pol. haud parasitorum aliorum simile est.

Dans une comédie sans titre:

Inurgitavit se usque ad imum gutturem.
 Les parasites sont des flatteurs, personnages habituels
 de la comédie antique. Il y avait un Kōdax de Ménandre
 qui fut souvent imité par les comiques de Rome, entre
 autres par Mécène. Nous trouvons ce détail dans le
 prologue de l'Eunuque où Terence se défend encore contre
 son envieux, Luscius de Lomvium, qui l'accuse d'avoir
 composé son Eunuque de larcins faits à Mécène. Ad
 Plaute dans leurs imitations du Kōdax :

Exclamat, furem, non poetam fabulam
 Dedit, edidit, dedisse verborum tamen :
Colacem esse. Novus est Plauti veterem fabulam.
 Parasiti personam inde ablata edidit.
 C'était peut-être au Colax de Mécène qui appartenait
 ce vers trouvé dans la correspondance de Marc-Aurèle
 et de Praxinos :

Qui linguas facit atque admittit et subservit.
 Parmi les vices que censure la comédie ancienne, il faut
 compter l'avarice et une facilité immorale à s'approprier
 le bien d'autrui :

Per Deum sanctam Lavernam quae Cultrix quæstus est.
 Horace qui n'a peut-être critiqué les vieux poètes que pour
 humeur et qui connaissait à fond l'ancienne littérature
 de Rome, semble s'être souvenu de ce trait de comédie
 (L. 1. Ep. XVI, v. 60)

Pulchra Laverna,

Da mihi fallere, da justum sanctum que videri :

Proctem peccatis et fraudibus objice nubem.

A côté de ces passages dignes des beaux temps de la comédie romaine, il en est d'autres d'un bas comique. Ainsi Plaute répondait à tous les goûts, forcé de plaire au peuple autant qu'aux chevaliers et aux Sénateurs. Voici un vers de Térence qui est très élégant bien que d'un goût d'un temps.

Cui cepe edendo oculus alter profluit (Ter. L. G.)

On trouve certains passages littéraires, appartenant sans doute aux prologues, à ces préfaces si pétulantes de verve chez Plaute, si agréables, si spirituelles et si discrètes chez Térence. J'avais imité une pièce grecque intitulée *Ανορθώματα*, où il la défendait dans ce vers :

Αcontigomenos fabula est prime proba (Charis.)

Le sujet en est peut-être contenu dans ce vers qui devait faire partie de l'argument exconté par l'auteur :

Hujus autem *grætus* dicitur geminum alterum

Falso occidisse.... (Charis)

Dans les prologues de Plaute, il y a souvent des plaisanteries sur tout le monde, sur l'auteur lui-même, sur les spectateurs qu'il interpelle. C'est probablement une saillie de ce genre que contient le fragment suivant de l'*Exodium* :

Quando ad ludos venit, alii quum tacent, totum diem

Argutatur quasi ci cecida (Non, verb. Argutari)

Il en est de même de cet autre où le mot rhetoricari montre qu'alors les Romains sous la discipline des Grecs commencent l'étude de la rhétorique.

Age nunc, quando rhetoricasti, responde quod te rogo. On entrevoit dans ces fragments les mœurs générales de la comédie latine telles qu'elles furent exprimées plus tard par Plaute et Terence. Comme eux, Terence relève de la comédie nouvelle; il semble pourtant qu'il ait voulu se rapprocher de l'esprit de l'ancienne comédie, emprunter quelque chose à Cratinus, Eupolis, Aristophane et faire de la fabula palliata une comédie plébéienne, dirigée contre les patriciens. Les inclinations sont toutes libérales.

Libera lingua loquimur ludis Liberalibus.

On a cité ce passage comme témoignage du tour indépendant de son esprit:

adi summus: proinde aperte dice quid sibi.

Et les suivants l'un de l'Agilatoria. l'autre du Prologus

Semper pluris feci, potius enim ego
Libertatem habui multo quam pecuniam (chassis)

Populus patit, tu patias modo (Lion)

Mais voici un passage plus frappant que tous les autres qui semble non pas seulement exprimer un amour du franc parler, mais faire entendre une réclamation éloquente pour la liberté du théâtre entravée par la

patriciens.

Quae ego in theatro hic meis probavi (plausibus
Eamne audere quicquam regum rumpere)?

Quanto libertatem hanc hic superat Servitus!

(Chorus; Aululles L. G. C. 85)

Le poète était hardi: il touchait aux choses les plus délicates, à des traits de mœurs romaines qu'il était difficile et périlleux de transporter sur la scène. Il y avait dans l'ancienne législation une clause plus que sévère qui adjugeait au créancier comme sa propriété le débiteur insolvable: Cœlius n'avait pas craint de la flétrir. Le fait est cité dans Cicéron, mais le passage où il se trouve est un peu obscur. Il est question de différentes formes de la plaisanterie: (De Or. L. 2. ch. 63) et entre autres de celles que l'équivoque rend plus piquantes: « Ud apud Cœlium videtur esse misericors ille qui iudicatum duci videt, percunctatus ita:
« Quanti addictus? Mille nummum. » Si addidisset tantum modò « ducas licet » esset illud genus ridiculi prater expectationem: Sed quia addidit « nihil addo » ducas licet » addito ambiguo, altero genere ridiculi, fuit, ut mihi quidem videtur, salsissimum. « Le nihil addo » n'est pas clair: Ernesti l'explique ainsi: je n'encheris pas: non plus licet, habe tibi mancipium et son explication paraît la vraie: Un créancier passe avec le débiteur que la loi lui adjuge: un citoyen le

rencontre. Et lui demande : pour quelle somme ? En
répondant ensuite nihil addo, par une saillie inattendue
et équivoque, il transformait en quelque sorte cette
rencontre purement fortuite en une scène de vente aux
enchères et de quelle marchandise s'agissait-il ? D'un
citoyen de Rome. Nous avons peut-être outre par ce
commentaire la pensée de M. Cévins : mais son esprit
était si indépendant qu'il a pu aller jusqu'à
L'allusion à cette loi odieuse est détournée, et il fallait
qu'elle le fût : on n'attaque point en face une législa-
tion respectée comme était celle de l'ancienne Rome.

L'intention politique est plus évidente dans un
fragment que nous a conservé Cicéron (De sen. C.
5.20). Le poète faisait la leçon à quelques jeunes
patriciens qui s'étaient mêlés trop tôt des affaires
publiques.

Proveniebant oratores novi, stulti, adolescentuli.
C'était déjà pousser le franc parler assez loin. Mais
le poète ne s'en est pas tenu là. Nous verrons que
contend de ces critiques générales qui ne frappent
particulier personne, mais que beaucoup peuvent
s'appliquer, il en vint à mettre des noms à ses satires.
Son audace fut malheureuse et ces traits mordants
retombèrent sur celui qui les avait lancés.

Bazin.



16^e leçon.

Vénius. - Génie satirique de ce poète. -
Son épopée.

Nævius (Suite)

Nævius ne débuta qu'après Livius Andronicus, mais il le suivit de très près, et fut moins son successeur que son émule; le premier ouvrage de Livius Andronicus est de l'an de Rome 514 (239 avant J. C.)^{*} En 545, (208) Livius Andronicus était encore le poète officiel de Rome; c'est alors qu'il composait l'hymne que devaient chanter les jeunes romaines; la mort de Nævius n'est postérieure à cette composition que de cinq ans; elle est de l'an de Rome 550 (203 av. J. C.).

Mais, si ces deux poètes sont contemporains, Nævius semble postérieur à Livius Andronicus par la supériorité de son talent poétique. On remarque dans ses fragments tragiques et plus encore dans ses fragments comiques, une certaine élégance de langage, de la précision, de la netteté, de la vivacité, une allure de style plus dégagée, et une langue moins altérée par l'introduction indiscrète de formes empruntées au grec.

~~~~~  
Liberté de Genie de Nævius.

~~~~~  
Ce qui distingue Nævius, c'est une liberté de

^{*} Calpurnius de 519 (234)

génie qui manque à Livius Andronicus. Il imite
 aussi les Grecs, mais il les imite avec une certaine
 indépendance, qui laisse plus de place à l'inspi-
 ration originale. Il ne se contente pas de pièces
 dont les personnages et le lieu de la scène soient
 grecs (*fabulae palliatae*); il fait des pièces qui
 sont romaines par le sujet (*fabulae togatae*, *fabulae*
praetextae.) Il faut d'ailleurs remarquer que celles
 même de ses pièces qui sont grecques par le sujet sont
 romaines par les mœurs.

La liberté de Naevius se montre surtout dans sa
 hardiesse qu'il met à s'attaquer aux mœurs romaines.
 Dans les comédies, les poètes grecs qu'il imite, ce sont
 les poètes de la comédie nouvelle; mais, déjà initié
 à l'art de mêler les modèles, il introduit dans ses pièces
 des traits qu'il prend à la comédie ancienne. Ce qu'il
 emprunte surtout à la comédie ancienne, c'est surtout
 la hardiesse satirique qui en est le caractère; il a imité
 de l'esprit d'Aristophane des pièces faibles sur le modèle
 de celles de Ménandre, et on peut lui appliquer ce que
 dit Horace de Lucilius:

Hor. Sat. 1. 4. v. 6.

Hor. Sat. 11, 1, v. 69.

Hinc (e Comœdia Veteri) omnis pendet Lucilius.

Primores populi arripuit, populumque tributum.

Des Comédies romaines (Togatae) de Nævius.

Les recueils d'histoire littéraire ne citent qu'une fabula togata de Nævius, intitulée Clastidium; c'est le nom d'une ville de la Gaule Cisalpine, qui fut livrée, par trahison, à Annibal peu de temps avant la bataille de Crébie, et où il trouva des approvisionnements considérables: *id horreum fuit Paenis sedentibus ad Crebiam*. Le sujet de la pièce de Nævius est tout à fait inconnu; Varron ne la cite que pour une observa-

Musmann. Biogr. de Nævius. non purement grammaticale. M.^r Musmann.

(l'auteur d'une ^{sur} biographie de Nævius et l'éditeur de ses fragments poétiques) est tenté d'y ajouter une autre pièce intitulée Tull. Il y en a deux autres, qu'on peut regarder comme des comédies de sujet romain, ce sont Hariculus et le Leon; nous en parlerons plus loin.

Hardiesses politiques de Nævius dans ses comédies romaines (fabulae togatae)

Cicéron, dans le De Oratore, cite une scène du théâtre de Nævius, qui appartenait probablement à une comédie de sujet romain; elle nous donne un exemple de la hardiesse comique de Nævius, dans

un sujet fort irritant, qui touchait à la vieille querelle des riches et des pauvres; c'est une allusion à la législation des XII. Tables, qui adjugeait le débiteur insolvable à son créancier. Voici le passage de Cicéron: il cite le mot de Mævius, comme un exemple de plaisanterie:

Cic. De Orat. II, 63.

« Scitis esse notissimum ridiculi genus, quum aliud exspectamus, aliud dicitur. Hoc nobis metipsum nostrum errorisum movet: Quod si admixtum est etiam ambiguum, fit salsius; ut apud Mævium videtur esse Mævius ille, qui judicatum duci videns (c'était le mot consacré: judicatum pecuniae, addictum ducero, emmener en esclavage un débiteur insolvable) percunctatur ita:

Quanti addictus? Mille minimum.

Si addidisset tantummodo, Ducas licet; esset illud genus ridiculi praeter expectationem; sed quia addidit,

Nihil addo; Ducas licet

addito ambiguo, altero quere ridiculi, finis, ut mihi quidem videtur, salsissimum. »

Voici la scène de Mævius; un débiteur est emmené par son créancier à qui il vient d'être adjugé; un homme s'avance et demande pour combien le débiteur est emmené; pour mille sesterces, lui dit-on, oh! je n'en chéris pas, répondit-il, vous pouvez l'emmener: nihil addo; ducas licet. C'était

une satire hardie par laquelle Cæcilius transformait
l'adjudication du débiteur en une sorte d'enchère
qui le livrait au plus offrant.

L'histoire de Rome présente plus d'un exemple des
troubles que ces rigueurs cruelles des créanciers excitaient
parmi le peuple; il faut citer à ce sujet une scène des
plus tragiques de Cîte Live; l'émotion populaire que
souleva l'application de cette loi nous expliquera
l'intérêt que devait offrir une pareille scène dans
l'œuvre d'un poète populaire.

Cîte. Livre II. 14.

L'an de Rome 370 (382 av. J. C.), sous la dictature
de A. Cornélius Cossus, M. Manlius Capitolinus
délivra un débiteur qu'on emmenait ainsi en esclavage.
« Centurionem, nobilem militariis factis, judicatum
pecuniae quum duci vidisset, medio foro cum cater-
va sua accurret, ed manum injecit; vociferatusque
de superbia patrum, ac eundem litate flaueratorum,
ed miseriis plebis, virtutibus ejus viri fortuna que.
Inde rem creditori palam populo solvit, libraque
ed cere liberatum (exemple des cérémonies symbo-
liques qui accompagnaient les actes publics à
Rome; quand on vendait un esclave, on mettait
dans une balance un as qui en représentait le
prix) emittit. . . . Acceptus ed ipse (centurio) in tum-
ultuosam turbam, ed ipse tumultum agebat,

Cicatrices acceptas Veienti, Gallico, aliis que
deinceps bellis, ostentans. Se militantem, se restituta
entem eversos penites, multiplici jam sorte exsoluto,
mergentibus semper sortem usurus, (Sorsus usuræ, intere us) obrutum fanore esse. Virre lucem
forum, civium ora, M. Manlii opera: omnia paren-
tum beneficia ab illo se habere: illi devovere corporis
vitaeque ac sanguinis quod supersit... Hic
vocibus instincta plebes, quum jam minus hominum
esset, addita alia commotionis ad omnia turbanda
consilii res. Fundum in Veienti, caput patrimonii
subiectis praeconi. Nec quem vestrum, inquit, Quirites
donec quidquam in se mea supererit iudicatum
addictum reduci patiar. Id vero ita accendit
animos, ut per omne fas ac nefas se cutore vindictae
libertatis viderentur

Comme. Cœlius, Plaute a fait allusion à cet
usage de livrer le débiteur en esclave à son créancier
mais seulement par un motif qu'il jette en passant
..... Ducite nos quo lubet, tanquam quidem addicti

Satire personnelle: Les Métellus et les Scipions

La liberté comique de Cœlius ne se borne pas à
ces satires générales contre des institutions ou des usages

Plaute... les deux Bacchis
acte V. Sc. 2. V. 87.

il alla jusqu'à s'en prendre aux personnes, et, si, dans ses pièces grecques, il avoit mêlé à ses imitations de la comédie nouvelle qqs traits de la comédie ancienne, il osa, à la manière d'Aristophane, diriger des attaques personnelles contre les personnages politiques, et les plus puissants, tels que les Métellus et les Scipions.

Dans son premier discours contre Verres, Cicéron s'adressant à Métellus, dit: « *Comm hoc Verrem dicere aieband te non fato, ut ceteros ex vestra familia, sed opera sua, consulem factum.* » Il y a dans ces paroles une allusion à un vers malicieux de Naevius contre les Métellus, que le commentaire d'Asconius Pedianus nous explique. Il paroît que Naevius avoit dit à propos de l'élevation d'un Métellus au Consulat: (Vers iambique)

Fato Metelli Romae consules fiunt.

C'est par le hasard (et un hasard fâcheux, une sorte de fatalité) que les Métellus deviennent à Rome consuls; et c'est par allusion à ce mot de Naevius que Cicéron disoit à un Métellus: Vous, à en croire Verres, ce n'est pas le hasard, mais ses propres soins qui vous ont élevé au consulat.

Les Métellus ne laissent pas le vers de Naevius sans réponse, mais, à ce que nous disent les grammairiens Terentianus Maurus et Atilius Fortunatianus,

ils ripostèrent par un autre vers: (vers Saturnien)

Dabunt malum Metelli Nocturno poetæ. *

Réponse improvisée, qui ressemble fort aux vers satiriques que les soldats répétaient dans les triomphes en insultant à la gloire du général vainqueur; il y avait là quelque chose de la poésie fescennine, mais cette fois, ce n'était pas les plebéiens qui avaient la réplique c'étaient les nobles, et leur réponse était menaçante. Qu'était-ce donc que ce châtiment (*malum dabunt*) qu'ils promettaient au poète? C'était la peine capitale, *pœna capitalis*, mais la mort civile, peine réservée à qui conque outrageait quelque

* C'est Cicéron qui nous apprend dans des vers[†] cette peine, comme Horace nous cette sévérité de la loi des XII Tables. L'apprend, c'était la peine du bâton, *fustis*.

"Si quis occiderit, si ve corruerit
vididisset quod infamiam faceret
flagitiumque attulit."

Relaxe modum formidine fustis. (Hor. Ep. II, 1, 20)

(Cicéron De Rep. IV, 1. Passage souvent les traitements ignominieux infligés aux esclaves. Plaute et Terence l'emploient dans ce

II, 9.

Sens:

Plaute. Rudens. Acte IV.

sc 4; v. 81.

... Non potes

† Le vers de Nocturnus était un vers iambique trimètre; celui de Metellus un vers iambique trimètre hypercatalectique; c'est à dire ayant une syllabe quel premier; C'est un vers Saturnien.

Sine malo fateri; video.

Cor. Eun. Act. IV. Sc. IV; v. 48

Non ego te comprimere possum sine malo?

C'est dans le même sens que Ciceron le prend quand il fait dire à Sextius, tribun du peuple:

Cic. L. IV, 49.

Auditis, Quirites, si cū servis malum minantem militibus? (Postumium, tribunum militum)

Ces deux vers de Nævius et des Metellus, nous montrent d'un côté Nævius, poète populaire, attaquant les patriciens, et de l'autre les châtiments dont les patriciens le menaçaient au nom de la loi aristocratique des XII Tables: en dépit de cette loi, l'esprit de satire persistait à Rome.

Nævius ne ménagea pas plus les Scipions que les Metellus; nous avons de lui des vers, dirigés contre le plus grand même d'entre eux, contre le premier Africain, où il le plaisante sur les faiblesses galantes de sa jeunesse; Oulu Gelle, qui cite ces vers, dit lui-même de Scipion: *Scipionem istum, Terentius ait falso incertum, fama tamen, quum esset adolescens, haud sincera fuisse.* Ce Vieil historien, Valérius d'Antium, ajoute-t-il, parlant des mœurs de Scipion tout autrement que tous les autres historiens, il est vrai qu'Oulu Gelle attribue cette opinion de Valérius d'Antium aux vers mêmes de Nævius: *« Nævius ego versibus credo*

Oulu Gelle. N. att. VI. 8.

ad ductionem Salerium Antiatem adversum ceteros.
 omnes scriptores de Scipionis moribus sensisse, et
 eam puellam captivam non redditam patri Scipio-
 nisse, contra quam nos supra diximus, sed retentam
 a Scipione, atque in deliciis amoribus que ab eo tenu-
 spatam. n Il s'agit de cette jeune fille qui fut remise
 à Scipion en Espagne, Polybe dit qu'il la remit
 à son père pour la donner en mariage à qui il
 voudrait, mais qu'il l'eût volontiers gardée, s'il n'eût
 été général, et s'il eût pu jouir de son temps et des
 plaisirs de la jeunesse.

Polybe. X, 19.

Des soldats romains s'étoient emparés d'une
 jeune fille dans la fleur de l'âge qui étoit la plus
 belle de toutes les femmes; ils savaient bien que
 Scipion aimait les femmes (ἡδονὴν ὄντα
 ἡσυχίαν); ils la lui amenèrent et la lui offrirent
 comme un présent qu'ils voulaient lui faire. Scipion
 frappé de la beauté de cette jeune fille, et la regardant
 avec admiration: Si j'étais simple particulier, et
 il, aucun présent ne pourroit m'être plus agréable
 mais comme je suis général, il n'en est point que
 je ne préfère. n C'est aux faiblesses de la jeunesse
 de Scipion que Tacitus faisait allusion dans les
 vers suivants:

Aulu Gelle VI, 8.

Etiam qui res magnas manu sacpe gessit gloriose.

*Cujus facta viva nunc Vigent, qui apud gentes solus
Praestat, eum suus pater cum pallio uno phrygica abiecit.*

On voit que Mœvius lui reproche en même temps
un trop grand attachement au costume des Grecs
(pallio; Romanos cerum Dominos, gentem que
togatam); Scipion avait pris le costume des Grecs, en
même temps que leurs mœurs; l'aristocratie romaine
se faisait grecque; et Mœvius, le poète populaire, se
lui reprochait dans ses comédies.

Mœvius est jeté en prison.

Ces hardiesses coûtèrent cher à Mœvius, les grands
qu'il attaquoit ne le lui pardonnèrent pas, et
bientôt, il fut arrêté par l'ordre des Criminels et jeté
en prison: *a Cum ob assiduam maledicentiam et
probra in principes civitatis, de Graecorum poeta-
rum more, dicta, in vincula Romae a triumviris
conjectus esset. n* Plaute a fait en passant
allusion à cette disgrâce de Mœvius, dans des vers
où il ne faut pas voir, comme on l'a fait souvent,
une insulte à ses malheurs, mais où Plaute n'a
d'autre intention que de rappeler au peuple qu'il
y a dans les fers un poète condamné pour s'être
égaré aux dépens des grands. Plaute en parle

San doute d'un ton léger et plaisant, mais ce
un poète comique. Voici le passage: Palaestron
l'esclave fourbe et industrieux, le scapin de Molière
se met les prit à la torture, pour imaginer quel
bon tour contre le soldat fanfaron; Périplecton
qui suit tous ses mouvements, les décrie en même
temps; a bon dit-il, le voilà qui se met à bâiller
il l'aie son menton sur son bras, comme sur une
colonne; » etc.

Miles gloriosus Acte II.

Sc. 2. v. 54.

Eccē autem aedificiū: columnamento suffulcitur.
Apage, non placeat profecto mihi illa inaedificatio.
Vae os columnatum poetae esse in auidi barbari.
Quos binī custodes semper totis horis accubant.
Le poeta barbarus ne signifie pas ici un poète
étranger: Plaute lui-même s'appelle ainsi dans
un de ses prologues: les poètes romains se donnaient
alors eux-mêmes le nom de barbares, que les Grecs
leur donnaient. Quant aux deux gardiens qui sont
à toute heure aux côtés du poète, ce sont les chaînes
qui le retiennent: ce sont comme des chiens de garde.
Monsieur de Plaute nous explique ce mot:

Curculio Acte V, Sc. 3. v. 13.

Delicatum te hodie faciam cum catello uel aculeo.
Plaute joue sur les mots Catona, Catolla, Catellus,
(chaînes ou chiens de garde)

*Naevius compose en prison deux piéces où il
censure ses hardiesses.*

Plaute n'avait d'autre but que d'attirer ~~l'attention~~
l'attention sur le poète qu'il représentait en prison
dans une si triste attitude; c'était comme une réclama-
tion en sa faveur, et elle fut entendue: les tribuns du
peuple firent élargir Naevius; ce qui, aux yeux de
M. Hrusmann, est une nouvelle preuve que Naevius
était citoyen romain; autrement les tribuns ne se
seraient pas ainsi entremis dans cette affaire.

Naevius concourut lui-même à son élargissement,
en composant en prison deux piéces, où il reprenait ses
hardiesses passées contre les grands de Rome, à l'adresse
d'un tribun exemptus est, quum in iis, quas
supra dixi, fabulis delicta sua et petulantiar
victorum, quibus multos ante luserat, diluisset. »
Le titre de ces piéces était, comme Aulu. Gelle nous
l'apprend, *Hariculus* et *Leon*; le sujet nous en est
entièrement inconnu; il est probable que c'étaient
des piéces de sujet romain.

Il reste quelques vers de l'*Hariculus*. Il y en a un
qui semble faire allusion au poète lui-même: « Essayez
d'ôter son frein au lion affamé. »
Deprandi autem leoni subdas oreas.

Aulu. Gelle, III, 3.

Aulu. Gelle III, 3.

« Car il est plutôt à mettre. »

Postus au mod. Orea.

Macrobe Saturn. II, 14.

Mercator Act. V, Sc. 2. v. 98.

* assez probable par cette mention de
Lanuvium ed de Praeneste

Cic. Brutus, 60.

Macrobe cite ainsi-ci :

Quis apud te heri (cœnavit) ? Praeneste ed Lanuvio hospites

- Suapte utrosque decius acceptos cibo,
Alteris inanem bulbam madidam dari,
Alteris mucus in proclivi profundere,

Voilà sans doute dans Plautus une expression analo-
gue à celle de Lanuvio hospites :

Vide ibi hospitem Lacyntho.

Il est à croire que l'Hariculus étoit une fabula
togata, ed que la scène se passoit dans une ville romaine

mais c'est une simple conjecture*. Quand à la scène
du Leon, on en connaît absolument rien.

Cœvius commit sous doute quelque nouvelle
imprudence à l'égard des grands; car, malgré la pro-
tection des tribuns, il fut banni de Rome; il se retira
à Utique, où il mourut, l'an de Rome 550 (303 av)
C'est la date que donne Cicéron d'après les vieilles
annales de Rome (Veteribus commentariis); Pline
(Brutus 60) ed Eusebe (Chronique) prolongent un
peu la vie de Cœvius. Il pouvoit avoir une
soixantaine d'années quand il mourut.

Cœvius poète épique. Poème sur la 1^{re} guerre punique

Cœvius n'étoit pas seulement un poète de parti,

sur le théâtre, critiquant la loi aristocratique des XII tables, ou la conduite des grands; c'était aussi un poète national, touché de la gloire de son patrie et qui la célébrait dans des vers faits pour plaire à tout citoyen romain. Celle était la tragédie intitulée: Alimoniae Remi et Romuli; tel fut surtout le poème sur la guerre punique (la première). Ce poème fut l'ouvrage de sa Vieillesse. Cicéron parlant de l'amour qu'ont les écrivains pour les travaux de leur Vieillesse, dit: "Quam gaudebat bello suo Punico Nævius." N'aurait-il pas été Nævius travailla-t-il à ce poème, dans son exil à Utique, près des lieux mêmes où il avait combattu: il avait été soldat de la première guerre punique.

Avant Nævius, Livius Andronicus avait traduit l'Odyssée; ces deux poèmes épiques sont très voisins par la date, et par la forme; ils sont tous deux écrits en vers saturniens, et si l'hexamètre s'y rencontre parfois, c'est un pur accident; c'est Ennius qui le premier fit sciemment usage du vers épique.

Le poème de Livius Andronicus n'était qu'une traduction; celui de Nævius fut une épopée nationale.

Nævius chante des événements qu'il a vus et aux quels il a pris part; Oulu-Gelle le dit d'après

Oulu-Gelle Nuits Attig. XVII, 21. Varro: a. Quem M. Varro, in libro de poetis.
Stipendia fecisse ait bello punico primo,
 primo, idque ipsum Nævium dicere in eo carmine

quod de eodem bello scripsit, Nævius did. lui même
qu'il combattit dans la guerre punique; c'était sans
doute à la fin de son poème qu'il le disait, et dans une
sorte d'épilogue semblable à celui de Virgile dans les
Géorgiques.

Virg. Georg. IV. 558.

Vace super arborum cultu pecorum que carebam,
Et super arboribus, Caesar dum magnus ad altum
Pulminat Euphraten bello, victor que Volentes
Per populos dux jura, viamque affectat Olympo.
Ille Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis otii;
Carmina qui lusi pastorum, audax que juventa,
Cynthia, te patulae cecini sub tegmine fagi.

L'intervention personnelle du poète dans l'épopée
au milieu des événements qu'il raconte, était chose toute
nouvelle; dans Homère on ne voit rien de semblable.
L'exemple de Nævius fut suivi à Rome: si Virgile
ne se nomme pas dans l'Énéide (les 4 premiers vers
Hic ego..... passeront pour apocryphes) le poète se

* Avant Virgile, Catulle mêle à l'épopée
des mouvements lyriques.

montre du moins q. q. fois à certains traits de sensibi-
lité qui sont l'expression de ses propres sentiments. Et
ne raconte pas toujours, il parle parfois en son nom.

Caractère historique de l'épopée de Nævius.
Il y a sans doute un avantage à raconter des évé-

ments dont on a été le témoin & où l'on a été soi-même
acteur: l'impression en est plus vive & l'inspiration
doit y gagner. Mais les faits n'ont pas encore reçu
du temps cette grandeur que le lointain leur donne;
ils en est des événements comme des hommes; ils sont
plus grands pour la postérité que pour les contemporains.
Ce n'est qu'avec le temps que l'imagination agrandit
les faits & leur ajoute ce merveilleux que demande
la poésie épique; aussi une épopée qui raconte des
événements contemporains risque-t-elle fort de ressem-
bler plutôt à une histoire en vers qu'à un poème.
L'exactitude seule du récit ne fait qu'un annaliste,
& malheur au poète épique qui n'aurait pas d'autre
mérite!

Boileau. Art. poët. II.

Loins ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique;
Qui, chantant d'un héros les progrès éclatants,
Malgré les historiens, suivront l'ordre des temps!
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue:
Pour prendre. Dote il faut que Lille soit rendue;
Et que leur vers, exact ainsi que Mèzerai,
Ait fait déjà tomber les remparts de Courtrai.
La chaleur même & la passion, jointes à la fidélité
du récit, ne suffisent pas pour un poème épique; il
ne peut se passer du merveilleux; & Mœrius en sent

l'homme, l'alle
français

bien le besoin, mais comme il lui est impossible de l'introduire dans des faits récents, que beaucoup ont vu, que tout le monde connaît, il le transporte dans des préambules où il porte des temps fabuleux. Mais qu'arrive-t-il ? C'est que la fable et l'histoire sont nécessairement séparées, et que le poème est formé de deux parties distinctes qui sont plutôt juxtaposées qu'unies. C'est aussi le caractère des Annales d'Ennius. Après Ennius, la poésie épique se sépare en deux branches, la mythologie d'un côté, et l'histoire de l'autre. Jusqu'au moment où Virgile concilie avec art la fable et l'histoire, le merveilleux et le réel, que Vœvius n'avait fait que rapprocher durement. Dans Virgile comme dans Vœvius, l'histoire est au fond du sujet, mais dans Virgile, elle se déguise quelque sorte sous le vêtement de la fable. Le surnaturel, les Dieux, les héros, voilà la fable, et voilà la poésie, l'histoire ne se laisse entrevoir que de temps à autre par des perspectives qui s'ouvrent tout à coup.

Vœvius, qui fut véritablement le créateur de l'épopée romaine, ne pouvait arriver du premier coup à cette perfection de l'art, et son sujet même ne le lui permettait pas.

Quintefoix la grandeur même des événements que chantait le poète donna de la grandeur à son œuvre.

et il rencontra quelque fois l'inspiration. Ou si son succès fut il considérable, et son poëme long temps estimé chez les Romains.

Durée de l'Œuvre de l'Œuvius.

Lorsque dans ses annales Ennius vint à parler des mêmes événements que l'Œuvius, il crut avoir à s'excuser d'en recommencer le récit; On sent que l'œuvre de l'Œuvius le gêne; toutefois, il n'en parle pas avec un grand respect:

Ennius.

Scripsere alii rem

*Versibus quos olim Faunus, Vatesque canebant,
Quum neque Musarum scopulos quisquam superarat,
Nec dicti studiosus erat.*

Cicér. Brutus. 77.

Cicéron relève avec esprit la légèreté avec laquelle Ennius parle des vers de l'Œuvius: «... Sed ipse dicit cur id faciās: Scripsere, inquit, alii rem versibus. Et luculente quidem scripserunt, etiamsi minus, quam tu, polite. Nec vero tibi aliter videri debet; qui à l'Œuvio vel sumpsisti multa, si fateris; vel, si negas, surripuisti.» Ennius profita de ces vers qu'il disoit si tendre.

Le poëme de la guerre punique ne tarda pas à avoir des commentateurs; à propos de ce vers,

Varron De la langue lat. III, 89.

Suetone. De illust. gramm. 2.

Cic. Brutus 72.

Cic. Brutus 76.

Atque prius pariet locusta lucam bovem
Varron cite deux commentateurs qui expliquent diffé-
remment l'origine de l'expression Luca bos, l'un l'appelle
Cornélius, l'autre Virgilius.

Suetone cite Caius Octavius Lampadius qui comme
aussi le poëme, et qui le divisa en sept livres; jusque-
là il n'y avoit pas de divisions: uno volumine et
continenti scriptura expositum (ex ad poema). Les
grammairiens lisaient les poëmes dans les écoles et
ils les divisaient en plusieurs parties pour en faciliter
la lecture et l'étude. Ces commentaires attestent la durée
et la vie du poëme de Nœvius.

La gloire de Nœvius étoit encore vivante du temps
de Cicéron et d'Horace. Varron le cite souvent et
Cicéron, comme nous l'avons vu, le défend contre
les dédains d'Ennius. Cicéron compare l'Odyssée
d'Andronicus aux ouvrages d'un vieux sculpteur
de Sicyle nommé Dédale, et le poëme de Nœvius
aux œuvres de Myron: « *Odyssæ est sic tanquam*
opus aliquod Dædali et livianæ fabulæ non
dignæ quæ iterum legantur. » « *Illius (Nœvii)*
quem in vatibus et Faunis enumerat Ennius,
bellum Iunicum, quasi Myronis opus, delectat. »
Or on voit à la phrase de Cicéron qu'il n'estime pas
beaucoup les œuvres de Dédale; tandis qu'il a dit

Cic. Brutus. 70.

de Myron: a Nondum Myronis (signa) satis ad
veritatem adducta; jam tamen quæ non dubites
pulchra dicere. »

L'an de Rome 698 (55 av. J. C.) aux jeux de Pompée
on représenta une pièce qui avoit pour titre Egeus
Erejanus; l'Comus l'attribue à Livius Andronicus,
Macrobe à l'Ævius. M. Klusmann l'attribue à
l'Ævius, il peut avoir raison; mais il argue d'un
passage de Varron, dans lequel il se méprend.

Varron De la langue lat. VII, 1.

Un savant grammairien, ^{style} du nom d'Ælius, dit Varron,
a essayé d'expliquer le chant des Salicus, il ne l'a pas
pu. et il n'y a rien là d'étonnant; a Nec mirum
quum non modo Epimenides post annos quinquaginta
ex perfectis cæ multis non cognoscatur, sed etiam
Cæcer Livii post annos quindicem ab suis qui sit
ignoretur. » Il s'agit là du personnage de Cæcer
qui dans la pièce de Livius Andronicus, revient au
bord de 15 ans ~~de~~ Salamine et n'y est pas plus reconnu
qu'Epiménide après son sommeil de cinquante ans;
il ne s'agit pas de la pièce même d'Andronicus, comme
le dit M. Klusmann, et Varron ne dit pas que cette
pièce fût intelligible au bord de 15 ans; si L.

Andronicus n'aurait pas vécu plus long temps comme
l'Ævius, son contemporain, aurait-il pu vivre jusqu'au
temps de Pompée, puisque c'est à lui que M. Klusmann

attribue la pièce de l'Equus Trojanus représentée au
jeu de 698 ?

Horace irrité par les éloges exagérés que les amateurs
du passé donnaient aux vieux poètes, s'étonne que le nom
de Nævius soit encore illustré, et s'en fâche; mais il
constate par cela même la persistance de sa gloire.

Hor. Ep. 11. 1. 4. §2.

Nævius in manibus non est, ad mentibus hæret,
Pæne recens.

Macrobe et Servius nous apprennent que Virgile
lisait Nævius, et qu'il en a même profité. Nævius
n'était donc pas seulement prisé des esprits, on lisait
même ses ouvrages.

Les œuvres du Vieux poète Nævius étaient donc
encore lues et estimées des Romains, au siècle d'Auguste.
Celles qu'on devait lire surtout, c'étaient ses comédies,
dont la langue était plus formée que celle de ses
tragédies, et surtout les comédies dont le sujet était
romain. L'esprit satirique de ces pièces devait plaire
aux Romains et les allusions politiques qu'elles
contenaient avaient pour eux un intérêt que le temps
ne devait pas détruire. Enfin, ce qui devait durer
encore, c'était le poème de la guerre punique qui rappor-
tait aux Romains les exploits de leurs aïeux et leurs
victoires sur Carthage, la rivale terrible de Rome.

Guillemot

1
ce day

leirs
e non

il
ney
B,

le
my
li
chra

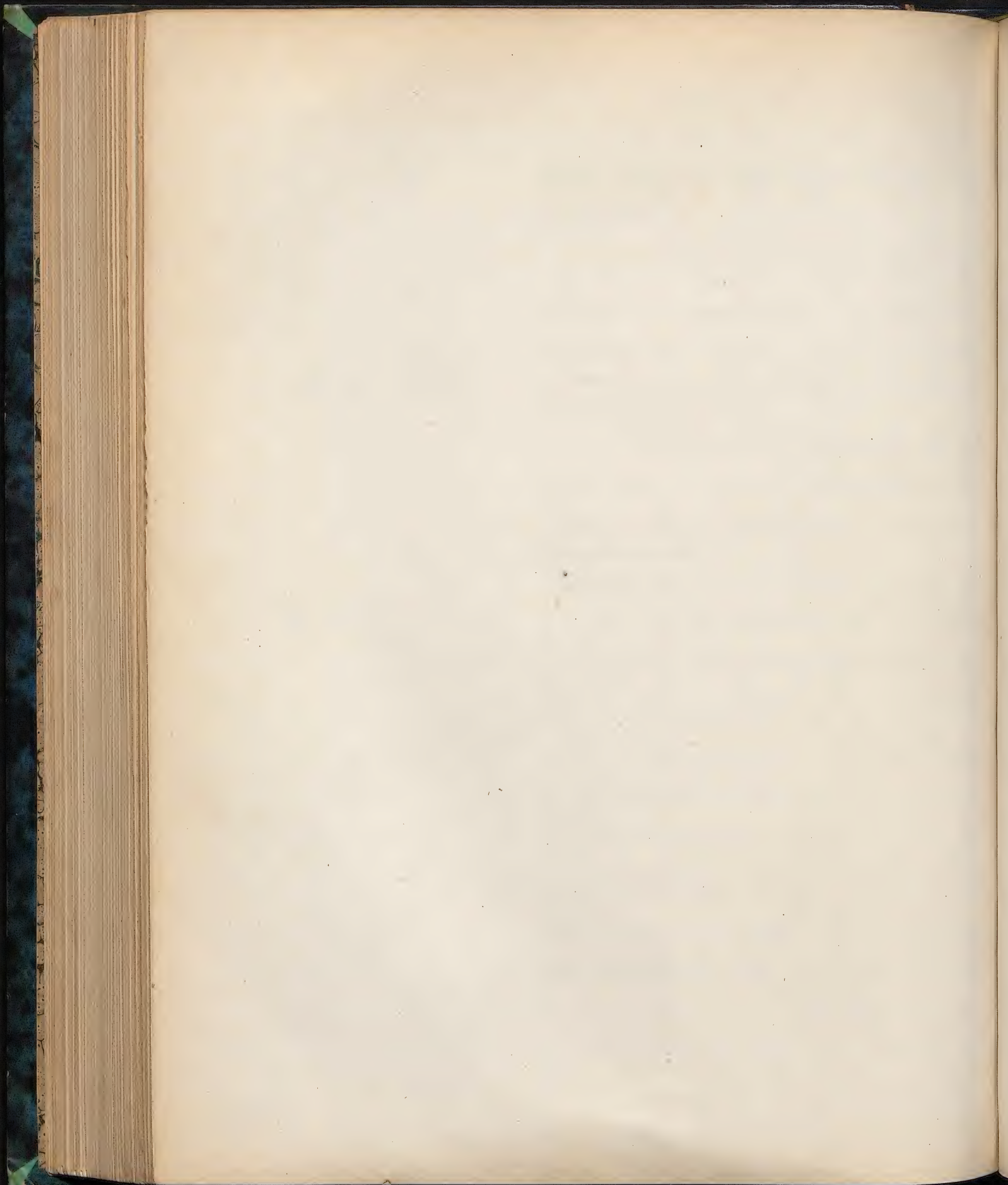
lone
Angels
des

1.
stark
aire

time
ver

ruppe
prou

2.



17^e leçon.

Mévius. - Son épopée.

Caevius

De son poëme épique.

Caevius nous l'avons vu, comme tous les écrivains d'une littérature qui ne fait que de naître, embrasser tous les sujets; comme eux il est imitateur, tout en conservant une assez grande originalité; il n'altère pas le caractère natif de la langue romaine et il a pu, jusqu'à un certain point, dire avec une spirituelle insolence, que lui il savoit parler latin à Rome. Nous vous dit comment dans les cadres empruntés aux Grecs! Caevius fit entrer les traits de l'ancienne comédie et la verve d'Aristophane: grecques par l'intrigue et le lieu de la scène, ses comédies sous romaines par les mœurs. Il n'y avoit plus alors qu'un degré à franchir pour arriver aux *fabulae togatae* et *praetextae* et Caevius le franchit.

Il intentatum nostri liquere poetae:

Ecce munus mercede decus, vestigia graeco

Auri deserere et celebrare domestica facta,

Vel qui praetextos, vel qui docuere togatas.

C'est de Caevius poète national et épique que nous avons à parler maintenant. Le sujet de son épopée est la première guerre punique pendant laquelle Caevius avoit servi comme légionnaire dans les

Il faudroit ajouter pour que cela soit justifié par l'imitation.

seul.

Il faudroit aussi il faudroit dire à la nouvelle comédie

Hon. Ars poët. v. 330. et ss.

armées de Rome). Traiter ainsi un sujet contemporain offrait sans doute de grands avantages, à cause de l'intérêt qu'il ne pouvait manquer d'exciter; mais il y avait aussi des dangers, car le poète en parlant d'événements auxquels il avait assisté, risquait de ne pas être forcément qu'un historien timide, et c'est ce que Nævius n'évita pas toujours. Ajoutons que le merveilleux est interdit au poète qui chante ce qu'on a vu, et avec le merveilleux disparaît un des plus grands charmes de l'épopée. Quoi qu'il en soit, le poème de Nævius eut un grand succès, qui se soutint jusqu'aux derniers temps de la littérature latine.

Dur temps d'Auguste, Horace disait :

"Nævius in Manibus non est, sed montibus haeret
 Paene recens. (Ep. à Auguste v. 53.)

Dans une de ces époques de décadence où les vieux auteurs retrouvent des lecteurs à cause des singularités

Lettre de Marc-Aurèle à son maître Fronton sur le langage qu'ils peuvent offrir, l'Empereur Marc-Aurèle écrivait à son maître Fronton : "Litterarum

amore capitali, ut ait Nævius, arimum meum compleverunt." Le nom de Nævius apparaît souvent dans cette correspondance. Ailleurs, le Rhétor le cite à son disciple comme un des auteurs qui excellent le plus dans le choix et l'arrangement des mots : "qui

Lettre de Marc-Aurèle à son maître Fronton sur le langage qu'ils peuvent offrir, l'Empereur Marc-Aurèle écrivait à son maître Fronton : "Litterarum

ibid. C. 1. pp. 229.

Se in eum laborem Studiumque et periculum verba
industriosius quaerendi commiseret. » On trouve
souvent chez lui, dit-il, des expressions inattendues et
inespérées : a insperatum atque inopinatum
verbum, quod praeter spem atque opinionem legen-
tium atque audientium promittitur. » Ces expressions
vieilles et qu'on ne peut retrouver que par l'étude,
Fronton voudrait que Cicéron les eût employées plus
souvent : a Verba quae non nisi cum studio atque cura
atque vigilia atque multa veterum Carminum memo-
ria indagantur. » Pour nous, qui ne sommes pas
des fanatiques de l'antiquité, nous ne pouvons que
louer Cicéron d'avoir souvent cité fort à propos
les vieux poètes, mais nous lui savons gré aussi de
ne pas leur avoir emprunté leur langage suranné
et de s'être borné en homme de goût à parler celui de
son temps.

De Fronton à Oulu-Gelle, son disciple, la
transition est naturelle, et là encore nous trouvons le
même culte de l'archaïsme. Oulu-Gelle raconte (*Vitis
attiques* X. 18, 7.) qu'à un dîner où il assista avec
Celsinus, ou l'ud l'Alceste de M. Caerius ou de Laevius,
et en revenant il s'entretint avec son ami des
expressions étranges et nouvelles qu'ils avaient
rencontrées dans cette pièce : a Quum apud Julium

Paulum poetam ego et Celsimus cenassemus, et
 audissemus apud mensam legi Laevii (vel L'Caevii
Alceste), rediremus quae fererent in urbem sole jam
 occiduo, figuras habitum quae verborum nove aut
 insigniter dictorum in Laeviano illo Carissime cumu-
 bamur. » L'Alceste, dont il est question ici, est
 attribuée tantôt à L'Caevius, tantôt à Laevius, auteur
 d'un goût suspect: On est vraiment tenté de la
 laisser à ce dernier, quand on a vu les expressions
 qu'il Oulu. Gelle en a retenues et qu'il cite à la fin
 de son chapitre.

Du temps de Macrobe, il falloit que les livres de
 L'Caevius fussent encore dans les mains des lettres,
 puisque ce grammairien se contente de dire que
 Virgile mit à profit L'Caevius, renvoyant pour la
 comparaison au texte même des deux poètes: *Inter
 alii loci plurimorum versuum, quos Maro in opus
 suum cum paucorum verborum immutatione tran-
 tulit. Et quia longum est universas versus ex utroque
 transcribere, libros veteres notabo, ut qui volit, illic
 legendo, aequalitatem locorum conferendo miretur.*
 Après avoir cité un exemple, il ajoute. *hic locus
 totus sumptus est à L'Caevio, ex primi libro belli
 Punici.* »

Malheureusement ce poème si commun encore au

Saturnales VI. 2.

temps de Macrobes, n'est pas venu jusqu'aux modernes. Il est aujourd'hui presque entièrement perdu, et nous n'en avons que quelques fragments conservés par les grammairiens pour des raretés grammaticales. Recueillis d'abord par Henri & Robert Estienne, ces fragments ont été classés par Spangenberg (Leipzig 1825) on les trouve réimprimés dans la Monographie de *V. Caevius* par M. Clussmann. Ces deux derniers éditeurs de notre poète ne s'accordent pas toujours; ils admettent, il est vrai, la division du poème de *V. Caevius* en 7 livres; mais Spangenberg compte 39 vers et Clussmann quelques uns de plus; de plus ils ne rangent pas toujours les fragments dans le même ordre et varient assez souvent sur le texte, qui nous est parvenu fort altéré.

Nous allons commencer nous-mêmes l'examen des fragments épiques de *V. Caevius* et nous les diviserons en deux classes :

- 1° Les fragments légendaires, que nous rapporterons aux deux premiers livres du poème.
- 2° Les fragments historiques, qui appartiennent aux cinq derniers.

Depuis Homère toute épopée commence par une invocation, à la muse et par une exposition du sujet. *V. Caevius*, qui connaissait le poète grec pour l'avoir

suivante de son édition des

fragments des *Annales d'Ennius* 1825)

ne les rapportent pas aux mêmes

lu soit dans l'original soit dans la traduction recue
de Livius Andronicus place donc une invocation et
une exposition au début de son ouvrage. On sait

Nou More, dit Merula, était italien du XV^e siècle, Merula, d'Alexandrie, nous en a
hollandais et recueillit les fragments, conserve les deux premiers vers. Il prétend les avoir
des annales d'Ennius en 1598, après d'un ouvrage de Calpurnius Piso intitulé De
l'italien Colonne (Columna) qui avait Continentia poetarum, ouvrage que lui seul possédait
recueilli en 1590 tous les fragments mais que personne n'a retrouvé depuis. Cette disparition
des ouvrages divers d'Ennius. C'est du traité de Calp. Piso pour faire soupçonner ici
ce recueil de Merula dont M. de ces fraudes littéraires si fréquentes à l'époque de la
Springenberg a donné en 1828 Renaissance. Quoiqu'il en soit, voici les vers cités
une édition. par Merula: nous les donnons sous toute réserve en
avouant cependant qu'ils appellent assez bien par
leur énergie le style de l'Ennius.

a qui tenui latia homines tuerund
" Nires frondesque Penicas labor "

Marinus Victorinus a conservé un autre vers de
l'Ennius qui pouvait aussi appartenir au début du
poème:

" Noem Jovis concordas filiae sorores "

Je n'ai d'un tableau comparatif place vers le milieu du second chant (comme dans
des deux parties engagées dans la Homère); mais ce n'est là qu'une conjecture qui ne
l'atteint.

Après l'invocation venait dans le poème de

Maevius un long préambule sur les origines de Rome et de Carthage; il comprenait en grande partie les deux premiers livres. C'est dans cette partie sans doute que le poète avait placé le merveilleux, qui lui étoit interdit dans le reste de son ouvrage. Maevius rattachait déjà l'origine de Rome à Enée et à la colonie troienne, d'après la tradition plus tard reprise par Virgile.

On a remarqué dans les premiers livres de Virgile les efforts du poète pour donner un rôle actif à Anchise: il le représente comme un personnage inspiré des Dieux. C'est Anchise qui au II^e livre de l'*Enéide* explique le prodige de la flamme qui brûle tout d'un coup sur la tête du jeune Ascanius.

Enéide II. v. 681.

Ecce levis summa de vertice visus Iuli
 Fundere lumen apex, tactumque innoxia mollis
 Lumbere flamma comas, et circum tempora pasci.
 Hoc pavidi tripudare metu, crinemque flagrantem
 Excutere, et sanctos restringere fontibus ignes.
 Ut pater Anchises oculos ad sidera luctus
 Extulit, et caelo palmas cum voce tetendit:
 Jupiter omnipotens, precibus si flecteris ullis,
 Aspice nos; hoc tantum; et si pietate moremur,
 Da deinde auxilium, pater, atque haec omnia firma
 C'est Anchise qui excite les Troyens à débarquer

sur la côte orientale de l'Italie et s'écrit à la vue des
chevaux blancs qu'il ren contre :

*Bellum, o terra hospita, porta s!
Bello amantur equi; bellum haec armenta minantur
Sed tamen idem olim curra succedere sueti
Quadrupes, & frena fugo concordia ferre.
Spes et pacis, aid.*

C'est encore lui qui apparaît en songe à son fils
et lui conseille d'abandonner en Sicile les femmes,
les enfants et les vieillards :

Enéide V. 729.

*lectos juvenes, fortissima corda,
Defer in Italiam: gens dura atque aspera cultu
Debellanda tibi Latium est.*

Enfin au VI^e livre de l'*Enéide*, Anchise reçoit Enéas
enfer, et lui dévoile les brillantes destinées réservées à
ses descendants.

Or, Macévius avait déjà donné dans son poème
à Anchise le rôle de conseiller et de prophète.

Probus (sur l'Épique 6^e de Virgile) cite des vers de
Macévius qui semblent confirmer cette assertion :

"Doctus

"Anchisa, quem Venus pulcherrima Divum fata

"Docet, divinum ut habere spectat." "

Ce passage rapporté par Priscien (VII. 16.) nous
montre Anchise invoquant les Dieux comme à la fin

*Ce sont des
vers d'Anchise
importantement
cités.*

du 2^e livre de l'Énéide.

a Senex fretus pietate, Deum allocutus
a Summi Deum regis fratrem Neptunum
p. marium.
a Marum regnatorem.

Comme Anchise n'est pas nommé dans ce passage, quelques critiques ont mieux aimé rapporter cette prière à Duilius le vainqueur des Carthaginois, malgré le nom de Senex donné à celui qui la prononce.

Dans d'autres vers, le nom d'Anchise est cité (Cicero ad Virgilium, Églogue 11.)

Ac postea quam avim de templo speras Anchisa,
sacca ordine in mensa penatium Deorum

Ponuntur, Victimam auream pulchram immolabat.

Ces derniers vers sont curieux en ce qu'ils nous font connaître à la fois la présence d'Anchise dans le poème de Virgile et le caractère prophétique et sacerdotal que lui attribue le poète. Auream pulchram dans le morceau d'Ennius ne sont point une redondance de langage, ce sont les Romulus et Remus prenant les termes mêmes du rite augural. +

Il y aurait à relever encore d'autres emprunts de Virgile. Les beaux vers du commencement du III^e chant de l'Énéide auraient été, si l'on en croit Servius, inspirés par ce passage de Virgile, où il parloit des femmes
D'Anchise et d'Énée :

Amborum.

Uxores noctu Ervade caibant capitibus
 Oportis, flentes ambae, lacrymis cum multis.
 Avant que Virgile ait tracé cet admirable tableau,
 (Liv. II v. 796):

Atque hic ingentem comitum affluxisse meorum
 Juvenio admirans numerum, matresque, virosque,
 Collectam cælio pubem, miserabile vulgus;
 Undique convenere, animis que opibus que paratis
 Le vieuy Mævius avant dit:

Horum sectam sequuntur multi mortales
 Multi alii ex Troja Strenui viri foras
 Cum curo illic caibant.

Servius admire ici la fécondité de Virgile qui aime
 à refaire ainsi les vers et les tableaux de ses devan-
 ciers; mais cela seul que Virgile finit, prouve
 que Mævius n'étant pas un poète vulgaire.

Voici encore quelques passages repris et remaniés
 par Virgile, nous terminerons ainsi ce que nous
 avons à dire du premier livre de Mævius.

Chez celui-ci, Enée quand il débarque en
 Italie n'a qu'un seul vaisseau, construit par
 Mercure. (Servius. Enéide 1. v. 170) Suivant
 Macrobe (Saturnales 1. 2), Virgile a emprunté à
 Sordanius la tempête qui disperse la flotte.

D'Enée, les plaintes de Vénus et sa prière à Jupiter :

« In principio Aeneidos tempestas describitur &
 « Venus apud Jovem quaeritur de periculis filii sui
 « Et Jupiter eam de futurorum prosperitate conso-
 « latur..... hic locus totus sumptus est a Macrino,
 « è primo belli Punici.....

Servius (*Enéide* I v. 198) confirme le témoi-
 gnage de Macrobe, et nous apprend que ces deux
 vers si touchants qu'Enée adresse à ses compagnons,
 ont été pris ainsi que tout le passage du poème
 de Macrinus :

O Socii, neque enim ignuri sumus ante Malorum,
 O passi graviora, dabit Deus his quoque finem.
 Macrinus d'ailleurs avoit été ici lui même l'imi-
 tateur d'Homère :

Ὠ φίλοι, οὐ γάρ πωστ' ἀνάντων ἀδάκρυτον εἶμεν.
 οὐ μὲν δὲ τὸ δὲ μείζον ἐπὶ πάντων, ἢ ὅτε Κύνειον
 εἶδει ἐνὶ σπηΐ γλαφυρῷ κρατερῇσι βιῆσιν
 Ἀλλὰ καὶ ἐνθεν ἐμὴ ἀρετὴ βουλῇ τε νόῳ τε
 Ἐκρύβομεν καὶ πονέωνδε μινύσσειν οἴω.

Ce passage a été encore imité par Horace (*I. ode*
 7) quand il met en scène Eucer encourageant
 ses compagnons :

O fortes pejora que passi
 meum saepe viri ;

ed par le Casse. Jérusalem délivrée V. Stance 90.
 Nous sommes arrivés maintenant au second livre
 du poëme de Macvius. Le grammairien Macvius
 a conservé ^{deux} vers qui en faisoient partie:

Blundi ed Docti percontat Aenean
 Quo pacto Troiam urbem liquerit

¶ le C. 1. p. 269 de la traduction, Macvius se fonde sur ce passage pour prêter
 française.

Où que dans Macvius, Enée alloit déjà à Carthage.
 Mais pourquoi seroit-ce Didon qui parle dans ces
 vers ed non pas quelque prince italien chez qui Enée
 débarque soit Evandre soit Latinus ? Servius, il est
 vrai, fait sur le 9^e vers du IV^e livre de l'Enéide cette
 réflexion: « Cujus filiae fuerint Anna & Didon »
Macvius dit: « Mais si Macvius a parlé d'Anna
 ed de Didon, pourquoi ne point croire que ce soit
 dans la 2^e partie de son 2^e livre, au moment où
 il rappelle les origines de Carthage ? Ici encore
 rien qui autorise la conjecture de Macvius.
 D'ailleurs Macrobe, dans le chapitre des Saturnales
 où il énumère les emprunts faits par Virgile à Macvius,
 ne signale point le voyage d'Enée à Carthage
 comme ayant été un des épisodes du poëme du dit
 auteur, cependant si le fait en est vrai, le gram-
 mairien n'en a pas manqué de le relever à cause de
 son importance. Nous ne nous croyons donc pas

bonne addition à ce qui a été dit
 sur ce que présente de douteux
 l'hypothèse de Macvius.

endroit avec Niebuhr, de rien rabattre ici de l'origi-

nalité de Virgile en faveur de Naeuvius /
 Dans le second livre de ce dernier figurait la
 sibylle de Cumae sous le nom de Sibylle Cimmérienne.

« Quartam Cimmeriam in Italia, quam Naeuvius
 in libris punici belli nominat. »

Naeuvius nomme aussi l'Aventin et le Palatin, et
 il paraît avoir donné l'étymologie de ces deux mots
 [Narbon. De latina lingua 43.53] la lui emprunte.

« Aventinum ab ave, quod ei se a Ciberii ferrent
 a aves. » Palatium ou plutôt Balatium, quia
 « hunc locum dictum à pecore putat. »

Dans ce même livre, si nous en croyons Festus, le pont
 ublicius étoit nommé.

Enfin il est fait mention de Romulus comme
 petit-fils d'Enée. « Naeuvius est Ennius Aeneae ex
 filia nepotem Romulum conditorem urbis tradundus »

Voilà à peu près tout ce qui nous reste des deux
 premiers livres de Naeuvius. Le premier, autant qu'on
 peut le conjecturer antécédit la ruine de Troie, la
 fuite et les erreurs d'Enée; le second l'histoire primi-
 tive de Rome et de Carthage et le dénombrement

des forces des deux puissances.

Nous n'aborderons pas les livres suivants sans avoir
 examiné d'abord une question importante par le

C'est même qu'elle joue dans la littérature latine.
 Comment s'est formée cette tradition de l'arrivée
 d'une Colonie troyenne en Italie, tradition qui depuis
 l'Æneïde de Virgile a tant occupé les poètes de Rome.
 Voir les Excursus de Heyne sur Virgile, & la disserta-
 tion de Bochart, Num Æneas ^{invenit} peregrinatus in Italiā,
 placée en tête de la traduction de l'Enéide par
 Segrais.

La première origine connue de cette tradition se
 trouve dans Homère (Iliade xx 293 & k) Enéas
 attaqué par Achille va succomber; quand Neptune
 exhorte les Dieux à le sauver, tant à cause de
 sa piété qu'en vue des hautes destinées qui sont
 promises à sa race:

Ἀλλὰ τίη νῦν οὗτος ἀναίτιος ἄλγεα πάσχει
 Μὰ φ' ἔνεκ' ἀλλοτρίων ἁχέων, πεχαιομένη δ' αἰὲς
 Δῶρα θεοῖσι δίδωσι, τοῖ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,
 Ἀλλ' ἄγεθ' ἡμεῖς πῆρ' ἡμῶν ὑπ' ἐκ θανάτου ἀγάγομεν,
 Μήπως καὶ Κρονίδης πεχολώσεται, αἶψα γὰρ Ἀχιλλεύς
 Τόν τε κατατείνη μύριον δὲ οἱ ἔστ' ἀλῆσθαι
 ὄφρα μὴ ἀσπερμος γενεὴ καὶ ἄφαντος ὄληται
 Δαρδάνου.

Νῦν δὲ δὴ Αἰνείας βίη Τρώεσσιν ἀνάξει
 καὶ παίδων παῖδες, τοῖ κεν μετόπισθε γένωνται.
 L'auteur de l'hymne à Vénus faisait promettre

la même destinée à Anchise pour son fils Enée
(v. 197)

Σοὶ δ' ἔσται φίλος υἱός, ὃς ἐν Τρώεσσι ἀνάξει
τῷ δὲ καὶ Αἰνείας ὄνομ' ἔσεται . . .

A propos de ces vers un Scholiaste d'Homère cite un passage du logographe Nauvilais d'Argos, où il est dit que c'est en vue même de ces hautes destinées que l'énus s'était unie à Anchise, s'en était excitée Paris à ravir Héléne, pour amener ainsi la ruine de Troie.

Ἀφροδίτῃ, Χρησμοῦ ἐκπεσόντος ὅτι τῆς τῶν Πριαμίδων ἀρχῆς καταλυθείσης, οἷα π' Ἀρχίσου Τρώων βασιλεύσουσιν, Ἀρχίσῃ ἤδη παρηγιακότε συνῆλθε. Τεκούσα δ' Αἰνείαν, καὶ βουλομένη προφασιν κατεσπενάσι τῆς τῶν Πριαμίδων καταλύσεως, Ἀλεξάνδρῳ πόθον Ἑλένης συνέβαλε, καὶ μετὰ τὴν ἄρπαγὴν τῷ μὲν δοκεῖν συνεμάχει τοῖς Τρωσὶ, ταῖς δ' ἀληθείαις παρηγόρει τὴν ἦσαν αὐτῶν, ἵνα μὴ παντελῶς ἀπελπίδαντες ἀποδώσι τὴν Ἑλένην ἱστορεῖ Ἀπουσίλαος.

Du passage d'Homère (*Iliade* xx 293) on a quelque fois conclu que c'est en Phrygie même qu'Enée régna sur les Troyens; c'est ce qu'atteste Denys d'Halicarnasse.

Τοῖς Ὀμήρου ἐπεσὶν οὐκ ὀρθῶς λαμβανομένοις

d'Elyme. Enfin on lui fait continuer son voyage jusqu'à l'embouchure du Euxin & du Latium où régnait alors le roi Latinus.

Ainsi donc il existe sur Enée des traditions bien diverses : elles furent recueillies & arrangées par quelques historiens ou mythographes, & de là sortit enfin ce long voyage attribué au héros troyen & où, comme le dit spirituellement Rochard, « les poètes semblent avoir servi de fournisseurs ».

(I. sur ces traditions Denys d'Halicarnasse & Heyne
Excursus I sur le III^e chant de l'Enéide)

Disons le tout d'abord, Homère n'a pas eu la moindre connaissance des destinées qui appelaient Enée en Italie. Il est impossible de supposer qu'il ait fait allusion à Rome, qui n'était pas encore fondée de son temps. D'ailleurs la science géographique des Grecs à l'époque d'Homère était peu étendue; l'Odyssée l'atteste assez. Dans ce poème la Sicile est présentée comme un pays plein de géants & de monstres & la contrée des Cimmériens c. à dire le rivage de Cumès en Italie, comme l'extrémité même du monde. (Odyssée XI 1-40)

Hésiode qui vécut probablement après Homère ne connaît guère l'Italie mieux que lui. Circé, dit-il, eut trois fils, Agrius, Latinus & Elégomus

qui régnèrent bien loin à l'extrémité des îles sacrées
sur le peuple entier des Cypriotes. Le vague
de ces expressions montre assez celui de la connais-
sance même du poète. (*Cypragone* v 1009)

Τείνατ' Ὀδυσσῆος ταλαίφρονος ἐν φιλότῳ
Ἄγριον ἢ δὲ Λατινὸν ἀμύμονα τε κρατερόν τε,
Τηλέγονόν τε ἔτι κατε διὰ χερσέην Ἀφροδίτην.
Οἱ δὲ ἦτοί μ' ἄλλα τῆλε μυχῷ νῆσων ἱερῶν
Πᾶσιν Τυρσηνοῖσιν ἀγαλείοισιν ἀνάσσειν.

Qui' Eustathe nous dise après cela, qu'Homère
a bien pu prévoir et prédire l'établissement d'Enée
en Italie en vertu de ce don prophétique parfois
accordé aux grands poètes; nous pardonnerons volon-
tiers cette naïveté au savant évêque de Chessaion qui
est le moindre défaut des commentateurs de ce
savoir rien refuser à leurs auteurs favoris. Toujours
reste-t-il vrai, que pour faire arriver Enée à la
cour de Latinus, Eustathe est obligé de changer
la naissance du prince italien et de lui donner
pour père, contrairement à la tradition d'Hésiode,
non plus Olyse, mais Faunus.

Strabon (XIII 609) nous apprend que des scholia-
tes, soit pour flatter le peuple romain, soit pour
éviter les difficultés qui s'élevaient relativement
au sort futur d'Enée, avaient ainsi changé le vers

d'Homère cité plus haut :

Nῦν δὲ δὴ Αἰρεῖας γέρος Πάριον ἀνέλεσ.
 En substituant γέρος à βῆν & Πάριον à
 Τρώεσσιν, on faisait clairement allusion à la
 puissance romaine.

C'est sans doute la leçon que traduisait Virgile,
 quand l'oracle de Délos parle ainsi aux Troyens
 (En. III. 94) :

Hic domus Aeneae Capitoli immobile lapum
 Accedet, imperiumque pater Romanus habebit.

Cette généalogie fabuleuse des Romains fut
 donc imaginée par les Grecs. Mais à quelle
 époque doit-elle être rapportée ? Plutarque
 (Questiones Romanae & vie de Romulus); Denys
 d'Halicarnasse (Ant. Rom.) et Festus (Roma)
 nomment quelques uns des auteurs qui ont
 adopté cette tradition.

C'est chez Damastes de Sigeë, logographe du
 V^e siècle, disciple d'Hellanicus et contemporain
 d'Hérodote, qu'il est pour la 1^{re} fois question du
 voyage d'Énée en Italie.

Le second écrivain qui en ait parlé est Dioclès
 de Séparèthe, suivi par Q. Fabius Pictor, le père
 de l'histoire à Rome (d'après Plutarque) ou
 Numerius Fabius Pictor (d'après Cicéron) &c

Éros. (fragm. de l'hist. grecs
 E. II. p. 64 & 66.

Id. E. III p. 80.

Divinatione 1, 21.)

On nomme ensuite Céphalon de Gergithe auteur
 On soupçonne d'ailleurs d'interpo- d'un ouvrage intitulé *Τρωϊκά*; enfin Lycophron
 lation le passage de Lycophron. poète alexandrin qui vivait sous Ptolémée Philadelp-
 Sur ce poète voir dans la biogra- phe, et qui dans son ténébreux poème de *Cassandre*
 phie universelle un excellent faisait prédire à la prêtresse troyenne la future
 Article de M. Boissonade; grandeur de Rome. (*Cassandre* v. 1226.) Virgile
 qui a quelque fois profité des Alexandrins, s'est
 souvenu du passage de Lycophron, quand il met
 dans la bouche d'Anchise ces vers: (*En.* III. 182)

*Ecce Iliacis exercite fatis,
 Sola mihi tales casus. Cassandra canebat.*
 Eoud nous montre donc que ce sont les Grecs qui
 imaginèrent de faire descendre les Romains d'une
 colonie troyenne; la tradition de cette origine
 existait en Grèce longtemps avant que Rome
 eût des historiens.

H. Klipffel.

autum
hmo
ladi
wa
re
egit
est
mul
)
esque
s duna
e
re

18^e leçon.

Mœvius. Son épopée.
(Suite).

Vénius - son épopée (suite)

Dès le début du poème de Vénius, et dans les fragments qui nous sont restés du premier livre, nous avons trouvé cette antique tradition qui rapportait l'origine de Rome à Enée et aux Troyens. Nous avons vu comment cette tradition était venue de la Grèce; comment, née d'un passage assez vague d'Homère, elle avait été introduite dans l'histoire par des écrivains tels que Damocrète de Sigée, Dioclès de Séparèthe, Céphalon de Gergyste, qui l'avaient transmise enfin aux premiers chroniqueurs et aux premiers poètes de Rome, dans la seconde partie du troisième siècle avant J. Christ.

Mais pour que cette tradition, adoptée par la poésie épique de Vénius, ait été accueillie à Rome, il fallait que les Romains y fussent préparés par leurs croyances. Sans quoi elle eût eu le même sort qu'eût chez nous au Moyen Âge la fable par laquelle Ronsard rattachait la nation française à Hector, invention capricieuse d'un poète erudit, à laquelle la France ne pouvait s'intéresser, et qui n'eût pas plus de succès que le poème même de la Franciade.

La tradition de l'origine troyenne remontait

Macrobe 1^{er} 12.

elle à Rome jusqu'à l'époque des rois. ? Romulus
 Se regardait-il déjà comme un héritier d'Enée, et
 comme un petit fils de Vénus ? Cela n'est pas vrai-
 semblable. Macrobe nous dit, d'après Cincius,
 auteur d'un livre De Fastis, que dans les chants
 Saliens Vénus n'était pas nommée parmi la longue
 série des divinités Romaines. Il ajoute à l'autorité
 de Cincius celle de Varron, qui affirme « *Veneris
 ne sub regibus quidem apud Romanos vel
 Latinum vel Graecum fuisse* » C'était à tort que
 q. q. étymologistes faisaient venir le nom du mois
 d'avril, Aprilis, de *apros* (écume) et attachaient
 ainsi ce nom à la Vénus grecque, *Appodity*; car
 Vénus n'avait pas de fête dans ce mois. La véritable
 étymologie du mot Aprilis suivant Varron est celle
 le mois d'avril venant au commencement du
 printemps, à l'époque où le ciel devient serein, où
 mer s'ouvre aux navigateurs, où tous bourgeonnent
 fleurir sur la terre, est appelé Aprilis « *quia
 omnia hoc vernomense aperiuntur* » — Or cela
 dans ses fastes ne s'accorde pas en cela avec Varro
 et, dédiant son poème à Germanicus, il lui dit
 Si qua tamen pars de Fastis te tangere debet,
 Caesar, in Aprilis, quo teneris, habes.
 Hoc ad te magna descendit imagine mensis

(Fastes IV, 30)

Et fit adoptiva nobilitate tuus.
Puis le poëte raconte que Romulus instituant l'année
Romaine, donna la seconde place dans son calen-
drier au mois de Venus, après avoir donné la première
à celui de Mars, son divin père :

Hec prater Iliades, longum quum scribere annum,
Vidit, et auctores rettulit ipse. Suos.

Et que fero Marti primam dedit ordine sortem,
Quod sibi nascenti proxima causa fuit,
sic Venerem, gradibus multis in gente repertam,
Alterius voluit mensis habere locum.

Mais le témoignage poétique. D'Ovide n'a pas une
valeur égale à celui du savant Varro, et la tradition
suivie par le poëte semble plus nouvelle et moins

poëte aussi de complaisance pour autoriser que la première. —

mission des Césars

S'il n'était pas encore question sous les rois de l'origine
troyenne de Rome, la première apparition de
cette croyance ne dut pas être de beaucoup
postérieure. De très bonne heure le temple de
Vesta, fondation de l'Étrurie, fut appelé du nom
de féter Iliaque, que lui donne Ovide à chaque
instant :

Vastes III, 418)

Quisquis ades sacraeque Colis penetralia Vestae,
Cratera Iliacis thura que pone focis;
dit le poëte au prêtre de Vesta, et, quelques vers

plus loin, invoquant la déesse, il la prie de protéger son grand pontife actuel, Auguste, Successeur de Lepide dans cette charge :

Ortus ab Aenea tangit cognata Sacerdos

Vocamina: Cognatum, Vesta, tuos caput

Ce temple de Vesta enfermait des objets sacrés que la croyance populaire regardait comme venus de Troie. C'était avant tout le *Palladium*, qui passait pour avoir été apporté par Enée. Le *Palladium* était une petite Statue de Minerve tombée du ciel sur les remparts de Troie à l'époque de la prospérité troyenne, soigneusement gardée par les Troyens comme un gage de l'empire, et transmise par eux aux Romains. Il y avait bien une tradition, la tradition homérique, qui disait que ce *Palladium* avait été enlevé par Diomède et Ulysse pendant le siège de Troie : mais on expliquait aisément cette tradition à Rome : on suppose avec complaisance que les deux héros Grecs n'avaient pas enlevé le véritable *Palladium*, mais seulement une copie du véritable. D'autres disaient que Diomède avait en effet enlevé le vrai *Palladium*, mais qu'étant venu plus tard s'établir en Italie où il devint gendre du roi Dànus, il avait rencontré la Enée, et lui avait remis entre

les moins la précieuse Statue. Quoiqu'il en fût, les Romains étaient sûrs de la posséder, et la gardaient avec soin, comme un talisman, dans leur temple de Vesta. En l'an 511 de Rome ce temple de Vesta fut incendié: et l'on peut voir par ce qui se passa dans cet incendie combien était déjà profonde au commencement du 6^e siècle la vénération des Romains pour leur Palladium. L. Cécilius Metellus, alors grand pontife, se donna pour le sauver; il y perdit la vue et eut un bras brûlé. Plinius nous apprend que pour récompense il obtint le privilège inouï jusqu'alors de se faire conduire en char au Sénat. L'histoire du Palladium occupe une grande place dans le 6^e livre des Fastes d'Ovide. Le poète commence par nous en donner l'origine:

Mama Dardanides nuper nova fecerat Ilius,
Ilius adhuc Asiae dives habebat opes.
Creditur armifera signum Caeste Minervae
Orbis in Iliacae desiluisse iuga.

L'oracle d'Apollon avait dès cette époque attaché l'empire à la conservation de cette Statue:

Consultitur Iminthens, lueo que obscurus opaco
Hos non mentito reddidit ore sonos:
"Cetheriam servate decus, servabitis urbem;

(Cité Liv. Epit. XIX.)
(Val. Max. 1, 5.)

(Plin. hist. Nat. VII, 45.)

(Fastes, VI, 419 et suiv.)

Imperium secum transferes illa loci.
 Plus est Laomedon gardèrent en effet le gage pro-
 cieus; mais il fut moins bien conservé par Priam,
 la deesse elle même le voulait ainsi:

Sic ipsa volebas,
 Ex quo judicio forma reiecta tua est.
 Puis, Ovide termine par une peinture frappante du
 dévouement de L. Cécilius Metellus:

Hec quantum timere patet, quo tempore Vesta
 Arit, ed est adytis obruta pœne suis!

Attonita flebans demisso crine ministrae;
 Abstulerat vires corporis ipse timor:
 Revolat in medium, ed magna, succurrite, voce;
 Non est auxilium flere; Metellus ait,
 Pignora Virginis fatalia tollite palnis,
 Non ea sunt voto, sed rapienda manu.
 Nec miserum! dubitatis? Ait: Dubitare videbat,
 Et pavidas posito procubuisse, gemi
 Hauris aquas; tollens que manus, Ignoscite, digni
 Sacra: vir intra bo non aduinda vxo:
 Si scelus est, in me commissi poena cedundet,
 Sit capitis damno Roma soluta mei.
 Dixit, ed irrupit: factum dea rapta probavit
 Pontificis que sui munere tut a fuit.

Nunc bene lucetis sacrae sub Caesare flammæ,

Ipse in flacis nunc erit est que focus.

Evidemment un dévouement comme celui de Metellus témoigne d'une croyance bien profonde à Rome et, pour être aussi profonde, il fallait qu'elle fût bien ancienne: La littérature et la poésie ne venaient que bien loin à la suite, pour ajouter une consécration nouvelle à cette antique tradition du culte national.

D'autres indices encore existaient dans les antiquités Romaines de la vieille croyance à l'origine troyenne. à Lavinium, la ville fondée par Enée, Vesta avait un temple, et dans ce temple étaient les dieux Penates que l'on regardait comme apportés de Troie.

Macrobe nous dit, d'après Varro, que Tarquin les avait transportés de Samothrace en Phrygie, et Enée de Phrygie en Italie; et il nous apprend qu'il était d'usage à Rome que les préteurs et les consuls entrant en charge allaient sacrifier aux Penates de Lavinium. Ces dieux avaient leur légende, et voici ce que nous en raconte Denys d'Halicarnasse:
 Dans le temps qu'on bâtissait Albé, il arriva un prodige fort étonnant. Car dès qu'on eut érigé un temple avec un sanctuaire, et qu'on eut transporté les statues des Dieux qu'Enée avait apportés de la Troade, et qu'il avait placés à Lavinium,

Macrobe Sat. III, 4.)

in d'H. Antiq. Ro. 1^{re} 15)

la nuit suivante, quoique les portes du temple
fussent bien fermées, ces statues changerent de
place, sans qu'il y eût aucune ouverture aux
murailles ni au toit, et on les retrouva à Lavinium
sur leur ancien piédestal. On les rapporta une
seconde fois de Lavinium au temple d'Alce avec
des prières et des sacrifices propitiatoires: mais elles
retournèrent comme auparavant au même endroit.
Les Albains restèrent long temps en suspens sur ce
qu'ils devoient faire; personne ne pouvoit se
résoudre ni à demeurer à Alce sans les dieux de
ses pères, ni à retourner à Lavinium leur ancienne
demeure qu'ils avoient abandonnée. Il y a dans
le 1^{er} livre de la Pharsale de Lucain une belle
allusion à ces sénates. Le poëte, par une heureuse
invention, conduit César sur les ruines d'Ilium,
et le fait parler ainsi aux divinités de ces lieux
devenues divinités Romaines.

(Phars. 1^{er} v. 990 et suiv.)

Di cinerum, Phrygiæ colitis quicunque ruinas,
Cæcæque mei quos nunc Lavinia sedes
Servat et alba, lares, et quorum lucet in aris
Ignes adhuc Phrygius, nulli que aspecta virorum
Pallus, in abstruso pignus memorabile templo,
Gentis Iuleæ vestris clarissimæ aris
Dat pœtura nepos, et vos in sede priori

Rite vocat: Date felices in cetera cursus:

Restituiam populos. Grata vice mania, reddend

Quonidam Phrygiis, Romanae quae Pergama surgend.

En autre souvenir de l'origine troyenne honoré par
les Romains étoit le tombeau d'Enée. Denys d'Halicar-

nasse nous en parle: c'étoit un petit tertre près du
fleuve Numicius, entouré d'un bois sacré, qui est

appelé par Plin Lucus Jovis Indigetis: car tel étoit
le nom d'Enée divinisé. Le plus ancien des historiens

Romains, Pison, avoit parlé de ce bois sacré bien
avant Denys d'Halicarnasse et Plin. —

On fait raconter par Eusebe et Valère Maxime
se rapporte encore aux vieilles croyances de Rome touchant
son origine Asiatique. En 36, 40 ans après l'incendie
du temple de Vesta, pour obéir à un oracle, on alla
chercher en Asie Mineure la statue de la grande Déesse
dont institua les jeux Megalésiens. Cybele avoit été
négligée dans la première importation des divinités
Troyennes: On songea à elle après 600 ans, et l'on
rendoit un nouvel hommage à l'antique patrie.
Ovide raconte encore ce fait dans sa poésie Mytholo-
gique:

Quum Trojam Aeneas Italos portaret in agros
Est dea sacriseras poene secuta rates.
Sed nundum fatis Latio sua numina posci

Denys d'Hal. Antiq. 1.)

Plin Hist. III, 5)

Partes IV 251 & suiv.)

Semper ad, aduictis substituta que locis.
 Post ad Roma potens opibus jam secula quinquē
 Hic, ad edomito sustulit orbe caput,
 Carminis Subaici fatalia verba sacerdos
 Inspiciat: inspectum tale fuisse ferunt:
 a Mater aberat, matrem, jubeo, Romanæ, sequiras:
 Quam Venies, Castæ ad accipienda mame.

Plutarque, Vie de Flaminius, A la même époque, au 555 de Rome, Flaminius,

XVIII

après avoir fait proclamer aux jeux Isthmiques la
 prétendue liberté des Grecs, consacra dans le temple
 de Delphes des boucliers d'argent et une couronne d'or
 avec une inscription dans laquelle il déclarait les
 Romains descendants d'Enée, et s'appela lui-même
 un petit fils d'Enée. Ainsi ces mensonges religieux
 avaient leur place alors jusque dans les actes publics
 et jusque dans la politique de Rome. —
 Un an avant que Flaminius dédia ces boucliers
 au dieu de Delphes, et suspendit cette inscription dans
 son temple, au 554 de Rome, le consul L. Scipion
 marchant contre Antiochus, avait été visiter d'abord
 la ville d'Ilion. Il faut voir dans Cite-Live et dans
 Justin le récit de cette visite, la joie des habitants
 d'Ilion, fiers de se trouver une paraille de descendants
 et des Romains, heureux aussi de retrouver leur antique
 patrie. On pense qu'Ennius faisait allusion à cette

(Cite-Live XXXVII, 37.)
 Justin XXXI 8.)

entrevue, au 14^e livre de ses Annales, dans un passage
dont on a conservé que ce fragment.

Ut patet fecerunt Bruges.... (p. Phryges). —
Enfin en 165, dans un traité de paix imposé au Roi de
Syrie Antiochus, on voit le général romain stipuler
que le vaincu livra aux habitants d'Ilion, parents
des Romains, les deux villes de Rhétée et de Gergyte.
Ces deux témoignages réunis montrent combien la
tradition de l'origine Troyenne était un fait
accrédité à Rome, ayant même sa place dans les
actes du peuple romain, dans ses institutions, dans
les cérémonies de son culte public, quand, au
commencement du VI^e siècle, la poésie de Nævius
s'en empara, à la même époque où l'histoire
naissante allait s'enregistrer dans ses annales.

Il y a une seconde question non moins inté-
ressante que la première, à laquelle peuvent
donner lieu les deux premiers livres du poème de
Nævius. Virgile n'est pas le premier qui, au
mépris de la chronologie, ait supposé la contempora-
nité entre Enée et Didon. Nous savons par Servius,
dans son commentaire sur le 4^e livre de l'Énéide,
au sujet du vers 682, que Varro y avait cru avant
Virgile: seulement, selon lui, ce n'était pas Didon
que l'amour d'Enée avait reduite à se donner la

(Servius. Aen. IV 9)

Il n'est seulement que l'Événement nommé l'indigée. S'étant servi de la même tradition, le père d'Anna et de Didon - de là est probable qu'il s'avait empruntée à la croyance populaire. La conjecture de l'Événement.

(Macrobe. Sat. 1^{re} 12.)

(Fastes III. 523)

(Linnæa VIII 44 et suiv.)

la mort, mais Anna sœur de Didon. Enfin, Varro, Mœvius (c'est encore Servius qui nous l'a dit) s'étant servi de la même tradition, le père d'Anna et de Didon - de là est probable qu'il s'avait empruntée à la croyance populaire. Le culte d'Anna Perenna semble en effet témoigner de la publicité de cet anachronisme; et ce culte était bien antérieur à Mœvius. Anna Perenna était dans l'origine une divinité secondaire du Latium. Son nom se rapportait aux mots Annus, Ammon, et aussi au mot Anus. On l'invoquait, dit Macrobe, afin qu'elle accordât à l'année un cours prospère: *a ut annuam perennam* que commode l'écrit. La fête, qui se célébrait aux Jours de Mars, était des plus joyeuses, et Ovide nous en donne une charmante description. C'était encore Anna Perenna qui, en 289, avait nourri les Romains retirés sur le mont Sacré, et s'était présentée à eux sous la forme d'une vieille femme de la petite ville de Boville. Elle était l'histoire primitive d'Anna Perenna: puis, à une époque indéterminée, cette déesse se confondit, à cause d'une ressemblance de nom, avec Anna sœur de Didon. Silius Italicus, sous l'empire, se demande comment il s'est fait que cette divinité Euryenne, Anna de Carthage, ait eu un temple

à Rome:

Multa retro rerum jaces atque ambagibus cœci
 Obtegitur densa caligine mersa vetustas;
 Cur Sarrana dicent Anotri numina templo,
 Regnisque Aeneadem germana colatur Elissæ.
 Ovide, avant Silius, cherchoit à expliquer la
 confusion de ces deux personnages, Anna Sœur
 de Didon, et Anna Perenna divinité Latine.
 Il s'expliqua à l'aide d'inventions poétiques, et
 en prêtant force aventures à la Sœur de Didon.
 Selon lui, une invasion d'Harbas à Carthage
 après la mort de Didon força Anna à s'exiler;
 elle alla d'abord à Malte; mais la haine de
 Pygmalion le poursuivant jusque dans cette
 île, elle s'embarqua de nouveau, et fut jetée par
 la tempête sur les côtes d'Italie; là elle rencontra
 Eucée qui la reçut chez elle; de nouveaux dangers
 l'attendaient chez Eucée, elle excita la jalousie de
 Lavinie, et, pour s'échapper aux menaces de sa
 rivale, elle alla demander asyle au fleuve
 Numicius, dont elle devint l'épouse: le lendemain,
 quand on la chercha, on la vit paraître au
 dessus des flots et elle-même raconta son aventure:
 "Placidi sum nymphea Numici;
 Annæ perenne lateus, Anna Perenna vocor."

Un voyageur moderne, M. Bonstetten de Genève dans un livre intitulé Voyage sur la scène des six derniers chants de l'Énéide, raconte qu'il a trouvé sur le mont Sacré, non pas les ruines d'un temple d'Anna Perenna, mais une chapelle élevée à Anna Setonilla Sainte chrétienne; ainsi, par un art pieux, le christianisme naissant profitait de certaines ressemblances de noms pour prendre possession des postes qui pouvaient servir les progrès. Quoi qu'il en soit, les rapports entre Didon et Énée étaient dans la croyance populaire à Rome. Dans la réalité, Didon paraît avoir été postérieure de 300 ans environ à l'époque d'Énée: car entre les trois traditions différentes sur la date de la fondation de Carthage, la plus généralement adoptée est celle qui place cette fondation vers l'an 860 av. J. Christ: et Didon était partout regardée, à Rome aussi bien qu'à Carthage, comme la fondatrice de Carthage. Aujourd'hui la science moderne habilitée à interpréter les traditions antiques, ne voit plus dans Didon comme dans Anna que des déesses de la religion phénicienne qui auraient passé postérieurement dans l'histoire fabuleuse de Carthage. Ovide semble avoir eu lui-même quelque soupçon de cette transformation mythologique car il dit en parlant d'Anna, v. 657 du 3^e livre des Fastes:

(P. Poppin. *Junica* 1^{re})

(Y. Creutzer, t. II. p. 1029)

Quid quibus haec luna est, quia mensibus implet

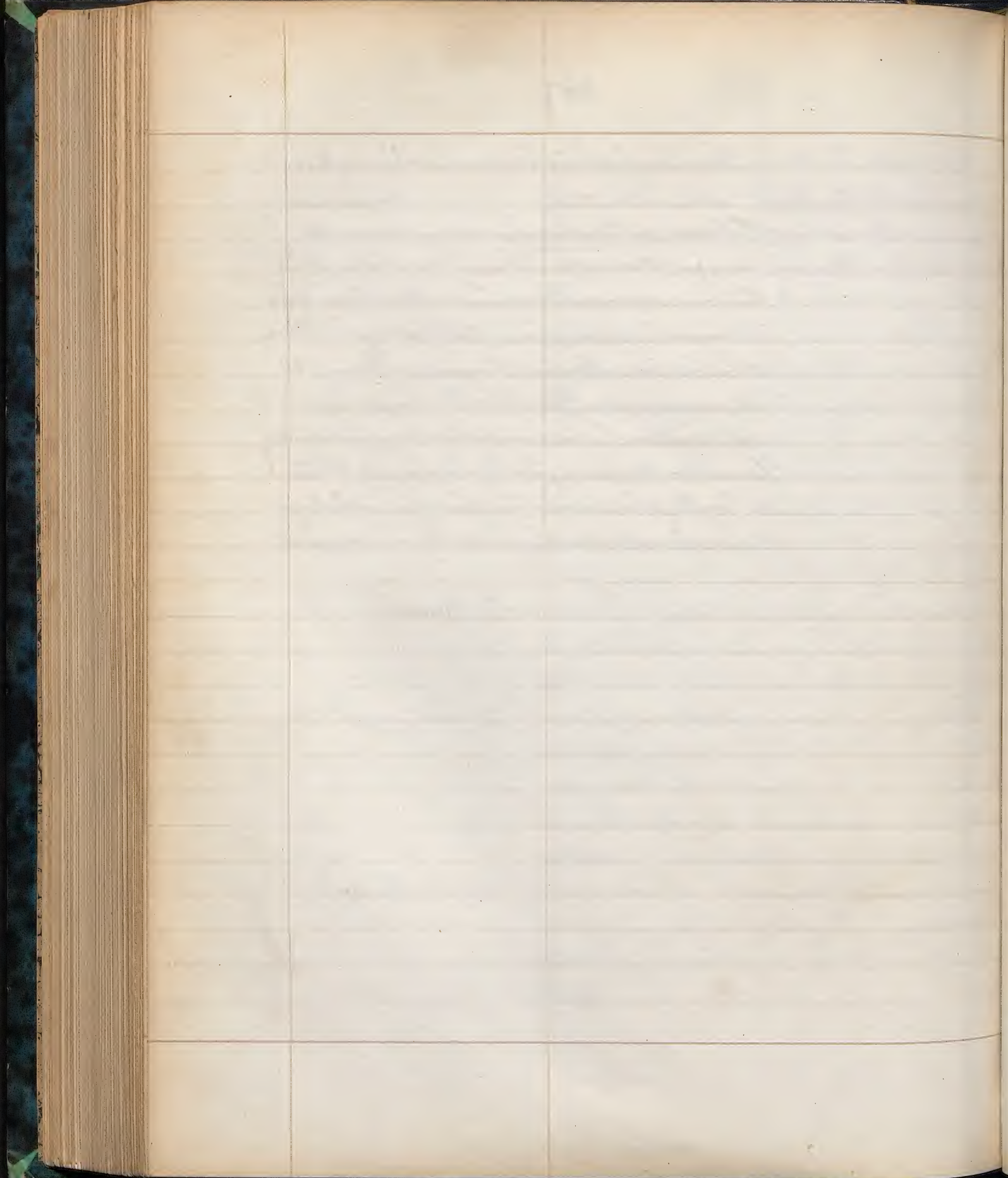
+

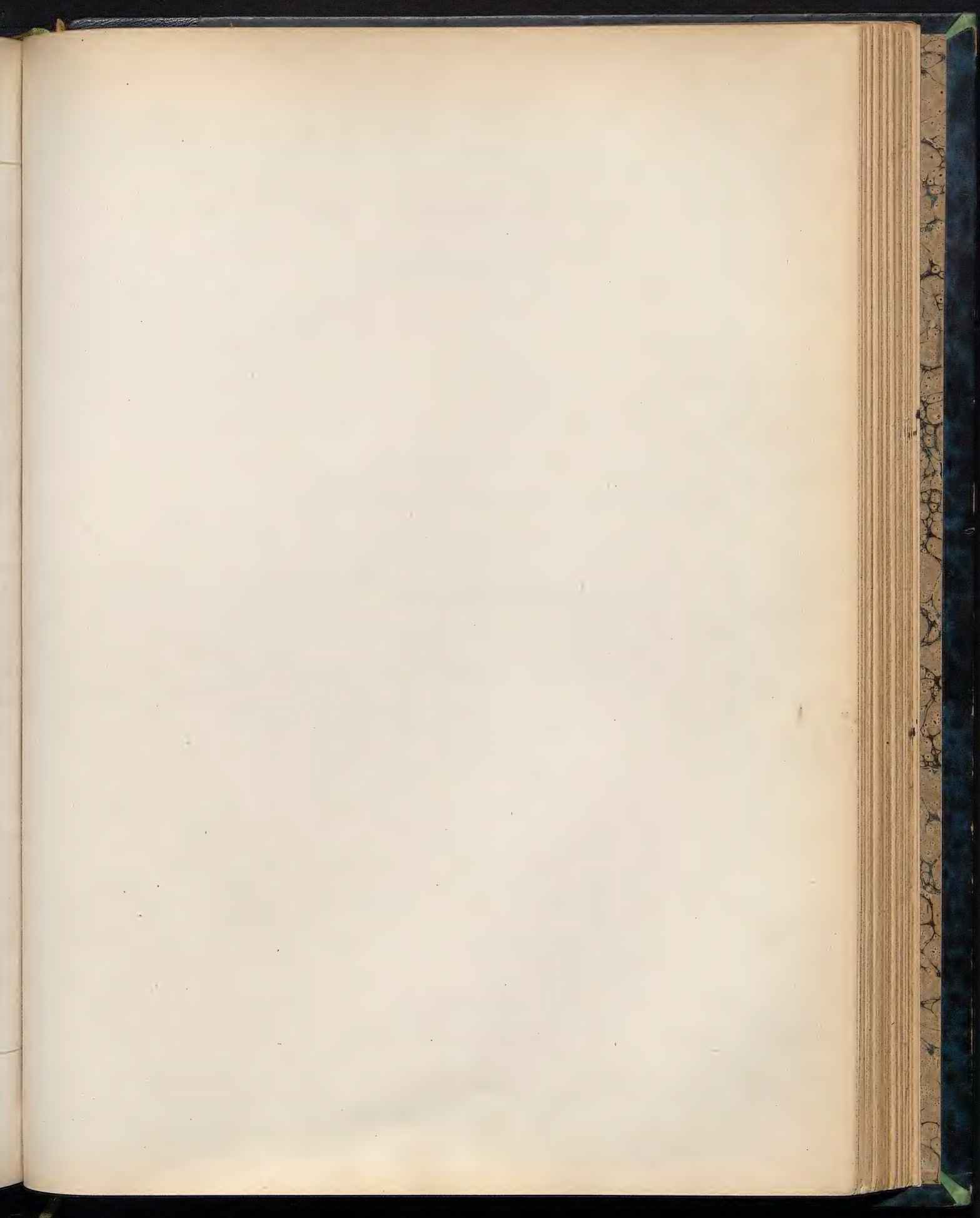
annum. —

*dans les vers de Silius Italicus
le plus haut Idus et Anna.
et appelés Larentia Rumina.*

C'est ainsi, c'est dans les croyances populaires de son temps que V. Caevius parait avoir trouvé les deux traditions que nous venons d'examiner, et dont il avait fait le préambule de son poème, tout historique d'ailleurs. 1^o La tradition de l'origine Etrusque de Rome; 2^o celle des rapports de Rome et de Carthage à leur naissance dans la personne de leurs deux fondateurs, la première destinée à faire le fond même de l'Énéide de Virgile, et la seconde destinée à fournir le sujet d'un des plus intéressants épisodes du même poème.

A. Hubert.





19^e leçon.

Différences de l'ancienne épopée romaine
et
de l'épopée grecque.

(2)

Différence entre l'épopée Romaine et l'épopée grecque.

Les antiquités traditions de Rome que nous venons d'étudier, s'étaient, jusque vers le milieu du III^e siècle avant l'ère chrétienne, conservées par la seule mémoire. Il n'y avait pas encore eu de poète qui les pût réunir et consacrer. Les faits historiques eux-mêmes, enregistrés dans les Annales des Pontifes, n'avaient pas encore été présentés en un tableau tant soit peu savant. Mais lorsque Livius Andronicus eut montré aux Romains, en traduisant l'Odyssée, de quelle manière les vieilles légendes de la Grèce se perpétuaient chez la postérité, la fable et l'histoire ne tardèrent pas à paraître, revêtues de la forme épique; quelque temps après, le premier historien, Fabius Pictor, publia son ouvrage. A Rome donc, comme partout ailleurs, l'histoire fut précédée de l'épopée. A Rome aussi, malgré le caractère imitateur des écrivains, Ennius et les poètes des âges plus anciens encore, Marcius, et Appius Claudius Cæcus mirent la morale en vers, avant qu'elle fût exposée par les prosateurs.

Cependant si l'épopée précéda l'histoire chez les Romains, elle était condamnée à ne guère différer

Belle, à cause du temps même où elle prit naissance.
 Hoſius range les poètes épiques qui frayèrent la route
 à Virgile parmi les historiens, et il a raison. En vain
 n'aurait-il pas choisi le titre d'Annales pour son
 œuvre nationale? Ces poètes, en effet, ne pouvaient
 employer avec quelque vraisemblance le merveilleux
 en racontant des événements dont ils étaient ou parties
 contemporains; d'un autre côté, ils sentaient le besoin
 du merveilleux pour frapper les esprits, et Macrius
 divisait son poème en deux parties. Dans la
 première, il rappelait, comme en un préambule, les
 traditions fabuleuses; dans la seconde, il faisait
 purement et simplement le récit de la guerre d'unique
 ainsi que l'aurait fait Fabius Pictor.

Aristote. Poétiq. Ch. 8.

Ce n'est pas là l'unique différence entre l'épopée
 Romaine et l'épopée grecque. Celle-ci est une, comme
 le drame: α μῦθος δ' ἔστιν εἷς, οὐχ ὥσπερ τινες
 οἴονται, εἴαν περὶ ἑνὸς ἢ πολλὰ γὰρ καὶ ἀπειρά τινες
 γένει συμβαίνει, ἐξ ὧν ἐνὶ ὧν οὐδὲν ἔστιν ἐν ὧν
 δὲ καὶ πράξεις ἐνὸς πολλαί εἰσιν, ἐξ ὧν μία
 οὐδεμία, γίνεται πράξις. Διὸ πάντες εὐκαθὶν
 ἁμαρτάνειν, ὅσοι τῶν ποιητῶν Ἡρακλῆϊδα καὶ
 Θησηϊδα καὶ τὰ τοιαῦτα ποιήματα πεποιήκασι
 οἴονται γὰρ ἐπεί εἷς ἦν ὁ Ἡρακλῆς, ἑνὰ καὶ τὸν
 μῦθον εἶναι προσήκειν. ὁ δ' Ὀμηρος, ὥσπερ καὶ

τὰ ἄλλα διαφέρει, καὶ τοῦτο εἶχε καλῶς ἰδεῖν, ἢ
 τοι διὰ τέχνην ἢ διὰ φύσιν. Ὀδυσσεϊαν γὰρ ποιῶν
 οὐκ ἐποίησεν ἅπαντα ὅσα αὐτῷ συνέβη, οἷον
 πληγῆναι μὲν ἐν τῷ παρνασσῷ, μαρῆναι δὲ
 προσποιήσασθαι ἐν τῷ ἀγερμῷ, ὧν οὐδὲν θατέρου
 γενομένου ἀναγκαῖον ἦν ἢ εἰς θάτερον γενέσθαι,
 ἀλλὰ περὶ μίαν πρᾶξιν, οἴαν λέγομεν, τὴν
 Ὀδυσσεϊαν συνέστησεν, ὁμοίως δὲ καὶ τὴν Ἰλιάδα,
 χρῆ οὖν καθάπερ καὶ ἐν ταῖς ἄλλαις μίμηταις
 ἢ μία μίμησις ἐνός ἐστιν, οὕτω καὶ τὸν μῦθον,
 ἐπεὶ πρῶξεν μίμησις ἐστὶ μιᾶς τε εἶναι
 καὶ ταύτης ὅλης, καὶ τὰ μέρη συνεστάναι τῶν
 πραγμάτων οὕτως ὥστε μετατιθεμένου τινὸς
 μέρους ἢ ἀφαιρουμένου διαφέρεσθαι καὶ κινεῖσθαι
 τὸ ὅλον. Ὅ γὰρ προσὸν ἢ μὴ προσὸν μηδὲν ποιεῖ
 ἐπίδηλον, οὐδὲ μῶριον τοῦ ὅλου ἐστί. »

Voici la traduction de ce chapitre d'Aristote, tirée
 de l'excellent ouvrage de M. Egger: « La fable est
 une, non pas comme quelques uns le pensent, par
 l'unité du héros. En effet, bien des choses peuvent
 arriver à un seul homme, et d'une variété infinie,
 parmi lesquelles on ne trouvera pas de quoi former
 un ensemble, et de même un seul homme peut faire
 bien des actions dont aucune n'offrira l'unité. C'est
 donc à tort que les auteurs de l'Héraclide, de la

Chéride, et autres ouvrages de ce genre, croient, parceque leur héros est un, que leur poème devra l'être aussi. Homère, qui les surpasse encore par tout le reste, ne s'est pas mépris sur ce point, soit que la nature ou l'art l'ait dirigé. Ainsi, en composant son Odyssée, il n'y a pas mis tous les événements de la vie d'Olysse, tels que la blessure sur le Parnasse, et la folie simulée au moment de la réunion des Grecs, qui ne tenaient pas l'un à l'autre par la nécessité ou par ressemblance; mais il a renfermé son Odyssée comme son Iliade dans le cercle d'une seule action, telle que nous l'avons définie. Puisque donc, pour les autres genres d'imitation, l'unité de l'œuvre est dans celle du sujet, la fable qui imite l'action doit bien imiter qu'une seule, une, complète, et dont les parties doivent être disposées

* nous en savons assez pour voir de telle sorte qu'on n'en puisse déranger ou enlever que ces ouvrages rapportent la variété des événements exposés à une autre unité qu'à celle qui vient d'être définie par Aristote à l'unité de l'histoire (celle aussi de Silius, malgré ses prétentions épiques) qui peut être dans un tout ou n'y pas être, sans qu'il y paraisse, ne fait pas partie du tout. »

Nævius et Ennius avoient cherché l'unité de leurs poèmes dans les événements historiques. Mais ces poèmes nous manquent, et nous ne saurions avoir à leur sujet une opinion bien nette et bien claire. * Nous avons, pour nous donner une idée

complète de l'épopée historique à Rome. L'ouvrage
de Silius Italicus, un récit de la seconde guerre punique.
C'est Polybe, c'est Tite-Live délayé en dix-sept chants
et revêtu des ornements épiques convenus. L'épithète
de « Perpetuus », que Martial ajoute au nom de
Silius, ne signifierait-elle pas que le poème de ce
dernier est continu comme une narration d'historien?

Liv. 6. Epig. 64.

« Quas (ungas, les épigrammes de Martial) et
perpetui dignantur scriinia Sili»

et ailleurs

Liv. 7. Epig. 63.

« Perpetui nunquam moritura volumina Sili.»

Ce mot semble bien avoir ici le même sens que chez
Ovide, qui commence ainsi ses metamorphoses:

Metamorphoses L. 1. v. 1.

« Tu nova fero animus unitatas dicere formas
Corpora. Di capitis, nam vos mutastis et illas,
Aspirate meis, prima que ab origine mundi
Ad mea perpetuum deducite tempora carmen»

Quar. ad famul. L. 7. Ep. 12.

Enfin Cicéron, dans sa fameuse lettre à Lucilius,
met habilement en relief la différence entre l'histoire
générale, et l'histoire particulière. Celle-ci a plus de
rapports avec l'épopée: « Deesse mihi nolui quin te
admonerem, ad cogitares, conjuncte ne omnes cum
reliquis rebus nostra contexere, an, id multi graeci fece-
runt, Callisthenes Troicum bellum, Timæus Pyrrhi,
Polybius Romanorum, qui omnes a perpetuis suis

historiis ea, quae dixi, bella separaverunt, tu quoque
item civilem conjunctionem ab hostilibus externis quae
bellis sejungeres..... Si in uno argumento unaque in
persona meus tua tota versabitur, cerno jam animo,
quanto omnia nobiliora atque ornatiora futura sunt...
quo mihi acciderit optatus, si in hac sententia fueris,
ad a continentibus tuis scriptis, in quibus perpetuam
rerum gestarum historiam complecteris, secernas
hanc quasi fabulam rerum eventorumque nostrorum.

Quini, l'épopée Romaine, n'a point d'unité
dramatique. C'est une histoire en vers. Comment
introduire le merveilleux dans une histoire? Les
Romains, tous superstitieux qu'ils étaient, ne
croyaient plus que les Dieux vîssent sur la terre
et prissent la forme humaine pour se mêler aux
affaires des mortels. Il ne faut donc pas, avec M.
Klussman, voir dans quelques vers de Modius
conservés par Priscien, des divinités qui combattaient
pour Rome ou pour Carthage; mais, avec M.
Spangenberg, des figures de divinités ornant la prose
des Vaisseaux.

(Macrobius Saturn. liv. 3. ch. 5.)

Prima incidit Cereris Proserpina puer,
Diu pollens sagittis inclusus arietibus,
Sanctus quae Delphis prognatus Sythius Apollo.
Les poètes historiques des temps postérieurs n'ont fait

aucun usage du merveilleux, ou bien ils ont entièrement échoué dans leur tentative pour s'en servir.

Pharsale Ch. 9. v. 950 &c.

id. Ch. 3. v. 399 &c.

Où se trouve le merveilleux dans Lucain? Est-ce la visite de César aux mines de Troie? Est-ce la description de la forêt de Marseille et la sombre peinture du Culte des Druides? Sont-ce les consultations d'oracles semées ça et là? — Mais de telles choses sont aussi bien du domaine de l'histoire que de la poésie. —

id. Ch. 3. v. 8. &c.

Est-ce donc le songe de Pompée, au quel Sombre de Julie vient, pendant la nuit, annoncer les malheurs de la guerre?

Ch. 1^{er} v. 523 &c.

Ch. 7. v. 151. &c.

— Cela est de tous les temps et de tous les lieux — Le récit des prodiges qui apparaissent, quand la lutte va commencer entre César et Pompée, ou que va s'engager la

Ch. 1^{er} v. 384. &c.

bataille de Pharsale? Les fureurs prophétiques du Devin Aruns, de Figulus, ou de cette Dame Romaine qui, échevelée, parcourt toute la ville? — Mais Ote-Live et les historiens sont remplis de telles peintures — Est-ce cette évocation d'un mort devant Sextus Pompée, par la magicienne Erichtho? — Non; le poète s'inspire ici des superstitions de son propre temps. Tout cela n'est pas le merveilleux, tel qu'on le voit dans Homère, tel que Virgile, imitateur d'Homère, le met en œuvre dans son Énéide. Le plus grand effort de Lucain, c'est d'avoir personnifié la patrie, qui, au milieu des ténèbres, se montre à César sur les bords

Ch. 6. v. 420.

Ch. 1. v. 185 &c.

du Rubicon.

Et ventum est parvi Rubiconis ad undas
 Ingens visa duci patriae trepidantis imago,
 Clara per obscuram vultu maestissima noctem,
 Turrigero canos effundens verticè crines,
 Caesarie lacerâ, nudis quæ ad stare facertis,
 Et gemitu permixta loquens: a Quo tenditis ultro?
 En vain, au quel on reproche tard de mauvais goût,
 a fait preuve d'un excellent esprit, en se gardant
 de mêler le merveilleux à la Tharsale, ou du moins
 en y mêlant un merveilleux tel qu'on le pouvait
 admettre en des événements si rapprochés.

Silius Italicus, sans doute parce qu'il raconte
 la seconde Guerre Punique trois siècles environ après
 cette guerre, s'est cru autorisé à mettre les Dieux
 en scène et à suivre pas à pas Virgile, son modèle
 sa divinité. Il use des procédés épiques convenus
 fait des dénombrements d'armées, nous peint
 Scipion et Annibal se livrant un combat singulier,
 décrit des jeux, descend aux enfers en un mot
 ajoute à son poème tous les ornements postiches
 qu'il dérobe maladroitemment aux vrais chants
 épiques. Nous retrouvons dans Silius, Jupiter,
 Junon, Mars, Vénus; tout l'Olympe des temps
 fabuleux d'Ulysse ou d'Enée. Annibal est

blesse à Sagonte delamain de Jupiter et c'est
Juno qui arrache le trait de la plaie :

Ch. 1. v. 618.

« Bis pater intonuit

Jussit inter nubes ventorum turbine caeco
Ultrix injusti vibravit lancea belli,
Ac femine adverso librata cuspidē sedet

Les Juno

Advolat, obscura circumdata nube, per auras,
Et validam duris evellit ab ossibus hastam. »

Dans une bataille, les Romains sont aveuglés
par la poussière brûlante que le vent leur jette
aux yeux. C'est Eole, qui, à la prière de Junon,
a déchaîné le Vulturne :

Ch. 9. v. 438

« Ventis positus custos

Regnantem Aetolis Vulturnum in praesidia campis
Effrenat
Qui

Perflat, agens caecam glomerato pulvere nubem. »
C'est Eole qui énerve les Carthaginois dans les délices
de Capoue .

Ch. 11. v. 385.

« Non Venerem interea fugit exoptabile tempus
Panorum mentes caeco per lucta premendi
Exitio, et luan Corda importuna domandi . . »

Novius, plus voisin des événements que Silius, n'avait

pas en, nous le croyons du moins, la malheureuse idée
de recourir au merveilleux. Les épopées Romaines
avaient donc trois caractères, différents de ceux des
épopées grecques.

1°. Elles se divisaient en deux parties; le préambule
et l'ouvrage lui-même.

2°. Une suite historique d'événements, sous une
épique, formant le corps de l'ouvrage.

3°. Le merveilleux du préambule s'y effaçait
graduellement devant les réalités de l'histoire.

Il faut joindre à ces caractères, un prosaïsme
inévitables. Souvent chez ces vieux poètes, chez Ennius
surtout, le grammairien, l'antiquaire joue le premier
rôle. Næavius fournit à Varro, les étymologies

des mots Aventin et Palatin. N'est-ce pas un
reste de cette manie d'érudition que nous rencontrons
chez Virgile, dans ces vers du premier chant de l'Énéide

« Eres notus abreptas in saxa latentia torques

(Saxa vocant Itali mediis quæ in fluctibus Aræ)

Dorsum immane mari summo)

Le prosaïsme consiste aussi dans le tour d'expression
plus d'un passage de Næavius, s'il n'était versifié,
paraîtrait tiré de l'ouvrage de Fabius Pictor;
c'est une ligne de prose, que ce fragment conservé
par Charisius :

« Marcus Valerius consul *partem exerciti*
In expeditionem ducit. »

On rattache ce débris au 2^e chant de Nævius, et
 l'on s'en autorise pour conjecturer que le récit de la
 guerre Punique commençait à la fin de ce second
 chant.

Un autre fragment, conservé par Nævius (au *mod*
concinnae) est rattaché au 4^e livre, nous rappelle
 le style lapidaire des anciennes inscriptions que
 nous avons étudiées :

Exonit melitam Romanus exercitus; insulam

Oris, populatur, vastat; rem hostium ^{integram} concinnat.

Voici deux autres fragments conservés aussi par
 Nævius et qu'on croit appartenir l'un au 6^e,
 l'autre au 7^e chant de Nævius. À propos du *mod*
Illico :

« *Septimum decimum annum illico sedend.* »
 dit le poète en parlant des consuls établis en
 Sicile.

À propos du *mod* *pacisco* :

« *Captivos plurimos Sicilienses pacis cit, id reddant*
C'était là une nécessité du genre. ^{obsides.} »

Mais dans ce prosaïsme, il y avait place pour
 de beaux traits. On aimerait à savoir comment
 Nævius parlait des grands hommes et des grandes

Florus, L. 2. ch. 2.

Chose de cette guerre de vingt-quatre années; de
 Duilius, de Lutatius Catulus, de Regulus, d'Amilcar
 Barca; de la marine improvisée des Romains, que
 Florus attribue aux Dieux eux-mêmes: « non arte
 factae, sed quodam munere Deorum conversae in
 naues atque mutatae arbores videntur, » des faits
 d'armes de simples tribuns; de la victoire des îles
 Egates, du tréte si avantageux pour Rome par
 lequel la lutte se termine. Malheureusement
 les passages cités par les grammairiens ne sont, pour
 la plupart, intéressants, qu'à cause d'une forme de
 langage ou d'un terme rarement employé.

M. Kluffman cite une phrase d'Isidore de Séville
 (*de Natura rerum*) qui, à propos du mot *flustra*,
 exprimant « motus maris sine tempestate fluctuantis »,
 semble indiquer que *Procius* parlait de la Colonne
 australe élevée à Duilius: « quid in inscriptione ait *Navis* »,
 dit-il:

Querariae ornatae stabant in flustis.

Mais c'est là une pure conjecture, et il faut toujours s'en
 garder, lorsqu'on étudie ces questions littéraires
 pour lesquelles nous n'avons que des renseignements
 si vagues et si peu nombreux.

Jarry.

leat
ue
to
n
li
ar
end
/an
ce
vill
ra
anti
ome
Nev
he
re

20^e Leçon.

Nénius. Passages rapprochés
de Nénius et d'Ennius.

Névius.

Passages rapprochés de Névius et d'Ennius

Nous avons vu dans la précédente leçon que l'épopée de Névius contemporaine des premiers essais de l'histoire, et pour ainsi dire rivale de ces compositions en prose, puisqu'elle traitait le même sujet, devait différer par des caractères essentiels des poèmes purement mythologiques. Dans ces conditions il était nécessaire qu'elle préférât à l'unité épique l'unité historique, qu'elle reléguât le merveilleux dans un préambule, et qu'elle ne pût enfin échapper le plus souvent aux détails prosaïques et vulgaires de la vie réelle.

En présence de ce nouveau genre de poème, distinct de la primitive épopée, on est porté à se demander si la Grèce, la patrie d'Homère, l'avait connu. Nous voyons au temps d'Hérodote[†] ou de Thucydide^{††} un poète nommé Chérilus, dans sa Perseïde, traiter, en concurrence avec les historiens, le grand sujet des guerres médiques. Ἀθηναίων νικῆς κατὰ Ξερξέων. On peut ajouter à ce nom le nom célèbre d'Empédocle qui vivait à l'époque de la guerre du Péloponnèse et qui s'exerça aussi dans ce genre: du moins cela résulte-t-il de

† Selon Suidas

†† Selon d'autres

témoignage d'Aristote (Problèmes XXI, 2) de Diogène
 Laërce (VIII, 58) et de Simidas (Empédocle). C'était
 une grande nouveauté que ces épopées historiques,
 mais la légende était épuisée. Déjà au théâtre
 Phrynicus laissant les antiques traditions avait
 osé mettre sur la scène un événement tout récent,
 la prise de Milet par les Perses. (Hérodote VI, 31)
 Condamné pour avoir représenté devant le peuple
 un désastre domestique, il avait fait ces Phéniciens
 où il célébrait comme Eschyle le triomphe des Grecs,
 pour ainsi dire au lendemain de Salamine. Enfin
 Eschyle dans ses Perses, huit ans après cette mémora-
 ble victoire, la mettait encore sur le théâtre. Cepen-
 dant ce genre nouveau avait ses périls et ses inconvé-
 nients, et Chérilus au début même de son poème les
 exprime avec grâce et avec poésie (Aristote. Problèmes
 III, 14) nous a conservé quelques mots de ce curieux
 morceau qui a été cité tout entier par des scholiastes.
 « Heureux, dit-il, le serviteur des muses, qui vivait
 avant dans l'ard de la poésie, alors que leurs près
 n'étaient pas fauchés, mais maintenant quel
 plus, une notice sur
 Chérilus de M. Dübner
 d'après Nake.
 n'a partagé est fait, que les arts ont atteint leurs
 limites, venus les derniers dans le stade nous regar-
 dous de tous côtés nous trouver, pour y monter, de
 « Char encore vide » »

Voir ce morceau et les
 autres fragments à la suite
 de Hésiode de F. Didot.
 plus, une notice sur
 Chérilus de M. Dübner
 d'après Nake.

Ἄ μάλ' αὖ δότις ἔην κείνον χρόνον ἰδοῖς αἰοδῆς
 Μουσάων θεράπων, ὅτ' ἀνὴρατος ἦν ἔτι λειψίων.
 ὧν δ' ὅτε πάντα δέδοσται, ἔχουσί τε πέρατα τέχναι,
 ὅσσοι ὥστε δέσμον καταλειπόμεθ', οὐδέ πῃ ἔστι
 Πάντῃ παπταίνοντα νεόθυγες ἄρμα πελάσσαι.

Cette nouveauté plus; et même bientôt ces poètes
 historiens devinrent des historiographes attachés
 à quelque grand personnage. Plutarque dans la
 vie de Lysandre (8) nous apprend que ce général
 emmena avec lui de Samos le même Chérilus,
 espérant lui fournir par ses actions le sujet d'une
 seconde épopée. Chérilus mourut en Macédoine auprès
 du roi Archelaüs. Son poème obtint à Athènes, au
 milieu des vainqueurs de la guerre médique, une très
 grande faveur. On le lisait aux Panathénées
 au même temps que les poésies d'Homère. Les
 alexandrins ont un peu sacrifié la Énéide à
 la Échilde d'Antimaque qui méritait peu cette
 préférence, si du moins nous en croyons Catulle.

... Populus tumida gaudet Antimacho.

On ne voit dans ce qui reste de Chérilus aucune trace
 de merveilleux, et peut-être n'y en avait-il point.
 Nous pouvons seulement affirmer qu'il rehaussait
 sa narration par l'éclat du style et par la hardiesse
 des métaphores, qu'il jetait de la variété dans son

Sujets en y mêlant des détails géographiques ou archéologiques. C'est à notre connaissance le premier auteur poète qui ait fait mention des Juifs comme on le voit dans Joseph (Contre Apion.) Les poèmes grecs présentent quelques caractères des vieilles épopées la trilogie, mais avec une grande supériorité pour l'art et pour l'harmonie.)

Mais si l'âge même où il vivait refusait à l'écrivain cette perfection; Soldat de la première guerre punique, devait trouver dans un pareil sujet une puissante inspiration. Quelques débris épars peuvent nous en donner une idée: Festus (aux mots rumitare et Hupro) cite un fragment de trois vers

Simul alis alio aliunde rumitand inter se,
Sese que ii perire mavolunt ibi oleon.

Quam cum Hupro rebiteret ad suos populares.

Il y a dans le ton de ce court passage une brièveté grave, une élévation de sentiment qui frappent tout d'abord; mais rien n'y est donné à l'imagination, rien non plus à la grâce. On y trouve pour tout agrément que cette répétition cherchée des mêmes syllabes si chère aux poètes latins, et dont l'usage n'est pas encore tout à fait perdu même dans Virgile.

Per liquidum mare eund sedentes atque sudantes,
dit ailleurs Nævius avec une alliteration qui est
presque un jeu de mots (Varron. De lingua lat.
VI. 23.) Les critiques qui se sont occupés en
particulier de Nævius ont cherché à quel fait pouvait
se rapporter les trois vers que nous avons cités plus
haut. Selon M. Sprengenberg, il est question des
compagnons de Regulus; suivant M. Klussman
(p. 62) il s'agit de l'armée d'Aulus Atilius Calatinus
en Sicile. Si cette dernière hypothèse est vraie il faut
citer ici les vers que les deux critiques rapportent au
dévouement du tribun Calpurnius Flaminius dans
cette occasion.

Sui illos deserant fortissimos virorum,
Magnum stuprum fieri populo per gentes.
C'est Festus qui les a conservés au mot Stuprum.
Toute cette scène se serait terminée par deux vers où
le poète montre le général et ses soldats délivrés.

Is qui sursum ad caelum sustulit suas res
Atilius gratabatur deos.

Cette aventure se trouve racontée dans Florus (II. 2)
et dans Eutrope (X. 11. 60.) Mais dans Aulu. Gelle,
qui nous la raconte d'après Caton, elle a une singulière
gravité, qui se sent du style du vieil historien et du
voisinage même de l'action (Notes Attiques III. 7.)

Le consul Otilius Calatinus étoit en forme dans un
 défilé et étoit menacé d'y périr avec toutes ses troupes
 quand un tribun se présente à lui et lui conseille
 d'envoyer quatre cents hommes s'emparer d'une
 éminence située au milieu du défilé, persuadé
 que l'ennemi porterait de ce côté tous ses efforts et
 permettrait ainsi à l'armée consulairé de se tirer de ce
 pas dangereux. Comme le général demandait
 qui conduirait cette troupe: « Si l'on ne s'en présente
 pas d'autre, répondit le tribun, choisis moi pour la
 commander; je serai heureux de donner ma vie pour
 la République. » L'histoire de nos guerres, nous
 présente une réponse au dialogue et plus sublime encore
 parce qu'elle est plus simple. Dans la guerre de
 Rome et Cléber disait à un officier « En iras-tu, tu
 t'y feras tuer et tu nous sauveras. » L'officier
 répondit « Oui, Général » Caton en racontant le
 dévouement du tribun et le bonheur qu'il eut
 d'échapper seul à la mort, se reporte avec un orgueil
 tout romain vers l'histoire de ces Grecs qu'il pourroit
 avec tant d'acharnement; il compare la réputation
 qu'ils ont faite à leur Léonidas avec le peu de
 gloire que recueillit à Rome ce tribun dont on
 ignore presque le nom; car les uns l'appellent
 Calpurnius, les autres Seditius et les autres Laberius.

Une si belle action ne pouvant manquer d'inspirer
 l'Évius, elle a bien inspiré à Caton une expres-
 sion admirable. Il peint le départ du tribun et
 de ces soldats par ces seules paroles dignes du
 vieux poète par leur brièveté mâle et austère.
"proficiscuntur ad moriendum."

Il ne reste plus à citer de l'Évius que des
 mots épars, des vers isolés, sous lesquels il est bien
 difficile de rien reconnaître. Néonius nous conserve
 d'ailleurs une très belle expression sur l'inconstance
 de la Victoire)

..... *Vicissatim volui victoriam.*

Ce mot s'applique à bien des circonstances,
 la victoire a changé souvent dans la première
 guerre punique. On cite souvent comme exemple
 de ces incroyables hasards Cnèius Scipio Arina,
 qui, nommé consul fut battu et pris par les
 Carthaginois; Sorti de la captivité, il revint au
 consulat et défait ces mêmes Carthaginois: ce que
 Valère Maxime exprime par ces simples mots
"Ex consule captivus et e captivo consul."

Néonius cite un autre vers comme appartenant
 au IV^e livre, ou l'Évius représente les légions
 romaines écrasées avec dédain.

Superbiter, contemptum conterit legiones.

On se demande aussi à quel fait ce vers peut avoir trait : Klusman, croit qu'il peint l'armée de Metellus à Panorme, Spangenberg y voit la description d'une tempête, et joint ici les deux suivants.

In hospitali victrices absorbed

Latium legiones hominum

Pour suppléer à ce qui nous manque dans *Naevius* on peut avoir recours au VIII^e livre des *Annales* d'*Ennius* qui traite de la même guerre. Quoiqu'on n'en possède aussi que de bien rares fragments, on y trouvera au moins plus de suite, plus de sens, et plus de poésie, nous y retrouverons ce dont la brièveté et le petit nombre des fragments de *Naevius*, et aussi le caractère de son génie nous ont tout à fait privés. Nous demandons au premier des détails sur cette marine créée pendant la première guerre punique, *Ennius* nous le donnera. Il nous parlera avec poésie, avec imagination de la fabrication des vaisseaux de guerre, de la manœuvre, de la navigation. Nous voyons les forêts abattues pour fournir des matériaux, c'est déjà une belle description : *Paurescunt frudes longi que cupressi*
Stant foliis rectis, et amaro corpore luccum.
Capitibus nutantes pinus, rectosque cupressos

Non : les vers d'*Ennius*
se rapportent à la construction
d'un bucher funéraire et non
pas à la fabrication de vaisseaux.

Incidunt; arbusta proæ alta securibus cædunt;
 Percellunt magnas quercus; inciditur ilex,
 Fraxinus frangitur atque abies consternitur alta;
 Pinus proceras pervertunt: omne sonabat
 Arbustum sonitu silvas frondifera i.

Certes il y a encore loin de là à cette beauté parfaite
 des tableaux de Virgile.

Procumbunt piceae, sonat ictu securibus ilex:

Mais c'est déjà beaucoup que cette verve descriptive
 à côté de la sévérité sèche et nue de Mœvius. Lucain
 dans le passage où il décrit la forêt de Marseille
 cherche plutôt des détails spirituels, et il tombe
 ainsi bien au dessous de Virgile et même d'Ennius,
 car ces deux poètes, comme les premiers peintres, avoient
 une idée très haute de la beauté, s'ils ne pouvoient
 souvent la bien rendre. La même affectation se
 retrouve dans Silius Italicus, qui n'a pas manqué
 comme ses prédécesseurs de décrire aussi une forêt
 abattue (X § 35)

Il y a encore dans ce livre des Annales des
 détails tout à fait épiques sur la navigation;
 nous y retrouvons cette naïveté homérique, cette admi-
 ration d'enfant pour une chose nouvelle; c'est ce qu'on
 peut appeler le merveilleux des mœurs. Aussi la navi-
 gation si peu perfectionnée chez les anciens était-elle

toujours poétique et merveilleuse. Servius à propos du vers:

Bis senas Halo texamus robore naves.
 Nous montre pour ainsi dire la généalogie de cette expression: Cedere naves: il nous indique un mot singulier par lequel Ennius désignait les chantiers de construction:

Idem campus habet texturam navibu' longis.
 Nous avons encore d'autres détails conservés par Isidore (XIX. 2.) par Festus, par T' Cornius sur la Manœuvre, qui rappellent tout à fait les mêmes descriptions dans Homère:

Et clavam rectum tenens navimque gubernans
 On a conservé ce autre fragment à propos du mot portisculus qui désigne la baguette avec laquelle le chef des rameurs marquait le mouvement.

..... tousam arte tenentes
 Parerent, observarent portisculi' signum.

Ailleins nous entendons le commandement:

Poste recumbite, vestraque pectora pellite tonsas
 Tonsa petunt, enim ciferunt ad pectora tonsas.
 Belle est la poésie de ces âges primitifs où tout en-
 d'hier, où tout enchante par sa nouveauté.
 Lucrèce en nous déroulant dans son V. livre

S'éloper du genre humain, n'a pas manqué de nous
faire sentir le prix et le charme qu'ajoutait à
toutes choses cette douce nouveauté, cette aimable
simplicité du monde naissant. C'est ainsi qu'il
nous dépeint les repas de ces premiers hommes
(1. 941)

... Novitas tum florida mundi
Pabula dia tulit miseris mortalibus ampla.
Chez Virgile ce merveilleux des mœurs est nécessaire-
ment plus rare et toujours imité. Si nous descendons
à une époque où la civilisation est plus avancée
encore et plus raffinée, jusqu'à notre XVIII^e siècle
par exemple, nous ne retrouverons plus aucune
trace; on ne le comprend plus et quand on le trouve
dans les auteurs anciens il est traité de grossièreté. La
Henriade n'offre aucun vestige de ces descriptions
naïves: Henri IV à Jersey, fait un repas champêtre,
mais on le voit et abstrait: nous sommes loin des
festins d'Homère).

À Vieillard au héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure, offre un festin champêtre:
Le prince à ces repas était accoutumé:
Souvent, sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours et se cherchant lui-même
N'avait déposé l'orgueil du diadème).

Delille avoit quelque raison de dire que d'aucun poëme il n'y avoit pas même d'herbe pour les chevaux. Dans les vieux poëtes, au contraire, par la naïveté même les détails les plus prosaïques prennent une teinte de poésie; d'ailleurs Ennius s'est déjà les relever par l'expression.

On peut montrer par des rapprochements encore plus directs le progrès qu'Ennius a fait faire à la poésie. Nævius dépeint ainsi la consternation des Carthaginois

*Sis Panni contremiscunt artibus, universum
Magni metus tumultus pectora possidet.
Cœsum funera agitant; exsequia ititand;
Emulentiæ tollunt festam.....*

Il y a dans ces vers une énergie concise; Ennius a plus de richesse, plus de mouvement, plus de sentiment dans le même tableau; le premier vers nous en a été conservé par Cicéron (*De Orat.* 111 42.), les autres sont tirés par Nævius de ce manuscrit du grammairien Calpurnius Piso que seul il a connu.

*Africa terribili tremis horrida terra tumultu
Indique, multimodis consumitur anxia curis
Omnibus in du locis ingens apparet in agro
Eristitiae, oculosque manusque ad sidera lassas*

Protendunt, exsecrando duci facta reprendunt
 Peni: pervertentes omnia circumcursant.

La même vigueur et la même poésie se retrouvent dans
 univers qui ne nous est pas suspect, puisque c'est Horace
 qui nous le cite lui-même. (Sat. 4. 1.) Horace qu'on
 n'accusera pas de partialité pour la vieille poésie latine
 accorde à cette occasion à Ennius le génie et la grandeur
 poétique, le os magna sonans. Il s'agit dans ce
 précieux fragment que Virgile a imité, du temple de
 Janus fermé seulement sous Numa et sous Auguste.

+ et aussi, dans
 l'intervalle, en 517, peu
 après la première guerre
 punique, sous les consuls
 C. Attilius Balbus et
 L. Manlius Corquatus. —
 de là le passage d'Ennius

... postquam discordia tetra
 Belli ferratos postes, portasque refigit.
 Nous avons remarqué dans Névius la précision
 du style lapidaire, de la force sans aucun éclat. Nous
 allons voir avec Ennius s'éveiller l'imagination poétique.
 Ses monuments de sculpture égyptienne vont succéder
 les statues grecques, animosa, spirantia signa: en
 même temps un nouveau mètre viendra perfectionner
 la forme même de la poésie. Si Névius s'est glorifié avec
 raison du caractère latin de ses œuvres, il a même prévu
 et comme regretté d'avance la réforme qui allait s'opérer
 après lui, et donner une nouvelle force à l'influence des
 lettres grecques; nous trouverons aussi dans Ennius
 la conscience orgueilleuse du progrès qu'il a accompli.
 Nous ne regretterons pas avec M. Hussman et



quelques autres critiques qu'on ait dépassé l'Événement.
 Nous suivrons Ennius qui nous conduit à Lucrèce
 et à Virgile, et nous lui appliquerons un de ses vers:
 Atque manu magna Romanos impulit annos.

Heuzey.

us:
ce

p.

From the ...

21^e leçon.

Biographie d'Ennius.

12

12

Biographie d'Ennius.

Nous avons terminé la dernière leçon par un rapprochement entre Nævius et Ennius, et là nous est apparue une poésie toute nouvelle, enfin dégagée, ou du moins quelque peu, de cette rigidité, de cette sécheresse, dans étoient trop constamment mêlées les nobles inspirations de la Muse primitive des Romains. Nous parlons ici de la muse sérieuse; car, chose étonnante pour un peuple si grave! il en étoit tout autrement de leur muse folâtre, féminine, comique. Celle-là, de bonne heure, avoit eu des allures très libres.

Nævius, si gêné dans le genre héroïque, rencontrait dans le genre comique des grâces faciles et piquantes; il étoit tout à fait contemporain de Plaute, tant par le talent que par la date. Il y a donc en quelque sorte deux Nævius. Le poète épique ou tragique, et le poète comique, émule de Plaute. Ces singularités dans un même temps, chez un même auteur, ne sont pas tout à fait particulières à la poésie latine. Elles se retrouvent aussi dans la poésie française. Ainsi chez Clément Marot, l'auteur des épîtres, des ballades, des rondeaux, des madrigaux, des épigrammes a une avance très grande sur l'auteur de la traduction

des prosaïques, et, à une époque plus voisine encore
de la nôtre, chez Ronsard, les grands vers homériques
indariques et même Virgiliens restent bien en arrière
des vers simplement marotiques. Ainsi, il y a
en chez nous deux Marot, deux Ronsard, comme
il y a eu à Rome deux Mœvius. Cela change
presque complètement lorsque ^{de} Mœvius nous
passons à Ennius. Nous avons cités quelques uns
des vers de ce poète, et dans ces courts fragments
nous avons rencontré pour la première fois cette
imagination, ce souffle poétique large et puissant
qui Horace attribue particulièrement aux Grecs.

Ad Pisones. 323.

Gravis ingenium, gravis dedit ore rotundo
Musa loqui.

Cet *ingenium*, cet *os rotundum* il nous a semblé
que nous en trouvions quelque chose dans Ennius
nous y avons trouvé cette élévation de ton, cette forte
harmonie qui sont pour l'auteur des Latins la
marque du poète.

(Satires 1. 4. Vers. 43)

Ingenium cui sit, cui mens divini or atque os
Magna sonaturum, des *nominis* huius honorum
Ces caractères nous ont frappés dans une certaine
proportion quand nous sommes passés des vers
encore si rudes et si prosaïques de Mœvius d'aut
s'épaysée, aux vers d'une toute autre richesse d'ima

quation d'Ennius. Nous étions placés à un point de vue favorable pour en juger ainsi. En effet, si de Virgile ou même de Lucrèce nous nous étions retournés vers Ennius, il nous eût paru bien rude encore. Mais nous sommes arrivés à Ennius par une tout autre route; nous quittons le désert poétique des cinq premiers siècles, nous quittons les constructions un peu grossières des commencements du sixième; il nous semblaît arriver à un majestueux, à un riche palais. Nous contemplions avec Écœ ces masses imposantes qui autrefois n'étaient que des chaumières.

Miratur molim Aeneas, magalia quondam

Cette impression n'était pas sans doute exempte de quelque illusion produite par la nouveauté du spectacle; plus tard les choses se réduiront à leur juste proportion. Le palais ne redeviendra pas chaumière, mais il pourra nous paraître d'une exécution un peu rude et un peu surannée à mesure que nous nous approcherons des grands monuments de Lucrèce et surtout de Virgile. C'est ainsi qu'en jugeaient les Romains eux-mêmes, sans cesser toutefois de révéler celui qui s'était appelé lui-même avec orgueil un autre Homère: Alter Homerus.

Plusieurs passages des auteurs anciens nous

de plus en plus réguliers, plus
pur, plus élégant; des
grands poèmes de...

* respectueux, presque religieux

(Vitruve. IX. 3)

témoignent de l'admiration qu'Ennius avait excitée.
Les expressions sont curieuses à ce sujet. Rappelons
d'abord le mot de Vitruve :

« Qui litterarum jucunditatibus instructas habendimus
Non possunt non in diis pectoribus dedicatum habere
Sicut Deorum, sic et Enni poetae simulacrum. »
Cinsi pour les Romains c'est une espèce de culte
religieux rendu à la mémoire de ce vieux poète, qui au
le temps, est devenu une personne sacrée.

Quintilien ne reste pas en arrière sur Vitruve.
Chacun se rappelle la majesté d'expression avec la
quelle il parle du vieux poète.

(Inst. Or. X. 1 chiffre 88)

Ennium, sicut sacros vetustate lucos, adoremus,
in quibus grandia et antiqua robora jam non tantum
habent speciem, quam religionem.

C'est encore une sorte d'adoration pour ce Dieu
antique du Parnasse latin.

Quand à nous, qui ne le connaissons encore
que par quelques vers, c'est dans de pareils senti-
ments que nous devons aborder l'étude de l'antique
Ennius.

Ennius n'était pas romain. Il avait cela de commun
avec presque tous les poètes de Rome. La plupart
venaient de la grande Grèce. Livius Andronicus
était né en Calabre; c'est là aussi que Naevius

Ennius, dans la petite ville de Rudies. De là une singulière expression par laquelle Horace fait allusion à la poësie d'Ennius: *Calabrae Pierides*. Cette metonymie par laquelle il applique à une montagne de la Calabre le nom de *Pierides*, en le détournant de son sens propre, n'est pas sans exemple en Latin. *Pierides* est devenu ici un simple synonyme de *Musae*. Quoiqu'il en soit, Horace n'a pas besoin d'en dire davantage. par là il révère assez la mémoire du Poëte Ennius. On appelle encore le poëte du nom dont il s'était appelé lui-même, *Rudius* ou *Rudinus*, l'homme de Rudies. Nous serons avertis plus tard à citer le vers, où il rappelle le souvenir de son origine en se glorifiant d'être devenu le citoyen de Rome;

Ecce sumus Romani qui fluximus ante Rudini.
 Cette circonstance est rappelée en vers par Silius Italicus dans son poëme sur la 2^e guerre punique:

(Sil. Ital. XIII. 696)

..... *hispida tellure*
Miserum Calabri, Rudiae geniere setustae,
Ecce Rudiae solo memorabile nomen alumno.

Il faut dire que d'autres auteurs ont fait naître Ennius à Carente. Ainsi Eusebe, dans la chronique; mais il y a chez eux une contradiction à ce sujet. Eusebe dit, en effet, que les os d'Ennius furent apportés du

Janicule à Rudies, la patrie. On explique cette contradiction en disant qu'Rudies étoit une ville très peu importante, et qu'il étoit très naturel de rapporter à Earente l'honneur d'avoir donné naissance à Ennius. Rudies étoit comme la banlieue de cette grande cité.

Voilà pour la patrie d'Ennius. Passons maintenant à sa famille, ou plutôt à la famille qu'il s'étoit poétiquement donnée. Suidas citant Elien à l'article *Εννιος* ajoute *Μεσσαπίος*, ce qui veut dire probablement qu'il étoit de la Messapie, contrée d'Italie, sur la mer adriatique, entre l'Apulie et l'Éparchie. Cependant on a quelquefois attaché à ces mots un autre sens; on a cru qu'ils voulaient dire le petit fils de Messapus. Servius, dans son commentaire sur l'*Énéide* nous dit qu'Ennius se glorifioit d'avoir pour ancêtre le roi Messapus, et ce Messapus fondateur du royaume de Messapie, le confond avec un autre Messapus d'Etrurie, confusion que relève le savant Haysius (VII 691 *Enid. Excursus VIII*). Dans cette note de Servius, il ne faut recueillir que l'opinion d'Ennius, qui ne saurait tirer à

(Servius. *En VII 691.*)

* Il a bien pu de même se donner conséquence, si l'on se rappelle que ce poète

une origine royale;

Pythagoricien, s'étoit donné lui-même pour l'hôte
de Créon, au monde.

C'est une simple licence poétique de sa part.

Quoi qu'il en soit, Silius Italicus a pris au-
sérieux (et il en avait le droit dans son poème) cette
fiction d'Ennius, et il le fait descendre de Messapus.

Ennius Antiqua Messapi ab origine reges.

On varie sur la date de la naissance d'Ennius;
mais elle peut être fixée par quelques passages de
Cicéron.

(Brutus XVIII.)

... hic Livius, qui primus fabulam, C. Claudio
Cæci filio et M. Cuditano consulibus, docuit, anno
ipso antequam natus esset Ennius; post Romam autem
conditam, quartodecimo et quingentesimo

(Euse. 1. 1.)

« Annis enim fere DX post Romam
conditam Livius fabulam dedit, C. Claudio, cæci filio,
M. Cuditano consulibus, anno ante natum Ennium . . . »

(Voir aussi De Senectute 1, 5.)

Quinsi Ennius naquit sous les Consuls C. Manlius
Cervinius et L. Valerius Tullon, en l'an 515 de Rome,
un an après la première pièce d'Andronicus, dont nous
nous rappelons la date, et quatre ans avant les
débutés dramatiques de Naevius. (519)

Ennius ne vint que très tard à Rome; il
était alors, à ce que l'on croit, âgé de quarante ans;
jusque là sa vie s'était écoulée dans les armées romaines.
Nous trouvons dans les auteurs ce qu'on peut appeler
ses états de service, En 537, il fut centurion

(Cite Livre XXXIX, 44)

en Sardaigne sous le consul Corquatus; c'est à cette occasion que Silius s'introduit dans son poème. En 542, il suit en Espagne Scipion l'Africain dont il obtient l'amitié. En 554 nous le voyons de nouveau en Sardaigne, sous Caton l'ancien qui l'amène à Rome. En 565, M. Fulvius Nobilior fait une expédition en Etolie. Emilius le suit, à titre de soldat et aussi de poète. En 569, sous la censure de Caton, deux colonies sont établies, à Pollentia dans le Cisalpin, et à Pisaure, dans le territoire de Gaule. Chacun des colons reçoit six arpents de terre. Les Triumvirs chargés d'établir ces colonies furent Q. Furius Labéon, M. Fulvius Placcus et enfin Q. Fulvius Nobilior, fils de celui que Emilius avait suivi en Etolie. Emilius fut un de ces colons, et le fils de son ancien général lui fit conférer le titre de citoyen romain, qu'il avait bien mérité; c'est à cette occasion qu'il s'écrie avec orgueil:

Nos sumus Romani qui fuimus antea Rutuli

Pour comprendre la fierté d'Emilius, il faut se rappeler l'importance attachée à ce titre, qui était l'objet de l'ambition générale, et qui bientôt excitera des guerres si vives et si longues.

Cicéron a célébré en termes magnifiques cette adoption d'Emilius non seulement par le

triumvir Q. Fulvius, mais aussi par Rome elle-même, l'adoption de celui qui avait été longtemps le soldat de Rome et qui depuis était devenu son poète. Au nombre des arguments que l'orateur romain emploie à la défense du poète archias, il rappelle le souvenir du vieil Ennius.

(Pro. Archia 1X. X.)

« Carus fuit Africano Superiori noster Ennius, itaque etiam in Sepulcro Scipionum putatur is esse constitutus e marmore. Ergo illum, qui hoc fecerat, Rudium hominem majores nostri in civitatem receperunt. »

La vie d'Ennius n'est pas sans quelques difficultés; elle offre certains points qu'on ne sait trop comment fixer, mais qui heureusement n'ont pas une grande importance. À quelle époque Caton amena-t-il Ennius à Rome? était-ce lors de sa questure, en 550, ou à l'époque de sa préture, en 556. Les autorités varient. Pour la première opinion on peut citer Cornélius Nepos.

(Nep. Vie de Caton.)

« Praetor provinciam obtinuit Sardiniam, ex qua Quaestor Superiore tempore ex Africa decedens Q. Ennium poetam deduxerat: quod non minoris existimamus quam quemlibet amplissimum Sardiniensem triumphum. »

Ces paroles sont un nouvel éloge à la mémoire

du vieux poète. Eusebe confirme l'affertion de Cornélius Népos. Mais un autre auteur, Aurélius Victor, place avec plus de vraisemblance l'arrivée d'Ennius à Rome, à l'époque où Caton étoit préteur en Sardaigne :

aurel. Vict. De Viris illust. XLVII. a Julia praetura Sardiniam subegit, ubi ab Ennio Graecis litteris institutus.

Il est vrai qu'on peut combattre ce texte par un passage du De Senectute, où Cicéron nous dit que Caton n'apprend le grec que dans sa vieillesse :

(De Senect. 1.)

„ qui (Cato) si eruditus videbitur disputare, quam consuevit ipse in suis libris, attribuit Graecis litteris, quarum constat eum perstudiosum fuisse in senectute. „

Cette autre difficulté c'est de comprendre comment Caton qui avoit été si frappé du mérite d'Ennius, qui l'avoit amené à Rome, Ennius, qu'on pouvoit considérer comme un Grec, comment Caton reproche à un de ses nombreux adversaires M. Fulvius Nobilior, dans un discours resté célèbre, d'avoir emmené des poètes dans sa province :

(Euse. 1, 1)

..... Honorum tamen huic generi poetarum non fuisse declaratio fatoris, in qua objicitur probum M. Nobiliori quod is in provinciam poetas duxisset.

Ainsi voilà le même homme qui fait cadeau à Rome d'un grand poète, & qui plus tard accuse un autre Romain d'avoir fait quelque chose de tout à fait semblable. Il ne faut voir là qu'une de ces contradictions qui se rencontrent quelque fois même chez les esprits les plus conséquents.

C'est une très belle vie de poète que celle d'Ennius. Soldat, il chanta les grands événements auxquels il avoit mis la main. Cela avoit frappé les Romains eux-mêmes. Nous avons dit qu'en 865, Ennius avoit servi en *Stolie* M. Fulvius Nobilior. C'est est rapporté par *Cornélius Victor*, qui dit en parlant de la victoire de ce général.

(Aurel. Vict. De viris ill.)

a Quam Victoriam, per se magnificam,
q. Ennius, amicus ejus, insigni laude celebravit.
Il est rapporté aussi par *Cicéron* dans son plaidoyer pour *Archias*:

(Pro archia X1.)

a Jam vero ille, qui cum *Atolis*, Ennio comite, bellavit, Fulvius non dubitavit martis manubias musis consecrare.

Et en effet, ce général, ami des Lettres qui avoit auprès de lui un grand poète, M. Fulvius, à son retour, consacra aux Muses par une allusion

à son commerce avec ce grand poète le butin fait
en Étolie, (des Statues et des tableaux, selon *Aurelius Victor*)

Nous sommes amenés à citer en entier le
passage de *Silius Italicus* dont nous avons précédem-
ment détaché quelques vers. *Silius Italicus*, dans
son douzième chant, a eu l'idée heureuse, ~~et a eu l'idée~~
~~de mettre en action~~ de mettre en action *Ennius*, qui à
l'époque de la 2^e guerre Punique étoit Centurion
en Sardaigne.

Sil. It. XII 696.

Ennius, antiqua Messapi ab origine reges
Miscebat primas acies Latiaeque Superbum
Vitis adornabat dextra decus. . . .

Les centurions portaient un bâton de ce genre.

. *hispidæ tethus*

Miserunt Calabri; Rudiae genuere Vetustas,
Comme *Rudiae* solo memorable nommen alumno.

Is prima in pugna (Vates ut Ebracius olim,
Infestum bello quateret cum Cyxius Aege,
Spicula deposito Rhodopeia pectore torset.)

Spectandum sese non parva Hæge Virorum
Fecerat, et dextrae gliscbat cadibus ardor.

Cette intervention d'*Oryphée* est un peu commune
et ôte à ce court épisode ce qu'il pourroit avoir
d'original; encore l'expression est-elle bien faible
Advolat, æternum sperans fore, pelleret Hostes

Si tantum labem, ac perlibra'd viribus hastam.
 Ici le poète, par un procédé familier à l'épopée,
 nous montre Ennius échappant au traïd de son
 ennemi, grâce à la protection d'Apollon.

Risit nube se deus Vani Conamina Cæpti,
 Et telum procul in Ventos dimissid Apollo.
 Ac super his: « Nimirum Juvenis Nimirumque Superbi
 Sperata hausisti: Sacer hic, ac magna Sororum
 Aonidum cura est, id dignus Apolline Vates
 Hic caned illustri primum bella Italæ versu,
 Attollet que duces Cælo, resonare docebit
 Hic Latius Heliconæ modis, nec cede'd honore
 Ascræo famare Seni. »

On est un peu étonné de voir arriver là le
 Vieillard d'Ascrée, avec le quel Ennius a peu de
 rapport. Aussi a-t-on proposé plusieurs
 corrections ^{comme} Symonæo ou bien encore: nec cede'd
Homero &c. ces corrections sont tout à fait
 nécessaires.

Pour nous résumer, dans ce morceau de Silius
 Italicus, l'expression est, comme toujours, à la fois
 faible et forcée; il n'a eu qu'une heureuse idée;
 l'exécution manque.

Nous trouvons quelque chose d'un peu
 meilleur dans un poète postérieur, Claudien,

qui lui aussi a célébré la gloire d'Ennius;
 (Et dans ses rapports avec Scipion, trouve un emblème de
 sa propre situation auprès de Stilicon)

(Eloge de Stilicon III. Préface)

— Major Scipiades, Italus qui solus ab oris
 In proprium vertit Punica bella caput,
 — Non sine feriis exercuit artibus arma;
 Semper erat vatum maxima cura duci.
 — Gaudet enim virtus testes sibi jungere musas;
 Carmen amat quisquis carmine digna gerit.
 — Ergo, seu patriis princeps us manibus ictor,
 Subderet hispanum ligitibus Oceanum,
 — Seu Cyrias certa fructurus Cuspide viret,
 Inferret Libyco signa tremenda mari,
 — Nec erat doctus latori, castrisque solebat
 Omnibus in medias Ennius ire tubas.
 — Illi post lituos pedites favere carente
 Laudavit que nova cæde cruentæ eques.
 Ici Claudien fait de notre poète quelque chose
 d'un peu moderne, une espèce de garde se mêlant
 aux troupes romaines et les excitant par des chants,
 ce que peut-être n'avait pas été Ennius.
 Quumque triumpharet gemina Carthagine victor,
 (Hanc Vindex patris Vicerat, hanc patriæ)
 Quum longæ Libyam tandem post funera belli
 Ante suas Mæstem cogeret ire rotas,

Advegit redices secum victoria musas,

Et sertum vati martia laurus erat

Ces vers sont d'un tour fort élégant; et ne manquent pas d'agrément; ils manquent plutôt de force. Il semble que cela devait inspirer beaucoup plus.

Il nous reste à mentionner un troisième témoignage, témoignage moderne, qui malgré l'imperfection des vers est bien supérieur aux deux premiers. C'est celui de Pétrarque dans *l'Africa*. Pétrarque a été au 14^e siècle le renouvateur de l'élégance latine; il imita Cicéron et Virgile. *L'Africa* était destinée à consoler le monde de la perte peu regrettable pourtant, du poème de Silius Italicus qui ne fut retrouvé que dans le siècle suivant par le Pogge. L'annonce du poème de Pétrarque avait produit une sensation extraordinaire. Dédaignant ses vers écrits en langue vulgaire, il ne s'attachait qu'à son épopée latine; par là il mérita la faveur de Robert, et excita un enthousiasme qui lui fit obtenir la couronne au Capitole. Rustard, mieux éclairé sur son génie et sur la faiblesse réelle de cette œuvre, Pétrarque la condamna et elle tomba dans un oubli dont personne ne l'a tirée. Il y a dans ce poème çà et là de très beaux traits, mais la

lecture en est insoutenable. La composition est
 defectueuse, ou plutôt il n'y a pas de composition,
 chose étonnante de la part d'un imitateur de
 Virgile! L'exécution elle-même est imparfaite,
 c'est plutôt une ébauche qu'une œuvre complète,
 mais c'est par moments une ébauche de grand
 maître. Ce qu'il y a de préférable est le morceau
 qui termine le poème et qui se rapporte précie-
 ment à notre sujet. Comme tout le reste, il manque

Africa l. IX v. 7.

x Ceci tourne court.

Il aurait été bon de relire d'un
 ouvrage même le morceau et d'en
 donner une analyse et des extraits.
 Ce morceau est à la fois curieux, même vaifbeau.
 Edincombe.

de composition et d'exécution; mais il y a d'heureuses
 inspirations et des traits brillants. Le poète nous
 fait assister à une conversation entre Scipion vainqueur
 de Carthage, et Ennius qui revient à Rome sur le
annales un hommage bien senti, qu'on peut
 rapprocher sans hésiter de ceux dont l'antiquité
 a honoré sa mémoire. x

A. Cornet.

..... jam littoia longe
 africa linguebant alacres, et bella carentes
 ibant, ac valido frangebant remige fluctus.
 Puppæ duis media tantus meditansque sedebat
 Ennius, assiduus rerum testisque comesque:
 Scipio quem tandem aggreditur, verbisque benignis

excitat incipiens: nunquamne silentia rumpes,
 o mihi multorum solamen dulcis laborum?
 fare, precor; nam perpetuis tabentia curis
 pectora nostra vides: placido sermone levare
 illa sales, faciesque modo: tantum ora resolve;
 si tibi nascenti, quo polles, summus Apollo
 ingenium coeleste dedit, si turba Deorum
 castalis infantem demersum gurgite lavit
 + Helicone sacro collesque eduxit in altos,
 et calamus et vocem tribuit mentemque poetæ.

Ennius sort de sa réverie pour répondre
 au héros, son ami. Il lui dit sur la gloire de Scipion,
 sur la difficulté de chanter de tels exploits: ~~quorum adeo~~
 Nous n'a point de poète pour un tel héros. Pour lui,
 il sent trop bien son insuffisance: sa Muse est
 inculte, sa langue trop rude encore:

.... nostra peritia fandi
 nondum propositam valuit contingere metam,
 nuper ab exiguis radiibus orta, nec ante
 cognita per Latium, argolis contenta colonis.
 Hoc igitur mecum indignans sub menta movebam,
 præcones meritos tua quod astissima virtus
 non habitura foret.

Scipion le rassure, l'invite à se mieux connaître;
 pour lui, il s'applaudit d'être chanté par Ennius:

parce, precor, verbis: tibi non, me iudice, vates
 meonius, nec jure tibi propositus altus
 Euripides, aut quos claræ cognomine Græci
 concelebant: alio volui me carmine dici,
 si dicendus ero.

Et ainsi dans les trois
 éditions consultées pour cet
 extrait - Venise, 1503 -
 Bâle, 1554 - Bâle, 1581.
 les trois éditions sont
 pleines d'écarts - Voir
 la plus ancienne édition
 de ce vers latin de
 Plétron, Bâle, 1496.

* Sic.
 contempta?

Entedi facile puerumque viscera ferat

qui fingit quodamque refert, non ille poeta
nomine censendus, nec vatis honore, sed uno
nomine mendacis.

Le modèle éternel des poètes, son poète de prédilection, à lui, c'est Homère. Homère lui est plus que familier; Homère lui est présent, en quelque sorte; nuit et jour, il l'entend, il le voit; il vit avec lui, ou plutôt il le porte vivant en lui-même. Pétrarque interprète ainsi les promesses pythagoriques d'Ennius:

millibus e tantis unus mihi summas Homerus,
Unus habet quod suspiciam, quod miror ~~autem~~ quod.

qui licet ante novos reges et tempora Romae
floruerit, tamen hoc in tempus uenit rediit,
praesentemque animis picta sub imagine feci.
hoc sine nulla dies abijt, non nulla sine illo.
Munere hic est: apparu in Africa, la ville d'un jour de bataille;
hic uicta sub alta

aspicio advocatam senem quem raris tegebant
frusta togae, et canis immixta et squabida barba:
sedibus exierant oculi: cava frontis imago

horrorem inculta caeca magnificentia ferebat.
Dirigui: tunc ille manus similisque videntur
occupat amplexum, graioque hac voce profatur.
Salve, chara mihi lat. a telluris amice
unice: quodque diu votis amiceque petisti,
aspice qualis erat quondam sum vixit Homerus.
huc ego via tandem reuerato carmine Ditis,

Heinrich et veni pour lui annoncer dans un courrier posthume
de quelle guérison, tout chanterait ses vœux de se faire
la gloire de sa vie. Heinrich vient passer à Berlin de
nouveau de l'œuvre et le transport de l'œuvre.

Exhibit

Agrostis juncea Desv. et Gaertn. n. solum,
quam regio fraxinea quatuordecim pedibus
superioribus tantum fert. Perennia inanis.

the Jan. Refugee Newsletter - March.

..... *gracia fecta*
ridit: qua uincta dicitur, cum torquet in lapsum
stringit, et huiusmodi uicis quolibet laboris
deprimamur. Inueni etc. etc.

22^e leçon.

Biographie d'Emmuis ;
Jugements sur ce Poëte.

25

Gell
Ach
und
ipiv
nige
le.

Relations d'Ennius avec les Grands sa gloire - ses travaux.

Quand Pétrarque, dans son poème de S. Africa, nous montre le poète Ennius s'entretenant avec le vainqueur de Carthage, on peut dire qu'il emprunte l'idée de cette scène à Ennius lui-même. Ce poète, en effet, avait peint le consul Geminus Servilius vainqueur en Sicile dans l'année 506, conversant avec un confident resté pour nous inconnu. Il avait représenté dans ce personnage, selon Aulu-Gelle, les qualités qui conviennent à l'ami plus humble d'un citoyen noble et haut placé, et peut-être avait-il voulu se peindre lui-même sous ces traits, et exprimer ses rapports

(*Call. Noctes Atticae* xii, 4.) familiers avec le Grand Scipion : telle était l'opinion d'Ælius Stilonem dicere solitum d'Ælius Stilon, le maître de Varron, qu'Aulu-Gelle

et Q. Ennium de semedigno hacca rapportée en citant les vers d'Ennius :

ipse, picturamque istam morum. Voici de quelles expressions Aulu-Gelle fait

ingenii ipsius Q. Enni factam précéder sa citation. « Descriptum definitumque

(*Heid.*) est a Q. Ennio in Annali septimo graphicè admodum sciteque, sub historia Gemini Servilii, viri nobilis, quo ingenio, qua comitate, qua modestia, qua linguae parcimonia, qua loquendi opportunitate, quanta rerum antiquarum morumque veterum ac novorum scientia quantaque servandi

tuendi que secreti religionis, qualibus denique ad
muniendas vitae molestias formentis, levamentis, solatiis
amicum esse conveniatis hominis genere et fortuna su-
perioris.

Voici ces vers qui charment surtout par leur sim-
plicité naïve. C'est un des morceaux les plus conside-
rables qui nous restent d'Ennius, et il lui fait un
double honneur tant par le mérite poétique que par
le souvenir qu'il rappelle de sa liaison avec un
grand citoyen.

La versification et le langage peuvant n'être
pas à l'abri de la critique, mais on sent dans
ces vers un accent pénétrant, et le ton en est plein
d'élevation.

Ennius ex Annal. lib. VII.

a Hocce locuti vocat quicum bene sapere libenter
Mensam, sermonesque suos, rerumque suarum
Comiter impertit, magna cum lassu dei
Parte fuisse, de summis rebu gerundis,
5 Consilio, indu foro lato sancto que Senatu;
Quoi res audacter magnas parvasque jocumque
Eloqueretur, tincta malis et quae bona dictu
Evomeret, si qua velle tutoque locaret,
Quicum multa voluptas, gaudia clamque palamque
10 Ingenium cui nulla malum sententia suadet
Ut faceret facinus, levis aut mali, doctus, fidelis,

Suavis homo, facundus, suo contentus, locutusque,
 Scitus, secunda loquens in tempore, commodus, verbum
 paucum, multa tenens antiqua, sepulta, vetusta
 15 Quae faciunt mores veteres quae novosque tenentem,
 Multarum veterum legum, diuinae hominumque
 Prudentem, qui multa loqui ve tacere ve posset;
 Hunc, inter pugnas, compellat serviliter sic.
 On peut faire sur ce morceau quelques observations
 de détail.

Car 1^{er} vers, quicum est une inversion, imitée du
 grec, qu'on retrouve exactement dans Virgile;

(Virg. En. XI 822.)

Fida ante alias quae sola Camillae

Quicum partiti curas

Plaute a employé la même tournure avec une
 autre préposition.

Plaute Asinar. 1. 1. v. 106.

Tec magis versutus nec quo ab curas agrius,
 Les trois adverb^{es} qui suivent à la fin de ce
 premier vers sont d'un effet peu agréable; le rejet
 de mensam sermonesque est lourd. Impertit (v. 2 et 3)
 accompagné en même temps de génitifs et d'accusatifs,
 forme une construction embarrassée et peu régulière.
Parte fuisse (v. 4) est lourd au commencement
 du vers.

Mais ce début exprime bien la fatigue des
 affaires, et aussi la Majesté d'un rang élevé,

admirablement rendue surtout par cette expression
sanctoque senatu (v. 5) que Virgile a empruntée
 à Ennius :

(Virg. En. 1. 426)

fura magistratum que dabant sanctumque senatu
 On peut rapprocher de ces vers d'Ennius un
 passage d'Horace où est exprimé à peu près le
 même sentiment : c'est le commencement de l'aventure
 de l'avocat Philippe et de Néon.

Horace Epit. L. 1. 7. v. 47.

*Strenuus est Fortis causis que Philippus agendis
 Clarus, ab officio, octavam circiter horam,
 Dum cedit, atque foro nimium distare Carinas
 Jam grandes nata queritur.*

(au vers 7) le rejet eloqueretur est bien pesant; le mot
evomeret (v. 8) n'est pas heureusement choisi. Au
 même vers, Entoque locaret est une expression char-
 mante qui rappelle ce vers d'Horace.

Hor. Od. 1, 27 v. 17.

*Quidquid habes age,
 Depone tutis auribus.
 Quicum multa voluptas (v. 9) est, lourd encore.
 Qui nulla malum sententia suadet (v. 10) est une
 ingénieuse expression. Aux vers 10 et 11 l'accord des
 temps n'est pas bien observé; (Suadet ut faceret)
scitus (v. 13) c'est un homme avisé. Ces mots paucorum
verbum (v. 13 et 14) font encore penser à Horace
*Paucorum hominum.**

Horae. Sat. 1. 9. v. 42.

a-t-il dit, en parlant de Néron.

Ce trait, qui multa loquive tacere possed (v. 17) peint très-heureusement l'intimité des deux personnages et la discrétion du confident.

Enfin, le dernier vers nous ramène tout à coup à l'épopée.

En somme, c'est là un excellent morceau qui donne une bonne idée du poème d'Ennius et doit augmenter pour nous le regret de l'avoir perdu.

Les traits par lesquels Ennius a probablement peint son propre caractère dans ce morceau, peuvent être complets par ce motif du poète que Cicéron rapporte, et qui, Si Ennius se l'appliquait à lui-même, fait honneur à sa franchise: *"Flammam a sapiente facilius ore in ardente opprimi, quam bona dicta tenere."*

Il se prête aussi à lui-même ce caractère ouvert, dans un fragment tiré peut-être d'une de ses Satires, recueilli par Aulu-Gelle.

(Gell. Noct. Atticæ XIX, 8.)

Eo ingenio natus sum; amicitiam atque inimicitiam in fronte promptus gero.

Ce qui a fait remarquer ces vers par Aulu-Gelle, c'est l'emploi du mot inimicitiam, au singulier. Il l'introduit dans une scène de grammairiens, où Fronton, s'appuyant sur l'autorité de César,

proscrit l'usage d'un certain nombre de mots à l'un ou l'autre nombre, par exemple d'inimicitia, au singulier, et d'arenæ ou arenas, au pluriel; au sujet de ce dernier mot, l'on peut remarquer, que, peut-être par esprit d'opposition contre César, le pluriel d'arenæ a été employé assez fréquemment dans le poème de Lucain.

(Plin. Jun. Epist. 11, 13.)

Dans la lettre que Plin le jeune adresse à Priscus, personnage important de Rome, pour lui recommander Voconius, on peut relever un certain nombre de traits analogues à ceux sous lesquels est peint le confident de Servilius.

Ce caractère explique comment un poète amène à Rome par Caton, a pu devenir l'ami de ses adversaires, Scipion, et les deux Fulvius Nobilior. Et c'est ce qui peut, jusqu'à un certain point, rendre compte de la conduite de Caton: ce même Caton qui avait amené Ennius à Rome faisait un reproche à Fulvius d'avoir emmené des poètes dans la province et par ces poètes il entendait Ennius; à honorem tamen huius generi non fuisse declarandæ oratio Catonis in qua obiectis, ad probum, M. (Fulvius) Nobiliori, quod is in provinciam poetas duxisset, duxerat autem consul ille in Aetoliam, ad Scimus, Ennium.

(Cicor. Tuscul. 1, 2.)

Peut-être Caton s'était-il repoussé à l'égard du poète devenu l'ami de ceux qu'il n'aimait point. Cependant on aime à penser qu'avec ce caractère d'au d nous l'avons vu doué, Ennius eût l'art de se lier avec les uns sans cesser d'être en de bons rapports avec les autres.

L'amitié que Scipion ressentit pour lui est attestée par Cicéron : « Carus fuit Africano superiori nostro Ennius. »

C'est un spectacle intéressant de voir ce Centurion, ce scribe (tel était le nom qu'on donnait alors aux poètes) cet homme pauvre, ami du grand Scipion,

Son talent, son caractère, ses relations relevaient la pauvreté, qui ennoblissait surtout la manière dont il savait la supporter, aussi bien que la vieillesse.

Eusebe, dans sa chronique, nous a conservé le souvenir de la maison du poète sur l'Aventin, où il vivait, content d'une vie modeste, et celui de la servante unique dont les soins lui suffisaient.

A cette servante se rattache une anecdote conservée par Cicéron, et qui nous montre l'intime liaison d'Ennius avec un autre Scipion, Scipion l'Asiatique, surnommé Corculum, (la layesse même) Scipion était venu pour visiter Ennius, mais

Cicer. Pro Archia 1 X.

sa ferba ad duo quae maxima
tantis, Onera, paupertatem
Senectutem, et eis poeni selectar.
Cicer. de Senect. V.

Eusebe. Chronique.

Cicéron, De Orat. II, 68.

sur l'emploi des surnoms de ce
Cf. Cicér. Lucr. I, 9.

Plin. VII, 31.

la servante l'avertit que son maître était absent; Scipion se douta qu'il n'en était rien, mais se retira cependant; bientôt après Ennius vint à son tour demander Scipion; il n'est pas chez lui, répondit celui-ci, de l'intérieur de son appartement. — Et qu'on ne reconnaisse-je pas votre Voix? — Comment, reprit Scipion, l'autre jour j'ai cru votre servante sur parole, et vous ne me croyez pas moi-même. — Le récit fait assez voir sur quel pied ils vivaient ensemble.

Le commerce familier de ces grands hommes, et le même qui s'est établi depuis entre le second Africain, Lélius, et des poètes tels que Cécilius ou Lucile. Horace nous en fait un ravissant tableau.

Horace Sat. II, l. v. 71.

* Cœnosc se rapporte à Lucile

Quin ubi se a vulgo et scena in secreta remorand
Virtus Scipiadae et mutis sapientia Leli,
Mugari cum illo, et discincti ludere, donec
Decoqueretur olus, Saluti.

Ces relations entre les citoyens de Rome, grandes par la naissance et par la renommée militaire ou politique, et les successeurs d'Ennius ne s'interrompirent plus après lui, tel n'aurait pas été le sort de Cœcilius.

Tous deux soldats et poètes de Rome, tous deux chantres des exploits qu'ils avaient partagés, Ennius

Et *Ennius* ont eu les destinées les plus diverses. L'un, interprète des passions plebeïennes, en lutte avec les grands, fût, malgré les tribuns, emprisonné par les adversaires plus puissants, et mourut en exil. L'autre, vécut jusqu'à dans un âge avancé, honoré de l'estime et de l'amitié des principaux citoyens. Nous ne retrouverons que par exception à Rome des poètes en opposition avec les personnages puissants, et ce sont des chevaliers, *Lucilius*, *Labrius*, qui oseront seuls essayer de telles luttes.

Ennius mourut probablement en 534 à l'âge de soixante dix ans. Selon *Serenus Sammonicus*, médecin du troisième siècle de l'ère chrétienne, il fut emporté par la goutte, et cette maladie était occasionnée par ses excès bachiques. *Priscien* a conservé de lui cet aveu: «*Unquam poëtor, nisi potager.*» Apparemment, il prend ici l'effet pour la cause.

Il faut joindre au témoignage d'*Ennius* lui-même celui d'*Horace*, qui le traduit

*Ennius ipse pater nunquam, nisi potus, ad arma
Prosiluit dicenda.*

Cicéron, faisant parler *Caton*, nous a laissé une belle image de la vieillesse du poète et ce passage peut servir à déterminer l'époque de sa mort. (Voyez d'abord *Ennius* lui-même).

(*Priscien* lib. V. III. 14.)

Horace. Epist. l. 19. v. 7

Cicér. de *Senect.* V.

Sicut fortis equus, spatio qui saepe Supremo
 Hic Olympia, nunc senio confectus quiescit;
 et il continue en ces termes;

Equi fortis et victoris senectuti comparat suam;
 quam quidem probe meminisse potestis. Anno enim
 undevicesimo post ejus mortem, hi consules E.
 Flaminius et M. Acilius facti sunt; ille autem
 Caepione et Philippo iterum consulibus mortuus est.
 Quum quidem ego, quinque et sexaginta annos
 natus, legem Voconiam voce magna et bonis
 lateribus suavissem.

Le dialogue dans lequel Caton s'exprime ainsi
 est placé en l'an 603; Ennius est donc bien mort en
 584. Il est impossible de fixer une date d'une façon
 plus intéressante.

Eusebe rapporte que les os d'Ennius furent portés
 du Janicule à Rudiae. On a dit aussi que ses cendres
 furent mêlées aux cendres des Scipions; mais les
 témoignages de l'antiquité constatent seulement
 qu'une statue fut élevée au poète par le bien, d'origine
 sur le tombeau de cette illustre famille.
 Sur ce point, tous les auteurs s'accordent; Cicéron
 s'exprime ainsi, dans un passage déjà cité;
 Haec etiam in sepulchro Scipionum putatur
 esse constitutus e marmore.

Cic. Pro Archia IX.

Si Cicéron ne semble jamais avoir ici l'assurance
d'un témoin oculaire, c'est peut-être simplement
une affectation assez commune chez lui, comme s'il
craignoit de se montrer trop ^{instruct de ce qui regard} ~~connaiss~~ ^{seur} dans les
beaux arts.

Livius xxxviii. § 6.

Cite livre entre dans un détail plus précis :

« Et Romae, extra portam Capenam, in Scipionum
monumento tres stadia sunt, quarum duae P. et
L. Scipionum dicuntur esse, tertiae postae Q. Ennii.

Cenom. semble toujours prononcé avec
vénération. Ovide a dit aussi :

Ovide Ars Amandi III.

Ennius emeruit, Calabris in montibus ortus,

Contiguus poni, Scipio moigne, tibi.

Valère Max. VIII. 14.

Superior Africanus

postea effigiem in

monumentis Corneliae gentisque terrarum orbis summum columen, arce Capitolina

collocari voluit, quod

ingenio ejus opera sua

illustrata judicaret, non magni aestimans. »

Plin.

Plin. III. 30.

Où trouve encore à ce sujet dans Valère Maxime
un passage assez remarquable; à non quidem
ignarus quatinus romanum imperium florere,
et Africa Italiae pedibus esset subiecta, totius
possidere, eorum extingui memoriam non posse; si
tamen literarum quoque lumen illis accessisset
fuit, en changeant seulement une circonstance.
a Prior Africanus Q. Ennii stadiam sepulcro suo
imponi jussit, clarumque illud nomen, immo vero
spolium ex tertia orbis parte raptum, in cinere

Supremo cum poetæ titulo legi. Il suppose que ce fut par la volonté même de Scipion. Il faut joindre à tous ces noms celui d'Horace, qui semble avoir fait allusion à cet honneur commun rendu à la mémoire d'Ennius et de Scipion dans l'ode à Censorinus.

Horace Od. IV, 8, v. 11 & sq.

Gaudes carminibus, carmina possumus
Donare et spectum dicere muneri;
Non incisa notis in æmora publicis
Per quæ spiritus est vita redit bonisq;
Post mortem ducibus; non celeres fugae
Rejectæque retrorsum Annibalis minae,
Non incendia Carthaginiis impia
Ejus qui domitæ nomen ab Africa
Lucratus rediit, clarius indicant
Landes quæ in Calabria Pierides.

On voit que l'admiration en quelque sorte religieuse pour ce fondateur de la poésie romaine est unanime. Ennius ne s'oubliait pas lui-même et lui a pu composer, à l'aide de fragments épars dans Cicéron, l'épithaphe qu'il avait eu soin de se faire.

Cicer. Cusc. 1, 1 et 49 de Senect.

xx.

Aspicite, o cives, senis Enni imaginem formam;
Hic Vestrum paucis maxima facta patrum
Nemo me lacrymis decorat; neque funera flatu

Facid; cur? Volito vivu' per ora virum.

On trouve là l'origine de cette expression singu-
lièrement heureuse, employée par Virgile :

Victor que virum Volitare per ora.

Nous pouvons aussi recueillir quelques renseigne-
ments sur la vie littéraire de ce poète.

On voit dans Oulu. Gelle qu'il savoit trois langues,
le grec, l'osque et le latin, et qu'il disoit pour cette
raison, qu'il avoit trois âmes : « Q. Ennius tria
corda habere se se dicebat, quod loqui Graeci et
Osce et latine sciret. »

Gell. XVII, 17.

Suet. De illust. Gram. 1.

Selon Suetone, Ennius, comme Livius Andronicus,
traduisoit des ouvrages grecs en latin, enseigna dans
les deux langues et lui en public ses écrits : « Si quidem
antiquissimi doctores, qui iidem et poetae et oratores
semigræci erant (Livium et Ennium dico, quos
utraq. lingua foris docuisse adnotum est)
nihil amplius quam Graeca interpretabantur : ac
si quid latine ipsi composuissent, praelegebant.

On a contesté cependant qu'Ennius ait enseigné
le grec aux Romains, mais il semble le dire lui-même :

Enn. Ann. l. lib. XI.

Contendunt Graecos, Graios memorare solent Sos. ^(pr. suos)

Quod Graeca lingua longos per temporu' tractus

Hos pavi

Et c'est ce que parus tend confirmer ces vers de C

(Sulpic. Sat. v. 45.)

Cf. Suet. loco citato.

Hor. ad Pis. v. 53.

Ennius. Ex Ann. VII.

Sulpicia :

Ergo Numantinus libycusque erravit in isto
Scipio qui Rudio crevit formante magistro,
à moins qu'on ne doive lire ici Rhodio et qu'il ne soit
question d'un maître grec.

Ennius fit aussi l'éducation de la langue enéme, qu'il
enrichit surtout par de nombreux emprunts aux diverses
idiomes de l'Italie et de la Grèce. De là les noms que
lui donnent Suetone et Festus de Græcus, et de
Semigræcus.

Cette hardie formation de la langue poétique de
Rome ressemble à la tentative, plus téméraire encore
moins heureuse, de Ronsard au 16^e siècle.

Horace rappelle avec quelque reconnaissance ce travail
du vieux poète latin :

Ego cur acquirere parca,
si possum, vercor, quum lingua Catonis et Enni
sermone patrum ditaverim, et nova rerum
nomina protulerim.

Il enrichit surtout la versification, qui lui dut le
hexamètre, qu'il appelle long vers.

Ces aussi reserare fores, nos fecimus longos
versus.

Expression analogue à celle dont il désigne les
vaisseaux de guerre.

Ennius Ex Ann. VII.

Extrinam navibu' longis.

Genin. Introd. de la Gramm.
de Palsgrave.

Les noms techniques ne sont pas encore en usage. C'est ainsi qu'en 16^e siècle (1529) Geoffroy de Thory dans la première grammaire française qui ait paru, se sert de cette expression: on a décrit la vie d'Alexandre le Grand en longues lignes ^{ces longues lignes} dit-il, sont composées de 12 pieds et c'est de ce premier ouvrage en hexamètres français qu'est venu le nom d'alexandrin sous lequel on les désigne.

Ennius introduisit ou perfectionna sans doute d'autres mètres, grecs d'origine; et cependant, dans un âge plus avancé, sa versification a été critiquée et accusée de négligence.

Hor. ad Pis. V. 260.

Ad scevam missos magno cum pondere versatq;
dit Horace qui se plaint de la place trop grande qu'occupe le spondee dans ses vers iambiques.

Mais aussi nous trouvons quelquefois les vers du vieux poète bien rudes et bien négligés; mais souvenons-nous toujours que pour juger les choses, il faut s'en faire contemporain, et que si les vers d'Ennius laissent beaucoup à désirer quand on les compare aux ouvrages des siècles suivants, le progrès n'en est pas moins manifeste relativement aux prédécesseurs du poète.

Celle est la modération que Macrobe veut

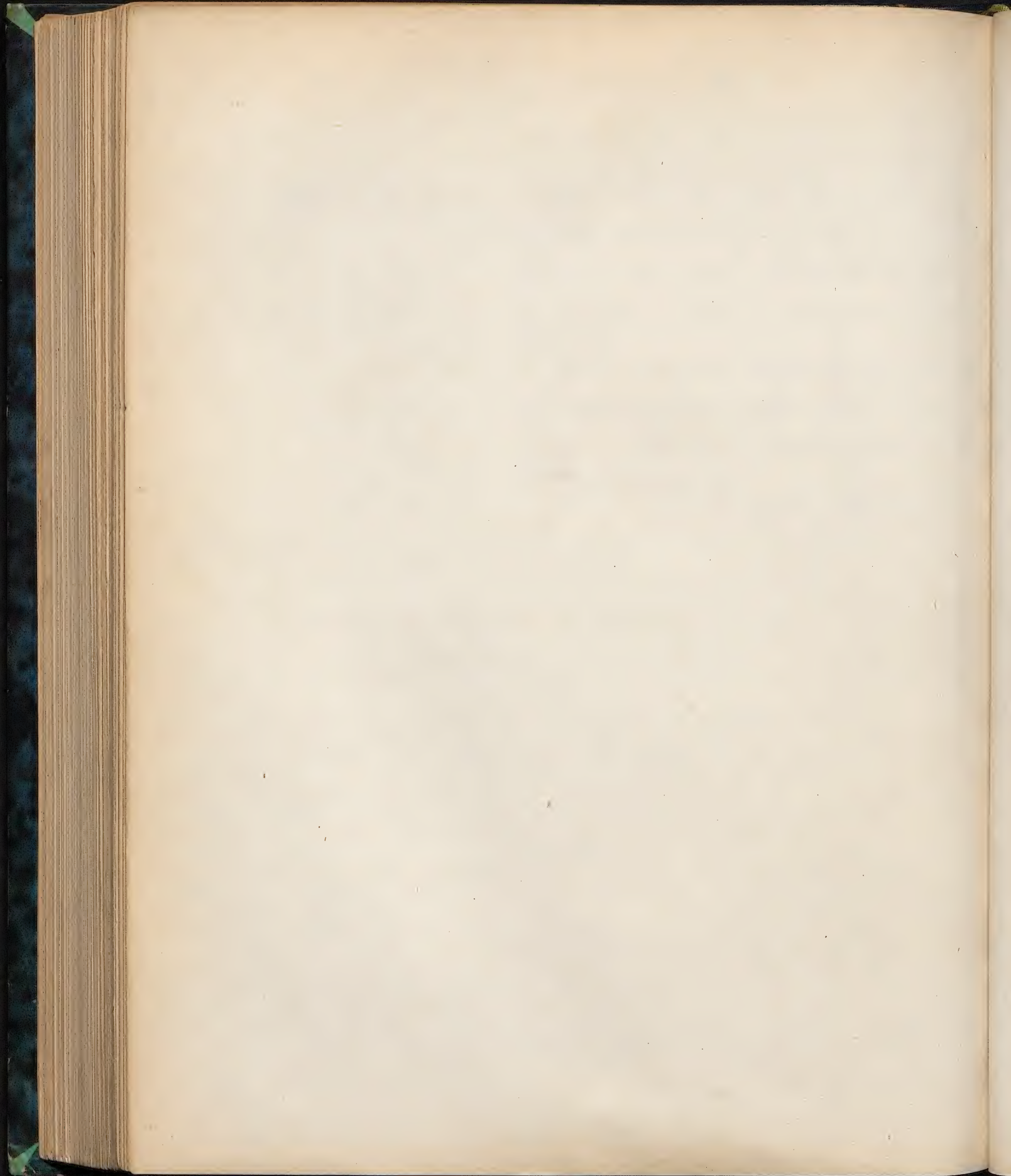
Macrobe Saturn. vi. 3.

qu'on apporte en jugeant la poésie d'Ennius:
 Nemo ex hoc viles putet veterum poetas, quod
 versus eorum scabri nobis videntur. Ille enim Stylus
 enniani temporis auribus solus placebat, et diu
 laboravit actus secuta, ut magis huic molliori Stylo
 acquiesceretur. n

Il nous reste à voir à quelle variété infinie d'ouvrages, Ennius appliqua cette versification enrichie déjà formée par ses prédécesseurs et par lui-même, mais imparfaite encore.

G. de Bonage.

lar
Hyo
!
Cura
ie p
me;



23^e leçon.

Liste des ouvrages d'Émilius;

Quelques détails sur les Annales;

Éloges d'Émilius.

23

Histoire des ouvrages d'Ennius. Les Annales.

Candis qu'Ennius partageoit sa longue vie entre son pauvre foyer domestique, et le commerce des illustres familles de Rome, nous l'avons vu nourrir la jeunesse romaine de la langue grecque, apprendre à la langue latine de nouveaux mots et de nouveaux tours, perfectionner les mètres dérobés à ses modèles, et leur prendre enfin l'hexamètre, ce qu'il appela de lui-même les longs vers. Quelles sont donc les œuvres auxquelles il applique ces heureux emprunts?

Les ouvrages d'Ennius sont nombreux et divers. La liste même de ses ouvrages montre assez qu'une vocation particulière ne le portoit pas vers un genre déterminé. Il avoit laissé

- 1^o. Les Annales, grande chronique en vers hexamètres dont le sujet est l'histoire de Rome depuis son origine jusqu'à l'âge du poète.
- 2^o. Un poème particulier en l'honneur de Scipion, dont la vie privée fut également chantée par Lucilius; ces vers d'Horace en témoignent:

Ut tamen et justum poteris et scribere fortem
Scipiadam, ut sapiens Lucilius.

- 3° Epi charme, poëme traduit ou imité du poëte de ce nom. Il y exposoit la doctrine Pythagoricienne. C'est comme un antécédent lointain du poëme de Lucrèce.
- 4° Les Protreptica ou Præcepta, ce qui (en un seul ^{annoncé} ou deux ouvrages) de préceptes qui rappellent ^{les} épîtres d'Horace.
- 5° Phagetica, ou Phagesia ou encore Phedysphagetica, poëme sur la gastronomie, traduit peut-être ou imité du Grec Archestratus, antécédent de l'Holisticorum d'Ovide.

On a conservé les fragments de vingt-six tragédies qu'il avoit imitées avec talent des tragiques grecs et surtout d'Euripides. Le célèbre Asopus les jouoit encore au temps de Cicéron.

Il avoit composé moins de Comédies, à ce qu'il paroît, on n'a les fragments que de quatre ou cinq d'entre elles.

Les traditions de la poésie l'escemine l'avoient conduit au genre nouveau de la Satire dont il fut regardé comme l'introducteur; car c'est à lui que l'appliquent ces vers d'Horace:

Fuerit Lucilius, inquam,
Comies urbanus, fuerit limator idem
Quam rudis & Græcis intacti carminis auctor...

On attribue encore à Ennius un livre intitulé Axotus sans pouvoir déterminer si c'est une satire ou une comédie. Enfin il avait traduit en prose l'ouvrage de l'Alexandrin Erhémère, qui, interprétant la mythologie, assignait à tous les Dieux une origine historique.

Le nombre et la variété de ces œuvres disposeraient à croire que le génie d'Ennius fut universel; mais son universalité sérieuse et réelle est bien plutôt dans le sentiment même de la poésie grecque, et dans le désir de la conquérir pour Rome. Ses œuvres, malgré leur mérite incontestable, ont été comme abrogées par le progrès de la langue et de la poésie; mais il conserve la gloire d'avoir poussé l'esprit romain dans toutes ses voies: on peut dire de lui ce qu'il disait d'un des personnages de son épopée.

Atque manna magna Romanos impulit omnes.
Arrêtons-nous sur ses Annales.

L'adjectif latin Annalis signifiait primitivement Annuel, ainsi l'on disait: Solis cursus Annalis et Annalis possessio. On appelait aussi clavus Annalis le clou qu'on enfonçait chaque année dans le temple de Jupiter Capitolin pour marquer la suite des ans, et lex annalis, la loi qui statuait sur l'âge requis pour arriver aux magistratures.

donné d'abord au tribun L. Villius. Enfin, cet adjectif devint un surnom, comme
qui avait fait passer une loi de sa force. S'atteste cette anecdote de Quintilien sur Cicéron,
assez pignante pour être rapportée. Elle nous
montrera du moins combien l'illustre orateur possé-
dait la vieille littérature latine.

Quintil. Inst. orat. lib vi ch. 3. Dissimulatio (genre particulier de plaisanterie).
36.

Cicero, quum Sextus Annalis testis eum fecisset,
et instaret idem accusator ei, a Dic, M. Culli,
numquid potes de S. Annali, & versus enim dicere
cepit de libro Cuius Annali sexto:

Quis potis ingentis causas evolvere belli?

On disoit souvent Annalis en sous-entendant liber.

Le mot finit par devenir un substantif, lorsqu'à une
époque que l'on ne peut fixer, s'établit l'usage des
Annales. Cicéron et Servius en offrent le double
témoignage. i, Ab initio rerum Romanarum,
dit Cicéron, usque ad P. Mucium, Pontificem Maximum
et omnes singulorum annorum mandabat litteris
Pontifex maximus et referebat que in album et
proponebat tabulam domi, potestas ad esse et populo
cognoscendi; ii, qui etiam nunc Annales Maximi
nominantur.

Servius à propos du Vers 373 du
1er livre de l'Énéide.

Et vides Annales nostrorum audire
laborum.

Servius en est encore plus explicite. a Ita autem Annali
dit-il, conficiebantur: tabulam dealbatam quo
Pontifex maximus habuit, in qua praescriptis

consulum nominibus et aliorum magistratuum
digna memoratu notare consueverat, domi mili-
tiaeque, terramarique gesta per singulos dies.
Cujus diligentiae annuos commentarios in octoginta
libros veteres retulerunt, eosque a Pontificibus
Maximis a quibus fiebant, Annales Maximos
appellarunt, unde quidam ideo dictum ab Aenea
annales aiunt, quod et ipse religiosus sit, et a Poeta
tum Pontifex inducatur.

Enci ne se doutoit qu'eres que les critiques lui
feraient un jour l'honneur d'avoir commencé la
suite des grands Pontifes et comme, sinon fondé
l'institution des annales.

Ce nom d'annales, donné d'abord à la rédaction
annuelle des grands pontifes, passa aux premiers
ouvrages historiques de Rome, aux livres des Fabius
Pictor et des Pison, qui avaiend écrit, sur ce plan,
des œuvres aux quelles on reprocha de bonne heure
leur maigreur et leur sécheresse. On les distinguait
même de l'histoire proprement dite.

Ita historias quidem, ait Aulu-Gelle, „ esse
aiunt rerum gestarum vel expositionem, vel
demonstrationem, vel quo alio nomine id dicendum
est; annales vero esse, quum res gestae plurium
annorum, observato cujusque anni ordine, deinceps

Aulu-Gelle Nuits Attiques l. 5
ch. 18.

Servius. En. 1^{er} liv. v. 373.

Componuntur. 11

Servius établit à son tour une autre distinction: *Inter historiam et Annales hoc interest: historia est eorum temporum quae vel vidimus vel videre potuimus, dicta ἀπὸ τοῦ ἰστορεῖν, id est videre. Annales vero sunt eorum temporum annorumque, quae aetas nostra non vidit.* 11

C'est d'après cette distinction que les Annales et les histoires de Rome ont été différemment désignées. Il avoit vu ou pu voir les événements des histoires, tandis que ceux des Annales appartenant à la génération précédente.

En ne fit pas d'abord cette division. Les premiers historiens de Rome écrivoient surtout l'histoire contemporaine, la deuxième guerre punique, à laquelle ils avoient pris part, et dont ils ont transmis un si vi souvenir à Cicéron. Mais ils remontoient aussi jusqu'aux origines du peuple Romain. Ennius a suivi le même plan, sans mériter, il est vrai, le même reproche de sécheresse que les prosateurs. Les proportions de son œuvre sont grandes et vastes, plus vastes il est vrai, que régulières. Car après avoir commencé par l'épopée, elle continue par l'histoire, pour finir en de véritables ^{deux} mémoires. Comme Nicias, le merveilleux se montre au début, et disparaît peu

à peu, à mesure que l'écrivain approche des événements contemporains. Comme dans Nævius, à côté du poète inspiré, du Vates, se laissent apercevoir le grammairien, le savant, et l'archéologue.

Ces Annales occupèrent Ennius toute sa vie. Il y travailla encore à soixante sept ans. « Claudium et Cuditulum consules sequuntur Valerius et Manilius; quibus natum esse Q. Ennium in primo de poetis libro scripsit; eumque, cum septimum et sexagesimum annum haberet, duodecimum annalem scripsisse, idque ipsum Ennium in eodem libro dicere. »

Aussi produisirent-elles une immense et vive sensation; on le prit pour ce qu'il voulait être, pour un second Homère, Alter Homerus. Il eut ses diascaves, ses chapsodes, et ses commentateurs. Il y avait des grammairiens, dit Suetone, qui faisaient connaître aux Romains les vers de leurs amis ou d'autres poètes en les commentant, « ut C. Octavius Lampadio Nævii Punicum bellum, quod uno volumine et continenti scriptura expositum, divisum in septem libros, id postea Q. Varunteius Annales Ennii, quos certis diebus in magna frequentia pronunciabat... »

On lut les Annales d'Ennius dans les écoles de Rome, et dans celles des provinces, jusques sous les Antonins, témoin cette anecdote d'Aulu-Gelle.

Aulu-Gelle. No. Att. XVII. 21.)

Horace (Ep. II. 1, 50.

Suetone (de gr. 11)

Cicero. Gelle (Noct. Atticæ xviii. 5.) Cum Antonii Juliano rhetore, viro hereli bono et
 facundia florenti, complures adolescentuli, familiares
 ejus, subcolis, æstivarum feriarum ludum edjocum
 in litteris amenis, et in voluptatibus pudicis
 honestis que agitabamus. Atque ibi tum Juliano
 nuntiatur, ἀραγὼς τῆν quemdam, non indoctum
 hominem, voce admodum scita et canora. Ennius Annale
 legere ad populum in theatro. Eamus, inquit, audiam
 nescio quem istum Ennianistam; hoc enim se ille
 nomine appellari volebat. Quem quum jam inter
 ingentes clamores legentem invenissemus, (legebat
 autem librum ex Annalibus Ennii septimum); hos
cum primum versus perperam pronuntiarentem
audivimus:

Denique vi magna quadrupes equus atque elephans
 Projiciunt sese.....

Après le départ de l'Ennianiste, Julianus commença
 une discussion; il prétend qu'Ennius avait écrit equus
 et non pas equus. Il cite alors des imitations de
 Virgile

Impositi dorso, atque equitem docuere sub armis
 Insultare solo, &c.

Puis il continue: a. Et id non turbidæ fidei nec
 ambiguae, sed id puræ liquentiæ que esset, equus
 an equus Ennius scriptum reliquisset, librum

Summae Naturae textis. Studio pretioque multo unius
Versus inspicendi gratia conduxi, et exquis, non eguis,
 scriptum in eo versu inveni.

Mettre avec beaucoup d'empressement un prix
 fort élevé à l'achat d'un livre dans lequel on veut
 vérifier un seul mot, c'est peut-être payer cher la
 satisfaction d'avoir raison.

La tâche serait longue de rapporter les hommages
 qui ont été rendus au génie d'Émilius. Cicéron ne
 tard pas en louanges: nous ne citerons que ce beau
 passage du Pro Archia. « Cunus fuit Africano
superiori noster Emilius: itaque etiam in Sepulchro
Scipionum putatur is esse constitutus e marmore, ad
 iis laudibus certe non solum ipsi, qui laudantur, sed
 etiam pop. Rom. nomen ornatur. In Caelum huius
 proavus Cato tollitur; magnus bonos pop. Rom. rebus
 adiungitur: omnes denique illi Maximi, Marcelli,
Fulvii, non sine communi omnium nostrum
 laude decorantur. Ergo illum, qui haec fecerat,
Rudium hominem, majores nostri in civitatem recepe-
 runt. »

^{seconde} Il a renouvelé l'expression de sa haute admiration
 dans son traité de la nature des Dieux, et dans ses
 quelques pages de optimo genere oratorum.

À l'éloge de Cicéron, il faut ajouter ce vers

Pro Archia IX

Natura Deor. II, 37

Optimo G.

Lucretius. De rerum natura
lib. 1. v. 118.

de Lucretius, qui foud honneur au moins à son desin-
térêssement:

Ennius idem noster Cecinid, qui primis ameno
Detulit ex Helicone perenni floride coronam,

... Etsi praeterea tamen esse Acherusia templa

Ennius aeternis exponit versibus edens

Virgile ne parle jamais d'Ennius; mais ces
imitations fréquentes sont encore un aveu secret du
mérite de son vieux devancier. En voici quelques unes
que Macrobe a réunies.

Macrobe (Saturnales. VI. 2.) 1^o O Lux Dardaniae, spes o fidissima Cenerum
(Virg. En. 2. Songe d'Enée.)

Ennius in Alexandro: O lux Trojae, germane Hector,
Quid ita cum tuo lacerato corpore miser?
Aut qui te hic expectantibus tractare nobis?

2^o

= ... Nec te, tua funera, mater
Produci, prosiue oculos, aut vulnera lavi.
(Virg. En. IX 485)

Ennius in Ctesiphonte: Neque terram in jecere, neque cuncta
Convectum mihi corpora licui,
Neque misera lavere lacrynae salum

3^o = quum fatalis equus saltu super ardua venit
Pergama, et armatum peditem gravis attulit albo
(Virgile En. VI 15)

Ennius in Alexandro. Nam maximo saltu superavit
 Gravidus armatis equis
 ... qui suo partu ardua perdet
 Pergama &

écrite Nous avons dit que Virgile ne parle jamais d'Ennius.
 En effet, le mot qu'on lui prête et que rapporte Donat n'est
 probablement qu'une fable.

Si Virgile eût le tort de ne pas se connaître hautement le
 genre d'Ennius, Propertius, en revanche, le loua souvent, et
 avec esprit. Il le fit notamment dans la seconde élégie de
 son troisième livre, et dans la première du quatrième.
 Ce poète aime à se représenter comme désireux de traiter
 les grands sujets, et incapable d'y atteindre. Il raille
 ceux qui sans avoir plus de talent que lui-même,
 ne savent pas être aussi modestes. Rien de plus
 agréable que ce songe, si l'on veut pardonner à
 Propertius l'usage indiscret de la science mythologique.
 On y remarquera en passant l'éloge d'Ennius :

Elg. lib. tert. 2.

— Vivus eram molli recubans Heliconis in umbra
Bellerophonte qua fluid humor equi,
 — Reges, Alba, tuos, id eque facta tuorum,
 Eantum operis, nervis hiscere posse meis.
 — Parva ^{pie} tam magnis admoram fontibus ora,
 unde pater sitiens Ennius ante bibit;
 Et cecidit Curios (Curia) fratres, et Horatia pila,

Régia que Aemilia recta tropaea rate,
 Victrices que moras Fabii, pugnam que sinistram
 Cammensem; et versos ad pia vota Deos:
 Hanni baleuque lares Romana sede fugantes,
 Ausuris et tutum voce fuisse Jovem:
 Au milieu de ce rêve ambitieux, Phœbus vient s'avertir
 de ne pas toucher au vers épique, et de s'en tenir à la
 poésie légère: Imitation originale et ingénieuse de
 Virgile et d'Horace.

... Cum me Castalia speculans ex arbore Phœbus
 Sic ait, aurata nixus ad antea lyra:
 Quid tibi cum tali, Demons, est flumine? quis te
 Carminis heroi tangere jussit opus?
 Non hinc ulla tibi speranda est fama, Propertius
 Collis sunt parvis prata terenda rotis,
 Ut tuus in scamno jactetur saepe libellus,
 Quem legas expectans sola puella virum.
 Cur tua praescriptos evecta est pagina gyros?
 Non est ingeni cymba gravanda tui.
 Alter remis aquas, alter tibi radat arenas;
 Eurus eris: medio maxima turba mari est.
 Dixerat...

Apollon se retire après avoir parlé en vers qui forment
 le plus heureux contraste avec le tableau précédent.
 Les images gracieuses et douces ont succédé aux grandes

images de la guerre. Properce ne manquera pas de
suivre les conseils d'Apollon. Il prend donc la place
qui lui est réservée sur le Helicon; il a songé à monter
par un sentier nouveau, se consolant d'en pouvoir
essayer de l'épique par le didonนาagement qui lui
donne la poésie amoureuse où il excelle.

Dixerat, ed plectro sedem mihi monstrat eluina
qua nova muscoso semita facta solo est.

Hic erat affixis viridis spelunca lapillis,
Pende band que cavis tympana pumicibus;

Ergo Musarum, ed Seleni patris imago
Fictilis, ed Calami, Pan Cegre, tui.

Et Veneris dominæ volucres, mea turba, columbae

Emigunt Gorgoneo pumica rostra lacu;

Diversae quæ novem sortitæ jura puellicæ

Exercunt teneras in sua dona manus.

Hæc hederas legid in thyrso, hæc carmina nervæ

Optat, ed illa manu texid utraq; rosam.

Qui ne le félicitera d'avoir si bien choisi sa place?

Avouons pourtant qu'il aurait pu consentir à la partager
avec Catulle. Il a trop oublié que son prédécesseur
pouvait comme lui nommer mea turba les colombes
de Vénus. Calliope vient alors lui promettre l'immorta-
lité. Elle donne au poète les mêmes conseils qu'Apollon,
mais elle répète si bien, et avec des expressions si neuves,

les mêmes pensées, qu'il faut nous féliciter de ce qu'elle
ait bien voulu parler encore après ton maître.

Equarum numero me contigit una decarum:

Id reor a facie Calliopea fuit.

Contentus rureis semper vectabere agenis;

Ecce fortis equi ducet ad arma sonus.

Ne tibi sed rance pratoria classica corosa

Flare, nec omnium cingere Marte roemus;

Aud quibus in carris Mariano fraelia signis

Stent, et Eutonicas Roma refringat opes;

Barbarus aut Suevo perfusus sanguine Rhemus

Sanguine moranti corpora rectet aqua.

Quippe coronatos alienum ad linen amantem,

Nocturnae que canes ebria signa fugae.

Et per te clausas scias excantare puellae,

Qui vides austeros arte ferire viros.

Ealia Calliope, lymphis que a fonte petitis

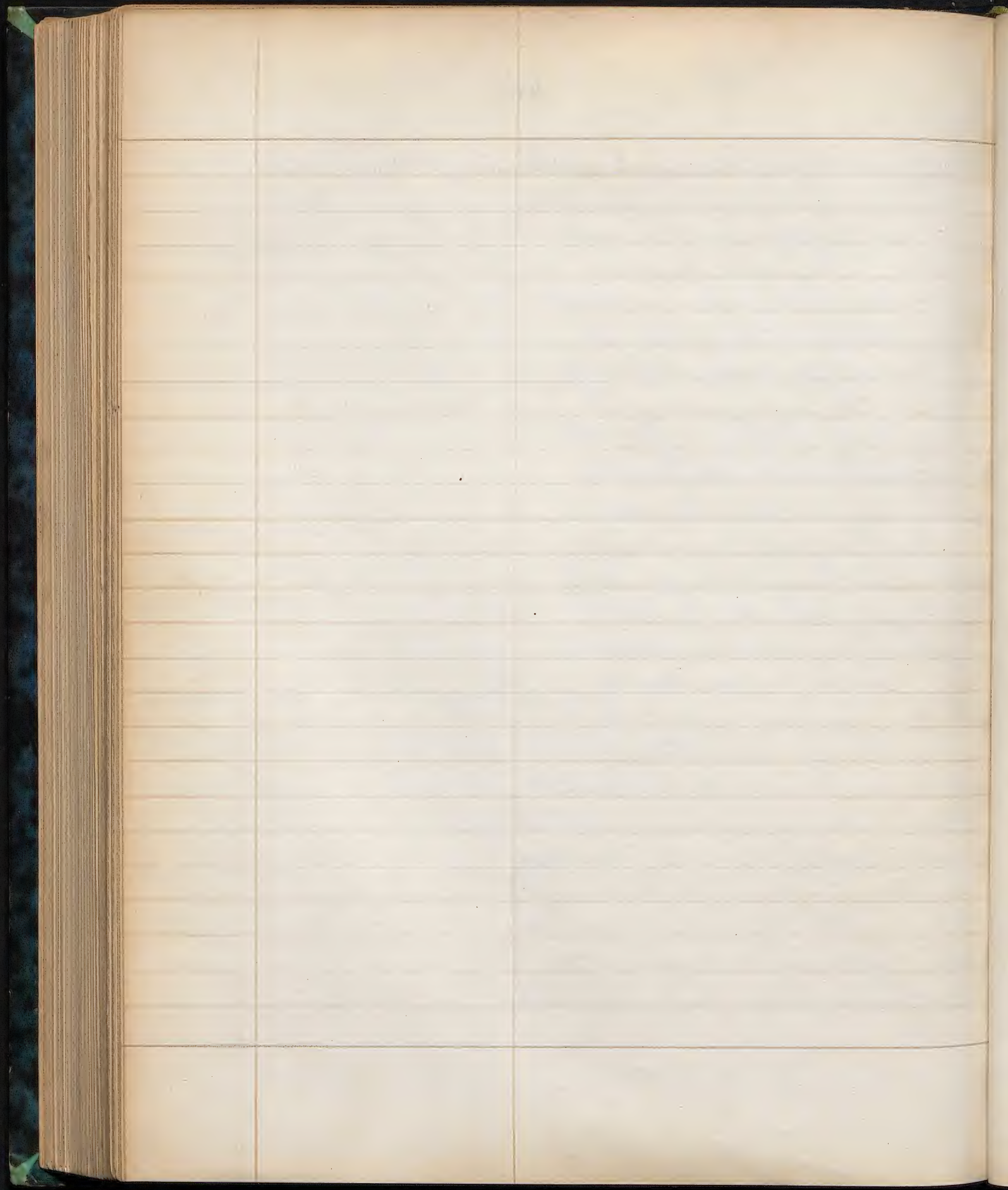
Ora Philaeta nostra rigavit aqua.

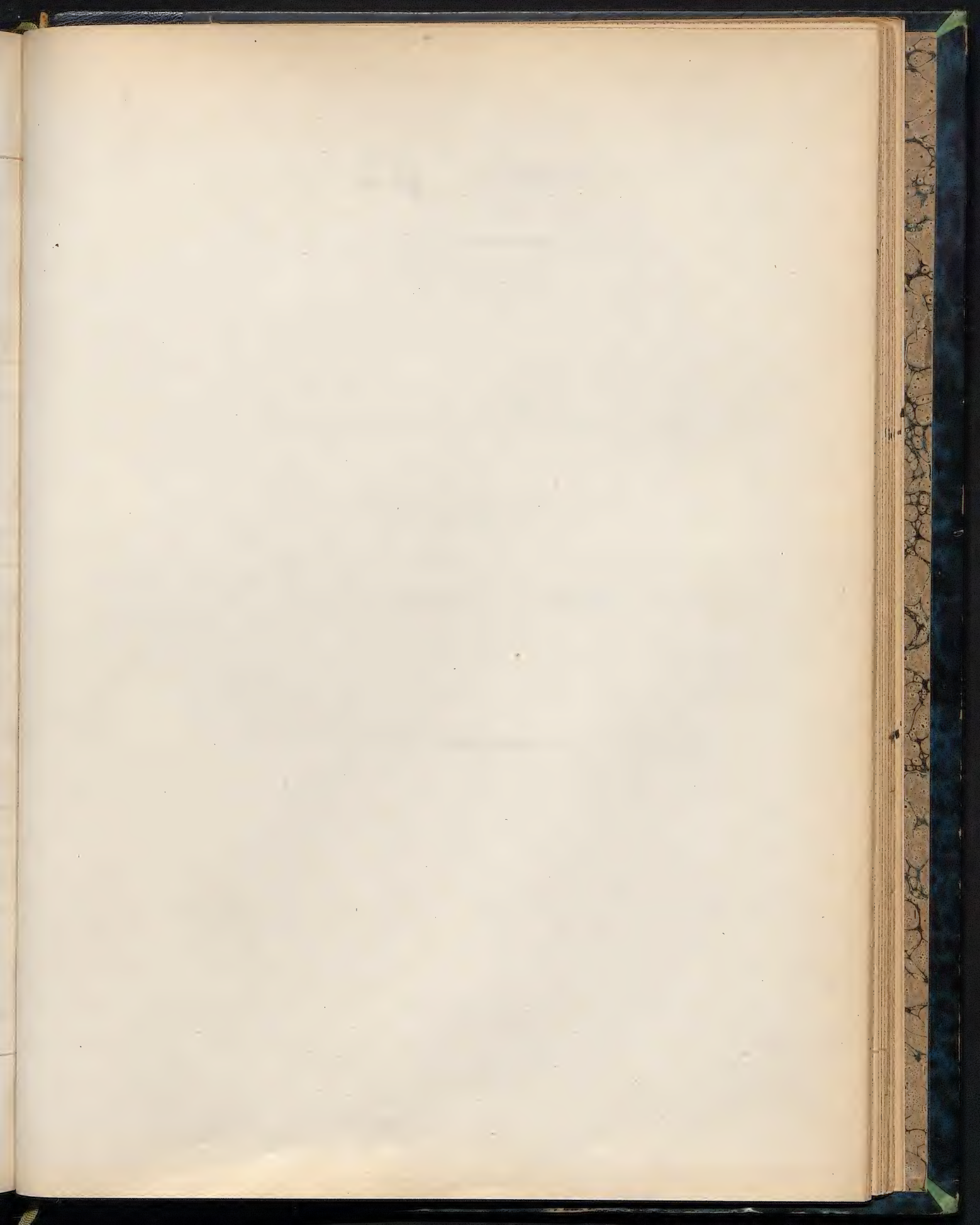
Calliope est peut-être un peu libre pour une vierge
de l'Hélien; mais ce nouveau contraste entre la
grande poësie guerrière et les sujets plus modestes de
l'épique ne le cède en rien pour la grâce et l'élégance à
celui que nous admirions tout à l'heure.

Nous verrons bientôt comment Ovide a partagé
le sentiment de Propertius, et rendu également justice

au père de la poésie romaine, à l'Homère des Latins.

Henry.





24^e leçon.

Jugements sur Ennius. -

Editeurs des fragments d'Ennius. -

1^{er} Livre des Annales. - Songe d'Ennius.

42

Ennius - Son poème des Annales.

La biographie d'Ennius, sa carrière littéraire, la revue de ses ouvrages, le caractère et l'ordonnance des Annales, la plus importante création qu'il déjà été tour à tour l'objet de nos études. Nous avons trouvé l'histoire du grand poète d'Ennius dans une suite de témoignages qui nous ont conduits à deux morceaux de Propertius. Dans le premier, le poète, tenté de la gloire d'Ennius, aspire à chanter comme lui les grandes actions du temps passé; mais Apollon lui donne le conseil d'être moins ambitieux et de rester fidèle à Mécène. Dans l'autre, Propertius annonce encore le dessein qu'il a de consacrer aux antiquités de Rome un ouvrage de longue haleine. Mais l'astrologue Horus remplissant cette fois l'office d'Apollon, détourne le poète de son projet, et déclare que son horoscope lui réserve une gloire plus modeste.

Voici les vers de Propertius.

Optima nutricum nostris, lupa martia rebus,
Qualia creverunt mœnia lacte tuo.

Mœnia namque pio amor disponere versu.

Hœc mihi! quod nostro parvis in ore sonus!

Sed tamen exiguo quodcumque e pectore rivi

Fluxerit, hoc peritiae serviet omne meae,

x Eleg. III, III.

xx Eleg. IV, 1.

Ennius hirsuta cingad sua dicta corona;
 Mi folia ex hiedra porrige Bacche tua;
 Ut nostris tumefacta superbia Umbra libris,
 Umbrae romani patrici Callimachi.

Scendentes si quis cernit de vallibus arces
 Ingerio muros aestimad ille mco.

Roma fave; tibi surgit opus; date candida, cives
 Omnia ad inceptis dextera cantes. avis.

Sacra dies que canam et cognomina prisca locorum,
 Has mens ad metas ludes oportet equis.

Propertius. Eleg. 14, l. v. 55 et 59.

Les vers de Propertius abondent, comme on le voit, en figures de toutes sortes; mais les images n'y sont point toujours naturelles & suivies et bien liées comme dans Virgile ou dans Horace. La décadence commence à se faire sentir. On voit que le poète a besoin de recourir aux artifices du style pour tenir en veil un lecteur blasé & peu capable d'une attention soutenue. Il ne faut point lui demander la simplicité et la naturel des grandes épopées de l'âge précédent.

Nous avons remarqué le vers:

Sacra dies que canam et cognomina prisca locorum.
 Il pourroit servir d'argument aux Pastors ou après

Imperfectum que dierum Propertius, après Oulius Sabinus & contemporain et émule de Virgile & de Sabinus opus. D'Orde, ce dernier avoit enfin traité le sujet de la faire annoncer et essayé avant lui.

Orde. Pontiq. IV. 16. v. 15.

Les vers de Propertius que nous avons cités, offrent un singulier mélange de modestie et d'orgueil. On voit qu'au fond il n'est pas mécontent de son ouvrage ni pour lui-même, ni pour sa petite ville, ni pour Rome. Il semble, je le sais s'humilier devant le souvenir majestueux d'Ennius, mais ses éloges ne sont pas sans un certain mélange d'ironie. Et quand il dit :

Ennius hirsuta cinxat sua dicta corona.

ne faut-il pas voir dans ces paroles une allusion un peu maligne à la dureté d'Ennius. Propertius entend-il que le vieux poète se soit couronné lui-même comme a fait Virgile dans les Georgiques ?

Georg. III. 12.

Primus Humæas referam tibi, Mantua, palmeas.
Lucrèce semble avoir aussi gardé dans ses vers le souvenir du témoignage superbe qu'Ennius se serait décerné à lui-même :

Lucr. De natur. 2er. 1. 118.

*Ennius ad noster cecidit, qui primus amaro
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,
Per gentes Italas hominumque clara chæret.*

Quoi qu'il en soit le mot, *hirsutus* qui dans les vers de Propertius s'applique très bien en apparence aux feuilles du laurier, est peut-être en même temps un trait dirigé contre la rudesse du vieux poète.

Ovide se souvient aussi de l'auteur des Annales, principalement dans la grande pièce qui forme le

Deuxième livre des Eristes. Ovide y fait son apologie;
 ses vers, dit-il, sont moins coupables qu'on ne les
 prétendu, car ils ne sont pas les seuls qui aient chanté
 la passion amoureuse, Ennius lui-même en avait
 donné l'exemple. Rien n'est plus rude que ses Annales
 et cependant la jeune femme y pourra voir comment
 Ilia devint mère.

Ovide Eristes II. 259.

Lumpseris Annales; nihil est hirsutius illis;

Facta sed unde parens Ilia nempse leges.

Mais retrouvons ici au figuré le mot hirsutus, que
 Properce avait employé au propre, mais non sans être
 sans une arrière pensée.

Le grand nom d'Ennius reparait encore un peu plus
 loin dans la même pièce d'Ovide. Le poète continue sa
 justification. Bien d'autres avant lui ont écrit sur
 des sujets semblables; pourquoi le même doit lui servir
 il refuse. Et ici se place une longue énumération
 des poètes érotiques de Rome, qui Ovide rattache
 tous aux noms illustres d'Ennius et de Lucrèce. On
 voit combien l'imagination était encore frappée
 de la gloire du chœur des Annales.

Ovide Eristes II. v. 424.

Neve peregrinus tantum Defendar ab armis

Et Romanus habet multa jocosaliber.

Ut que suo Martem Cecidit gravis Ennius ore,

Ennius ingenio Maximus, arte ludis;

Explicat nō causas rapī Lucretius ignis,

Causarumque triplex vaticinatur opus.

Causarumque triplex vaticinatur opus.

Les vers qui paraissent obscurs n'offrent point de difficulté quand on se rappelle que dans le système de Lucrèce le monde a été formé de la combinaison des grands poètes.

1^o des Atomes, 2^o du vide, 3^o du mouvement.

Volito vivū per ora virum

Cependant l'ironie se mêle quelquefois à ce concert universel de louanges. Nous avons vu déjà Propertius, sous couleur de respect pour son illustre devancier, laisser percer une intention maligne. Plus tard Martial s'indignera que, lorsqu'on a Virgile, on lise encore Ennius.

Martial. Epigr. V. 10.

Ennius est lectus salvo tibi, Roma Marone.

X. Enn. XII, 392. 194.

Cfr. IX.

En rapprochant Ennius de Virgile, Martial songe évidemment à l'auteur des Annales. C'est l'auteur des Annales encore que Silius Italicus représente protégé dans les combats par Apollon, que Claudien célèbre dans la préface de son III^e livre de l'éloge de Stilicon, que Pétrarque met heureusement en scène dans l'Africa^{xx}. Tant de témoignages d'admiration ne font que rendre à jamais regrettable et pour la poésie et pour l'histoire la perte des ouvrages d'Ennius et en particulier de ses Annales. La précision des détails qui se mêlaient dans sa chronique aux pensées les plus élevées, aurait eu son prix pour celui-là même qui

S'attache surtout à la vérité historique.

Le regret d'Ennius a été senti de bonne heure par les savants de la renaissance. On le trouve exprimé d'une manière aussi vive que plaisante dans le Scaligerana. « Ennius poeta antiquus magnifico ingenio! utinam haberemus integrum, et amississemus Lucanum, Statium, Silium Italicum, et tous ces garçons-là. » Lamourioie donne une note où il rappelle le mauvais goût et l'enflure de ces poètes, propose de lire: « et tous ces garçons-là. »

En 1590 et en 1595 à Naples et à Dordrecht deux érudits s'appliquèrent à restituer le monument d'Ennius. Le premier était Jérôme Colonna de l'illustre famille des Colonne, l'autre se nommait Paul Merula (en hollandais, Van Herle). Ils s'appliquèrent avec une égale ardeur à nous rendre Ennius au moyen des fragments recueillis çà et là par les grammairiens en témoignage de quelque forme vieillie.

Parmi ces fragments les uns étaient donnés comme appartenant à tel ou tel livre des Annales, les autres ne portaient aucune indication de livre. Il y en avait qui étaient tout simplement attribués à Ennius sans que l'ouvrage fût désigné: quelques uns étaient sous nom d'auteur, mais on y reconnaissait la main d'Ennius et les sujets qu'il avait traités. Enfin plusieurs morceaux étaient seulement analysés; et avaient

besoin d'être reconstruits en vers. Paul Merula et Jérôme Colonne s'aidant des communications bienveillantes de leurs savants confrères qui de toutes parts leur envoyaient des fragments, firent l'inventaire de ces richesses un peu confuses, rassembleront tous les passages qui avaient été recueillis, les coordonneront et les relieront entre eux par une sorte de glose historique. Quand on visite le Vatican à Rome, on pénètre dans de longues galeries où un grand nombre d'inscriptions antiques se détachent de la muraille. C'est l'aspect du savant commentaire d'où les trois rares débris d'Ennius semblent aussi se détacher.

Le livre de Jérôme Colonne contient tout ce qu'on a sauvé du vieux poète; Paul Merula a recueilli seulement les fragments des Annales. Son ouvrage a été réimprimé à Leipzig en 1825 par M. Spangenberg qui l'a disposé dans un ordre plus commode pour le lecteur. Il a réduit le luxe de vieille orthographe qu'avait prodigué Merula; il a ajouté, supprimé, transposé, et a fait ^{aussi} sur l'Ennius un travail analogue à celui de ses devanciers sur Ennius.

Mais en avons fini avec l'histoire des Annales, ce poème si imposant par ses proportions, si remarquable par l'effet qu'il avait produit et les souvenirs qu'il avait laissés.

Il nous faut maintenant aborder l'ouvrage lui-même.

Le premier des dix huit livres qu'il y avait distingués le grammairien Q. Varro nous en a laissé le plus considérable, celui aussi dont il nous reste les morceaux les plus significatifs. Il contenait les trente huit premières années de Rome; c'était la partie fabuleuse des Annales; car le poète avait à l'exemple de son prédécesseur Nævius, commencé par les légendes nationales. Selon le patron homérique; les Annales s'ouvraient par la proposition et l'invocation aux Muses comme l'Odyssée de Livius Andronicus, et la guerre punique de Nævius. On se rappelle les premiers vers de Nævius; le poète annonçait son sujet et implorait la protection des Muses:

Ce dernier vers semble une imitation
d'Hésiode qui appelle les Muses:
αὐτὰρ ὅπρ' ὀφείλοντας (Theogonie)
v. 60.)

Qui Cereri Latini tuerunt homines
Peires frudesque Penicas, labor.....
Nævium Jovis concordes filiae sorores.....

Les vers de Nævius se distinguent, comme nous l'allons voir de ceux d'Ennius, non seulement par leur mètre, mais par une brièveté énergique, une précision toute laudative. En premier rapprochement avec les Annales va nous montrer tout d'abord que nous passons de la vieille poésie latine à une poésie latine grecque. L'œuvre d'Ennius débute par un vers magnifique

une sorte de fanfare belliqueuse.

le vers a été conservé par Calpurnius
Piso, le grammairien que D. Merula
a seul connu & cité.

Horrida Romuleum certamina pango duellum
Vous y voyez apparaître pour la première fois
le mot pango. Il vient du grec πῆγνυμι, ficher,
planter, & par suite tracer des caractères sur la
cire, & enfin, composer. Ennius l'a répété d'au-
son épitaphe.

Hic vestrum paxid maxuma facta patrum
Quelques commentateurs y ont voulu lire paxid
mais il est plus naturel de croire que le poète a
exprimé de part & d'autre la même idée par le
même mot.

L'expression étoit nouvelle alors; elle a fait
fortune, car nous la rencontrons souvent chez
les auteurs postérieurs, soit dans Lucrèce

Lucrèce IV, 8.

Deinde quod obscura de re tam lucida pango
Carmina....

soit dans Horace

Horace ad Pisones 416

Nec satis est dixisse; ego mira poemata pango
Et ailleurs

id. Epitres 1^{re} l. Ep. 18
vers 40.

Nec quum Venari volui ille, poemata pangas.
Les mots Certamina duellum rappellent le
vers de Lucrèce;

Lucrèce II, 6.

Suave etiam belli certamina magni Enni
Virgile a employé la même expression:

Ille inter sese diu certamina belli.

Contulerant.

Il y a quelque intérêt à voir ainsi se former les pièces qui entreront dans la composition des grands ouvrages au siècle d'Auguste. C'est comme une sorte d'héritage que les poètes se transmettent d'âge en âge.

Duellum dans le vers d'Ennius est pour Duellorum, et Duellorum lui-même pour Bellorum qu'on a dit ensuite. A l'occasion de ce mot, Cicéron nous apprend que comme on avoit fait bellum de Duellum et bis de Duis, on fit par analogie Bellius de Duilius, vainqueur de la flotte carthaginoise, bien que Duilius fût le nom de tous ses ancêtres.

Cicér. Orator, Ch. 45.

Comme duellum, bellum, et duis bis, sic Duellum eum, qui foenos classe devicit, Bellum nominaverunt, quum superiores appellati essent Semper Duellii.

D'reste Duellum demeura dans la langue comme un synonyme archaïque de bellum.

Horat. epist. lib. 1. 2. v. 7.

Graecia Barbariae lento collisa duello.

Pour en finir avec le premier vers d'Ennius, nous remarquerons que duellum est contraire à la quantité. O à la fin d'un verbe

est long quand la pénultième est longue. Peut-être
le vers d'Ennius est-il spondiaïque.

Mo qui cherad propote de lire pange à l'impératif;
le poète s'adressant à sa muse. La correction a
pour elle l'autorité de Varro qui nous apprend
qu'au début de ses annales Ennius avait invoqué les
muses.

Varro. De re rustica 1, 1.

Et quoniam, ut aiunt, dei facientes adiuvant, prius

facientes signifie ici *officiis* invocabo eos; nec ut Homerus et Ennius musas sed
his sacrificios. On connaît ce sens du *decimus deos consentis*.

de *facere*, il se trouve dans Virgile: seulement le pluriel *musas* ne s'accorde guère
quam *faciam* vitula pro frugibus avec *pange*, verbe au singulier; ni avec le *de* d'un

Elog. III. 77.

la *monna* des invocations d'Homère. Peut-être Ennius
s'était-il souvent davantage des vers pleins de grâce

Μουσάων Ἐλικωνιάδων ἀρχαῖς de Majesté dans les quels Hesiodé à l'entrée de sa
αἰδέειν
αὐτὸς Ἐλικῶνος ἔχουσιν ὄρος μέγα *Théogonie* représente les chœurs des muses menant
τε ζαθέον τε
καί τε περὶ κρήνην ἰοῖδεα leurs danses sur l'Hélios. Du moins le morceau
πόσ' ἀπαλοῖσιν
ὁρνεύται καὶ βωμόν ἐρισθενέος d'Ennius rappelle-t-il le brillant tableau du
Κρονίωνος
καί τε λουσάμεναι τερενα poète d'Asie. C'est Varro qui nous la conserve (de
χρῶα περιησοῖο, *lingua latina* VII, 20)

ἢ Ἴππου κρήνης, ἢ Ὀλμείου Μυαὶ quae credibus magnam pulsat Olympum.
ζαθέοιο, Leversé plein de grandeur et d'harmonie. Il

ἀφροτάτω Ἐλικῶνι χορὸς annonce une joie nouvelle, riche, nombreuse,
ἐνεποιήσαντο, colorée à la quelle la brièveté un peu sèche de l'Ennius

καλὸν, ἡμερόεντας ἐπερρώσαντο ne nous avait pas accoutumés. Mais dans
δὲ πόσσιν
Hesiodé *Théogonie*.

Ennius, le grammairien se montre souvent à côté de l'homme inspiré; après la belle invocation que nous venons de lire, il ajoute:

Musae quas memorant Casmoenas esse Latini
M. Ottfried Muller (page 129 de l'édition de Harv.)
propose de lire: Musa

quas memorant Graeci, nos nomine Casmenarum.
Le poète se serait adressé aux muses à la grecque
et à la latine.

Les Casmines dont le nom rappelle d'autres
divinités du Latium telles que Canens fille de Janus,
et Carmenta mère d'Évandre et étaient des nymphes
des eaux. Elles avaient un caractère à la fois prophé-
tique et musical. On les confondit plus tard avec les
muses grecques sans qu'il soit possible de fixer une
date précise. Ce fut sans doute à l'époque où les
Romains entreprirent en relations avec les Grecs de
l'Italie méridionale. Nous savons par Cite-Live
que Cumae avait consacré aux Casmines un
bois, où il se rendait souvent sans témoins, pour
y consulter la nymphe Egerie.

Cite-Live. 1. 21.

a Lucus erat quem medium ex opaco specu fons
perenni rigabat aqua: quo quia se persaepe Cumae
sine arbitris velut ad congressum deae inferebat,
Camminis eum locum sacra vid, quod earum

Servius ad Aenid. 1, 8

ibi concilia cum conjuge sua Egeria essent. »

Roma, s'il faut en croire Servius, avait aussi dédié aux Euménides une petite chapelle d'airain, qui ayant été frappée de la foudre fut plus tard transportée dans le temple d'Hercule par le patron même d'Euménides.

Eumenides. Oratio pro restaurandis
scholis Augustodunensium

On lit ailleurs chez Eumenides rhéteur, gaulois du temps de Constance Chlore, qui en l'année 564 de Rome, Fulvius Nobilior éleva un temple à Hercule Musagète, ou conducteur des muses. Il y plaça le premier les neuf statues des muses qui faisaient partie du butin pris à Ombrie. D'autres ont pensé que

vid parvenue au triomphe de

Marcus Fulvius Nobilior 285

Statues d'airain et 230 en marbre;

parmielles les statues des muses

Fulvius Nobilior n'avait pas lui-même fait construire le temple, mais qu'il s'était seule-
ment choisi pour y placer les images des muses.

Aug. Plin. Hist. Nat. xxxv. 10. Cite attention.

livre xxxviii. g. 43. 44. xxxix, appelé d'une manière un peu générale, et en

4 ed 5.

Les anciens ont prêté à ce fait la plus grande
Cicéron, dans le pro Archia, l'a
s'accommodant au besoin de sa cause; mais l'allu-
sion est évidente.

Cicor. Pro Archia.

a Jam vero ille qui cum Aetolis Euménides comite bella-
vit, Fulvius non dubitavit Martis manubias musis
consecrare. »

Ainsi le goût littéraire commence à s'introduire
à Rome, et c'est un général vainqueur qui de
tout son butin choisit les statues des muses et les

me sous la protection d'Hercule.

Ovide dans ses Fastes a été sur le point de raconter l'arrivée à Rome de ces divinités grecques.

Ovide. *Fastes* VI. 799.

Dicite Pierides, qui vos adjuveris isti

Cui dedid invitas victa. Noverca manus.

Mais il n'a point tenu promesse, et les muses qui

X Clodion à une autre qui ne interroge n'ont point répondu à la question. X lui est point faite, parlant seule. Quoi qu'il en soit, il est intéressant de voir les mœurs de la restauration de ces muses grecques, prendre possession des temples vieux temple, au temps de Rome au moment même où Ennius le fait d'Auguste, par son beau père, entrer dans la poésie latine. Les Dieux de la Grèce viennent se mêler aux Dieux de l'Italie, en même temps que la langue et la poésie des Grecs s'introduisent dans la littérature primitive des Romains, pour la féconder et la transformer. Ce sont les poètes qui ont achevé la révolution religieuse et commencé la révolution littéraire. Ennius y a pris une grande part. L'invocation qu'il adresse aux muses est comme un hommage qu'il se rend à lui-même; elle fait pendant au vers où il montrait avec orgueil le Grec Rutilius devenu citoyen romain.

Vos sumus Romani, qui servimus ante Rudini.

Car si les Romains sont bien supérieurs aux

Grecs dans la guerre et la politique, les Grecs de leur côté sont leurs maîtres dans les beaux-Arts. Ainsi apparaissent dans l'ouvrage d'Ennius les traces de la révolution générale dont nous nous sommes appliqués à suivre l'histoire.

Les Annales débutaient comme nous l'avons vu par l'exposition du sujet et l'invocation aux Muses. Venait ensuite un morceau célèbre dans l'antiquité et qui se rattache plus particulièrement à l'histoire même d'Ennius; j'entends le songe homérique ou pythagorique. Disciple d'Homère en poésie, de Pythagore en philosophie, Ennius avait exposé les principes de son maître dans un poème intitulé Epicharme. Le dogme de la métempsychose n'y était point oublié, et l'on peut dire que ce sont ces idées pythagoriciennes et le souvenir d'Homère toujours présent à la pensée qui avaient inspiré à Ennius son fameux Songe. Toute l'antiquité en a parlé et nous avons vu Pétrarque s'efforçant de nous en retracer l'image.

Ennius avait à ce qu'il paraît employé déjà la même machine au commencement de son poème d'Epicharme. Il y avait aussi manifesté la prétention de faire revivre en lui Homère et Pythagore.

Il est probable qu'il avait alors présent à la
pensée le magnifique passage de la Théogonie, où
Hésiode simple berger, se représente appelé par
les muses à la poésie.

Ἡσίοδον καλὴν ἐδίδαξαν αἰοδὴν
ἄρνας ποιμαίνονθ' Ἐλικῶνος ὑπὸ ζαθέοιο.
Τόνδε δέ με πρῶτιστα θεαὶ πρὸς μῦθον ἔειπαν,
Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο·
Ποιμένες ἄγραυλοι, κακ' ἐλέγχεα, μαστέρες οἶον,
ἴδμεν ψεύδεα πολλὰ λέγειν ἐτύμοισιν ὁμοῖα,
ἴδμεν δ' εὖτ' ἐτέλωμεν ἀληθέα μυθήσασθαι.

On s'imaginait que ces vers du poète grec, et le songe
d'Ennius une analogie qui n'est sans doute pas
l'effet du hasard.

Ennius racontait que se trouvant à son retour de
Sardaigne au nord de Lupa en Ligurie, il avait vu
qu'il s'était endormi sur le Parnasse. Homère lui
était apparu et lui avait révélé qu'avant d'être
Ennius, il avait été successivement un grec, puis
Euphorbe au siège de Cooz, puis Homère en Ionie,
et enfin Pythagore dans la grande Grèce. Cette

cedere si fas est animas excedere avernus Metempsychose a été continuée à la renaissance en
 Sedibus, atque alias induere exuvies faveur des Savants qui avoient entrepris de nous
 Ennius hic, cuncti dicend. Hieronymus ^{hic} rendre Ennius. Au milieu des témoignages d'admira-
 tion qu'ils recurent de leurs contemporains, il y a des
 Non quæ sit divulsa coirent curmina ^{legit} vers latins d'un tour assez spirituel où Ennius
 Niqui Hieronymus est, Ennius ante ^{legit} ~~legit~~ ^{legit} devenu tantôt Colonne, tantôt Paul Merula.

Le Songe d'Ennius ne nous est parvenu que parce
 qu'en ont conservé quelques morceaux plus modernes, où
 par intervalle on aperçoit quelque expression dérobée au vieux poète.

Ces sont certains monuments de l'Égypte où l'on
 distingue encore à côté de matériaux plus récents
 des débris arrachés aux édifices des premiers temps.

Le souvenir du Songe d'Ennius se présentait
 souvent à la pensée des anciens écrivains. Cicéron le
 regardait comme véritable; trouvant naturel qu'Homère,
 dont le poète romain avoit fait le compagnon, l'ami
 de tous ses instants, se présentât à lui pendant les visions
 du sommeil.

(Cic. Republ. II. 5)

a sed enim fere, ut cogitationes sermonesque nostri
 pariunt aliquid in somno tale, quale de Homero scribit
 Ennius, de quo videlicet sapientissime vigilans solebat
 cogitari et loqui.

Ailleurs, Cicéron faisant sentir toute la différence
 qu'il y a entre la réalité et les chimères de l'imagination,
 entre les illusions des songes et l'évidence de l'état de

Cicer. Academiæ II. 16.

Scholiaste d'Horace Vers 30 de la 1^{ère} épitre 2^e livre.

Enéide. II. 270.

Veille, a cité la fin d'un vers du Songe d'Ennius:

..... Visus Homerus adesse poeta
Nous pouvons grâce au Scholiaste d'Horace le
rétablir dans son entier:

Ju somnis mihi Visus Homerus adesse poeta.

Il est aisé de reconnaître le tour employé par
Virgile dans l'apparition d'Hector à Enée:

Ju somnis, ecce, ante oculos maestissimus Hector.

Visus adesse mihi, largosque effundere fletus...

Et même si l'on en croit Servius, le beau vers

Hei mihi! qualis eras! quantum mutatus ab illo.
était un emprunt fait au morceau d'Ennius.

Après Cicéron, c'est à Lucrèce qu'il nous faut
adresser pour essayer de reconstruire le Songe d'Ennius.
Le poète cherchant quelle est la nature de l'âme
parcourt les différentes opinions qui ont cours à ce
sujet. Il arrive ainsi au système de la métempsychose,
et a Ennius qui s'en était fait l'éloquent interprète.
Les vers de Lucrèce sont admirables; on y sent vrai-
ment l'émotion qui devait animer le récit du poète
pythagoricien.

Ignoratur enim, quæ sit natura animæ;

Quæ sit, an contra nascentibus insinuetur;

Et simul interea nobiscum morte dicenda,

An tenebras Oræ visæ, vastasque lacunas;

An pecudes alias divinitus insinues se,
 Ennius id noster cecinit, qui primus amoeno
 Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,
 Pergentes Italas hominum quae clara clueret;
 Et si praeterea tamen esse Archerusia templa
 Ennius aeternis exponit versibus edente,
 Quo neque permanent animae neque corpora nostra;
 Sed quaedam simulacra modis pallentia miris:
 Unde sibi exortum semper florentis Homeri
 Commemorans speciem lacrymas effundere salsas
 Coepisse, id rem naturam expandere dictis.

Lucrèce 1, 113.

ces idées singulières de pâles fantômes
 qui ne laissent ni le corps ni l'âme se retrouver
 fréquemment dans Virgile.

Ennius magna mei sub terras ibit imago.

Enid. IV 654.

On serait heureux de pouvoir communiquer ainsi
 avec tous les morceaux perdus d'Ennius par l'intermé-
 diaire d'un poète comme Lucrèce.

Nous avons vu déjà qu'il y avait des alternatives
 dans la gloire d'Ennius. Aux témoignages de respect
 et d'admiration se mêlent parfois les accents de l'ironie.
 Tandis que Lucrèce laisse échapper l'expression d'un
 enthousiasme sincère, Horace ne craint pas de
 sauter à la dérobée quelque trait moqueur. Il rappelle
 dans une de ses épîtres les grands noms de la poésie
 latine et ne montre pas pour en toute l'estime qu'il
 avait réellement. Il rappelle qu'Ennius s'était annoncé
 comme le représentant d'Homère et de Pythagore et
 trouve qu'il ne l'a pas suffisamment prouvé.

Horace. Ep. II. 1. v. 50.

Ennius est sapiens, est fortis, est alter Homerus,
Et critici dicunt, leviter curare videtur.

Quo promissa cadant est somnia Pythagorea.

Le premier vers est-il une allusion à la vie d'Ennius à la fois poète philosophe et soldat, ou bien à sa prétention d'avoir été tour à tour Euphorbe au siège de Ervie, Homère en son et Pythagore dans la Grande Grèce. Il y a certainement là un peu de mauvaise humeur contre les anciens écrivains dont Horace s'impatientait quelquefois d'entendre vanter encore les ouvrages. Le scholiaste Porphyrius a donné aux vers que nous venons de citer un sens tout différent. Il signifie tout simplement qu'Ennius était bien sûr de lui et n'avait aucune inquiétude sur l'accomplissement des promesses qu'il avait faites. L'explication est complaisante; elle concilie le bon goût d'Horace avec ses plaisanteries; mais peut-être dissimuler une intention qui ne cherche guère à se cacher. ?

Ces traits malins d'Horace on peut opposer les jolis vers de Propertius endormi sur le Parnasse, et buvant à la source sacrée où Ennius avait étanché sa soif. Il nous a déjà été cité ailleurs.

Propertius Elegies III. 3, v. 1.

Vivis erant molli re cubans Heliconis in umbra,
Bellero-phontis qua fluit humor equi,
Reges alba, tuos, es regum facta tuorum

Quantum operis nervis hiscere posse meis;
 Parvaque tam magnis ad morum fontibus ora,
 Unde pater sitiens Euius ante bibit;
 Et Cecinid Curios fratres et Horatia pila,
 Regiaque Amilia vecta tropæa rate;
 Victrices que moras Tabii, pugnamque Sinistram
 Cannensem, et versos ad pia vota deos;
 Hannibalem que Lares romana sede fugantem
 Ausuris et tutum voce fuisse Jovem
 Ainsi Propertius renouvelle l'enthousiasme de Lucrèce;
 Perse au contraire prend le ton un peu railleur d'Horace.
 Il y a dans le prologue de ses satires des vers agréables
 où il conteste un peu l'inspiration qu'Ennius se vantait
 d'avoir puisée à la source même des Muses.

Hæc fonte labra proluui Caballino,
 Hæc in laciis somniasse Parnasso
 Memini, id ceperunt sic poeta prodire.
 Heliconidasque, pallidamque Sirenen
 Illuc mitto quorum imagines lambunt
 Hedera sequaces; ipse semispaganus
 Ad sacra vatium carmen affero nostrum.

Perse. Prologue.

Ce petit morceau est gracieux sans doute, mais il
 n'a pas la facilité, l'abandon, l'aimable familiarité
 des vers d'Horace. On y sent tout d'abord la manière
 un peu tourmentée, un peu pénible qui arrête souvent



le lecteur de Persee.

On pourrait se demander s'il est bien question
d'Ennius. ~~Alors~~ le scholiaste de Perse n'hésite
pas à le reconnaître dans ce passage. X
E. Carriod.

X « tanged... Ennium, qui dicit se vidisse
~~Ennium~~ somnando in Parnasso Homerum
~~Ennium~~ sibi dicentem quod ejus anima
~~Ennium~~ in suo esset corpore... »

Dans un autre passage, Sat. VI, 9 sqq.
(Voyez la leçon suivante) Perse revient au songe
d'Ennius, plaisantant de la manière quelque peu
prosaïque dont il s'avait pour ainsi dire daté au
pied de Luna, sur la côte de Ligurie, et se moquant
aussi, comme avait fait Horace, qu'il suit volontiers
des prétentions homériques et pythagoriciennes de
vieux poète.

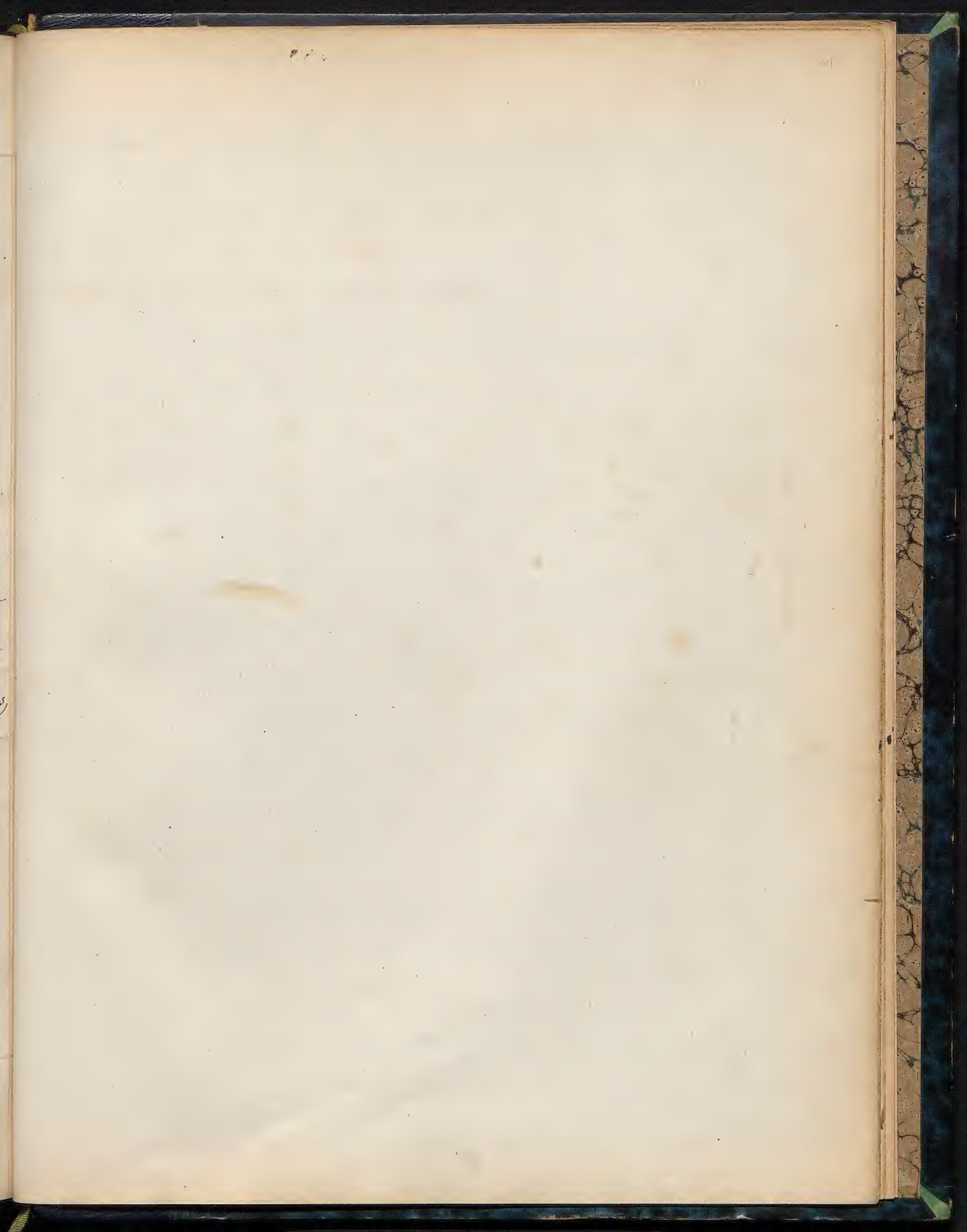


Table du premier volume.

Leçons		Pages.
1 ^{re}	Introduction à l'histoire de la poésie latine	3
2 ^{me}	Origines de la poésie latine. — Chants des <u>frères Arvales</u>	19
3 ^{me}	Chants des prêtres Saliens	39
4 ^{me}	Des oracles à Rome	59
5 ^{me}	Des oracles à Rome. — Poésie gnominique	75
6 ^{me}	De la poésie gnominique ou didactique. — Ce qu'il y avait de poétique dans l'ancienne législation romaine	93
7 ^{me}	Ce qu'il y avait de poétique dans l'ancienne législation romaine. — Des Chants qui accompagnaient les repas	115
8 ^{me}	Des chants qui accompagnaient les triomphes	133
9 ^{me}	Chants des funérailles	159
10 ^{me}	Inscriptions — Des Chants épiques supposés par Niebuhr	175
11 ^{me}	Origines du théâtre à Rome	199
12 ^{me}	Transformation de la poésie latine	219
13 ^{me}	Transformation de la mythologie latine	233
14 ^{me}	Livius (L'indromicus)	255
15 ^{me}	Nénius. — Son théâtre	281

16 ^{me}	Nénius. — Génie satirique de ce poëte. — Son épopée.	303
17 ^{me}	Nénius. — Son épopée.	329
18 ^{me}	Nénius. — Son épopée (suite)	353
19 ^{me}	Différences de l'ancienne épopée romaine et de l'épopée grecque.	373
20 ^{me}	Nénius. — Passages rapprochés de Nénius et d'Ennius	389
21 ^{me}	Biographie d'Ennius	407
22 ^{me}	Biographie d'Ennius. — Jugements sur ce poëte	427
23 ^{me}	Liste des ouvrages d'Ennius. — Quelques détails sur les <u>Annales</u> . — Eloges d'Ennius	447
24 ^{me}	Jugements sur Ennius. — Editeurs des fragments d'Ennius. — 1 ^{re} Livre des <u>Annales</u> . Songe d'Ennius.	467.

